

**A u r i a n t**

**U n e   v i p è r e   l u b r i q u e**

**P a u l   L é a u t a u d**

Ambassade du livre — Bruxelles<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Vraisemblablement de 1965 si l'on se réfère à la date du dépôt légal. Tirage de 1 500 exemplaires. Une autre édition, à la fois moins luxueuse et plus rare — car tirée à un plus petit nombre d'exemplaires (33+200 ?) — a été réalisée en 1988 pour les éditions À l'écart (195 pages, couverture remplie). Cette seconde édition est annoncée « corrigée et augmentée » sans que l'on connaisse l'importance de ces ajouts. Toutes les notes sont de cette édition électronique de mars 2022 sauf quelques rares notes d'Auriant, signalées comme telles.

## Note du scanneur

Le texte d'Auriant est divisé en deux parties. La première partie est divisée en trois chapitres, numérotés I, II et III. La seconde ne l'est pas.

Plusieurs sujets étant abordés, il a paru utile pour le chercheur d'ajouter quelques intitulés, permettant une table des matières un peu plus détaillée en fin de volume.

Seul le texte a été conservé ici. Les photographies en ouverture, fort connues par ailleurs, n'ont pas été reproduites. Ce sont celles de *Paris-Match*, une devant l'institut, les autres à la Vallée-aux-Loups.

L'original utilisé est un volume de l'Ambassade du livre, assez luxueux, tiré à 1 500 exemplaires numérotés, que l'on trouve d'occasion de nos jours pour 60 €uros. Le papier, un vélin, est agréable.

Sorti de son emboîtement et de son rhodoïd, le livre sent fort le vieux papier. Il est conseillé de l'aérer quelques jours.

Comme on peut le voir sur les photos des vendeurs, la couverture rouge vif de ce livre semble matelassée, donnant une sensation moelleuse au toucher. Ce contact est donné par le matériau utilisé et aussi par un rembourrage de mousse. Il se trouve que cinquante-cinq ans plus tard, la mousse s'est désintégrée en poussière et que cette poussière, particulièrement désagréable à respirer et irritante des heures durant, s'évacue en quantité par le dos de la reliure. Malheur à celui qui aime lire au lit !

Dans cette édition électronique de mars 2022, plus de 470 notes ont été ajoutées aux sept notes d'Auriant figurant dans l'édition de 1965. Ces notes supplémentaires ont paru nécessaires au jeune lecteur des années 2020.

## Introduction

On m'eût bien étonné si on m'eût dit, il y a vingt ans, que le chapitre d'une trentaine de pages, que je me promettais de consacrer à Paul Léautaud dans mes *Souvenirs* se transformerait en ce livre et que ce livre porterait ce titre qui, sans que je l'aie cherché, s'est présenté à moi comme définissant et dépeignant à merveille le personnage.

Il lui sied mieux qu'au maréchal Toukhatchevski et aux sept autres grands chefs militaires soviétiques que le procureur Vichynski qualifia de vipères lubriques avant qu'ils fussent « liquidés ». Il est question de réhabiliter la mémoire de ces suppliciés, leur seul, leur vrai tort ayant été de porter ombrage au camarade-tzar Staline. Celle du collecteur d'immondices qui, lui aussi, à un degré tout aussi monstrueux, eut le culte de la personnalité, ne le sera jamais. Vipère lubrique il fut sa triste vie durant, vipère lubrique il restera au regard de la plus lointaine postérité. De la vipère, il possède la langue fourchue et les crochets venimeux, mais pour la lubricité, ce serait calomnier le reptile que de lui comparer cet homme qui souilla sa plume comme ses lèvres de tous les excréments. Parasite de la littérature, c'est aux morpions qu'il s'apparente, à ces « poux de pubis, âpres et impudiques » ; plus avide et goulu que ces vampires, comme eux, à la façon des tiques, il s'attacha aux parties honteuses, que l'honnête Raspail appelait pudiques, de ses contemporains.

Je n'ai pas attendu qu'il fût mort pour lui signifier les sentiments qu'il avait fini par m'inspirer. Il en eut connaissance mais ne les rétorqua point, ayant jugé qu'il valait mieux, pour son faux prestige, ne pas attirer l'attention sur ces « at-

taques nocturnes », qui ne pouvaient être diurnes, perpétrées au grand jour, dans une « grande revue ».

Elles n'eussent jamais eu lieu si, à point donné, je n'avais eu la chance de collaborer à une petite revue, drôlement nommée *Quo Vadis*<sup>2</sup>, que dirigeait le poète J.-L. Aubrun, avec qui, autrefois, j'avais été en relations. Un autre poète, précieux et charmant, une manière de dandy de lettres, Louis de Gonzague Frick, m'avait recommandé à lui, alors qu'il défrayait une autre petite revue, la *Guitarne*<sup>3</sup>, où il voulut bien accueillir des bouts d'essais qui, n'étant pas conformistes, eussent été refusés partout ailleurs — sauf au *Mercurie de France*. L'un d'eux concernait *Le Voleur* de Darien. Ce fut Darien qui me fournit l'occasion de renouer avec M. Aubrun, que j'avais perdu de vue depuis la guerre<sup>4</sup>. Un numéro de *Quo Vadis* me tomba sous les yeux, dans lequel un écrivain, aujourd'hui défunt, malmenait sottement, et du reste gratuitement, Darien. J'écrivis une mise au point et l'envoyai, à tout hasard, à M. Aubrun qui non seulement l'inséra, mais m'ouvrit toute grande sa petite revue. J'y ai collaboré près de quatre ans durant, sous cinq ou six pseudonymes. La liberté la plus absolue m'y était assurée, sans laquelle, quel que soit son talent, un écrivain ne saurait écrire rien qui vaille. N'ayant à m'inquiéter d'aucune censure, je n'avais pas à surveiller les écarts de ma plume. Je ne me fis guère d'amis, je me fis un surcroît d'ennemis. Je ne

<sup>2</sup> *Quo Vadis* est paru de l'été 1947 au printemps 1958 sous la direction de Jacques-Louis Aubrun, à qui est dédié ce livre. Auriant en était un collaborateur régulier. *Journal littéraire* de Paul Léautaud au 9 mai 1951 : « La revue *Quo Vadis*, toujours intéressante et curieuse à lire... ».

<sup>3</sup> Cette revue mensuelle parue en octobre 1931, était aussi dirigée par Jacques-Louis Aubrun. Une guitarne est une ancêtre de la mandoline.

<sup>4</sup> Georges Darien étant mort en 1921, il s'agit donc de la guerre de 14-18.

me soucias ni des uns, ni des autres, ni, en vérité, des lecteurs en général.

Il en ira de même aujourd’hui.

Nous n’en étions encore, Léautaud et moi, qu’aux escarmouches. Les fragments du *Journal littéraire*<sup>5</sup> laissaient prévoir une offensive généralisée. Elle se déclencha avec sa publication en librairie. Les deux premiers tomes, qui parurent de son vivant<sup>6</sup>, ne contenaient, et ne pouvaient contenir, rien qui m’affectât. Les tomes suivants m’ont mis amplement en cause. Je n’attendrai pas, pour passer à la contre-attaque, la fin de cette interminable logo-diarrhée que, pour mieux piper ses lecteurs, il osa qualifier de « littéraire », alors que le seul titre qui lui convienne est celui de *Journal obscène*. Je l’ai prévenu que je ne me laisserais pas diffamer sans riposter vigoureusement, il me connaissait assez pour être sûr que je n’y faillirais pas.

Entrepris pour des faits PERSONNELS, ce livre dépasse ma personne, son dessein est surtout de mettre en garde ceux qui consulteront le *Journal obscène* pour écrire l’histoire littéraire de la première partie du XX<sup>e</sup> siècle. Il ne faut pas qu’eux aussi donnent dans le panneau, comme tous ceux de ses contemporains que Léautaud esbrouffa, dont il escroqua la confiance, l’estime, la sympathie, et qui ont fait et propagé sa légende. Nombreux sont ceux qui sont morts sans se dou-

<sup>5</sup> Plusieurs fragments du *Journal littéraire* des toutes premières années (1893-1903) étaient parus dans des numéros du *Mercure de France* entre janvier et juin 1940 avant que la guerre interrompe la publication de la revue. D’autres fragments sont parus ensuite en juillet 1948 (fragments de 1937), février et mars 1952 (fragments de 1949), janvier 1953 (fragments de 1950 et 1951). Enfin en février 1955 est paru la partie concernant le voyage à Rouen de 1908.

<sup>6</sup> Deux volumes sont parus du vivant de Paul Léautaud, les 22 octobre 1954 et premier mars 1955. Le troisième tome est paru le premier avril 1956 ; Paul Léautaud étant mort quarante jours avant, le 22 février.

ter qu'il cracherait son venin sur leur mémoire. Les survivants l'ont reçu en plein visage et n'ont pas récriminé. C'était peut-être par mépris. Le silence n'a pas toujours la vertu qu'on lui accorde. Il risque d'être interprété comme un acquiescement.

La seconde partie de ce livre n'est pas de la même encre que la première. Le ton monte, se fait parfois plus violent, c'est que les imputations se sont aggravées dans le *Journal obscène* et que l'individu qui s'y exhibe est autrement répugnant que celui que montraient les « fragments » et les « confidences » à la radio ; parfois aussi, il devient vulgaire, voire grossier : on ne lit pas impunément quatorze volumes<sup>7</sup> bondés d'ordures en tous genres et d'ailleurs, quand on a affaire à un voyou — de lettres, M. de Flers avait raison —, on est parfois forcé d'employer sa langue.

Je n'ai pas mis le mot *fin* au bas de la dernière page, n'ayant pas épuisé tout ce que j'ai à dire. J'ai ménagé mes munitions. Il m'en reste beaucoup encore.

Les partisans et les trafiquants de la vipère lubrique peuvent se manifester. De quelque côté qu'ils surgissent, je leur proteste qu'ils seront traités selon leurs mérites divers.

Je tiens pour déshonorant de figurer dans le *Journal obscène*, entre deux « séances », réelles ou imaginaires, avec le « fléau », de « minette » à « Cn<sup>8</sup> » et des performances de masturbation. Tout le monde n'est pas de cet avis, j'en connais qui sont fiers de se voir cités dans ces feuillets maculés et pollués d'où s'exhalent des relents fétides de bas lupanars.

<sup>7</sup> Le quatorzième volume du *Journal littéraire* est paru le 31 mai 1963 et le quinzième le 25 octobre, ce qui date l'écriture de ce texte de l'été 1963. Il est par ailleurs utile de savoir que ce quatorzième volume arrête le *Journal* au premier novembre 1942.

<sup>8</sup> CN est, dans le *Journal littéraire*, le couple d'initiales désignant Marie Dormoy.

La place du *Journal obscène* n'est pas sur les rayons d'une bibliothèque privée ou publique, elle est ailleurs, elle est à l'« enfer » de la Nationale. Son rédacteur n'en est pas moins pris pour sujet de thèse par d'innocentes jeunes filles, telle M<sup>lle</sup> Vittoria Giberti, venue expressément d'Italie à Paris, il y a trois ans, afin de « recueillir le plus de renseignements possible concernant le passage de M. Paul Léautaud au Mercure de France », et voir, je suppose, son bureau « où il s'est passé de belles » — avec des moches ! M<sup>lle</sup> Giberti ne spécifiait pas si c'était du point de vue littéraire ou médical qu'elle se proposait d'étudier l'auteur du *Petit Ami*. Littérairement, il est peu intéressant et n'offre aucune consistance. Mythomane, érotomane, scatalogue, il relève de la pathologie et son cas est des plus curieux à analyser. Corrompu et pourri lui-même, il s'applique à corrompre et à pourrir ses lecteurs, à flétrir, souiller, contaminer les cœurs et les intelligences, comme tels vérolés se vengent en infectant les femmes. C'était sa façon « d'élever », comme il disait, « l'amoralisme à la hauteur d'une éthique ! »

Je ne sais si M<sup>lle</sup> Giberti a soutenu sa thèse, mais je serais curieux d'apprendre ce qu'a pensé le jury d'honorables professeurs (sans doute progressistes) de citations du genre de celle-ci :

« Je me rappelle une récente façon à elle (du « fléau ») à me caresser les c... avec sa langue, en s'y prenant par derrière, c'est-à-dire en me faisant mettre de côté, une cuisse levée, et en passant la tête par derrière entre mes cuisses pour faire sa caresse de cette façon, si bien qu'elle est tout près d'un autre endroit avec sa langue<sup>9</sup>. »

« Cette nuit, un rêve délicieux. J'étais couché avec Bl... et une autre femme, jeune, fort jolie, blonde. Je faisais minette

à l'une et branlais l'autre, toutes les deux s'amusant avec ma ...<sup>10</sup> »

« ... plusieurs petites séances de caresses mutuelles. À un moment donné, je me trouve debout devant la cheminée, mon pantalon tombé, ma chemise relevée, et bandant à merveille. Elle s'est amusée à prendre mon chapeau et à le poser... comme à un portemanteau. Séance fort agréable<sup>11</sup>. »

Certain conseiller à la Cour d'un tribunal de province<sup>12</sup>, qui a la primeur de ces saloperies, sous prétexte de dresser la table des matières du *Journal obscène*, et s'en délecte, ne me contredira pas : on a poursuivi (et brûlé), pour outrages aux mœurs et à la morale publique des ouvrages qui, au regard du *Journal obscène*, font figure de livres de la bibliothèque rose. Mais nous vivons à une époque absurde et inconséquente qui se glorifie d'être « affranchie », où la morale la plus naturelle, la plus élémentaire, la morale privée, n'a cours, et qui tolère que de si horribles ordures soient mises dans toutes les mains. On interdit aux jeunes gens de moins de seize ans, garçons ou filles, l'accès des salles de cinéma où on projette des films qui risqueraient de les dévoyer, mais on les laisse libres de se procurer, chez n'importe quel libraire, le *Journal* « littéraire » de Léautaud, quand ils ne le trouvent pas sur la table de chevet de papa, ou de maman.

---

<sup>10</sup> 24 janvier 1908.

<sup>11</sup> Sept avril 1928.

<sup>12</sup> Étienne Buthaud, (1909-1987), premier président de la Cour d'Appel de Poitiers, exécuteur testamentaire de Marie Dormoy avec Édith Silve.

# Première partie

## I

À J.-L. Aubrun

Je n'aime pas la radio. C'est devenu un magazine populaire, « parlant » et sonore, aux cent rubriques diverses, qui se pique d'éclectisme pour plaire à son immense clientèle et satisfaire tout le monde, les jeunes zazous, amateurs de *bebop* et les vieux marcheurs de la « belle époque », les gens du « monde » et ceux du peuple, les grands et les petits bourgeois, les cousettes, les concierges aussi bien que les professeurs, les hommes de lettres et les artistes. Du matin au soir, pêle-mêle, elle débite des chansons, des chansonnettes, des drames, des comédies, des pièces policières, des opéras, des opérettes, de la petite et de la « grande » littérature, des « reportages » en tout genre, des interviews, des cours de la Sorbonne, des « matches » de football. Pour obtenir ce qu'on désire, comme dans tels bars de New York, on n'a qu'à tourner un bouton, on est servi. Le bavardage le plus niais, la plus basse gaudriole coulent aussitôt à flots, intarissablement.

Je possède, comme tout le monde aujourd'hui, un poste de T.S.F. Je ne m'en sers que pour entendre la musique que j'aime. La voix humaine, quand elle « pose » devant le « micro » avec une suffisance exaspérante me donne la nausée et renforce ma misanthropie qui s'est accrue avec les années et les événements.

Entre autres choses, la radio « diffuse » des interviews littéraires qui rappellent les *une heure avec...* de feu Frédéric Lefèvre<sup>13</sup>, à cela près qu'elles durent plus longtemps et s'échelonnent sur plusieurs feuillets ou plutôt auditions. Je ne me suis pas soucié d'écouter les confidences châtrées de feu M. Gide et de M<sup>me</sup> Colette. Le défunt pédéraste et la veuve tribade de M. Willy ne m'intéressent guère ; mais j'ai été curieux de voir — c'est : *entendre* que je devrais dire — comment M. Paul Léautaud se comporterait devant le « micro » et ce qu'il répondrait à Frédéric Lefèvre-Robert Mallet<sup>14</sup>.

M. Mallet est un gentil garçon qui traite de littérature et de poésie au *Figaro « littéraire »*. Il se croit en effet orfèvre, je veux dire poète, pour avoir naguère publié une contrefaçon de *Toi et moi*<sup>15</sup>, mais il n'est pas donné à tous les portefyre de connaître la chance extraordinaire de M. Géraldy et

<sup>13</sup> Pendant des années, dans l'hebdomadaire *Les Nouvelles littéraires*, Frédéric Lefèvre a tenu une rubrique en première page sous ce titre. Quelle que soit l'indifférence que l'on nourrisse pour Frédéric Lefèvre, l'ensemble de ces entretiens représente de nos jours une mine de renseignements conséquente. Les personnes interrogées étaient toujours des écrivains.

<sup>14</sup> Docteur en droit et en lettres, Robert Mallet (1915-2002), commence sa carrière d'enseignant à Madagascar en 1959, alors colonie française. Là, il parvient à fonder l'université de Tananarive, dont il a été le premier doyen. Revenu à Paris en 1964, Robert Mallet entreprend la fondation d'une académie autonome à Amiens qui ouvrira à la rentrée de 1964. En tant que recteur il y connaîtra les événements de 1968 et l'année suivante sera nommé recteur de l'académie de Paris jusqu'en 1980, participant à la fondation de l'université de Paris VII. Les entretiens de Paul Léautaud avec Robert Mallet diffusés en trente-huit émissions entre décembre 1950 et l'été 1951 ont rencontré un phénoménal succès et on fait connaître Paul Léautaud au grand public.

<sup>15</sup> Il peut s'agir du recueil de poésies de Paul Géraldy paru chez Stock en 1912, qui peut passer assez facilement pour une niaiserie de nos jours.

la *Poursuite amoureuse*<sup>16</sup> de M. Mallet est restée en panne rue de Condé où, du temps de M. Vallette, alors qu'on y avait le respect de la poésie, elle n'y eut jamais été reçue<sup>17</sup>. M. Mallet qui n'avait que cette mince corde à sa lyrette dévissa son « stylo » et s'improvisa journaliste littéraire. Cela ne mène pas à grand-chose en ce siècle-ci. Heureusement pour lui, M. Mallet eut, l'an passé<sup>18</sup>, une idée de génie, qui était d'amener M. Léautaud à amuser par ses bavardages les auditeurs de la radio. Afin de mieux décider le grand maître de la rue de Grenelle<sup>19</sup> à accueillir sa proposition, il lui mit sous les yeux le bel éloge que M. Léautaud, sous le nom de

---

<sup>16</sup> Robert Mallet, *La Poursuite amoureuse, 1932-1940*, recueil de poésies, Mercure de France 1943, 146 pages. Il s'agit du premier livre de Robert Mallet. De nombreuses sources se copiant paresseusement les unes-les autres indiquent fautivement qu'il s'agit d'un roman.

<sup>17</sup> Alfred Vallette, mort en 1935, avait été remplacé par Georges Duhamel avant de laisser la plage à Jacques Bernard en février 1938.

<sup>18</sup> Ce livre est paru sans date mais la BNF indique que le dépôt légal est de 1965. On peut s'étonner de ce l'an passé dans la mesure où le premier de ces trente-huit entretiens a été diffusé le quatre décembre 1950. On peut donc penser à une parution antérieure de ce texte, peut-être en feuilleton dans une revue.

<sup>19</sup> À l'époque des premières émissions de télévision en France, au début des années 1930, c'était le ministère des PTT en avait la charge et l'initiative, comme pour la radio. Assez logiquement c'est l'émetteur de l'école supérieure des PTT, qui se trouvait au 93, rue de Grenelle, qui a été utilisé. Très rapidement, face à l'espace nécessaire un studio est installé dans les locaux du ministère au numéro 103 de cette même rue de Grenelle et l'émetteur installé sur la tour Eiffel.

Maurice Boissard, avait rendu à défunt son papa<sup>20</sup>. M. Wladimir Porché<sup>21</sup> qui l'ignorait, sans doute, en fut ému aux larmes et s'empressa, avec l'approbation de M<sup>me</sup> Simone<sup>22</sup>, la veuve de M. François Porché, de donner son accord. M. Mallet était désormais dans la place. Il ne

---

<sup>20</sup> François Porché (1877-1944), est surtout connu des léautaliens comme l'inoubliable auteur de la pièce en quatre actes *Les Butors et la Finette* (voir le *Journal littéraire* aux 30 novembre et 10 décembre 1917). Auriant fait ici allusion à la chronique dramatique de Maurice Boissard parue dans le *Mercure de France* du 16 janvier 1918. Voir aussi la *Lettre de la Pléiade* numéro 55 du 1<sup>er</sup> octobre 2014.

<sup>21</sup> Wladimir Porché (1910-1984), est d'abord arrivé à la radio en 1935 comme responsable des émissions parlées. La toute nouvelle télévision — très appuyée par le Gouvernement — nécessitant beaucoup de personnel, Wladimir Porché a d'abord été en charge des programmes de variétés puis, au début de 1937, directeur des programmes. En 1946 il est nommé directeur général de la Radiodiffusion Française.

<sup>22</sup> Pauline Benda (1877-1985, à 108 ans), cousine germaine de Julien Benda, a épousé en 1898 le comédien Charles Le Bargy avant de devenir comédienne à son tour sous le nom de Madame Simone. Après son divorce et de nombreuses aventures, Madame Simone a épousé François Porché en 1923.

s'agissait plus que d'y introduire M. Léautaud<sup>23</sup>. Cela semblait une gageure. M. Léautaud passait communément pour inabordable, intraitable, insociable. Il l'avait lui-même ressassé sur tous les tons, tout en laissant entrebâillée la grille de sa villa de Fontenay-aux-Roses par où, malin et effronté comme un singe et comme l'avait été Félicien Champsaur<sup>24</sup> à ses débuts, un confrère de M. Mallet, M. Paul Guth<sup>25</sup>, s'était naguère insinué, et d'autres à sa suite. Ce n'était du reste un mystère pour personne que le Diogène banlieusard avait le

<sup>23</sup> Dans une lettre à André Billy datée du seize juillet 1952, Paul Léautaud fait part de sa stupeur en lisant l'article de *Quo Vadis* : « Je ne reviens pas de l'article d'Auriant. Qu'est-ce qui lui a pris ? Quel mobile ? Quels sentiments l'ont mû ? Qu'il apprécie les *Entretiens* comme il lui convient, rien à dire. Mais déformer, dénaturer, (par instants jusqu'au mensonge), comme il l'a fait, les faits, les propos, les circonstances ? Aller, par exemple, jusqu'à nous montrer Mallet et moi, allant solliciter Wladimir Porché, (que pour ma part je n'ai jamais vu) pour cette affaire des *Entretiens* — et dans un numéro précédent, insinuant que j'ai rendu compte élogieusement des *Buttors et la Finette* de François Porché pour me mettre dans les bonnes grâces de son fils (ma chronique datée janvier 1918 et la radio n'existant pas en ce temps-là). Alors que les vrais initiateurs de ces *Entretiens* sont les deux directeurs de la Radio nationale, MM. Barraud et Gilson uniquement [...] » Lire la suite de la lettre à André Billy dans la *Correspondance générale*.

<sup>24</sup> Félicien Champsaur (1858-1934), journaliste et écrivain, jamais cité dans le Journal littéraire, est né à cinquante kilomètres de Fours, lieu de naissance de Firmin Léautaud. À ce détail près on ne voit pas pourquoi il est cité par Auriant.

<sup>25</sup> Paul Guth (1910-1997), agrégé de lettres en 1933, professeur en province puis au lycée Janson de Sailly. Paul Guth profitera de cette expérience de professeur pour écrire une série de sept romans autour du personnage d'un professeur naïf — dont *Le Naïf aux quarante enfants* — puis plusieurs autres, dans la même veine d'un bel humour de droite, qui obtiendront un grand succès.

téléphone chez lui<sup>26</sup>, qu'il allait volontiers dans le monde pour peu qu'on l'en priât, qu'il déjeunait, à peu près tous les jeudis, non chez Aspasie mais chez M<sup>me</sup> Gould<sup>27</sup>, en compagnie de ce que la société parisienne offre de plus gratiné. M. Mallet était donc fondé à se dire qu'Alceste, sur ses 78 ans, pouvait fort bien être aussi une Célimène qui adorait, tout en s'en défendant, qu'on la flattât, qu'il y avait même dans son cas un peu du bonhomme<sup>28</sup> qui disait à son valet : « Laurent, serrez ma haire avec ma discipline ». Il commença par potasser tous les écrits de M. Léautaud et tomba en arrêt devant cette « pensée » qui le remplit d'aise : « un écrivain peut avoir le plus grand talent, même du génie. S'il est obscur, c'est infirmité ou impuissance ». Comme toutes les maximes, celle-ci avait sa contrepartie. Pour l'honneur de l'espèce, on compte quelques écrivains, infiniment rares, que M. Mallet comme M. Léautaud ignorent, qui eurent un grand talent, même du génie et qui n'en demeurèrent pas moins obscurs parce qu'ils ne consentirent jamais à payer le prix de... la clarté publicitaire. M. Léautaud n'avait, évidemment, pensé qu'à lui-même et M. Mallet eut l'astuce de lui démontrer qu'il ne tenait qu'à lui de se prouver à lui-même et de convaincre ses contemporains qu'il n'était ni infirme ni impuissant. J'imagine que M. Léautaud se fit un peu prier, pour la forme, et qu'il servit au tentateur cet autre de ses « propos » comme pour le mettre en garde contre les dangers de sa téméraire entreprise : « On me trouve immoral,

<sup>26</sup> C'est Marie Dormoy qui avait dû beaucoup insister pour que Paul Léautaud fasse installer le téléphone chez lui, ce qui a fini par être fait en avril 1937. Paul Léautaud a ensuite fait suspendre sa ligne en juillet 1940 pour la faire rétablir en octobre, à cause des incertitudes de la guerre.

<sup>27</sup> Paul Léautaud a été un des habitués des déjeuners chez Florence Gould à partir de novembre 1943 jusqu'en octobre 1955, peu avant sa mort.

<sup>28</sup> Tartuffe, évidemment.

subversif, sans respect : je n'exprime pas le quart de ce que je pense », — et je suppose que M. Mallet lui dispensa tous apaisements à cet égard, y compris l'assurance qu'il aurait, dans ses entretiens, toute licence, même contre l'amour, dont les tributaires de M. Wladimir Porché se montrent particulièrement férus, à en juger par les chansons que les chanteuses et les chanteurs de « charme » et de cabaret, aphones généralement, leur serinent, à toute heure du jour et de la nuit, sur leurs peines de cœur et leurs « déboires d'alcôve », comme disait si drôlement ce drôle de Maxime Du Camp. M. Mallet était d'ailleurs persuadé que de lui-même et sans qu'on le lui demandât, M. Léautaud n'exprimerait que le quart du quart de ce qu'il pensait et qu'il se montrerait juste assez immoral, subversif et irrespectueux pour donner du sel et du piquant à son numéro<sup>29</sup> et soutenir convenablement la réputation du personnage que, depuis un demi-siècle, il avait patiemment élaboré.

N'en déplaise aux admirateurs néophytes de M. Léautaud, il n'y a rien, au physique comme au moral, de moins franc, de moins net, de moins spontané, ni de plus arrangé, combiné, artificiel et artificieux que leur nouvelle idole. Depuis le *Petit Ami* où il s'est vanté, à l'exemple de Restif de la Bretonne, d'une foule de bonnes fortunes, pour la plupart imaginaires, M. Léautaud a délibérément composé son propre personnage, grimant son visage comme son esprit, façonnant sa manière de penser — ou de ne pas penser — travaillant sa voix, sa mimique, ses gestes, et conformant sa vie à cette silhouette d'original, y adaptant son accoutrement, — petit chapeau à carreaux, complet confection gris assorti, autour du col mou et évasé un mince nœud de cra-

---

<sup>29</sup> Robert Mallet dut, contrairement à ce qu'insinue Auriant, faire revenir Paul Léautaud à de nombreuses reprises pour reprendre certaines parties de texte qui ne semblaient pas acceptables pour le large public de la radio.

vate noire ou, les jours de gala, un foulard de tulle jaune, qui lui fait un air de vieux beau du temps de Louis-Philippe échappé de quelque estampe de Daumier. Il n'y a présentement que lui, à Paris, et certain grotesque qui se déguise en Cartouche, qui fassent se retourner les passants dans la rue. La véritable originalité met tous ses soins à ne pas se faire remarquer.

Ce n'est pas sans peine ni regret que je me permets ces réflexions. J'ai eu, très longtemps, une grande sympathie pour M. Léautaud, qui m'en imposait au temps où, ingénument, je le prenais pour ce qu'il s'appliquait à paraître, où je le croyais vraiment indépendant, vraiment détaché de tout. Il m'est arrivé souvent de lutter contre ma raison pour ne pas dire de lui ce que j'avais mieux compris à une seconde lecture de ses ouvrages.

Ils sont légers et, comme lui-même, qu'ils reflètent, font illusion. Comme son esprit, ils sont composites. On y trouve des choses de premier ordre, dans le tome II notamment du *Théâtre de Maurice Boissard*, dignes d'une anthologie, d'autres, certaines satires par exemple, médiocres, d'un esprit facile et pourtant cherché, d'autres enfin, ses propos en général, franchement mauvaises. On pense tour à tour en le lisant au Mercier du *Tableau de Paris*, à Restif, déjà nommé, à Jean de Tinan, à Diderot, à Stendhal, à Champfleury, à Chamfort, aussi à MM. de La Palisse, Prudhomme, Homais, et, parfois, aux bas farceurs qui ont illustré le nom de M. Vermot. Parlant des yeux de sa mère, M. Léautaud a écrit qu'ils étaient « pleins d'une douceur israélite ». Voilà qui suffirait à expliquer cette disparate et bien d'autres choses, dont le goût de l'anecdote ordurière. Je citerai l'exemple de Fernand Vandérem, qui, du temps qu'il demeurait avenue Montaigne, entendant sonner le téléphone, décrocha le récepteur : une dame, qui s'étant trompé de numéro, demandait à parler à Madame Chéri, la femme de l'avoué. — « Je

vais prévenir Madame, lui dit-il, puis, au bout d'une minute : « Madame Chéri regrette de ne pouvoir causer avec vous. Elle est en train de se faire baiser ». En racontant cette farce de corps de garde, Vandérem riait encore d'imaginer la suffocation de l'amie de Madame Chéri.

La réputation de M. Léautaud est en partie basée sur le *Petit Ami*, roman, livre de souvenirs romancés plutôt, dont tout le monde parle et que peu de personnes ont lu, par la raison qu'il se trouve, depuis 1933, épuisé en librairie et que M. Léautaud, qui sait ce qu'il fait, s'est toujours refusé à laisser rééditer. Il a essayé, à deux reprises, de le retaper, il y a renoncé après en avoir récrit les premiers chapitres. Il a agi sagement. Ce livre, où ne manquent pas les pages d'émotion sincère et qui eût pu être un petit chef-d'œuvre sans le parti pris chez M. Léautaud d'une affectation de grosse sensualité et son agaçante obstination à se montrer homme de lettres, est un mauvais livre, — même sous son allure négligée, il eût pu être mieux composé, — mal écrit, naturellement, sans effort. Depuis, M. Léautaud s'est, par système, appliqué à mal écrire. Il y apporte autant de persévérance que Flaubert qu'il abomine on ne sait pourquoi, peut-être parce qu'il l'a mal pratiqué ou qu'il est aveuglé par ses préjugés, non pas, comme il le lui reproche, à bien écrire, mais à rendre exactement ce qu'il avait à exprimer. Après cet essai manqué, M. Léautaud qui fait aujourd'hui figure de « grand écrivain » auprès des snobs, se répéta sans se renouveler, dans *Amours* et *In Memoriam*. M. Léautaud avait décidé de raconter sa vie, bien que, bourgeoisement étriquée, dépourvue d'aventures, d'horizon borné, elle fut dénuée de tout intérêt, sauf pour lui-même. S'il a longtemps, confiné en des emplois chétifs, végété dans la médiocrité, qui a aigri son caractère et sûri son talent, c'est par peur du risque, étant naturellement timide et timoré, par paresse aussi. Il n'est pour ainsi dire jamais sorti de lui-même et il

n'a vu des autres que le dehors. Il s'est toujours nourri de sa propre substance, assez pauvre, mâchant et remâchant ses souvenirs amers. Cette espèce de narcissisme qui l'a toujours distingué à tous les âges de sa vie se remarquait déjà dans le *Petit Ami* où, s'attendrissant sur le petit garçon qu'il avait été, M. Léautaud écrivait : « Je sentais encore une fois combien il m'était cher, avec ses yeux profonds, avec le pli de sa bouche, avec son demi-sourire, toute sa figure pensive et douce ». Il a passé sa vie, il l'avoue lui-même, à se regarder, à s'examiner en toute circonstance, « comme s'il se fût agi d'un autre », mais avec une extrême complaisance. Ses chroniques de théâtre sont pleines de cette contemplation intime, comme aussi son *Journal littéraire*, qui intrigua beaucoup, et longtemps, jusqu'au jour où M. Léautaud en ayant publié des fragments on s'aperçut qu'il était surtout fait de confidences, de caquets et commérages qui, le plus souvent, n'avaient pas grand-chose à démêler avec la littérature.

Jusqu'en 1939, M. Léautaud, malgré quelques esclandres, n'était guère connu que de certains milieux littéraires. Sa réputation ne rayonnait pas au-delà de la rue de Condé et de la rue Sébastien-Bottin<sup>30</sup>. Tirés au plus à trois mille exemplaires, ses ouvrages mettaient des années à s'épuiser. Il s'en consola en estampillant la couverture jaune serin de l'un d'eux — *Passe-temps* — de ce mot ou de cette « pensée » : « Les bons ouvrages ne se vendent pas ». Déjà, cependant, les puissants de ce monde et de la III<sup>e</sup> République lui faisaient risette. M. Léautaud étant une curiosité — sinon encore une personnalité — parisienne, les grands bourgeois voulaient avoir à leur table ce réfractaire farouche, offrir à leurs invités le régal d'entendre le petit ami, réputé pour son esprit mordant, émettre de sa voix grave, cassante, ses boutades, ses saillies, ses paradoxes, et médire de ses contemporains, — toutes choses dont on s'amusait follement sans trop

---

<sup>30</sup> Siège de *La NRF*.

s'effaroucher. En représentation, M. Léautaud mettait une sourdine à ses propos, à table ou au salon, il se tenait fort bien, très talon rouge, d'une politesse exquise envers les belles madames que dans ses écrits il appelait « ces créatures » ou traitait de catins — il donnait l'impression d'un homme du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le neveu de Rameau ne se fût pas si décemment comporté chez les fermiers généraux...

Devant le « micro », M. Léautaud se prêta de fort bonne grâce, tout en bougonnant de temps à autre, pour rester dans le ton de son personnage, au petit jeu de questions et de réponses concerté d'avance, truqué et orchestré<sup>31</sup>. Tous les lundis et jeudis, deux mois durant, sur le coup de 9 heures ou de dix heures moins le quart un « indicatif » lugubre — c'étaient quelques notes du *Mariage secret* de Cimarosa, cher à Stendhal — se faisait entendre, puis la « speakerine » annonçait : Entretiens avec Paul Léautaud, recueillis par Robert Mallet. Quand l'émission commença, on n'était pas très rassuré rue de Grenelle. On se demandait comment les « chers auditeurs » accueilleraient ces propos subversifs et immoraux. Tout se passa fort bien grâce, il faut en convenir, à l'adresse de M. Mallet qui, par ses répliques, sut rendre inoffensives certaines reparties de M. Léautaud, parfois même le moucher de façon si décisive qu'il ne lui restait plus qu'à rompre en bredouillant. Pour M. Léautaud qui a hérité de son père, acteur à l'Odéon, avant de sombrer dans le trou du souffleur de la Comédie-Française, le don du théâtre, il a été égal à sa légende. Il a joué son rôle en comédien consommé. Cherchant, ou ayant l'air de chercher ses mots, ré-

<sup>31</sup> Robert Mallet, dans un entretien accordé au réalisateur de l'émission *Bonnes adresses du passé* diffusée à la télévision le deux février 1970 dit que Paul Léautaud n'a accepté ces entretiens qu'à condition : « que vous ne me posiez des questions que je [ne] connaisse pas et que je dise tout ce que j'ai envie de dire, qu'on ne prépare pas, qu'on improvise. »

pondant par des « ouais, ouais », des « non, non, non », des « oui, enfin », des « euh, euh », des « ah ! ah ! ah ! », des « bon ! bon ! bon ! », des « ça, ça, ça », des « ouhouh, ouhouhou, ouhouhou », et autres exclamations parasites, entrecouplant ses phrases, émaillées de grossières fautes de français (partir à Calais, quoique ce mot *est* une sottise, le « Centaure » où<sup>32</sup> écrivaient Pierre Louÿs, A. Gide *et cætera*) d'innombrables « n'est-ce pas, alors n'est-ce pas », tantôt faisant sa grosse voix, tantôt semblant prendre parti de s'être laissé attraper par le petit M. Mallet, et éclatant, avec une complaisance réjouie, d'un rire en cascade : « hé ! hé ! hé ! » rappelant à s'y méprendre celui de M<sup>me</sup> Cécile Sorel sur son déclin, tantôt brutal, tantôt attendri, il fit jouer en virtuose devant le public invisible mais à l'écoute toute la gamme de ses divers talents, se plia docilement à toutes les fantaisies de M. Mallet, lut des passages de ses propres œuvres, récita des poèmes de Francis Jammes et de Charles Guérin d'une voix assourdie comme brisée par l'émotion, mouillée par les larmes, il débita même, après en avoir redit tout le bien qu'il en avait jadis écrit, une longue tirade des *Butors et la Finette* de feu M. le père de M. Wladimir, « Tout est muet, la lune brille...<sup>33</sup> », conta sa vie, depuis sa naissance, chargea abominablement la mémoire de Firmin Léautaud, son père à lui, évita de dire les sentiments que lui avait inspirés sa mère, évoqua ses années de misère, les quartiers

<sup>32</sup> Paul Léautaud à souvent dénoncé le travers consistant à utiliser cet adverbe de lieu à la place du plus lourd « dans lequel » voire « dans les pages duquel ».

<sup>33</sup> Cinquième tableau, scène II, page 224 de l'édition Émile Paul de 1918 : « Tout est muet, la lune brille. / Je venais là, petite fille. / En avril, cueillir la jonquille. / Comme le temps s'enfuit. / Je reviens, j'ai grandi, quel effrayant mystère ! / Ma nourrice est morte et le rocher luit ! / Dieu ! que la face de la terre / A d'éénigme la nuit ! » La pièce est dédiée à Madame Simone, objet de la note 22 de la page 12.

de Paris où il avait traîné son ennui, les divers métiers qu'il avait faits avant que M. Vallette lui donnât un emploi, qui était une sinécure, au Mercure de France, se moqua en passant de M. Fernand Gregh, abîma Paul Valéry, le compagnon « arrivé » (bien avant lui, et bien plus haut) de sa jeunesse besogneuse et incertaine, parla de ses chiens, de ses chats, de sa guenon, exprima ses opinions sur l'amour, sur M. Claudel, la mort, la guerre, etc., etc., etc. — rien, en somme, que les quatre cents personnes qui, selon le mot de M. Vallette, avaient suivi ses écrits, ne connussent déjà par cœur, mais ces redites firent une profonde impression sur des milliers et des milliers d'auditeurs qui jusque-là ne connaissaient pas plus, même de nom, M. Léautaud, qu'ils ne connaissent Chamfort et Rivarol dont ils ont entendu parler sans jamais avoir été tentés de les lire. Certains protestèrent, scandalisés par les propos de M. Léautaud prononcés pourtant *ad usum delphini*<sup>34</sup>, lequel dauphin est aujourd'hui le grandissime public, choqués par quelques mots un peu vifs, tels que celui de *catin*, et par des réflexions qui bousculaient leurs préjugés. D'autres, des femmes à l'âme sensible, s'apitoyèrent sur son enfance malheureuse comme elles s'étaient apitoyées, au « ciné » de leur ville de province, sur ce souffre-douleur de David Copperfield. La majorité, enfin, rendit grâces à la Radio de lui avoir révélé ce phénomène : un homme libre s'exprimant sans contrainte (du moins en apparence) dans un monde asservi d'eunuques et d'esclaves. Les pleutres ont toujours admiré ceux qui ont le courage — ne fût-il que verbal — qui leur manque. Un membre, bien

---

<sup>34</sup> Locution latine signifiant « à l'usage du Dauphin », le Dauphin en question étant le futur Louis XV. Il s'agit en fait du texte d'un cahet apposé sur les livres que pouvait lire cet enfant. Comme certains de ces textes avaient été violemment expurgés ils ont ensuite pu être utilisés par les précepteurs dans les bonnes familles. C'est évidemment cette dispersion qui a donné sa notoriété à cette formule.

ramolli, de l’Institut disait d’une voix chevrotante : « Je fais une cure de Léautaud ». Il en éprouvait le même effet que s’il en eût fait une de sérum Bogomoletz<sup>35</sup>.

Pour le remercier du succès inespéré de ses entretiens, et d’avoir si gentiment rendu hommage à l’auteur, bien oublié, de ses jours et des *Butors et la Finette*, M. Porché (Wladimir) organisa une sorte d’apothéose en l’honneur du réfractaire qui avait su séduire des centaines de milliers d’abonnés de la Radiodiffusion Nationale. Un dessinateur, une demoiselle Odette, connue, paraît-il, comme bas bleu dans le « monde de St-Germain-des-Prés », mais partout ailleurs inconnue, deux professeurs de littérature française en des lycées parisiens, et un élève d’un de ces messieurs, se présentèrent tour à tour devant le micro pour dire le plaisir extrême qu’ils avaient pris à écouter ce moraliste à rebours, comme M. Léautaud s’était plu à se qualifier lui-même, et à lui témoigner, en même temps que leur reconnaissance, leur estime bien distinguée. Après eux, vint un exhibitionniste notoire, M. Marcel Jouhandeau, qui s’est acquis un certain renom en lavant son linge sale en public et en monnayant en librairie ses querelles de ménage. Bombant le torse, enflant la voix, il entreprit d’exalter le nouvel Aristarque, le nouvel Alceste, héros de ce gala. « Quel portraitiste ! s’écria-t-il, quel auteur ! quel acteur ! Paul Léautaud est sans doute l’homme le plus libre de notre temps !! Son prestige unique sauverait notre époque si elle pouvait être sauvée !!! À l’écoute au moment où je parle, comme il doit rire de ce rire célèbre que nous avons conservé aux archives de la radio ».

M. Léautaud qui, mis sur son trente-et-un et entouré d’une petite cour d’amis littéraires et mondains, écoutait les

<sup>35</sup> Alexandre Bogomoletz (1881-1946), inventeur soviétique d’un sérum de longue vie ayant eu une grande réputation chez les chansonniers et humoristes. Cet inventeur est mort à l’âge de 65 ans, ce qui est très encourageant.

lamentables niaiseries de M. Jouhandeau, n'éprouvait aucune envie de rire. Il buvait du petit lait. Loin de les trouver excessifs, il savourait béatement les éloges massifs dont on l'accabloit. Plus homme de lettres qu'écrivain, il a fini par se prendre au sérieux et à croire ce qu'il a su persuader aux autres de penser de lui-même.

« Je puis être un écrivain connu — ou un académicien », disait en plaisantant le Petit Ami. « L'existence est si drôle ! »<sup>36</sup>

M. Léautaud se souvient sans doute de ce propos tenu, « en l'air », il y a cinquante ans. Depuis l'épreuve de la radio, il est devenu aussi connu que l'était de son vivant M. Gide et que l'est M<sup>me</sup> Colette. Il est même devenu une vedette, comme MM. Maurice Chevalier et Bourvil. M. Mitty Goldin<sup>37</sup> baillerait volontiers au Petit Ami le mirifique cachet de la

<sup>36</sup> Note d'Auriant : « Feu Marcel Bouteron. » Le lecteur de 2021, date à laquelle sont rédigées ces notes, peut ne pas comprendre ce que l'archiviste paléographe Marcel Bouteron (1877-1962) vient faire ici. Il est par ailleurs compréhensible que Marcel Bouteron en veuille à Paul Léautaud qui, dans le *Journal littéraire* au 29 février 1932 l'a traité — un peu hâtivement peut-être — de « balzacien d'apparat et de convenances ». On peut aussi en profiter pour noter que ce texte a été écrit après juillet 1962, date de la mort de Marcel Bouteron.

<sup>37</sup> Mitty Goldin (1895-1956) a acheté en 1933, à l'angle du boulevard Poissonnière et de la rue Saint-Fiacre, une salle de spectacle sur le déclin dont il a fait le théâtre de l'ABC. Cette salle de music-hall a compté parmi les plus grandes de Paris (1 200 places) alors que le cinéma, parlant depuis la fin des années 1920 était en plein essor. Cette même année 1933 voyait, à une centaine de mètres de l'ABC, la construction du cinéma le Rex. La salle a été transformée en cinéma en 1965 et a fermé en 1981. On peut encore voir de nos jour cet imposant immeuble.

P'tite Lili<sup>38</sup>, s'il consentait à recommencer, avec compère Mallet, sur le tréteau de l'A.B.C., son sensationnel numéro de la radio. Si MM. Duhamel et Romains n'en faisaient partie<sup>39</sup>, il serait, à la prochaine vacance en immortalité provisoire, élu de l'Académie qui est au bout du pont des Arts. Il y a encore l'autre académie, la petite académie, l'académiette, comme l'appelait le père Faguet<sup>40</sup>. M. Léautaud a ceci de commun avec son fondateur, et qui suffirait à le désigner aux suffrages de ses ayants-droit, qu'il a tenu un journal, peut-être aussi suspect en certaines de ses parties, que celui de M. de Goncourt, mais ce qui devrait lui constituer un titre, est un empêchement majeur, le conseil des Dix qui siège au restaurant Drouant ayant une sacrée frousse des frères qui griffonnent des notes en secret. Les gens qui ne se sentent pas la conscience tranquille se méfient des témoins.

\* \* \*

Ayant été curieux d'entendre à la « radio » les entretiens avec Paul Léautaud recueillis par Robert Mallet, il était naturel que je le fusse aussi de lire ces mêmes entretiens, qualifiés de *Conversations*, à la façon de ceux de Goethe, impris-

<sup>38</sup> Allusion à Édit Piaf qui avait créé, en mars 1951 sur la scène de l'ABC le rôle-titre de *La P'tite Lili*, comédie musicale sur un livret de Marcel Achard. On ne confondra pas avec la chanson de 1912 sous ce même titre.

<sup>39</sup> Allusion, d'une part, à la chronique dramatique parue dans *Les Nouvelles littéraires* du 14 avril 1923 à propos de *Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche*, comédie en 5 actes, de M. Jules Romains et d'autre part à la récente brouille de Paul Léautaud avec Georges Duhamel (aux larges tords de Paul Léautaud, il faut bien l'admettre).

<sup>40</sup> Émile Faguet (1847-1916), normalien, agrégé de lettres, titulaire de la chaire de poésie française à la Sorbonne en 1897, élu membre de l'Académie française en 1900. C'est dans *Les Annales politiques et littéraires* du 18 janvier 1903 (page 43) qu'Émile Faguet écrivit son article demeuré célèbre sous le titre « L'Académiette », saluant à sa façon la naissance de l'académie Goncourt.

més, et de voir si, en passant du disque<sup>41-42</sup> au papier, et de sonores devenus muets, les mots, propos, anecdotes et fragments de journal littéraire de M. Léautaud avaient, ou non, gagné au change. J'allai donc, le 15 novembre<sup>43</sup>, demander à M. Louis-Daniel Hirsch, chef de publicité des éditions Gallimard, ci-devant de la N.R.F., un exemplaire de ces fameuses *Conversations*<sup>44</sup>. « Pour quel journal ? », s'enquit M. Hirsch.

« Pour la revue *Quo Vadis* », lui répondis-je. — « Et que comptez-vous dire de ce livre ? ». La question me prit de court. Il n'était pas d'usage naguère, avant la « drôle de guerre », de la poser à un critique. Les temps ont changé, les mœurs littéraires, qui n'étaient déjà pas irréprochables, aussi, en pire. « Je n'en sais rien, dis-je à M. Hirsch. Cela dépendra du livre ». Il fit allusion à la réputation que j'ai, paraît-il, d'éreinter volontiers mes « confrères », regretta que, le service de presse étant épuisé et le premier tirage également, il ne put me donner satisfaction, et me promit, molle-

<sup>41</sup> La radio, à cette époque, utilisait massivement le disque Pyral pour ses enregistrements. Tous les studios étaient équipés en standard de deux graveurs de disques qui permettaient des enregistrements de qualité acceptable pour l'époque, bon marché et faciles à manipuler. Malgré ces avantages, les disques présentaient un inconvénient majeur : ils n'étaient pas « montables » ; on ne pouvait ni ajouter ni retrancher une phrase. C'est pourquoi les entretiens étaient tous enregistrés sur les deux supports « montables » à cette époque, la bande magnétique ou la bande gravée Philips-Miller. Les enregistrements de ces entretiens ont été réalisés avec l'un ou l'autre des procédés en fonction des studios disponibles, d'abord rue Paul Lelong puis rue de l'Université.

<sup>42</sup> Une sélection de ces entretiens a été réalisée par la société Adès en 1967 qui a produit trois microsillons en coproduction avec l'ORTF, puis ensuite des cassettes. Mais cela s'est fait après la parution de ce livre.

<sup>43</sup> Ces *Entretiens* sont parus chez Gallimard le sept novembre 1951.

<sup>44</sup> Auriant confond le titre. C'est bien d'*Entretiens* dont il est question.

ment, si je voulais prendre la peine de repasser la semaine d'après, de m'en dénicher un. Le mercredi 24, je retournai voir M. Hirsch. Je le trouvai en conversation avec deux messieurs, dont l'un était M. Robert Mallet. Sitôt qu'ils l'eurent quitté, M. Hirsch me prévint qu'il lui était impossible de s'occuper de moi, ayant trois personnes à voir — sans compter M. Féty<sup>45</sup>, le chef de fabrication de la maison, que j'ai connu si modeste et qui m'a paru bien fier, et M. Queneau, qui s'est empâté depuis qu'il déjeune, une fois l'an, place Gaillon, survenus tous deux pour discuter avec lui d'un placard de publicité. Quand il se retrouva seul, je rappelai à M. Hirsch sa vague promesse. Il me répéta qu'il ne lui était pas possible, pour l'instant, de la tenir.

« Ne vous tourmentez pas, lui dis-je alors, j'achèterai le livre, je ne serai pas gêné ainsi pour en dire librement ce que j'en pense ; je dirai, par la même occasion, ce que je pense de la question que vous m'aviez posée et qui m'a paru bien singulière ». « Je vous le défends », me dit M. Hirsch en s'emportant. « Je n'ai pas envie de perdre ma place à cause de vous ». M. Hirsch ne risque rien. MM. Gallimard père et fils ne se priveront pas des services éminents de leur chef de publicité, pour une question de si minime importance, à leurs yeux, et qui, du reste, comme je l'ai dit, est entrée dans les mœurs. À peine avais-je fait quelques pas dans la rue de Beaune que je me dis que j'avais peut-être sur moi assez d'argent pour acheter ces *Conversations*, ce qui m'eût évité de revenir le lendemain à l'hôtel Gallimard. Rebroussant chemin, j'allai m'informer du prix de l'ouvrage. Avec la remise qu'il est d'usage de consentir aux auteurs de la maison (le hasard, personnifié par M. Van Gennep, le vainqueur de

---

<sup>45</sup> Jacques Festy a été le secrétaire de Raymond Gallimard frère de Gaston, puis directeur de fabrication dans les années 1950.

Glozel<sup>46</sup>, et M. Lucas-Dubreton<sup>47</sup>, a voulu que j'en fusse un, — des plus humbles, il est vrai), avec la remise, il me serait revenu à environ cinq cents francs. Il m'en manquait une quarantaine pour parfaire cette somme. Pour ne pas m'exposer à une course inutile, je tins à m'assurer qu'il en existait encore quelques exemplaires en magasin. J'avais regagné le hall, où se morfondent les porteurs et porteuses de manuscrits, et je me dirigeais vers la sortie, lorsque je vis la demoiselle du téléphone, une brune fort jolie<sup>48</sup>, quitter précipitamment la cage vitrée de son « standard », venir à moi et me demander, bien qu'elle ne l'ignorât pas, si j'étais M. Auriant. Je ne lui en eus pas plutôt donné l'assurance, qu'elle me dit que M. Robert Mallet désirait me voir. — « Mais je n'ai rien à démêler avec M. Mallet », lui dis-je. Elle insista, très gentiment : « Il désire vous parler... Vous voulez bien ? Il est très gentil ! ». Je lui répondis (je la prie d'excuser ma vivacité) : « Je m'en fous ! » et je m'apprétais à gagner la porte, mais je me ravisai, tant pour être agréable à cette charmante demoiselle, qui semblait y tenir, que pour ne pas avoir l'air de me défiler devant M. Mallet, qui me

<sup>46</sup> Cette histoire de Glozel, un site de fouilles archéologiques dans l'Allier, a duré des années dans le Mercure — de 1926 à 1933 — et s'est révélée une supercherie.

<sup>47</sup> Jean Lucas-Dubreton (Jean-Marie Lucas de Peslouan, 1883-1972), homme de lettres, conseiller d'État honoraire, docteur en droit. Jean Lucas-Dubreton est directeur, chez Gallimard, de la collection « Les vies parallèles ». Il est cousin de Maurice Barrès. *Journal littéraire* au 24 juin 1935 : « Auriant, qui a publié un volume et qui va en publier un autre dans la collection que dirige à la N.R.F. Lucas-Dubreton, a fait sa conquête par tout son savoir et est devenu assez lié avec lui. Lucas-Dubreton, qui habite Triel, a mis à sa disposition, gracieusement, une maisonnette en bois qu'il possède à quelques pas de chez lui et dans laquelle Auriant va aller passer le mois de juillet. Lucas-Dubreton lui installera même le petit mobilier nécessaire.

<sup>48</sup> Vraisemblablement Madame Fiévée.

cherchait peut-être noise pour ce que j'avais écrit de lui dans cette petite gazette<sup>49</sup>, je la priai donc de mander à M. Mallet que je voulais bien le rencontrer à condition qu'il ne me fit pas attendre.

Accoudé au radiateur, je reportais ma pensée aux années 1934-1939, où la N.R.F. était si sympathique. On y était sans façon, on s'y sentait à son aise. Je revoyais M. Louis Chevasson<sup>50</sup>, le secrétaire de M. Gaston Gallimard<sup>51</sup>, qui était si fin, si courtois, si prévenant et si obligeant et que j'ai perdu de vue depuis qu'il a quitté la maison. Je revoyais M. Jean Paulhan<sup>52</sup>, qui n'était pas encore lauré, ni primé, là-haut,

---

<sup>49</sup> *Quo Vadis.*

<sup>50</sup> Louis Chevasson (1900-1983) a été un ami d'André Malraux, rencontré en 1907, avec qui il a partagé un petit appartement à Paris en 1920, qui a été impliqué, en 1923, dans le vol des statuettes du temple de Banteï-Srei. En 1926, André Malraux et Louis Chevasson créeront deux maisons d'éditions (À la sphère et Aux Aldes) qui ne dureront pas. À l'été 1958, André Malraux devenu ministre prendra Louis Chevasson dans son Cabinet, plus particulièrement chargé du cinéma.

<sup>51</sup> Gaston Gallimard (1881-1975), issu d'une famille aisée, a d'abord pratiqué le dilettantisme avec assiduité avant de devenir le secrétaire de l'auteur dramatique Robert de Flers. En 1908, Charles-Louis Philippe, appuyé par Jean Schlumberger et André Gide, crée *La Nouvelle revue Française*. Souhaitant, comme le *Mercure* naguère, devenir maison d'édition à part entière *La NRF* embauche Gaston Gallimard en 1910, qui apporte également des capitaux. Ce n'est qu'après la guerre que la librairie Gallimard a été créée, alors distincte de *La NRF*.

<sup>52</sup> Jean Paulhan (1884-1968), professeur, écrivain, critique et éditeur. Entré à La NRF comme secrétaire en 1920 il en est devenu le directeur à la mort de Jacques Rivière en 1925. Pendant la seconde Guerre mondiale, Jean Paulhan, entré dans la clandestinité, a collaboré à *Résistance*, a participé à la création des *Lettres françaises* en 1941, et à la fondation des *Éditions de Minuit*, avec Vercors, en 1942. Jean Paulhan sera élu à l'Académie française le 24 janvier 1963 au fauteuil de Pierre Benoit, où il sera reçu par Maurice Garçon.

dans son petit bureau du 2<sup>e</sup> étage, où trônait en permanence, à la façon d'une idole, M. Julien Benda<sup>53</sup>, et qui, pour vous recevoir, se levait de sa chaise, se tortillait obliquement, boutonnait d'un geste machinal son veston, et vous parlait d'une voix suave, une petite voix douce, doucereuse, presque féminine. Je revoyais encore ces réceptions que MM. Gallimard offraient chaque année, un peu avant les vacances, à leurs auteurs en même temps qu'au Tout-Paris, la « salle des auteurs » transformée en buffet abondamment fourni par Potel et Chabot, et la petite terrasse gazonnée et fleurie métamorphosée en volière tant on y papotait. Bien sûr, cela sentait l'homme de lettres — chers maîtres, petits-maîtres, arrivistes mêlés — à plein nez, mais le parfum des jolies femmes flottait dans l'air léger et tiède. J'avais bien du plaisir à regarder M<sup>me</sup> \*\*\*.

J'allais me laisser attendrir par le rappel de cette autre « belle époque » si proche et malgré tout si lointaine, les choses et les gens ayant changé d'aspect et de visage, à leur désavantage, quand, de l'escalier déboula M. Mallet qui vint vers moi, s'assura que j'étais bien M. Auriant, se nomma et, sans transition, me parla de la petite gazette que j'avais consacrée à M. Léautaud. Il commença par s'étonner qu'étant critique je fusse si mal renseigné sur son œuvre personnelle. Il n'était pas, comme je l'avais écrit, que le poète de la *Poursuite amoureuse*, un recueil de vers bien mauvais, il en convenait, qu'il avait rimés à l'âge de 18 ans. Depuis lors, il avait passé sa thèse de lettres, fait de la critique, tâté de

<sup>53</sup> Julien Benda (1867-1956), critique et philosophe a publié *La Trahison des Clercs* Grasset en 1927, son ouvrage le plus connu. Julien Benda a été dans les années 1930, une des figures intellectuelles les plus respectées de la gauche antifasciste. Julien Benda a été pressenti à quatre reprises entre 1952 et 1955 pour recevoir le prix Nobel de littérature. Paul Léautaud et Julien Benda se sont régulièrement fréquentés tout au long de leurs vies.

l'essai, publié la *Correspondance* de Gide avec Claudel<sup>54</sup>, d'autres volumes encore, dont je n'ai pas retenu les titres ; à la fin de l'année 1951 ou au début de 1952 devaient, en outre, paraître trois ouvrages signés de son nom... J'interrompis M. Mallet pour lui demander : « Pourquoi me dites-vous tout cela ? Est-ce pour que j'insère une rectification dans ma prochaine « petite gazette » ? Envoyez-moi votre *curriculum vitae*, je l'y reproduirai intégralement. Si j'ai omis de citer vos titres et ceux de vos ouvrages que vous venez de m'énumérer, ce n'est pas pour vous désobliger : je les ignoraïs complètement. Pour être franc, je ne vous cacherai pas que vous ne m'intéressiez guère, ou du moins, que vous ne m'intéressiez qu'en fonction de M. Léautaud ». Je me suis retenu de faire observer à M. Mallet que même à la maison Gallimard, où il a un poste fixe — je ne sais lequel, M. Mallet a oublié de me le dire, et je ne le lui ai pas demandé, — qui édita les *Conversations* de M. Léautaud avec lui, on ne l'avait pas mieux traité que je ne l'avais fait : à preuve la « bande » (combinée par M. Hirsch), qui enserre ce volume que « deux millions cinq cent mille lecteurs » (voyez les affiches à la devanture des libraires) attendaient avec une impatience fébrile, et qui, sous forme de placard de publicité, s'étalait dans tous les journaux, où on voit le Goethe de Fontenay-aux-Roses, rajeuni d'un trait de crayon et ragaillardi pour la circonstance, plus souple de jarret que le chevalier

<sup>54</sup> Paul Claudel, André Gide, *Correspondance (1899-1926)*, préface et notes de Robert Mallet, Gallimard 30 décembre 1949, 400 pages.

Pini, croiser le fer avec son Eckermann<sup>55</sup> acéphale et invisible, dont on n'aperçoit que juste la pointe de sa lame.

M. Mallet avait pensé à m'écrire. Je déplorai qu'il n'eût pas donné suite à cette excellente idée, ce qui m'eût donné le plaisir de publier sa lettre. Il voulait me signaler que ma « petite gazette », qu'il avait trouvée très bien, qui lui avait beaucoup plu, qui... (je priai M. Mallet de me faire grâce de ses compliments) — que ma « petite gazette » contenait des inexactitudes. Il avait cru rêver, par exemple, en lisant, sous ma plume, qu'il avait adroitement circonvenu M. Wladimir Porché pour l'amener à accepter son numéro avec M. Léautaud. En réalité, il n'avait jusqu'ici jamais rencontré M. Porché<sup>56</sup>. Ce que me disait là M. Mallet était, après tout, possible, ce que j'avais dit ne l'était pas moins. Si ce n'était pas vrai, c'était vraisemblable, logiquement déduit de la complaisance, qui pouvait passer pour prémeditée, de M. Léautaud à réciter la longue tirade des *Butors et la Furette* et des « coups de chapeau » qu'il tirait, avec force réverences, en l'honneur du père de M. Wladimir. Le vraisemblable peut, parfois, être aussi vrai, plus vrai même que la réalité brute. Je concédai à M. Mallet qu'il y avait dans cette partie de ma « gazette » une part de fantaisie, qu'il était évi-

<sup>55</sup> Johann Peter Eckermann (1792-1854), écrivain, poète et mémorialiste qui fut le secrétaire de Goethe. Eckermann est surtout connu pour ses *Conversations avec Goethe*, recueillies de 1822 à la mort de Goethe en 1832. L'ouvrage, traduit par Émile Delerot, a été publié par Charpentier et Fasquelle vers 1865 (deux volumes) avec une *Introduction* de Sainte-Beuve et régulièrement réédité. Le chevalier Pini était un célèbre escrimeur.

<sup>56</sup> Le premier entretien avec Paul Léautaud a été réalisé par André Gillois. L'émission a été diffusée le 24 décembre 1949 à quatorze heures trente. Sur le plateau d'*Apostrophes*, l'émission de Bernard Pivot le deux août 1885, en présence d'Édith Silve, André Gillois a témoigné : « [Paul Léautaud] a été... ébouriffant ! C'est du reste pour ça que Gilson [directeur des services artistiques de la radio] a demandé à Mallet ensuite de lui faire ces entretiens. »

dent, au reste, que, n'étant pas dans le secret des dieux, de M<sup>me</sup> Simone et de M. Porché, veux-je dire, je ne pouvais savoir comment les choses s'étaient réellement passées. Ce qui ne pouvait être taxé d'inexactitude, c'était mon opinion, bien motivée, sur M. Léautaud que je connaissais (que je croyais connaître) d'un peu plus longtemps et un peu mieux que M. Mallet qui ne s'est engoué tout récemment de sa personne et de son œuvre que pour les exploiter, l'une et l'autre, commercialement.

Ce n'était pas de m'être exprimé comme je l'avais fait sur le compte de M. Léautaud que M. Mallet me faisait grief, mais bien plutôt de n'avoir pas suffisamment parlé de lui-même. Je n'ai pu m'empêcher de lui faire remarquer combien fâcheusement j'en avais été impressionné, au début de notre entretien, qui, heureusement, avait pris un tour plus agréable et plus intéressant, par ce qu'il me révélait de M. Mallet, lequel m'apprenait maintenant que c'était sa tactique de se retrouver face à face, nez à nez avec les faiseurs de comptes rendus qui, manquant à tous leurs devoirs, ne s'étaient pas rendu compte de la valeur, de l'intérêt et de lagrément de ses écrits, et de les amener doucement à réviser leur sentiment et même à l'ajuster au sien propre. Cette façon de procéder n'est pas particulière à M. Mallet. Il y a une vingtaine d'années, j'avais dit du « mal », faute d'en pouvoir honnêtement dire du bien, du bouquin d'un confrère de M. Mallet ; cet auteur navré et qui se croyait malin se proposa de me convaincre, au cours d'un déjeuner auquel il me priait, que son roman n'était pas un vulgaire navet, mais un chef-d'œuvre, ou presque. Je suis de l'avis de Sainte-Beuve — qui toutefois avait son couvert mis chez la Tourbey — qu'un critique qui se respecte se doit de refuser de telles invitations. Le méchant petit romancier dont je parle en fut pour ses frais de politesse. M. Mallet, à ce qu'il m'a dit, n'a eu qu'à se louer de son système qui, jusqu'ici, lui a donné les

meilleurs résultats. Mis en sa présence, la plupart des aristocrates s'amadouèrent, se dégonflèrent et, par la suite, le louèrent congrûment, comme il souhaitait être loué ! Confidence pour confidence, j'avouai à M. Mallet que, pour ma part, n'étant point homme de lettres, n'ayant pas de carrière à soigner, des intérêts à ménager, écrivant uniquement pour mon plaisir, sans me soucier de plaire ou de déplaire au lecteur, sans m'inquiéter de me faire des amis ou des ennemis, ne demandant rien à qui que ce soit, n'attendant rien de personne, je m'appliquais à éviter de me lier — vivant à l'écart, cela m'était aisé — avec ceux dont j'avais à juger les ouvrages, qu'ainsi, je regrettais presque d'avoir accepté cet entretien, car l'ayant trouvé personnellement aussi gentil que le disait la jolie téléphoniste, je serais, au cas où je ne penserais pas d'un de ses livres tout le bien qu'il en pensait lui-même, désolé de lui causer la moindre peine et préférerais n'en souffler mot plutôt que de m'y exposer. Je dois reconnaître que, sans partager mon point de vue, M. Mallet le comprit assez pour me prier de n'avoir pas de ces scrupules à son endroit et de m'exprimer librement sur ses productions futures. Depuis qu'il avait pris connaissance de ma « petite gazette », M. Mallet s'était mis dans la tête de me joindre. Informé qu'on m'avait aperçu, ces derniers temps, rue Sébastien-Bottin, il avait prié l'adjointe de M. Hirsch de me transmettre son souhait sitôt qu'elle m'aurait revu. Il était, me dit-il, curieux de voir comment j'étais fait. J'étais fait, l'après-midi de notre entretien, comme un homme qui revient de son travail, en « salopette », pour ainsi dire, non rasé (je ne lis plus le *Figaro*, qui me dégoûte), je venais d'effectuer des recherches ardues — couronnées de succès — en vue d'essais qui me passionnent et qui ne me rapporteront pas un maravédis. Mais quoi ! on ne se refait pas à mon âge<sup>57</sup>. Il est vrai que M. Léautaud qui a vingt-quatre ans de

<sup>57</sup> Né en 1895, Auriant a 61 ans en 1956 et il vivra fort âgé, jusqu'en

plus que moi... M. Mallet me croyait fait comme la vedette littéraire « 1951 » de la « radio ». « Vos jugements sont cassants, péremptoires, me dit-il, pan ! pan ! pan ! comme ceux de Léautaud. Après avoir lu votre « gazette », j'ai noté sur mon journal — car j'ai, moi aussi, la faiblesse de tenir un journal : « Auriant est un homme dans le genre de Léautaud ». Je me récriai, nullement flatté de la comparaison. Si je ressemble à quelqu'un, c'est à un de ceux — il en a existé ailleurs que sur ses *Pages d'Album* — qu'a célébrés Henry Becque — avant que le cher homme allât dans le monde, mais c'était pour mieux l'observer et le peindre tel qu'il est :

*Pendant que les forts et les sages  
Comptent, traquent, font leurs prix ;  
Acceptent tous les esclavages,  
Acceptent tous les compromis,  
  
D'autres, trop las pour tant de peine,  
Et qui resteront des témoins,  
Contemplant la mêlée humaine  
En riant dans les petits coins<sup>58</sup>.*

C'est ce que j'ai fait jusqu'ici et j'espère bien ne quitter jamais ces petits coins, où je me trouve si bien, et d'où, sans être vu, on voit tant de choses « farces » dont la drôlerie échappe aux « forts » et aux « sages », qui se donnent bien du mal pour parvenir et pour défendre âprement les positions conquises sur leurs rivaux.

\* \* \*

---

1990.

<sup>58</sup> Henry Becque, *Sonnets mélancoliques*, 1887.

M. Raymond Dumay<sup>59</sup> a monnayé ma précédente « petite gazette ». Il en a tiré un brin de copie pour le *Progrès de Lyon*, du 28 août, un bout de « papier » bâclé, dépourvu d'esprit, de style, et surtout de franchise. M. Dumay écrivait dans ce qu'il appelle sa « chronique » :

« On sait que Léautaud est devenu, depuis quelques mois et à son grand étonnement, une gloire nationale. Si brillante même que personne encore n'avait osé la discuter. Situation fâcheuse, qu'il fallait réparer au plus tôt. Rendons grâce aux Dieux de la critique. C'est fait.

« Le paladin du non-conformisme se nomme M. Auriant et il vient d'écrire, dans *Quo Vadis*, une *Petite Gazette* qui mérite d'être signalée. Léautaud y est traité comme s'il était mort, ni plus ni moins. Son adversaire, qui fut, pendant plusieurs dizaines d'années son compagnon sur les couvertures du Mercure de France lui conteste tout : la spontanéité, l'indépendance, le talent et... jusqu'à ses bonnes fortunes. (Ce qui prouve une information singulièrement informée). Selon lui, il ne s'agit rien de moins que d'un des derniers grotesques de Paris,

« Et allez donc !

« Une petite phrase cependant détonne dans ce tir à la mitrailleuse. « J'ai eu longtemps une grande sympathie pour M. Léautaud ». Diable, voilà un aveu inquiétant.

« Pour des raisons personnelles, il m'inquiète plus que tout le monde. Voici quelques années, Léautaud, qui était déjà un jeune octogénaire, escalada d'un pas vif les cinq

<sup>59</sup> Raymond Dumay (1916-1999), écrivain discret, journaliste et œnologue. Il a eu l'occasion de rencontrer Paul Léautaud et il est cité dans quelques pages du *Journal littéraire*. La *Gazette des Lettres* est un bimensuel littéraire d'après-guerre (un samedi sur deux), qui a été racheté en 1950 par *Les Nouvelles littéraires*. C'est à ce moment-là que Raymond Dumay est devenu directeur de la nouvelle formule mensuelle, paraissant le quinze de chaque mois à partir d'octobre.

étages qui conduisaient à mon bureau pour me faire, pendant une demi-heure, l'éloge de son ami Auriant.

« Se seraient-ils brouillés ? Le succès de l'un aurait-il chagriné l'autre ? »

Il est parfaitement exact que M. Léautaud, rendit il y a deux ans, en 1949 pour être précis et au mois d'avril<sup>60</sup>, à M. Dumay la visite à laquelle celui-ci fait allusion, mais ce n'était pas pour lui faire mon éloge. M. Léautaud avait lu dans le n° du 19 mars de la *Gazette des Lettres*, « sous forme de visite et d'interview par le nommé Paul Guth, une apo-théose ébouriffante de Maurois. »

« J'en ai été plusieurs jours à ne pouvoir me tenir en place, et démangé d'éclairer la lanterne du directeur de cette Gazette, Raymond Dumay », m'écrivait Léautaud. C'est pour éclairer cette lanterne sourde que le 22 avril 1949, il se donna la peine de grimper jusque chez M. Dumay<sup>61</sup>, et s'il lui parla de moi, pendant une demi-heure, ce fut pour lui signaler les articles que j'avais, dans le *Mercure de France*, de M. Alfred Vallette, publiés en 1928 sur l'originalité très spéciale de M. André Maurois<sup>62</sup> devant qui M. Paul Guth, dans la Gazette de M. Dumay, venait de se prosterner. J'ajoute qu'au lendemain de sa visite à M. Dumay, M. Léautaud m'écrivit pour me prier d'envoyer au directeur de la *Gazette*

<sup>60</sup> *Journal littéraire* au 26 avril 1949.

<sup>61</sup> Raymond Dumay (1916-1999), écrivain discret, journaliste et œnologue, *La Gazette des lettres*, bimensuel littéraire d'après-guerre (un samedi sur deux), a été racheté en 1950 par *Les Nouvelles littéraires* pour devenir mensuel (parution le quinze à partir d'octobre). C'est à ce moment-là que Raymond Dumay est devenu le directeur de la nouvelle formule.

<sup>62</sup> *Mercure de France* du premier mars 1928, page 298 : « Un écrivain original — M. André Maurois » 15 avril page 452, premier mai page 716 avec une réponse d'André Maurois. Ces trois articles ont été réunis en volume en 1941 par les éditions du Chêne, à Bruxelles (61 pages) et la même année par les éditions de la Nouvelle revue Belgique (105 pages).

*des Lettres* un exemplaire de la plaquette où j'avais recueilli mes deux articles du Mercure de France sur les plagiats de M. André Maurois, et que je m'y suis absolument refusé pour des raisons que je donnai à M. Léautaud et qu'il serait trop long d'exposer ici. Mais M. Dumay ne perd rien pour attendre. Un jour ou l'autre, il aura sûrement le plaisir de lire la petite correspondance échangée entre M. Léautaud et moi à son propos<sup>63</sup>. J'en réserverais volontiers, s'il y consent, la primeur aux lecteurs de sa *Gazette des Lettres*<sup>64</sup>.

## II

### **Les Entretiens au livre et les fautes de français**

Avec leurs répétitions, les petits, tout petits et fastidieux détails où ils s'attardent et s'égarent, les *Entretiens* de M. Paul Léautaud avec M. Robert Mallet sont d'une lecture monotone et fatigante. Ils ont sûrement déçu les « innombrables auditeurs » qui, si on se fie à la « prière d'insérer » rédigée par l'auteur de la *Poursuite amoureuse*, manifestèrent, paraît-il, le désir de lire les trente-huit bavardages qui les avaient tant charmés à la « radio ».

Devant le micro, il y avait l'incomparable comédien, qui s'est mépris sur sa vocation et qui eût été bien plus grand sur la scène, à la Comédie-Française, (né rue Molière, il y était prédestiné), où son père ne fut que souffleur, qu'il ne l'a jamais été, même à ses meilleurs moments, qui sont rares, dans ses livres. La voix, qui suppléait presque à la mimique en en donnant l'illusion, animait, soutenait, défendait, en

<sup>63</sup> Note d'Auriant : « Il en trouvera l'essentiel plus loin. » Cette note contradictoire avec le texte « Un jour ou l'autre » confirme l'impression de parution antérieure d'extraits.

<sup>64</sup> Note d'Auriant : « Ma proposition ne fut, naturellement, pas du goût de M. Dumay. »

leur conférant un étonnant relief, les choses plates, banales, insignifiantes, mesquines, sordides, dégoûtantes, voire écœurantes, qu'elle débitait. Le charme a disparu du livre avec elle et toute l'indigence de ce texte alterné ne m'a paru que plus désolante. Le texte qui a été publié par les éditions Gallimard est le texte intégral, que la censure de M. Wladimir Porché<sup>65</sup> avait mutilé « pour des raisons faciles à comprendre ». On les comprend encore mieux quand on considère les interminables, puériles et très souvent oiseuses et pédantes « questions » de M. Mallet, qui n'a pas montré beaucoup de modestie, en cette affaire, ni beaucoup de tact en les posant à M. Léautaud. Il est regrettable que l'idée de cette « interview » ne soit pas venue à M. André Rouveyre qui l'eût menée plus rondement, avec une toute autre maîtrise, et où son intelligence déliée et rusée eût fait merveille. M. Rouveyre eût accouché M. Léautaud de ses arrière-pensées, et tout en le laissant paraître tel qu'il veut qu'on le voie, l'eût montré, sans en avoir l'air, et en s'en amusant, tel qu'il est réellement ; il eût désossé sa « carcasse divine<sup>66</sup> », dissocié le personnage et, sous le masque du comédien, l'homme eût surgi, malgré lui.

Avec M. Mallet on a l'impression tout à la fois d'une comèrre indiscrete, plutôt que d'un compère, d'une concierge potinière, d'un juge d'instruction novice et, surtout, d'un élève, tout fier d'avoir décroché son « bachot », qui prétend

<sup>65</sup> Dès la première ligne de l'*Introduction* du livre, Robert Mallet écrit : « C'est à l'initiative conjuguée de Monsieur Paul Gilson (note 56, page 31), directeur des services artistiques à la radiodiffusion française et de Monsieur Henry Barraud, directeur du Poste National qu'on doit d'avoir entendu Paul Léautaud... » Wladimir Porché n'est pas cité.

<sup>66</sup> Allusion évidente au livre d'André Rouveyre *Carcasses divines*, recueil de caricatures parues avant son arrivée au *Mercure de France* en novembre 1908, paru chez Jean Bosc, 38, rue de la Chaussée d'Antin en 1907.

en remontrer à son maître, et en lui posant des « colles », lui tient tête insolemment, prenant l'esprit de contradiction, qui lui est naturel, pour l'esprit critique, qui ne lui est pas encore venu, il fait assez l'effet d'un « gosse » par trop gâté, d'un « chouchou » qui se croit tout permis et à qui grand-papa Léautaud permet beaucoup plus d'écart qu'il ne faudrait, avec l'air de soupirer en aparté : « II n'y a plus d'enfants ! » M. Léautaud a fait preuve d'une patience qu'on ne lui eût pas soupçonnée, et répondu à des questions bêtises qui l'eussent agacé si un autre que M. Mallet les lui avait posées, telles que celles-ci par exemple, dont l'intérêt est prodigieux : allait-il à l'école, à quel âge, fit-il l'école buissonnière, en quels endroits, a-t-il eu des camarades, en quels endroits allait-il jouer ? etc., etc. Pendant qu'il y était, M. Mallet aurait dû demander à M. Léautaud quelles sensations il goûtait à téter son pouce.

Trente-huit entretiens pour conter la vie de M. Léautaud, qui fut celle d'un petit employé, et pour analyser son œuvre, qui est mince, et dont le meilleur tiendrait en une centaine de pages, c'est vraiment excessif. Cinq ou six eussent amplement suffi. M. Mallet a traité M. Léautaud, et M. Léautaud s'est laissé traiter par lui, ni plus ni moins que s'il eût été Balzac, Stendhal ou Flaubert, qui ne se fussent certainement pas prêtés, même si la « radio » eût existé de leur temps, à un aussi indécent déballage public de leur vie privée.

Personnelles ou littéraires, les confidences (si on peut appeler ainsi ces choses que M. Léautaud communique, pardessus la tête de M. Mallet, à des millions d'inconnus) se trouvent dans les ouvrages de M. Léautaud, où les abonnés robots de la Radiodiffusion nationale, qui ne se souciaient guère de lui tant qu'il n'avait pas été sacré grande vedette, n'étaient pas allés les chercher, sont des redites et n'offrent, sauf pour ces béotiens, absolument aucun intérêt. Qu'est-ce

que cela peut bien faire, à ces messieurs-dames, de Paris, de banlieue ou de province, à M. et M<sup>me</sup> Prudhomme, à M. et M<sup>me</sup> de Homais<sup>67</sup>, même à M. et M<sup>me</sup> Bovary « 52 » que le père Léautaud ait été un « juponnard » fieffé et la mère de M. Léautaud une « gourgandine » ? Ces révélations avec d'autres plus intimes encore, eussent dû rester enfouies dans l'ombre honteuse, en même temps que les obscénités sur lesquelles M. Mallet, avec une fausse ingénuité mais avec un sens commercial remarquable, a insisté de bien déplaisante façon, comme par exemple quand il demandait à M. Léautaud si son éveil sensuel n'avait pas été hâté par les « agaceries » que lui faisait une de ses nombreuses belles-mères d'occasion, alors qu'il avait quinze ans. On s'étonne que M. Mallet ne se soit pas enquis si le « petit ami » ne s'« amusait » pas comme Charlot, le héros d'un roman naturaliste célèbre<sup>68</sup>, d'ailleurs remarquable et nullement obscene. M. Mallet qui, personnellement, n'en doit pas avoir, a tenu à s'assurer si, vraiment, le père Léautaud (j'entends : le père de M. Léautaud) avait eu tant de succès que ça, auprès des « personnes du sexe », pour parler comme les voyageurs de commerce et presque comme M. Léautaud lui-même. Je ne sais plus qui a dit que Firmin Léautaud avait eu les plus belles femmes de Paris. Celle qui donna le jour à son fils Paul, si on s'en rapporte à la photographie reproduite dans

<sup>67</sup> Monsieur Homais (sans « de ») est un personnage de Madame Bovary. Apothicaire, Monsieur Homais représente dans le roman l'archétype du petit bourgeois sentencieux et cuistre.

<sup>68</sup> Peut-être Paul Bonnetain, *Charlot s'amuse*, chez Kistemaeckers à Bruxelles, avril 1883, avec une préface d'Henri Céard, 349 pages. Cet ouvrage a été réédité chez Flammarion en novembre 2000 (324 pages).

le *Choix de pages*<sup>69</sup> de son rejeton établi par M. Rouveyre, n'était pas du nombre, c'était au reste une cabotine de province<sup>70</sup>. Toutes les autres « conquêtes » de ce séducteur émérite semblent avoir été ramassées par lui parmi les « contemporaines du commun ». S'il eût fait des ravages à la Comédie-Française ou même à l'Odéon, s'il avait eu pour maîtresses, Mesdames Bartet, Croizette, Samary, Léonide Leblanc, la chronique galante de cette fin de siècle n'eût pas manqué d'enregistrer et homologuer ses bonnes fortunes, et d'ailleurs, comme on arrive par les femmes, ses belles amies, usant de leur entregent, eussent trouvé à ce bel ami comique un autre emploi que celui de souffleur. En réalité, le don Juan de la rue des Martyrs n'était qu'un libertin de bas étage qui se contentait du « tout venant », lequel n'était pas toujours très reluisant. M. Léautaud fils, qui n'est pas non plus bien difficile sur ce chapitre, invoque le sentiment (ou plutôt les sensations) de sa mère, laquelle, à cette même indiscrete question que lui posait M. Mallet, et qu'une mère qui n'eût pas été dénaturée eût éludée, répondit : « Oui, oui. D'abord il était très beau garçon, et puis il avait une façon de vous regarder ! ». « Mon cher », commente pesamment M. Léautaud, « quand elle a dit cela, on aurait imaginé que

<sup>69</sup> André Rouveyre, *Choix de pages de Paul Léautaud*, éditions du Bélier, octobre 1946. Le portrait de Jeanne Forestier (1851-1916) reproduit après la page 32, présente une jeune femme très agréable à regarder, même pour un homme de 2021.

<sup>70</sup> Jeanne Forestier est née à Paris et a bien entendu effectué des tournées en province et à l'étranger, où on peut penser qu'elle a rencontré son mari suisse.

c'était déjà la femme qui ouvrait les cuisses<sup>71-72</sup> ». Cette réflexion serait déjà dégoûtante dans la bouche d'un commis-voyageur se vantant d'une de ses « conquêtes » de hasard, mais qu'un écrivain comme M. Léautaud, qui se pique de délicatesse, s'exprime ainsi, devant des milliers d'étrangers, sur le compte de sa mère, celle-ci eût-elle été la pire des catins, c'est, par souci de paraître affranchi, se ravaler plus bas que les bêtes, qui elles, si elles pouvaient parler, y eussent été même les chiens plus pudiques. Malgré soi on pense à ce que René de Planhol, l'auteur de cet admirable livre, le *Monde à l'envers*<sup>73</sup>, qui restera comme le plus clairvoyant et vérifique témoignage sur l'interlude qui sépara la « der des der » de la « drôle de guerre », écrivait dans sa *Nouvelle Lanterne*, qui n'était pas comme M. Léautaud le dit une revue d'Action française, mais un libre et courageux pamphlet, non en 1924-25, où elle ne paraissait pas encore, comme le

<sup>71</sup> XIV<sup>e</sup> émission (septième entretien, page 137) : « J'ai dit à ma mère : "Est-ce vrai qu'il a eu tant de succès de femmes ?" Et ma mère m'a dit (vous ne pouvez pas vous imaginer sur quel ton et avec quel air !), enfin elle m'a dit : "Oui, oui. D'abord, il était très beau garçon et puis il avait une façon de vous regarder !" Mon cher, quand elle a dit cela, on aurait imaginé que c'était déjà la femme qui ouvrait les cuisses ! Il paraît qu'il y a des hommes qui ont ce regard magnétique qui fait que... / RM : ...les femmes semblent s'offrir tout de suite. »

<sup>72</sup> Les émissions de la radio étant plus facilement accessibles sur le site web de *France-Culture*, c'est le numéro de l'émission qui est d'abord donné ici. L'édition papier du Mercure de France n'est pas divisée en émission mais en entretiens. Les trente-huit émissions d'une vingtaine de minutes ont été montées au départ de vingt-deux entretiens d'une heure. Les trente-huit émissions, sans les génératrices, représentent onze heures et dix-neuf minutes.

<sup>73</sup> René de Planhol (1889-1940) est surtout connu pour avoir été le fondateur du mensuel politique monarchiste *La Nouvelle lanterne*, qui est parue le onze de chaque mois depuis janvier 1927 jusqu'en 1936 ou 1937. Son *Monde à l'envers* est paru aux éditions du Siècle dans la collection « les cahiers de l'Occident » en 1932 (250 pages).

dit, avec son inexactitude coutumière M. Léautaud, mais en avril 1927 :

« Je ne lui sais point de précurseur<sup>74</sup>. Il a dépassé de loin, en vilenie, les plus cyniques et les plus obscènes. [...] Les histoires de coucheries évoquées avec emphase par les Porto-Riche et les Bataille dégoûtaient M. Léautaud. Lui, sur le ton le plus simple, de son style alerte, il nous raconte gaiement les coucheries de sa famille. Son père était souffleur et vivait dans la bohème du théâtre. M. Léautaud a conservé précieusement les annales des aventures paternelles : comment son père connut d'abord sa tante à lui, Paul Léautaud, puis sa mère, il nous l'étale tout au long : c'était à peu près un ménage à trois. Et M. Léautaud qui n'en ressent aucune gêne, juge tout naturel d'apprendre au public ces choses-là : c'est sa manière de pratiquer la piété filiale.

« Je n'ai jamais pu lire sans un sentiment de révolte un livre comme *l'Enfant*, où Jules Vallès a déblatéré sur sa mère. Un fils assez déshérité du sort pour avoir eu une mère qu'il ait détestée, n'a plus, s'il a la moindre pudeur et la moindre délicatesse, qu'à garder le silence : il y a de certaines choses qu'un être bien né ne s'avoue pas à lui-même. M. Léautaud n'a pas fait comme Vallès ou Jules Renard : il a inventé une autre sorte de sacrilège.

<sup>74</sup> Ce texte de *La Nouvelle lanterne* paru pages 21 à 32, représente un tiers de la revue de ce mois. Il n'est pas signé mais il est assez vraisemblable que la totalité de la revue est rédigée par Roger de Planhol. L'extrait repris par Auriant se trouve dans la cinquième partie, page trente. Voir le *Journal littéraire* au quinze avril 1927. Voir aussi au 19 avril : « Dumur m'a demandé tantôt si j'ai vu la *Nouvelle lanterne*. C'est Le Cardonnel qui la lui a montrée et donnée à lire. Il m'a demandé si je voulais répondre. Je lui ai dit que pas du tout, que tous les jugements sont libres et que tout ce qu'on peut dire de moi m'est bien égal. Je pense en effet que dès qu'on écrit et qu'on imprime, c'est permettre à n'importe qui de dire son avis comme il lui plaît. »

« Son père et sa mère se séparèrent. Lui, demeuré avec le père Léautaud, fut élevé par le hasard, fréquenta l'école communale, vagabonda autour de la rue Montmartre, fit tout seul son apprentissage dans les livres et dans l'existence... Et un jour, des années plus tard, au sortir de l'adolescence, il eut dans un hôtel une entrevue avec sa mère. Elle lui parut encore toute jeune et charmante. Et il lui sembla qu'elle était prête à se montrer complaisante. Mais lui, timide, n'osa. C'est, dit-il, le grand regret de sa vie.

« Quand un homme s'est dégradé à ce point, que dire de lui ? Ce qui est scandaleux, c'est que des snobs et des salonnards se font les thuriféraires d'un pareil individu. Malheureusement de tels symptômes attestent la corruption que les métèques ont fait subir à l'âme française. Tout ce que M. Léautaud mérite, c'est une exemplaire volée. Puisque personne de mieux qualifié ne s'en charge, c'est avec un vrai plaisir que je la lui administre aujourd'hui. »

M. Léautaud reçut cette magistrale volée en ricanant. Vingt-cinq ans après, il ne l'a pas oubliée. M. Vallette lui aurait dit : « Écoutez, si vous voulez répondre, vous pouvez utiliser le *Mercure*<sup>75</sup>. » C'est bien étonnant, car l'article de Planhol n'ayant pas paru dans le *Mercure*, la revue n'avait pas à s'en préoccuper. D'ailleurs si M. Vallette avait lu cet article, il l'eût trouvé non seulement très bien fait, comme le

<sup>75</sup> Cette proposition de Louis Dumur, à propos de cette affaire, a été révélée bien plus tard, dans le *Journal littéraire* au onze janvier 1935 : « du moment qu'on imprime seulement trois lignes, on est justiciable de toutes les opinions, et de n'importe qui. Ou alors n'écrivez pas. C'est mon mot, que j'ai dit souvent : libre moi, mais aussi libres les autres. Quand René de Planhol a publié sa diatribe sur moi, d'ailleurs fort amusante, Dumur m'a dit : "Si vous voulez répondre, le *Mercure* est à votre disposition." J'ai dit à Dumur : "Pas du tout. Je n'ai pas du tout à répondre. René de Planhol donne son opinion sur moi. Il en est bien libre." Jamais je n'ai agi autrement, quoi qu'on dise sur moi. »

reconnaît M. Léautaud, mais aussi très mérité, sévère, mais juste, et nullement « amusant » comme le qualifie aujourd’hui M. Léautaud qui ne dut pas le trouver tel à l’époque, mais qui, à l’offre de M. Vallette aurait répondu : « Jamais de la vie ! Je tiens que quiconque publie seulement trois lignes est justiciable de l’opinion de n’importe qui ». René de Planhol n’était pas n’importe qui, et si M. Léautaud ne lui a pas répondu, c’est tout simplement qu’il n’y avait rien à reprendre à son écrit inspiré par ses propres chroniques où il montrait à la fois son talent et son abjection. De celle-ci, il en a donné une nouvelle preuve en 1951. Il a remis ça, qui avait justement indigné Planhol — en en remettant. Si des femmes qui se disent honnêtes ont pu entendre, devant leurs fils et leurs filles, sans tourner le bouton, ou lire, sans jeter aux ordures ces entretiens où il y en a tant, c’est que décidément, le monde qui, de 1919 à 1939, était à l’envers, s’est, de 1945 à 1952, complètement gangrené jusqu’à la moelle.

Au reste, M. Léautaud qui est porté, plus par l’imagination, comme le sont les impuissants sexuels, que par tempérament, sur la « bagatelle », est trop prompt à imaginer certaines choses telles qu’il lui plairait qu’elles fussent. Par exemple, que sa mère, quand il l’eut retrouvée à Calais n’eût pas demandé mieux que de faire avec lui ce qu’elle avait fait avec son père. « Elle avait, dit-il à M. Mallet, quarante-cinq ans<sup>76</sup>. (M. Léautaud a toujours eu du goût pour les femmes mûres.) Et paraissant beaucoup plus jeune que son âge. Et très jolie ! Et avec ça, des façons de femme coquette, des regards, des mots pleins de sous-entendus. Je vous assure, il y avait de quoi être troublé, très troublé ! Alors, je lui dis : « Laissez-moi rester ». Elle me

<sup>76</sup> Lors de leurs retrouvailles à Calais, fin octobre 1901, Jeanne Fores-tier devenue Jeanne Oltramare, née en août 1951 avait cinquante ans. Il s’agit de la XIV<sup>e</sup> émission (septième entretien, page 58).

dit : « Non » ; et tout en disant des « non » successifs, elle se déshabillait, se déshabillait jusqu'à n'avoir plus qu'une petite chemise pour se coucher. Alors, n'est-ce pas, moi, je vous dis, j'étais très nigaud dans ces choses-là, et puis je suis très sensible aux paroles de refus, ça me décourage, ça me glace. Alors, si j'avais fait un peu le hussard... si j'avais pris les choses, voyons, avec hardiesse et gaîté... » « Sans doute vous aurait-elle mis tout simplement à la porte », observe M. Mallet, qui, pour une fois, ne marche pas, ne coupe pas dans ces fables érotiques, « et avec une gifle, que vous n'auriez pas volée », eût-il dû ajouter. Mais le nigaud de Calais s'est depuis si bien déniaisé qu'il se croit lui-même irrésistible, bien qu'il ne puisse se flatter d'avoir été aussi beau garçon que feu Monsieur son père et qu'il n'ait jamais eu la même façon de regarder les « créatures » et qui les faisait chavirer et ouvrir ce qu'il dit que sa mère ouvrit à la première œillade de son polisson de père. Il se vante de n'avoir jamais fait la cour aux femmes, ou même de les avoir entreprises. « Les femmes, dit-il à M. Mallet, sont toujours venues me trouver à domicile pour me dire : « Voulez-vous<sup>77</sup> ? » C'est ce que racontait aussi Restif de la Bretonne<sup>78</sup> qui était, lui aussi, comme Adolphe Tabarant<sup>79</sup> l'a péremptoirement démontré, un mythomane sexuel. M. Léautaud ne dit pas quelle sorte de femelles vinrent ainsi le relancer jusque dans

<sup>77</sup> XXXII<sup>e</sup> émission (dix-huitième entretien, page 304).

<sup>78</sup> Nicolas Restif de La Bretonne (1734-1806), typographe et homme de lettres éclectique et particulièrement fécond, surtout connu pour son autobiographie en huit volumes, *Monsieur Nicolas, ou le Cœur humain dévoilé*, concentré sur le récit de seulement trois années de sa vie (1794 à 97). Dans la même veine on peut lire également *La Vie de mon père*, en deux parties.

<sup>79</sup> Adolphe Tabarant (1863-1950), journaliste et écrivain socialiste libertaire, critique d'art spécialiste de la peinture impressionniste. *Le Vrai visage de Rétif de la Bretonne*, éditions Montaigne, 1936, 502 pages.

son chenil et s'offrir à lui, sous le regard choqué de sa gue-  
non vierge et martyre. C'est égal. Il a une façon de faire sa  
réclame galante qui n'est pas, comme il dirait, dans une mu-  
sette. S'il n'avait pas, l'an passé<sup>80</sup>, mangé en famille du gâ-  
teau aux 80 bougies symboliques que M. Mallet lui offrit, les  
abonnées de la Radio et les lectrices des *Entretiens* auraient  
donné l'assaut à sa bicoque de la rue Guérard pour le sup-  
plier de faire encore une fois l'amour avec elles, « comme on  
gobe une huître ». M. Mallet n'a pas tort, bien qu'il en abuse  
un peu, d'employer le mot *cynisme* à propos de M. Léautaud.  
Il y a en effet beaucoup plus de chiennerie que de galanterie  
à la Watteau ou à la Fragonard dans ses vantardises. C'en est  
indécent, dans le sens où M. Léautaud entend ce mot qui  
comporterait, à l'en croire, surtout des « histoires de der-  
rière ». De ces histoires-là, ses *Entretiens*, comme ses autres  
livres, en sont pleins.

Il faut dire, à la décharge de M. Léautaud, qu'il ne sait  
plus très bien ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, et qu'il se contredit  
lui-même dans la même phrase. Ainsi il dit à M. Mallet « Je  
n'aime pas les mots crus<sup>81</sup>, je n'aime pas les gens qui disent  
les cinq lettres, j'ai toujours été comme ça. Quand j'avais  
huit ans et que le père Léautaud se décrottait le nez à table,  
qu'il pétaît, ça me dégoûtait ». Pas autant que le lecteur ou la  
lectrice dont le cœur se soulève à lire ces saletés.  
M. Léautaud a tort de se gêner. Le mot *merde* est encore  
moins dégoûtant que ce qu'il a dit là.

Ce qu'il y a de triste, dans les *Entretiens* de M. Paul Léau-  
taud avec M. Robert Mallet, ce sont les obscénités séniles,  
mais il y a aussi des choses drôles, et comme presque tou-  
jours ce sont celles qui ne le sont pas intentionnellement.  
Ainsi de la prétention de M. Léautaud au purisme.

<sup>80</sup> Paul Léautaud a eu quatre-vingts ans le 18 janvier 1952. Le Journal  
littéraire est muet à cette date.

<sup>81</sup> XXXVII<sup>e</sup> émission, vingt-et-unième entretien, page 372.

M. Mallet, lui, qu'il parle ou qu'il écrive, ne s'en soucie guère, ou plutôt quand il dit ou qu'il écrit : « Tout en sachant quel prix on l'a payé (p. 9), activités journalistiques, avant la *parution* du *Petit Ami*, aviez-vous l'impression que le genre de vie était une conquête de votre volonté (p. 269), il a fait en sorte qu'on ne censure pas (p. 280) est naïvement convaincu qu'il parle et qu'il écrit correctement. Ce n'est pas l'avis de M. Léautaud qui, agacé par ces locutions vicieuses, les relève parfois et reproche à M. Mallet, comme à la génération littéraire à laquelle il appartient, de se moquer de la langue française. M. Mallet excuse, et justifie même, les fautes de ses jeunes confrères, soutenant que quand, tout le monde, à force de les entendre dégoiser à longueur de journée à la radio et de les lire dans *France-Soir*, le *Monde* et le *Figaro* aura été assez perverti pour parler et écrire aussi incorrectement qu'eux, ces fautes-là deviendront de nouvelles règles<sup>82</sup>. C'est, dit-il, la loi du progrès. Prêchant d'exemple, il contribue dès à présent à ce futur « néo-français ». M. Léautaud qui souffre tout de M. Mallet eût pu s'égayer de s'entendre dire qu'il est accessible à des « formes de vie souffrantes et malheureuses » (p. 168), mais compère Mallet eût pu, de son côté, le prier de lui expliquer ce qu'il entendait par des « choses solitaires » et comment, à son avis, des événements pouvaient avoir une sensibilité, mais M. Mallet parlant et écrivant couramment de cette façon-là, n'en a nullement été offusqué.

Cette discussion à propos du langage défectueux qu'emploie M. Mallet donne lieu à un intermède du plus haut comique qui relève un peu et égaie ces *Entretiens* généralement ternes.

M. Mallet ayant dit à M. Léautaud :

---

<sup>82</sup> XXVII<sup>e</sup> émission, dernière phrase du quinzième entretien, page 268.

— « Je sais que je vous insupporte en disant cela. »  
M. Léautaud lui demande :

— « Qu'est-ce encore que ce verbe que vous venez d'employer ? »

« R.M. — Insupporter ?

« P.L. — Oui.

« R.M. — C'est le verbe qui correspond à l'adjectif *insupportable*.

« P.L. — Il n'existe pas, ce verbe-là.

« R.M. — Il existe, puisqu'on l'emploie. C'est comme ça que les langues vivent avec les néologismes qui sont acceptés à peu près par tous, sauf par vous<sup>83</sup>. »

C'est en effet comme ça, et pas autrement, que, par la paresse, l'ignorance, le je m'en-foutisme des petits jeunes gens qui s'improvisent écrivains, alors que les grands magasins manquent de calicots, que périssent les langues, et le cinéma « parlant » et la « radio » où sévissent tant de Mallet, de Sipriot, de Gillois, de Parinaud, de Chabannes<sup>84</sup> et autres avantageux et intrépides phraseurs auront beaucoup fait pour hâter la mort du français.

Au reste le barbarisme qui hérisait Léautaud est loin d'être, comme l'imagine son candide partenaire, un néologisme. Il est vieux d'au moins un siècle, on le rencontre sous la plume de Ponson du Terrail, qui l'a peut-être forgé :

« — Hé ! hé ! mes agneaux, dit Timoléon en entrant, nous commençons à la trouver mauvaise, n'est-ce pas ?

» — Certainement, car vous ne tenez pas ce que vous avez promis.

» — Ça viendra... ça viendra...

» — Est-ce pour ce soir ? demanda la Chivotte avec une joie cruelle, car moi, voyez-vous, si je ne haïssais pas la pe-

<sup>83</sup> XXXI<sup>e</sup> émission, 17<sup>e</sup> entretien, page 298.

<sup>84</sup> Pierre Sipriot, André Gillois (note 56), André Parinaud, Jacques Chabannes.

tite à la mort, je serais restée en prison. Je suis brouillée avec le beau Joseph, et Paris m'insupporte. »

(*Rocambole*, tome VII<sup>e</sup>. *La Maison de fous*, p. 69. Paris, Arthème Fayard, éditeur du Livre populaire.)

L'auteur de la *Poursuite amoureuse* (M. Robert Mallet) doit être flatté d'écrire comme le vicomte — non pas Chateaubriand, mais Ponson du Terrail, qui en était un autre, comme eût dit Timoléon<sup>85</sup>.

M. Mallet qui ne répugne pas au sophisme pour se tirer d'embarras, s'il connaissait vraiment, comme il est le seul à en être persuadé, le français, au lieu d'ergoter misérablement se fût offert le malicieux plaisir de reprendre M. Léautaud, en lui faisant remarquer, avec citations appropriées à l'appui, que ce qu'il blâme chez autrui en général et chez lui-même, Robert Mallet, en particulier, il le fait lui-même le plus innocemment du monde ; que, puriste intransigeant, il écorche abominablement cette langue dont il prend la défense, quand il dit, et qu'il écrit :

« Je regarde au café de la gare (p. 30) des gens qui abusaient des images, qui pullulaient de l'adjectif (p. 71), Vallette pense que ça servira sa maison (p. 77), comme nous étions en avance, on s'était assis, etc., etc. » Mais M. Mallet est persuadé comme beaucoup de pseudo-écrivains qui connaissent aussi mal que lui le français, que M. Léautaud est un écrivain classique. M. Léautaud partage lui-même cette illusion. Il croit qu'il est à cet égard irréprochable, impeccable, il le croit si bien qu'il s'avise de faire le pion et de redresser des textes qui n'en ont nul besoin. Ainsi, par exemple, il signale à M. Mallet une impropriété de termes

---

<sup>85</sup> Timoléon, guerrier grec (-410 -337), a peut-être prononcé cette phrase après avoir fait tuer son frère.

dans ce vers de Moréas<sup>86</sup>, qui était pourtant, au rebours de M. Léautaud, un parfait prosateur :

*Quand reviendra l'automne avec les feuilles mortes  
Qui couvriront l'étang du moulin ruiné.*

« Un moulin n'est pas *ruiné* » soutient M. Léautaud<sup>87</sup>. Mais si, mais si ! Un moulin peut fort bien être ruiné. « Un moulin est en ruines », rectifie M. Léautaud.

Si on veut, mais c'est exactement la même chose. C'est même la définition que donne Littré de ce participe : « — Ruiné, ée, part. pass. de ruiner, qui est en ruine » et l'auteur du Dictionnaire de la langue française invoque l'autorité de Bossuet, lequel, dans son oraison funèbre de M<sup>lle</sup> de La Vallière, écrit : « N'est-ce pas plutôt (l'homme) un reste de lui-même... un édifice ruiné qui, dans ses mesures renversées, conserve encore quelque chose de la grandeur et de la beauté de sa première forme ? »

« Courier<sup>88</sup> », apprend M. Léautaud à M. Mallet, qui l'ignorait, Courier « disait que, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, on n'écrivit plus en français ». Bossuet est de ce siècle-là, où même les gens de peu, dont ce n'était pas la profession d'écrire, le parlaient et l'écrivaient avec une perfection inégalée, et il emploie *ruiné* dans le sens que M. Léautaud pros-

<sup>86</sup> Jean Moréas (Ioánnis A. Papadiamantóopoulos, 1856-1910), poète symboliste grec d'expression française. En 1886, Jean Moréas, Paul Adam et Gustave Kahn ont fondé la revue *Le Symboliste*. Le jeune Jean Moréas a parfois publié dans de petites revues sous le pseudonyme de Vincent Muselli. Lire sa notice dans les *Poètes d'aujourd'hui*, rédigée par Adolphe van Bever. Voir aussi Alexandre Embiricos « Les débuts de Jean Moréas » dans le *Mercure* du 1<sup>er</sup> janvier 1948, page 85.

<sup>87</sup> XI<sup>e</sup> émission, cinquième entretien, page 103.

<sup>88</sup> Paul-Louis Courier (1772 – assassiné en 1825), pamphlétaire.

crit à tort et qu'employait fort justement l'auteur des *Stances*<sup>89</sup>.

Cela n'empêche pas M. Léautaud de s'écrier : « Il faut tout de même savoir le sens des mots<sup>90</sup> » ; mais comme il ne le sait pas toujours lui-même, il lui arrive, en voulant corriger une faute d'en commettre une autre. Ainsi quand il prend sous son bonnet de décider qu'une anthologie n'est pas un choix, mais « une chose (?) qui ne peut se faire que beaucoup plus tard, lorsque le temps a passé et qu'on peut être sûr de la sélection<sup>91</sup>. »

Ce que M. Léautaud croit, et qui est bien subtil, n'est pas ce qui est en réalité.

« Anthologie », dit encore Littré, « s.f. 1<sup>o</sup>) Choix, collection de fleurs ; 2<sup>o</sup>) *Fig.* Recueil de petites pièces de vers choisis. »

Ce qui n'est pas le cas des *Poètes d'aujourd'hui* dont les pièces retenues par MM. Van Bever et Léautaud, ne sont pas petites, ni les vers, toujours choisis. De toute façon le temps n'a rien à voir à l'affaire.

« Je n'ai pas de Littré, je n'ai aucun dictionnaire<sup>92</sup> », s'écrie avec fierté M. Léautaud, écrivain primaire et autodidacte. Pour peu qu'il se souvienne de ce qu'on lui enseigna au lycée, le lecteur s'en aperçoit de reste. M. Mallet eût été bien inspiré en offrant, pour ses 80 ans, à son partenaire un Littré, auquel il eût pu joindre un cours élémentaire de grammaire française.

<sup>89</sup> Les *Stances*, de Jean Moréas sont parues aux éditions de La Plume en 1899 en version manuscrite, avec un portrait de l'auteur par Antonio de La Gandara. Un extrait en est paru dans les *Poètes d'aujourd'hui*.

<sup>90</sup> Certes, mais bien plus tard, lors de la XXIV<sup>e</sup> émission (treizième entretien, page 233).

<sup>91</sup> Au début du quatrième entretien, page 77.

<sup>92</sup> X<sup>e</sup> émission, quatrième entretien, page 88.

« Je vais vous donner un autre exemple des fautes actuelles<sup>93</sup>, dit M. Léautaud à M. Mallet. Dans un journal, j'ai lu que M. Churchill *a fait* observer qu'il *était* imprudent d'occuper Formose. Vous n'avez pas remarqué, même dans les livres, c'est toujours l'imparfait qu'on emploie. Or, ça se passe dans le temps présent. Il est imprudent aujourd'hui... Si c'était un fait historique [M. Léautaud, veut sans doute dire : *accompli*], on raconterait : M. Churchill a fait observer qu'il était imprudent... autrefois. »

Si c'était un fait accompli (ou historique) on eût raconté, ou plus précisément écrit :

« M. Churchill fit, ou avait fait remarquer... »

En principe, M. Léautaud a parfaitement raison, mais, encore un coup, pourquoi lui, qui est si pointilleux quand il s'agit de Gide, et des journalistes, qui ne sont pas des écrivains, est-il si aveugle et si indulgent pour ses propres écrits, qu'il oublie, ce dont le lecteur se souvient assez pour se gausser de son rigorisme, qu'il a lui-même, qui ignore l'accord du temps, commis deux pages plus bas la même faute en écrivant :

« Jules Romains avait inventé des reparties il *fallait* qu'elles *rentrent* »,

faute qu'il a constamment répétée tout le long de ses *Entretiens* :

« Il a suffi que je les porte » (p. 61).

« Il *fallait* que mon sens critique *soit* déjà formé » (p. 147).

« Il *fallait* que *j'aille* au théâtre » (p. 192).

« Gourmont *était* l'homme le plus tolérant qui *soit* » (p. 270).

« Il faut tout de même que je vous dise que, lorsque je *faisais* l'amour, je m'arrangeais toujours pour que ma partenaire *soit* satisfaite la première. »

<sup>93</sup> Retour au quinzième entretien et à la page 268.

M. Léautaud n'est pas plus sûr, et c'est plus grave, comme mémorialiste que comme grammairien. Parlant de Moréas, il rapporte, sans en citer la source, une anecdote qui, si elle était authentique, ferait grand honneur au fondateur de l'École romane.

« Quand il a quitté la Grèce », raconte M. Léautaud, « un nommé... ah ! je ne me rappelle plus, c'est un nom grec... »

M. Mallet qui s'imagine tout savoir<sup>94</sup> et qui, en réalité, ne sait pas grand'chose, quoi qu'en pensent les régents de la Radiodiffusion nationale, du *Figaro* « littéraire » et des éditions Gallimard, qui sont tous encore plus ignorants que lui, M. Mallet qui est incapable d'épeler le nom du préfet de police Camescasse<sup>95</sup> et celui du tragédien Silvain<sup>96</sup>, qui ne connaît que par ouï-dire *Manette Salomon*<sup>97</sup>, qu'il qualifie de

<sup>94</sup> Ce paragraphe n'est à l'évidence pas à sa place. Ne sachant où le déplacer il restera où il est. Il s'agit vraisemblablement d'une erreur de l'imprimeur.

<sup>95</sup> IV<sup>e</sup> émission, deuxième entretien page 40. Jean Camescasse (1838-1897), avocat en 1858, préfet de la Seine en 1881 en même temps que député du Finistère (gauche républicaine) du Pas-de-Calais, sénateur (gauche républicaine) du Pas-de-Calais en 1891.

<sup>96</sup> II<sup>e</sup> émission, 1<sup>er</sup> entretien, bas de la page 21. Eugène Silvain (1851-1930), pensionnaire, sociétaire de la Comédie-Française puis doyen de la troupe de 1878 à 1928. Robert Mallet — comme bien d'autres — a écrit *Sylvain*.

<sup>97</sup> Dans le texte des Entretiens (VII<sup>e</sup> émission, troisième entretien, page 68) rien ne permet d'affirmer que Robert Mallet ne connaît que par ouï-dire ce roman des frères Goncourt. Voici le texte de l'entretien : « RM : Parmi les auteurs à la mode, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle il y avait également les Goncourt. / PL : Oui, oui. / RM : Et je crois que vous aimiez les lire ? / PL : Oui, surtout *Manette Salomon*. / RM : Et *Germinie Lacerteux* ? / PL : Non. Mais *Manette Salomon*, quel beau livre, un livre à thèse : l'artiste sur lequel une juive met la main et qui devient uniquement un cerveau commercial ! / RM : Tiens, je croyais que vous n'aimiez pas les romans à thèse ? / PL : Je voulais dire, enfin, un roman qui signifie, qui démontre quelque chose, qui ne tourne pas dans le vide. »

roman à thèse, qui confond l'auteur de la *Littérature de tout à l'heure*<sup>98</sup>, un livre capital pourtant, et qu'il n'a jamais lu, pour la connaissance du symbolisme, avec Paul Morisse<sup>99</sup>, employé au Mercure de France, qui prend les *Inscriptions* de Charles Maurras<sup>100</sup> pour des vers de jeunesse, « ses tout premiers vers<sup>101</sup> », etc., etc.,

M. Mallet vole au secours de M. Léautaud et, pour le dépanner, lui souffle :

— Basil Zaharoff<sup>102</sup> ?

— « Oui, c'est ça... », reprend M. Léautaud qui n'a jamais été bien ferré sur les pays étrangers. Zaharoff n'est pas un nom grec, bien que celui qui le porta le fût, la désinence *off*

<sup>98</sup> Charles Morice (1860-1919), écrivain, poète et essayiste. *La Littérature de tout à l'heure*, Perrin, 1889, 385 pages.

<sup>99</sup> Paul Morisse, né vers 1865, a partagé le bureau de PL à partir de janvier 1908 jusqu'en 1911. Cette confusion (ce lapsus ?) a lieu au tout début de la XXX<sup>e</sup> émission (seizième entretien, page 277).

<sup>100</sup> Charles Maurras (1868-1952) a été l'un des principaux animateurs de l'Action française (mouvement politique et journal). D'un talent littéraire incontestable, d'une fécondité exceptionnelle, Charles Maurras a été un modèle pour une certaine jeunesse française qui l'a parfois suivi dans ses errements politiques. Charles Maurras a été élu à l'Académie française en 1938. La guerre survenant, son anticomunisme et son antisémitisme l'ont conduit à cautionner puis à encourager la collaboration, organisée par Philippe Pétain, son voisin de fauteuil à l'Académie française. À la Libération, Maurras sera déclaré coupable de haute trahison et d'intelligence avec l'ennemi et condamné à la réclusion criminelle à perpétuité et à la dégradation nationale. *Inscriptions*, recueil de poésies, est paru à la librairie de France en 1922 (31 pages).

<sup>101</sup> XII<sup>e</sup> émission, sixième entretien, page 119.

<sup>102</sup> Basil Zaharoff (1849-1936), marchand d'armes d'origine grecque, financier et philanthrope. Sa fortune lui a permis d'envisager l'achat de la principauté de Monaco afin que son épouse en soit la princesse.

implique que le père du potentat de la Vickers<sup>103</sup>, ou son grand-père, s'était établi en Russie. Quand Moréas s'expatria, ce fut d'abord pour se rendre en Allemagne, et ce n'est qu'après avoir pérégriné en Suisse et en Italie qu'en 1882 il vint se fixer à Paris.

« ...Zaharoff lui a fait une pension de cent cinquante francs par mois... »

M. Léautaud eût dû prendre la précaution de lire la notice sur Moréas que Van Bever rédigea pour les *Poètes d'aujourd'hui* :

« Le père de Jean Moréas, qui vivait encore en 1908, fort âgé, était un jurisconsulte renommé comme Procureur général. Plusieurs parents du poète brillèrent ou brillent encore aujourd'hui au premier rang dans l'armée et le parlement helléniques. »

M. Papadiamantopoulos père eût considéré comme une injure personnelle qu'un étranger fit l'aumône d'une pension à son fils.

« Moréas est arrivé à Paris, poursuit M. Léautaud. Il a connu Maurras qui, au bout de quelque temps, lui a fait avoir un feuilleton hebdomadaire à la *Gazette de France*... »

Moréas ne se lia avec Ch. Maurras qu'en 1889 ou 90, lors de la fondation de l'École romane, soit sept ou huit ans après son installation à Paris (dans l'intervalle, cherchant sa voie, il avait été tour à tour décadent et symboliste) — et ce ne fut qu'en 1905-6 qu'il collabora à la *Gazette de France*, où il publia ses variations sur la Vie et les Livres qu'il rassembla plus tard en volume.

<sup>103</sup> Lors de la première guerre mondiale, Basil Zaharoff a dirigé la société Vickers. Cette société était à l'origine (fin des années 1820) une fonderie britannique d'acier, qui a travaillé pour la marine marchande, puis pour l'armée à la fin du siècle. À partir de là elle devint une fabrique d'armes. Le nom est demeuré jusqu'au début des années 2000.

« ...et Moréas », achève M. Léautaud en citant textuellement, quoique de mémoire, une lettre qui est un faux, car on ne lui en représenta jamais l'original, et, de toute évidence, il l'a forgée lui-même avec les bribes que lui fournit l'informateur fantaisiste qui se moqua de lui.

« et Moréas a écrit sur-le-champ à Basil Zaharoff :

« Cher Monsieur, j'ai le plaisir de vous annoncer que je viens de trouver une petite collaboration qui me rapporte cent cinquante francs par mois. Et, en vous remerciant chaleureusement, je vous prie de ne plus continuer à me verser votre pension. »

« Basil Zaharoff n'en est pas revenu » — et s'il était encore de ce monde qu'il contribua à détriquer et qu'il eût entendu à la « radio » la gentille anecdote de M. Léautaud, il en fût resté encore plus baba, ne s'étant guère soucié de Moréas, qu'il n'avait vraisemblablement jamais rencontré, et lui-même, à l'époque où on dit qu'il avait fait une pension au poète, il eût été bien heureux qu'un mécène lui baillât 150 francs par mois, car il n'avait ni un kopeck, ni un para, et tirait lamentablement par la queue le diable, auquel pour le malheur du genre humain à ce que disent les philanthropes et les communistes il finit par rendre son âme, qui ne valait pourtant pas cher.

Je citerai trois autres exemples de l'inexactitude de M. Léautaud qui se dit pourtant (p. 126) « incapable d'inventer quoi que ce soit ».

M. Léautaud à qui le prodigieux et inespéré succès de ses émissions a fini par tourner la tête et que possède maintenant la folie des grandeurs, pour se donner de l'importance, même au temps où il était mortifié qu'on ne lui en reconnaît aucune, assure que M. Vallette le prit comme secrétaire au Mercure de France, « à cent cinquante francs par mois ». Il n'y avait qu'un secrétaire à proprement parler, rue de Condé, et c'était M. Vallette qui correspondait seul avec les auteurs

de la revue et de la maison d'édition. M. Léautaud reconnaît lui-même que son prétendu emploi de secrétaire consistait à recevoir les épreuves de l'imprimerie, à les envoyer aux auteurs, à revoir leurs corrections. Il n'avait même pas à s'occuper de la mise en page. Plus tard, on le chargea de la rédaction du « bulletin des nouveautés trimestrielles », plus exactement des « publications récentes », besogne qui consistait à transcrire non tous les trois mois, mais tous les quinze jours ou tous les mois, sur des fiches rouges, le nom des auteurs, celui de éditeurs et le prix des ouvrages envoyés au *Mercure de France* pour compte rendu. Il faut croire, si jamais il en a été le titulaire, que M. Léautaud s'acquitta fort mal, au gré de M. Vallette, de ce prétendu secrétariat, qu'il ne remplit pas, quoi qu'il en dise, trente-huit ans durant, de 1908 à 1942. En 1922, il ne s'occupait plus, outre la confection du dit bulletin, que du service de presse des éditions du Mercure de France. Il convient de dire que du temps de M. Vallette on ne se souciait pas de titres rue de Condé. Louis Dumur était rédacteur en chef de la revue, mais son nom ne figurait pas sur la couverture et il ne s'en prévalut jamais, mais l'auteur d'*un Coco de génie*<sup>104</sup> comme l'a dit sur sa tombe M. Vallette, pratiqua toujours cette vertu que M. Léautaud ignore : l'insouci de soi.

M. Léautaud a affirmé également à M. Mallet que si M. Vallette se décida à lui retirer en 1921 la chronique dramatique qu'il tenait au Mercure de France depuis 1909, ce fut uniquement sur « les instances de Rachilde<sup>105</sup> ». « Rachilde lui disait tous les jours : « Ce Léautaud est extraordi-

<sup>104</sup> Louis Dumur, *Un coco de génie*, est d'abord paru dans les trois numéros du Mercure de janvier, février et mars 1902 avant d'être réuni en volume la même année, et sans doute ce même printemps. Une réédition, que nous devons à Jean-Jacques Lefrère, est parue chez Tristram en avril 2010.

<sup>105</sup> XIX<sup>e</sup> émission, dixième entretien, page 181.

naire ; il abîme dans ses chroniques des gens qui viennent à mes mardis. » Alors, quand une femme vous dit ça, tous les matins... — « elle finit par avoir gain de cause », complète M. Mallet qui doit avoir une certaine expérience de ces choses-là.

M. Vallette n'était pas homme à céder à un mouvement d'humeur de sa femme, ou à épouser ses antipathies. Je le sais par expérience et m'en porte personnellement garant. M<sup>me</sup> Rachilde, d'autre part, n'était pas femme à user des feintes et des procédés obliques auxquels, depuis Ève, les autres femmes ont recours pour arriver à leurs fins<sup>106</sup>. Plus loyale que beaucoup d'hommes, surtout de lettres, elle a toujours eu le courage de ses opinions. Ce qu'elle pensait de M. Léautaud, critique dramatique, elle ne se gêna pas pour le lui signifier dans une Lettre ouverte à M. Boissard, qui parut dans le *Mercure de France* du mois d'août 1919 et que M. Léautaud n'a pu oublier<sup>107</sup>.

Le dit Boissard s'étant systématiquement livré à un massacre des amazones (comme aurait dit Han Ryner) dramatiques<sup>108</sup>, M<sup>me</sup> Rachilde lui en marqua publiquement son étonnement :

« Comment se peut-il, monsieur Boissard, disait-elle à M. Léautaud, que vous ne trouviez rien, absolument rien de bien dans la tentative de M<sup>me</sup> Lara<sup>109</sup> ? Pourquoi

<sup>106</sup> Auriant doit avoir une certaine expérience de ces choses-là.

<sup>107</sup> Cette lettre ouverte est parue dans les « Échos » du *Mercure* du seize août 1919 page 762. Rachilde avait donné comme instruction à Louis Dumur de n'en rien dire à PL mais celui-ci a découvert le texte par hasard et a même rédigé une réponse puis s'est ravisé. Lire les journées des 9, 10, 11, 14 et 23 août et la fin de la lettre à Anne Cayssac datée du 26 août : « J'exigerais l'insertion de ma réponse, la pauvre femme serait par terre. Mais je m'en suis expliqué avec Vallette. »

<sup>108</sup> Dans sa chronique parue dans le *Mercure* du premier août 1919.

<sup>109</sup> Madame Lara (Louise Larapide de l'Isle, 1876-1952).

M. de Max<sup>110</sup>, qui créa un *Esope* inoubliable est-il devenu brusquement un polichinelle ? Pourquoi M<sup>me</sup> Vera Sergine a-t-elle une voix extrêmement désagréable ? Pourquoi M<sup>me</sup> Louise Silvain<sup>111</sup> secoue-t-elle son mari avec ses effets d'écharpe ? Pourquoi M<sup>me</sup> Segond-Weber abuse-t-elle de la pose plastique ? Pourquoi M<sup>lle</sup> Delvair est-elle redoutée de tous les auteurs ? Pourquoi M<sup>lle</sup> Colonna-Romano a-t-elle l'insignifiance d'un enfant de dix ans ? Pourquoi enfin toutes et tous, parmi les gens de théâtre qui daignent s'occuper des théâtres d'avant-garde, n'ont-ils aucune intelligence littéraire et même aucune autre intelligence ? Il n'est pas possible, M. Boissard, qu'en tordant tout ce monde comme un simple mouchoir de poche, vous n'ayez pu en exprimer une seule goutte de parfum pour la beauté. Cela tiendrait-il, décidément, à votre étrange esprit paradoxal qui ne voit que ce qu'il veut voir... la petite bête ?... Mon humble avis, le paradoxe est la *livrée* de l'indépendance, mais c'est une livrée, or, être le serviteur, l'esclave de sa propre indépendance, cela me paraît la négation même de toute espèce de liberté d'esprit. Il ne s'agit pas de toutes les vérités qui, selon moi, sont toujours bonnes à dire, mais de toutes les exagérations qui plaisent à certaines bandes, très à part, qui applaudissent tous les éreintements sans distinguer leur opinion de la vôtre et uniquement parce que (c'est une charmante mondaine qui l'a déclaré) *ça f... des coups de poing...* »

Du mois d'août 1919 au 1<sup>er</sup> janvier 1921 inclus, Maurice Boissard, c'est-à-dire M. Léautaud, continua à rendre compte en toute liberté des pièces de théâtre et si M. Vallette lui supprima sa chronique, c'est pour une raison que

<sup>110</sup> Édouard de Max (1869-1924), comédien d'origine roumaine.

<sup>111</sup> En 1898 la comédienne Louise Hartman (1874-1930) a épousé le comédien Eugène Silvain (note 96, page 54). On peut observer dans l'original (ici corrigé par Auriant) que Rachilde commet la même erreur que Robert Mallet en écrivant *Sylvain*.

M. Léautaud connaît mais ne veut pas révéler et non pour s'être lassé de s'entendre dire, tous les matins, comme dans un mauvais vaudeville du Cluny ou de Déjazet : « Alfred... tu sais... Alfred, il faudrait... »

M. Léautaud assure que, pour le dédommager, M. Vallette créa pour lui une rubrique spéciale, la *Gazette d'hier et d'aujourd'hui*. J'inclinerai plutôt à penser que M. Léautaud la suggéra à M. Vallette qui y consentit. Quoi qu'il en soit, M. Vallette lui aurait dit : « Vous pouvez y parler de tout ce que vous voudrez y compris le théâtre » — ce qui était bien imprudent de sa part, car Maurice Boissard récidivant, la même assommante rengaine eût recommencé tous les matins : « Alfred... tu sais... Alfred, il faudrait... » M. Léautaud parla de tout ce qu'il voulut, de ses chats, de ses chiens, de ses promenades dans certains quartiers de Paris, des gens qu'il avait connus, et surtout de lui-même, dans cette *Gazette* qui était comme le vide-poche de son esprit. Il y égrena même des maximes d'une philosophie facile, commune et douteuse. Un jour, il lui prit fantaisie de toucher à la religion, mais il s'y prit si lourdement qu'on eût juré qu'il s'était piqué de rivaliser d'irrévérence avec M. Homais<sup>112</sup>. Il scandalisa quelques dévots abonnés qui l'écrivirent à M. Vallette. M. Léautaud trouva plaisant de leur répondre sur le ton de M. Prudhomme<sup>113</sup>, mais M. Vallette se fâcha. « Publiez des

<sup>112</sup> Auriant évoque la *Gazette « Religion »* parue dans le *Mercure* du quinze septembre 1927, page 747. Monsieur Homais (note 67, page 40) était agressivement anticlérical.

<sup>113</sup> *Journal littéraire* au six novembre 1927 : « je me suis mis à écrire en dix minutes une *Gazette d'hier et d'aujourd'hui* sur le ton bien-pensant, d'une assez bonne ironie. » Ce sera le *Petit supplément à une Gazette scandaleuse*, objet de la note 116 ci-dessous.

petites brochures », lui dit-il<sup>114</sup>. M. Léautaud n'insista pas. Il porta sa nouvelle « fantaisie » au *Crapouillot*<sup>115</sup>, et en fit peu après une petite brochure<sup>116</sup>, où, dans un bref avant-propos il faisait allusion à l'incident qui avait défrisé son toupet et laissait percer son dépit.

M. Léautaud dit à M. Mallet « J'en suis certain, Gide est un peu comme était Duhamel lorsqu'il était lecteur de manuscrits et directeur du Mercure de France<sup>117</sup>... »

Codirecteur avec Jacques Bernard du Mercure de France après la mort de M. Vallette<sup>118</sup>, M. Duhamel n'y fut jamais lecteur de manuscrits. Les manuscrits étaient remis pour avis à des lecteurs bénévoles : ceux des poèmes étaient confiés à André Fontainas, ceux des romans et des nouvelles à M. Achille Ouy, professeur de philosophie, sauf erreur<sup>119</sup>,

<sup>114</sup> Alfred Vallette a prononcé ces mots le quatre novembre, soit deux jours avant que PL écrive cette gazette. Cette conversation a eu lieu à propos de la gazette dite « religion » déjà évoquée ci-dessus note 112.

<sup>115</sup> Parution le douze janvier 1928. Ce numéro du *Crapouillot* est particulièrement intéressant dans la mesure où il contient également le texte d'André Rouveyre « Mauvaises nouvelles littéraires » attaquant Paul Valéry.

<sup>116</sup> Cette brochure est parue dans la collection de Jacques Bernard « La centaine » sous le titre *Petit supplément à une Gazette scandaleuse*. 32 pages, 120 exemplaires dont vingt hors-commerce. Le texte en a été fort heureusement repris dans *Propos d'un jour*, Mercure 1947 réédité à l'automne 1983.

<sup>117</sup> Vers la fin de la XII<sup>e</sup> émission et du sixième entretien, page 123.

<sup>118</sup> Georges Duhamel a été directeur du Mercure de France à la mort d'Alfred Vallette le 28 septembre 1935 et a démissionné fin février 1938.

<sup>119</sup> Achille Ouy (1889-1959), professeur de philosophie au Lycée Claude Debussy de Saint-Germain-en-Laye. Achille Ouy a écrit un *Georges Duhamel, l'homme et l'œuvre*, chez J. Oliven, 1927, 151 pages, opportunément réédité par Ollendorff en décembre 1936. Dans le *Mercure* d'octobre 1959, Georges Duhamel a rédigé sa notice nécrologique : « Notre ami Achille Ouy ».

propriétaire et ami de M. Duhamel, et à M. Yves Florenne. Les amis et connaissances de M. Duhamel s'imaginaient qu'il tenait entre ses mains le sort de leurs chefs-d'œuvre et qu'il n'avait qu'un mot à dire pour qu'ils fussent publiés. Quelque soin qu'il prit personnellement pour panser les blessures causées par un refus à leur amour-propre, en dictant des lettres où il inventait des prétextes divers et plausibles, et les couvrait de fleurs, M. Duhamel ne parvint pas à donner le change à ceux qu'il avait, bien malgré lui, offensés, et qui le trouvaient trop poli pour être honnête — quelque mal qu'il se fût donné pour le paraître. M. Duhamel est passé maître dans l'art de flatter ses lecteurs. Le dernier catalogue d'autographes de la maison Henri Saffroy<sup>120</sup> cite quelques lignes d'un de ses poulets : « Vous m'avez écrit une lettre admirable et délicieuse, une de ces lettres qu'un écrivain, même blanchi sous le harnois garde longtemps dans sa poche comme une lettre d'amour. » Une modiste ne se fût pas montrée plus sentimentale que ce « cher maître ». Soucieux comme il a toujours été de conserver et d'étendre son honorable clientèle, en se faisant dans tous les milieux et dans tous les pays du monde de fidèles et dévoués prosélytes, M. Duhamel résigna des fonctions qui lui rapportaient plus d'embêtements que de profit. Lui parti, le Mercure de France retrouva sa liberté absolue, comme au temps de M. Vallette, car M. Duhamel, dans la crainte qu'ils ne fissent la moindre peine aux personnes avec qui il était en relations d'amitié, c'est-à-dire d'affaires, se faisait communiquer, caviardait ou tout bonnement supprimait les articles des collaborateurs de la revue dont l'indépendance le gênait.

---

<sup>120</sup> La librairie Henri Saffroy a ouvert ses portes dans les années 1920 au quinze rue Guénégaud. Elle a ensuite été transférée en 1943 au trois quai Malaquais. Il ne semble pas que cette librairie ait continué son activité après les premières années 1980.

Discourant à propos de Mallarmé, M. Léautaud a dit à M. Mallet devant le « micro » — et dans ses Entretiens imprimés (pp. 88-89) :

« Vous n'avez jamais lu les articles de Charles Chassé sur Mallarmé ? [...] Chassé a découvert que tout Mallarmé est fait avec des mots du Littré. [...] Il paraît que Littré donne, en remontant très loin, toutes les étymologies du moindre mot. Et Chassé a découvert que, lorsque Mallarmé avait un mot très ordinaire, comme armoire par exemple, il sortait du Littré tous les mots apparentés ou dérivés, des mots tombés en désuétude et même ignorés... »

Les lecteurs de *Quo Vadis* qui se souviennent de l'article de M. Charles Chassé, *La Clé de Mallarmé est chez Littré*, qui parut dans le n° 21-22, seront bien étonnés d'apprendre de M. Léautaud que ce n'est pas dans la revue de M. J.-L. Aubrun, mais dans celle qui fut de M. Vallette et qui est, pour son malheur, de M. Duhamel.

« J'ai parlé de ces études de Chassé<sup>121</sup>, si intéressantes, à M. Hartmann, qui m'a dit : « Pourquoi ne pas le dire ? Il peut nous envoyer ses articles ». Et on les a publiés. »

Je pourrais, à ce propos, rappeler à M. Léautaud le *sic vos non vobis*<sup>122</sup>... Ce serait peine perdue, il ne connaît ni Virgile ni le latin. M. Mallet, qui, peut-être, connaît l'un et l'autre, voudra bien se charger de lui traduire ce vers — de circonstance, aurait dit Mallarmé — et déplorer que, par une bien regrettable défaillance de sa mémoire, il ait fait à la revue de M. Georges Duhamel un mérite de ce qui revenait de droit à celle de M. J.-L. Aubrun qui publia le si intéressant article de M. Chassé. M. Chassé qui a reçu à Peira-Cava un accueil qu'il n'est pas du tout certain, quoi qu'en dise M. Léautaud, qu'il

<sup>121</sup> X<sup>e</sup> émission, vers la fin du quatrième entretien, page 89.

<sup>122</sup> Locution latine empruntée à Virgile et généralement employée par un auteur pour dénoncer un plagiat : *Je l'ai fait mais pas pour vous* (pas pour que vous vous en prévaliez).

eût trouvé rue de Condé, a dû, je pense, dès qu'il en eut connaissance à la radio, réclamer contre ce fâcheux quiproquo et mettre les choses au point. Mais les auteurs des *Entretiens* n'ont pas jugé bon d'insérer sa rectification à l'appendice de leur bouquin, ce livre qui est devenu le bréviaire des snobs et des snobinettes et de faire amende honorable à *Quo Vadis*.

J'aurais beaucoup à redire à ce qu'ont dit MM. Léautaud et Mallet dans leur interminable duo imprimé, beaucoup à reprendre dans ce pot-pourri, d'où la pourriture déborde, mais il est temps de tirer ma révérence à ces messieurs.

Stendhal, que M. Léautaud adora et qu'il répudie, paraît-il, aujourd'hui, disait qu'on ne le découvrirait que vers 1880<sup>(123)</sup>. Un laps de quarante ans a paru trop long à l'impatient « petit ami ». La gloire posthume, trop peu pour moi, s'est-il dit, bonsoir ! ; répondant à l'appel insidieux de M. Mallet il a voulu, l'imprudent, tâter de la célébrité de son vivant même, et, quittant son tonneau, qui n'était qu'une menteuse enseigne, il alla vers la foule. Il eût gagné à demeurer dans la pénombre, ignoré des lecteurs de *Paris* et *France-soir*, *Samedi-Soir* et autres feuilles publiques diurnes ou nocturnes, qui sont aussi des auditeurs de la « radio », mais apprécié des happy-few. À l'heure même où il devenait vedette, il eut comme un remords de s'être renié, d'avoir parjuré son passé, et il a poussé, sous les « sun-lights » de la publicité, ce cri, qui était peut-être sincère : « Un écrivain qui est inconnu, c'est plus beau qu'un écrivain que tout le monde connaît<sup>(124)</sup>. » Mais ce repentir n'a guère duré. M. Léautaud a immédiatement enchaîné, parlé d'autre chose, c'est-à-dire de lui-même, encore et toujours, et il a terminé ces entretiens où il s'est discrédité à jamais par ce mot d'auteur :

<sup>123</sup> 1980 ?

<sup>124</sup> Tout début de le XVIII<sup>e</sup> émission, neuvième entretien, page 168.

« Eh bien ! voulez-vous que je vous dise : tout ça, au fond, c'est une forme de cabotinage<sup>125</sup>. »

Il disait ça pour rire — et il riait en le disant. Rien de plus vrai cependant.

« On se demande s'il est sincère ou s'il joue son triste personnage, écrivait René de Planhol, s'il a voulu se faire une triste originalité à tout prix. Peut-être à force d'assister à de mauvaises pièces, a-t-il eu le désir de rivaliser avec les auteurs. Il affecte de ne pas se soucier de renommée littéraire ou autre. Ce prétendu désintéressement ne cacherait-il pas, comme il est fréquent, une envie effrénée de la réclame ?... Peu importe. Qu'il ait exprimé son âme ou donné une comédie, M. Léautaud s'est jugé. Avec tout son esprit et son talent, il n'est qu'un malheureux. »

### III

Il y avait longtemps qu'on savait que M. Paul Léautaud tenait un journal. On en attendait avec curiosité la publication, ne doutant pas que ce dût être un témoignage aussi peu édifiant, sur les contemporains, et aussi scandaleux que celui des Goncourt, — ou plutôt d'Edmond Huot de Goncourt — en sa partie secrète et non révélée ; qu'il dût représenter, pour la période symboliste, le pendant de ce que fut le mémoirial du maître du grenier d'Auteuil<sup>126</sup> pour la naturaliste. Toute l'histoire du Mercure de France, sous sa forme anec-

<sup>125</sup> Dernière phrase ses *Entretiens*.

<sup>126</sup> Par « Auteuil » il faut entendre un quartier de Paris puisque l'hôtel particulier des Goncourt de trouvait au 67 (de nos jours le 63, un immeuble récent, assez quelconque) du boulevard de Montmorency, à la limite du bois de Boulogne et de la villa Montmorency popularisée — c'est le mot qui convient — il y a quelques années par un président de la République particulièrement fantasque.

dotique, depuis que M. Léautaud s'y était insinué, un article à la main, depuis surtout que, par compassion, pour lui assurer son gagne-pain, M. Vallette l'avait embauché comme employé, devait y revivre, notée au jour le jour. Près de quarante ans, il en avait vu, des écrivains : romanciers, poètes, critiques, grands et petits, ceux que la chance favorisa et ceux, plus nombreux, qu'elle dédaigna et qui restèrent obscurs, monter, à l'hôtel qui fut de Caron de Beaumarchais, les marches conduisant au cabinet directorial de M. Vallette ! Un jour<sup>127</sup> que Pierre Dufay<sup>128</sup> parlait des *Confessions d'Arsène Houssaye* où il avait découvert une mine de renseignements précieux, peu connus, qu'il croyait authentiques, mais qui pour la plupart sont faux, sur les hommes et les femmes des règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III, et qu'il s'écriait : « Et le journal de Léautaud, ce qu'on doit y trouver de choses !... » — « Oui, oui », répondit M. Vallette, « mais il est si méchant !... » Ce journal, farci d'indiscrétions, d'historiettes croustilleuses, de conversations, de propos, de mots, saisis au vol, notés à la dérobée, M. Léautaud ne se risquerait-il pas à le divulguer de son vivant, ou bien serait-ce une œuvre posthume ? M. Vallette, à

---

<sup>127</sup> Le cinq mai 1927.

<sup>128</sup> Pierre Dufay (1864-1942), bibliothécaire de la Ville de Blois (vers 1920), collaborateur du *Mercure*, rédacteur en chef de *L'intermédiaire des chercheurs et des curieux*. Pierre Dufay est aussi Membre de la Société archéologique de l'Orléanais et de la Société des sciences et des lettres du Loir-et-Cher (Gallica). Voir les circonstances de sa mort le 1<sup>er</sup> décembre 1942.

ce qu'il assurait, s'était engagé à publier ce journal<sup>129</sup> par un contrat qui liait ses successeurs. Alors, qu'attendait-il ? Que M. Vallette le précédent dans la tombe, qui avait, contre ses habitudes de prudence, accepté un ouvrage, sans en avoir lu une ligne, mais dont, par avance, connaissant l'état d'esprit de celui qui l'avait rédigé, il pouvait être certain que sa publication comporterait plus d'embêtements que de profits ; que tels fussent morts qui, vivants, eussent trouvé mauvais qu'il se fût mêlé de leur vie intime ? À ce compte M. Léautaud eût dû survivre à tous ses contemporains et atteindre l'inraisemblable, sauf pour les candides lecteurs de la Bible, vétusté de Mathusalem. M. Léautaud n'ignorait pas tous les tracas qui le guettaient et, m'as-tu-vu autant que m'as-tu-lu, il en était fort affecté. Il était aussi fort préoccupé du sort de son « journal », voulait le léguer à la Bibliothèque Nationale et avait demandé à Dufay comment il fallait s'y prendre. Pourtant M. Gaston Gallimard se disait prêt à assumer le risque de l'éditer. Son secrétaire, M. Louis Chevasson<sup>130</sup>, à qui j'avais fait part, environ 1935, de la désolation de M. Léautaud, avait trouvé le seul moyen de concilier à la fois sa vanité d'auteur et la naturelle susceptibilité des personnes qu'il mettait en cause, et qui était de faire un tirage à part, hors commerce, de ce qui, étant scandaleux, eût

<sup>129</sup> Multiples et anciennes sont les conversations entre Alfred Vallette et Paul Léautaud à propos de la publication de ce Journal, la première remontant au six novembre 1908, bien avant qu'Auriant — qui alors âgé de treize ans — ne soit embauché par le Mercure. Ce contrat a été signé le huit septembre 1932 après avoir été évoqué avec Alfred Valette le cinq juin 1931, les 19 avril et sept septembre 1932. Un avenant sera rédigé suite à une longue conversation du 26 décembre 1932 engageant ses successeurs, Paul Léautaud pensant alors à Georges Duhamel (note 118, page 62).

<sup>130</sup> Louis Chevasson (1900-1983) a été un ami d'André Malraux, rencontré en 1907. À l'été 1958, André Malraux devenu ministre a pris Louis Chevasson dans son cabinet, plus particulièrement chargé du cinéma.

fourni matière à procès. Ainsi M. Léautaud pouvait être assuré de quitter ce monde avec la maligne satisfaction qu'un jour les lacunes volontaires de son journal, publié de son vivant, seraient comblées. M. Léautaud déclina cette offre très raisonnable, arguant qu'il se trouvait lié avec le Mercure de France, mais il retint la suggestion de M. Chevasson et, à peine M. Vallette inhumé au cimetière de Bagneux, il commença de publier dans le *Mercure de France* des fragments de ce qu'il appelait son *journal littéraire*<sup>131</sup>.

Ce fut une grande déception. On n'y trouva rien de ce qu'on était en droit d'en attendre. Soit que les familiers du Mercure de France ne lui eussent accordé aucune importance, le traitant comme un simple employé de la maison, ou qu'ils se fussent méfié de sa mauvaise langue, ils ne lui avaient pas confié grand'chose et il n'avait rien ou presque à dire d'eux. Ceux-là mêmes qui, tel Paul Valéry, avaient été ses compagnons de jeunesse, une fois qu'ils étaient parvenus à réaliser une ambition qui leur avait été commune, s'étaient détournés de lui et ne lui rendaient, de loin en loin, une petite visite que par un reste de courtoisie, ou encore sentimentalement, pour ce qu'il leur rappelait de leur passé. Littérairement, M. Léautaud n'existant pas. Des poèmes élégiaques insérés dans le *Courrier français*<sup>132</sup>, des « essais<sup>133</sup> » barrésiens, les portraits de Marcel Schwob<sup>134</sup> et de Jean de Tinan<sup>135</sup> n'avaient pas suffi pour le tirer de sa laborieuse

<sup>131</sup> *Mercure* du quinze novembre 1935, pages 47 à 68. Paul Léautaud n'a pas évoqué cette publication dans son *Journal*.

<sup>132</sup> Douze poèmes parus de l'été 1893 à l'été 1894 dans l'hebdomadaire de Jules Roques *Le Courrier français*.

<sup>133</sup> Quatre « Essai de sentimentalisme » parus dans le *Mercure* de juin 1896, avril 1897, juin 1898 et novembre 1900.

<sup>134</sup> La nécrologie de Marcel Schwob parue dans le *Mercure* du quinze mars 1905.

<sup>135</sup> « L'Ami d'Aimienne » dans le *Mercure* d'août 1899.

médiocrité. Le *Petit Ami*<sup>136</sup> lui-même, où il avait enfin trouvé sa voie, qu'il devait suivre depuis 1902 toute sa vie durant, en dépit d'un éloge trop enthousiaste de M<sup>me</sup> Rachilde, n'avait pas attiré l'attention sur lui. En 1908, pour lui permettre d'augmenter ses modestes appointements, M. Vallette lui confia la chronique dramatique. M. Léautaud la tint comme il imaginait que Stendhal l'eût tenue. Fils d'un souffleur de la Comédie-Française et d'une mère cabotine, s'étant, marmot encore, frotté à des comédiens, il se crut prédestiné à ce nouvel emploi. Il fit, pour commencer, cette grande découverte : que ce qu'on appelait improprement l'art dramatique était une industrie comme une autre — comme la littérature avait tendance à le devenir de plus en plus. Les pièces dont il avait à rendre compte ne valaient pas, comme il disait, tripette, mais il y avait belle lurette que Théophile Gautier, Barbey d'Aurevilly, Saint-Victor, Monselet, Théodore de Banville s'en étaient aperçus : le feuilleton dramatique ne représentant pour eux, comme pour lui, qu'un modique revenu fixe, le plus souvent ils s'évadaient de la niaiserie des vaudevilles, de la sombre imbécillité des drames et des mélodrames, et parlaient d'autres choses, de choses qui les passionnaient personnellement, ou contenaient leurs souvenirs. M. Léautaud fit comme ces maîtres qui de ce qui était un pensum se firent souvent un plaisir et, en marge de la pièce à succès, improvisèrent de véritables petits chefs-d'œuvre, seulement, comme il n'avait ni leur érudition, ni leur fantaisie, ni leur esprit, il parla de ce qui l'intéressait plus que tout au monde, il ne parla que de lui-même, sans se soucier si ce tout petit personnage à qui il n'était rien arrivé que de commun, intéressait ses lecteurs, et pour ce qui est des auteurs et des acteurs, il se permit des impertinences, plus ou moins justifiées, qui l'entraînèrent à des polémiques

<sup>136</sup> Paru dans le *Mercure* en septembre, octobre et novembre 1902 puis réuni en volume en février 1903.

et lui firent une certaine réputation de critique indépendant, difficile, quoiqu'il n'entendît pas toujours ce qu'il condamnait sans appel. Il passa pour une mauvaise langue, et comme il ne faisait pas mystère du journal qu'il tenait, on se méfia de lui. « J'ai fait une insigne bêtise, me dit-il un jour, la bêtise du dernier des imbéciles, c'est d'avoir commis cette imprudence. Depuis ce temps-là, Vallette se montre réservé dans ses conversations avec moi, comme s'il se demandait : « Comment vais-je être arrangé là-dedans ? » Certains, pour les mêmes motifs que M. Vallette, se sentant guettés, épiés, se montraient aussi réticents. M. Léautaud, pour sa part, ne se méfia pas toujours assez de quelques autres qui, paraissant ne pas se méfier de lui, ne lui confiaient que ce qu'ils voulaient bien ou encore ce qui, souvent « romancé », était susceptible de déprécier un confrère ou de déconsidérer un ennemi ; à peine ces visiteurs avaient-ils le dos tourné que M. Léautaud, trempant sa plume d'oie dans l'encrier, griffonnait ce qu'ils venaient de lui rapporter sans se demander jamais si, par hasard, on ne l'avait mystifié.

M. Vallette, pour des raisons qui ne furent pas élucidées, lui ayant retiré sa chronique dramatique, *La Nouvelle Revue française* recueillit M. Léautaud, mais, son directeur, moins libéral et patient que celui du Mercure de France, ne tarda

pas à se débarrasser de lui<sup>137</sup>. De la rue de Beaune, il passa rue Montmartre, aux Nouvelles Littéraires, là aussi, il dut bientôt céder la place à un autre<sup>138</sup>.

## Le *Journal littéraire*

M. Léautaud qui, depuis le *Petit Ami*, n'avait rien publié, rassembla en deux ou trois volumes ce qu'il avait semé par-ci par-là en des plaquettes qui confirmèrent sa réputation sans y rien ajouter. Il fût décédé environ 1939 qu'on ne l'eût guère regretté — et il eût continué de vivre comme il avait vécu jusque-là si M. Robert Mallet ne l'avait découvert et « révélé » à la radio. Tous les directeurs de revues et de journaux, même ceux qui, avant sa miraculeuse ascension radiophonique, ne voulaient pas de lui et défendaient, tel le *Figaro*, à leurs rédacteurs de citer son nom, tous les éditeurs, renchérisant les uns sur les autres, se disputèrent son journal « littéraire » — et il s'offrit le luxe de repousser leurs propositions avec leurs gros chèques qui ne peuvent plus lui servir à rien. À la vérité, M. Léautaud n'est pas très rassuré. Sitôt le premier tome de son volumineux fatras paru, les réclamations, les protestations, les mises au point, les demandes de rectifications se manifesteront, infailliblement, corsées de procès en diffamation, et la publication de son journal pré-

<sup>137</sup> Nous en connaissons les circonstances, largement documentées. La comédie en cinq actes *Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche* a été créée à la Comédie des Champs-Élysées le quatorze mars 1923 et Maurice Boissard a souhaité en rendre compte dans sa chronique dramatique de *La NRF*. Mais cette chronique était particulièrement défavorable à Jules Romains, auteur Gallimard, Jacques Rivière, directeur de *La NRF*, a demandé à Paul Léautaud de supprimer les quatre pages concernant cette pièce. Paul Léautaud a répondu par sa démission immédiate. La chronique est alors parue dans *Les Nouvelles littéraires* du quatorze avril. L'affirmation d'Auriant n'est plus, comme les précédentes, à la limite de l'interprétation possible ; elle est mensongère.

<sup>138</sup> Fernand Gregh.

tendu littéraire s'en trouvera compromise, interrompue, renvoyée à des calendes qui, pour n'être plus grecques, ne sont pas moins chimériques<sup>139</sup>. Prudent autant que malin, M. Léautaud se voit, à son bien vif regret, obligé de piquer, dans la masse des grimoires qu'une « créature » dévouée à sa « gloire » dactylographia après s'être éborgnée à les déchiffrer, des fragments qui ne risquent pas de lui attirer de sérieux ennuis. Ce sont généralement des pages qui n'ont qu'un vague rapport avec la littérature. Venimeuses ou envenimées, les faits qu'elles relatent sont le plus souvent entachés d'erreurs grossières sinon de mauvaise foi.

La raison d'être d'un journal, littéraire ou non, sa seule utilité, c'est de suppléer aux inévitables défaillances de celui qui l'a tenu, de l'aider à repasser sa vie, à se ressouvenir, parfois avec étonnement, de ce qui lui est arrivé au cours de son passage ici-bas, des gens qui l'ont traversée, des événements, des propos qui lui ont paru mémorables, toutes choses qui, sans la précaution de ce « livre de bord », comme Alphonse Karr<sup>140</sup> qui, malheureusement pour lui, n'en a pas tenu un, appela ses mémoires, fussent sortis de sa mémoire peu après y être entrés. Avec le recul du temps, beaucoup de ces choses, beaucoup de ces gens se trouvent fatalément avoir perdu de leur intérêt. Un choix s'impose. À l'aide de ce

<sup>139</sup> Entre le premier volume paru le 22 avril 1954 et le dernier le 25 novembre 1964 la durée totale a été de 3 687 jours. La moyenne des délais de publication d'un volume à un autre a été de 227 jours. Le délai entre le premier et le deuxième volume a été de 419 jours mais le plus long délai a été entre le volume IV et le volume V : 485 jours. Paul Léautaud est mort avant la parution du volume III.

<sup>140</sup> Alphonse Karr (1808-1890), romancier et journaliste, président à sa création en 1882, de la Ligue populaire contre la vivisection. Une rue du XIX<sup>e</sup> arrondissement porte son nom depuis 1933. Ainsi que l'indique Auriant, Alphonse Karr a publié ses mémoires sous le titre *Livre de bord, Souvenirs, portraits, notes au crayon*, en plusieurs séries chez Calmann Lévy.

qui a survécu à l'épreuve du temps, on peut se mettre à rédiger ses souvenirs, sans verser dans la fantaisie ou l'à peu-près.

M. Léautaud, lui, semble avoir le fétichisme de la note brute, du matériau. Il ne jette rien au rebut de ce qui, à un moment donné, lui parut digne d'être noté ; rien ne lui paraît périmé, tout est bon à conserver. Convaincu de l'importance qu'il se donne, il se croit, bien que ce duc ne l'eût pas pris pour valet, de la lignée de Saint-Simon. Tout le caca tombé de sa plume d'oie et dont il a barbouillé d'innombrables paperasses est précieux, doit être religieusement transmis tel quel, avec ses tares, ses obscurités, ses fautes de français, aux générations futures pour leur édification. Il est idolâtre. Son idole, c'est lui-même. Laid, physiquement et moralement, il se trouve beau sous ce double aspect et s'admire avec une gosseline fatuité. Aussi tient-il à ce que la postérité n'ignore rien de sa personne, qu'elle soit instruite de ses moindres faits et gestes, de ses plus aberrantes et fugitives « pensées », de ses sentiments les plus abominables, de ses sensations les plus dégoûtantes. Il ne se demande pas si la postérité se souciera de lui. Il en est certain. En attendant qu'il y passe, il trouve que les hommes et les femmes de son temps, malgré ses confidences à la radio, ne le connaissent pas suffisamment, et il continue à s'exhiber tout nu, vieux Priape qui se prendrait tout à la fois

pour Adonis et pour Hercule, sur la *Table ronde*<sup>141</sup>. Les ombres de feu les messieurs Plon si soucieux de marquer par un astérisque les œuvres sorties de leurs presses qui pouvaient être mises entre toute les mains, doivent là-haut, au paradis des simples (d'esprit) ou au purgatoire se voiler leur triste face.

Que les jeunes gens de la rue Garancière<sup>142</sup>, du café de Flore et des Caves de Saint-Germain-des-Prés, se soient toqués de M. Léautaud cela se conçoit : ces fils à papa bourgeois ont cru découvrir chez ce petit retraité littéraire un anarchiste intellectuel, un amoral destructeur de toutes les stupides convenances et sacro-saints principes dans la stricte observance desquels leurs pieux parents les élevèrent et qui, plus à la lueur des événements qu'à la lumière de leur faible raison leur ont paru une sinistre duperie ; ses sarcasmes, ses impertinences, ses blasphèmes, les ont séduits, ils ont montré du respect à cet irrespectueux et M. Léautaud qui se désolait de n'avoir exercé aucune influence sur son siècle, lui qui en a subi plus d'une et qui est un épigone abâtardи и faisandé de Stendhal, M. Léautaud, qui se prend, sur ses vieux jours, pour un penseur et qui veut, à tout prix, « corrompre » lui aussi, comme Socrate et comme Gide, la jeunesse, a concédé l'« exclusivité » de son journal « litté-

<sup>141</sup> *La Table ronde* a été fondée en décembre 1944 par l'assez droitier Roland Laudenbach (1921-1991). Cette revue mensuelle a été éditée par Plon à partir de janvier 1948 (d'autres revues sous ce nom ont paru antérieurement). *Journal* de Paul Léautaud au onze octobre 1949 (après avoir lu le numéro 22 d'octobre) : « Le Mercure, auprès de *La Table ronde*, auteurs, matières, ton : zéro. » On y trouve un texte de Paul Léautaud sur « La Mort du Fléau » dans le numéro 31 de juillet 1950. On peut aussi y lire, dans le numéro 40 d'avril 1951 un texte de Roger Nimier « Mon bon oncle Léautaud disait un jour ». D'autres extraits du *Journal littéraire* sont parus dans les numéros de février, mars et novembre 1952 et février 1953.

<sup>142</sup> Les éditions Plon se trouvaient au dix rue Garancière, *La Table ronde* étant située au numéro huit.

raire » aux rédacteurs de la revue transfuge de la rue Jules-Cousin qui a pris, à l'ombre des tours de Saint-Sulpice, la place de défunte la *Revue hebdomadaire*. Ces petits messieurs qui s'attendaient à des révélations inédites sur des écrivains qu'ils révèrent particulièrement tels que Bloy, Jarry, Apollinaire, n'en, ont pas eu pour leur argent — ou celui de leurs commanditaires : M. Léautaud n'a fait qu'entrevoir l'auteur du *Désespéré* et celui d'*Ubu-Roi*, et si on en juge par ce qu'il a déjà écrit d'Apollinaire, et qui est insignifiant, il l'a peu connu. En revanche il aurait bien des choses et fort curieuses à dire sur le Prix Nobel de littérature de 1952<sup>(143)</sup>, avec qui il a souvent déjeuné dans le monde où on s'ennuie, aux dires de l'ennuyeux Pailleron<sup>(144)</sup>, mais où il s'amuse comme une vieille coquette, un tantinet fo-folle de Chaillot, et je suis étonné qu'il n'ait pas servi ce régal aux modernes chevaliers de cette *Table plus bancale que ronde*, qui eussent pris plus de plaisir à lire ce que M. Léautaud pense, en secret, de M. François Mauriac, qui fait partie du comité de rédaction de leur revue, que ce qu'il leur confia de Gustave Geffroy, d'Henri Mazel, d'Henri Bachelin ou de M<sup>me</sup> Rachilde, dont ils n'ont pas lu une ligne ni même entendu parler...

## Gustave Geffroy

À propos de l'article qu'un écrivain défunt qui, voulant, sans jeu de mots, faire la cour aux « goncourts », qualifia

<sup>143</sup> François Mauriac.

<sup>144</sup> Édouard Pailleron, *Le Monde où l'on s'ennuie*, comédie en trois actes, en prose, créée au Théâtre français le 25 avril 1881 et publiée la même année chez Calmann Lévy 178 pages).

l'auteur de l'*Enfermé*<sup>145</sup> de « saint », M. Léautaud se gausse, moins toutefois que ne l'eût fait Gustave Geffroy lui-même qui était républicain et, quoique Breton, athée et homme d'esprit.

« Il ne manquait plus que cela au pauvre Geffroy, qui n'était déjà pas si brillant avec sa figure terne et vulgaire », commente M. Léautaud<sup>146</sup>.

Tout le monde ne peut se composer, selon la saison, une figure à la Chardin ou à la Jean-Jacques Rousseau, et pourtant, si habile qu'il soit à se grimer, M. Léautaud n'a pas réussi à donner le change au père Vuillard qui lui restitua sa véritable tête, qui est celle d'un petit comptable vieilli sur les écritures ; et si, sur le portrait qu'a peint de lui Émile Bernard à environ la même époque, on lui voit cette mine éveillée, malicieuse, délurée de Chérubin qui le ravit, c'est à la générosité de ce grand artiste qu'il le doit, qui, du premier coup d'œil, avait saisi que le secret tourment de ce vieil homme, qui se croyait toujours le « Petit Ami » qu'il n'a jamais été qu'en imagination, c'était d'être si décati, si délabré, si ruiné physiquement, qu'on l'eût pris pour un invalide de l'amour.

M. Léautaud n'a aperçu qu'une seule fois Geffroy, en tout et pour tout une demi-heure durant. Il ne lui a pas fallu davantage pour porter un jugement définitif sur lui. Il fut, dit-

<sup>145</sup> Gustave Geffroy (1855–1926), journaliste, critique d'art, historien et romancier. Collaborateur au quotidien *La Justice* en 1880, il y rencontre son fondateur Georges Clemenceau avec qui il se lie. Clemenceau le nomme administrateur de la Manufacture des Gobelins en 1908, poste auquel il demeurera jusqu'à sa mort. Gustave Geffroy a été des fondateurs de l'académie Goncourt, dont il a été le président en 1912. Gustave Geffroy, *L'Enfermé*, Charpentier 1897, deux volumes. Il s'agit d'une biographie d'Auguste Blanqui. Une réédition en un seul volume de 600 pages est parue à L'Amourier en mai 2015.

<sup>146</sup> Le douze avril 1926.

il, péniblement choqué par son chauvinisme. On était en 1914<sup>147</sup>. Peu d'hommes peuvent se vanter d'avoir échappé à cette hystérie collective. À trente-deux ans on écrit le joujou patriotisme<sup>148</sup>, à cinquante-six on fait joujou avec le chauvinisme. La crise passée avec la tourmente, on revient à soi, on reprend ses esprits et, relisant toutes les sornettes, toutes les grandiloquentes sottises qu'on a écrites, on est consterné, on se méprise un peu, peut-être même beaucoup.

Geffroy avait une figure mâle. Le portrait qu'a fait de lui Carrière<sup>149</sup>, quoique embué, le peint admirablement. Ses yeux sont brûlants de refléter son âme ardente et passionnée. Il ne fut pas un saint, comme le disait Léopold Lacour<sup>150</sup>, il ne s'en souciait pas, préférant être un homme, mais il fut un juste. Critique indépendant, d'une intégrité telle qu'en art comme en littérature les opinions d'un artiste ou d'un écrivain passaient pour lui après le talent, il est oublié aujourd'hui, plus exactement ignoré, comme Gourmont, comme Régnier, comme tant d'autres, de la nouvelle génération de barbares et d'hystériques qui ne se prosternent plus que devant des fétiches, Nerval, Jarry, Lautréamont, Georges Feydeau et M. Léautaud lui-même qui est un « con-

<sup>147</sup> Gustave Geffroy n'a pas été mentionné dans le *Journal* entre décembre 1909 et juillet 1922.

<sup>148</sup> Allusion, sans italiques ni guillemets, au pamphlet de Remy de Gourmont paru dans le *Mercure* du seize avril 1891, pages 193-198.

<sup>149</sup> Allusion à la peinture, quasi-photographique et effectivement très floue de Gustave Geffroy par Eugène Carrière de 1891 que la famille de Gustave Geffroy a léguée au musée du Louvre à sa mort. Cette huile sur toile est depuis 2011 visible au musée Henri de Toulouse-Lautrec d'Albi.

<sup>150</sup> Léopold Lacour (1854-1939), normalien, agrégé de lettres, professeur de rhétorique, auteur dramatique et critique. Auriant fait ici référence à l'article nécrologique de Léopold Lacour dans *Les Nouvelles littéraires* du dix avril 1926, deux premières colonnes de une.

temporain pittoresque<sup>151</sup> » mais très souvent un piètre écrivain. Cet oubli dont pâtit Geffroy, cette indifférence à l'endroit de son œuvre ne prouvent rien. De son vivant même ses livres n'eurent pas beaucoup de lecteurs, les bons livres ne se vendent pas — c'est M. Léautaud qui l'a dit des siens qu'il croyait bons mais qui ne le sont pas.

M. Léautaud s'est esclaffé en entendant un des frères Leblond<sup>152</sup>, ces « goncourts » des îles, traiter, pour les mêmes raisons intéressées que Lacour, Geffroy de grand écrivain — mais il ne trouve pas que cette qualification s'égare quand elle lui est adressée, à lui personnellement, par les invités de son « Américaine » et les jeunes éliacins<sup>153-154</sup> de la rue Garancière. Geffroy, au rebours de M. Léautaud n'y prétendait

<sup>151</sup> Allusion possible à l'ouvrage posthume de Guillaume Apollinaire, un recueil d'articles, certains parus dans *Les Marges*, réunis par Marcel Lebarbier en 1929 pour son édition de la Belle page. Les contemporains pittoresques réunis dans ce volume sont Raoul Ponchon, Alfred Jarry, Ernest La Jeunesse, Remy de Gourmont, Jean Moréas et Catulle Mendès.

<sup>152</sup> Georges Athénas (1880-1953) et Aimé Merlot (1877-1958), ainsi que leurs noms l'indiquent n'étaient pas frères mais cousins, nés dans l'île de la Réunion. Ils ont écrit sous le pseudonyme commun de Marius-Ary Leblond, notamment *En France* (Charpentier 1909) qui a obtenu le prix Goncourt.

<sup>153</sup> Éliacin est un personnage d'Athalie (Racine), plusieurs fois cité mais n'apparaissant pas sur scène sous ce nom. « Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire. / Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire. »

<sup>154</sup> L'« Américaine » est évidemment Florence Gould, chez qui Paul Léautaud a souvent été invité à partir de novembre 1943. « les jeunes éliacins » sont peut-être Jean-Pierre Lacloche (1925-2006) et Olivier Larronde (1927-1965), parfois surnommés les *Marmousets*. Ils semblent plutôt œuvrer du côté de chez Gallimard que de chez Plon. Il a été déterminé note 7 qu'Auriant n'avait pas dépassé la lecture du quatorzième volume, soit la date du premier novembre 1942 mais le mensuel *La Table ronde* en a publié de nombreux extraits postérieurs à cette date.

pas. Il se contentait d'être un écrivain de talent. M. Léautaud lui dénie jusqu'au talent, le tenant pour un « écrivain consciencieux, plat, médiocre, lourd, vulgaire<sup>155</sup> ». Si c'est après avoir lu *l'Apprentie*, *Hermine Gilquin*, *l'Idylle de Marie Biré*<sup>156</sup> que M. Léautaud est arrivé à cette conclusion, c'est qu'il a l'esprit plus mal fait et le goût littéraire plus mauvais qu'on ne le pensait. Il plaint Geffroy qui s'en fût bien passé. Ayant vécu par le cœur et par l'esprit, aimé la vie et l'art, la nature, le spectacle tantôt tragique tantôt comique du monde, les beaux livres, les belles toiles, la musique lui donnèrent des émotions que le pauvre M. Léautaud, bien disgracié à cet égard, n'a jamais connues, n'a jamais soupçonnées — et je ne parle pas de celles que procurent l'enthousiasme et le contentement d'avoir combattu pour de justes et nobles causes. Ce que Gustave Geffroy dépensa, sans compter, de vigoureux et savoureux talent dans ses éphémères chroniques de la *Justice*, bien pensées, bien vivantes, on ne peut s'en faire une idée, car il ne les a pas toutes rassemblées en volume, s'étant fait scrupule d'engager son éditeur Georges Charpentier à des frais inutiles pour des livres qui n'offraient aucun attrait pour ses clients et qui moisiraient dans ses magasins de la rue de Grenelle. Denses, riches de faits et d'idées, elles sont bien mieux écrites que les chroniques de Maurice Boissard. Dans le seul recueil qu'il en publia et que, modeste-

---

<sup>155</sup> Ce même douze avril 1926 déjà noté 146.

<sup>156</sup> Gustave Geffroy, *L'Apprentie*, drame historique en quatre actes et dix tableaux représenté pour la première fois sur le théâtre national de l'Odéon le sept janvier 1908 et paru la même année chez Charpentier et Fasquelle. *Hermine Gilquin*, roman paru en 1907 chez Charpentier (263 pages). *L'Idylle de Marie Biré*, Charpentier 1908, 360 pages. La lecture des premières pages d'*Hermine Gilquin* n'est pas désagréable mais l'homme du XXI<sup>e</sup> siècle se lasse tout de même assez vite.

ment, il intitula *Notes d'un journaliste*<sup>157</sup>, il est des pages sur la *Parisienne*<sup>158</sup>, sur *Barbey d'Aurevilly*, sur *Tristan et Yseult* qui feraient honneur à un « grand » écrivain et qu'un « honnête homme » pourrait lire et relire encore aujourd’hui avec autant de profit que de plaisir.

Gustave Geffroy qui avait l'esprit autrement large que M. Léautaud, qui est son propre sectaire, admettait la publication de mémoires scandaleux comme le sont certains des fragments du journal « littéraire » que publie la *Table ronde*.

« On crie au scandale, écrivait-il<sup>159</sup>, on parle d'indélicatesse. Quelques-uns déclarent qu'il ne faut pas parler du livre, ni même le lire. Il n'y a là-dedans, disent-ils, que racontars, méchancetés, calomnies, les gens sont nommés crûment par leur nom, les anecdotes sont racontées cyniquement. Aucune enveloppe, aucun sous-entendu, aucun clignement d'yeux, un chat est appelé un chat, et les points sont mis sur tous les *i*. On croirait entendre une conversation d'hommes après dîner, alors que toute parole est acceptée sans vérification, que toute allusion graveleuse est saluée des rires de la tablée. Ce sont des accusations sans preuves. Pour l'auteur, c'est un cynique (...) C'est l'homme qui flaire les alcôves et qui vide les cuvettes. Il rentre chez lui pour

<sup>157</sup> Gustave Geffroy, *Notes d'un journaliste* — Vie, Littérature, Théâtre, dédiées à Georges Clemenceau, Charpentier 1887, 79 chroniques, 442 pages.

<sup>158</sup> Il s'agit ici de la comédie en trois actes de Henry Becque (1837-1899) *La Parisienne*, créée le sept février 1885 au théâtre de La Renaissance. Ce texte est le premier du recueil *Notes d'un journaliste*. Gustave Geffroy évoque une « œuvre de fine analyse qui fut si bien refusée au Théâtre Français et si mal jouée à La Renaissance ».

<sup>159</sup> Page 26 des *Notes d'un journaliste*, à propos des *Mémoires d'Horace de Viel-Castel* sur le règne de Napoléon III (1851-1864). Six volumes « chez tous les libraires » (environ 1860 pages). Horace de Viel-Castel (1802-1864), conservateur au musée du Louvre. On ne le confondra pas avec son frère Louis, académicien.

faire le tri de ses observations comme le chiffonnier analyse ce qu'il a recueilli sur les tas d'ordures. Ambitieux meurtri, déclassé jaloux des succès des autres, il attache ses compagnons à son pilori d'occasion et assure sa vengeance posthume. »

Il s'agit des « Mémoires » d'Horace de Viel-Castel, mais ce qu'il écrivait de ces six tomes, Geffroy l'eût écrit du journal de M. Léautaud.

« "Littérature inférieure ! poursuit-il. Documents frelatés ! — disent les critiques respectueux qui ne croient qu'à l'histoire officielle, — inutiles injures après décès, rancunes aigries, poches à fiel crevées dans les cadavres". Lisez toujours. Le livre aura bientôt fait de vous expliquer l'homme. À la persistance d'une attaque, à l'injustice flagrante d'un jugement, à la falsification d'un fait, vous aurez vite reconnu quelle part vous devez faire à l'animosité personnelle, en quelle proportion la déposition du témoin se complique de guet-apens. Et puis, encore une fois, l'écrivain de Mémoires a-t-il seul la parole ? Les partis et les individus qu'il attaque n'ont-ils pas laissé de testaments et de ripostes, et l'Histoire ne ressemble-t-elle pas souvent à une polémique d'outre-tombe ? Publions tout, lisons tout ; les contradictions se révéleront, les rectifications se feront jour d'elles-mêmes, naturellement, par la seule force de la vérité. »

Ce n'est pas bien sûr. Les morts restent sans défense contre la calomnie et ceux qui les ont connus, et qui leur survivent, n'osent pas toujours prendre la plume et se dresser contre le sycophante. Est-ce que l'un quelconque des doges en veston de la place Gaillon a écrit aux chevaliers de Saint-Sulpice et de la *Table ronde* pour protester contre le jugement inique que M. Léautaud porta contre celui qui fut le président de leur Académie, et qui, à propos du journal de leur « vedette », a excellemment caractérisé ce genre de documents.

« Des Mémoires ne sont-ils pas toujours et forcément des confidences, des confessions ? écrivait Geffroy<sup>160</sup>. L'homme qui écrit choisit cette manière d'écrire et cette publicité ajournée parce qu'il veut supprimer complètement la gêne de l'autorité ou de la convenance sociale. Il veut penser tout haut, se donner le plaisir malicieux ou la volupté haute de dire ce qu'il croit être la vérité sur les autres et sur lui-même. Et il est bien sûr que c'est lui-même qu'il montrera avec le plus de chances de certitudes. Quel portrait Saint-Simon a fait de son esprit, quelle description magnifique et étendue il a laissée de son intelligence en racontant les autres, en évoquant les dessous de son siècle aperçus par son œil acéré ! En quel homme vivant de la vie du style Chateaubriand ne s'est-il pas incarné par tous les volumes et toutes les pages de ces *Mémoires d'outre-tombe* où il fait grouiller les foules de l'Histoire et déploie le panorama de la Nature ! »

Un journal est un miroir — un miroir qui ne trompe pas et qu'on ne trompe pas, lors même qu'on veut lui faire refléter une image fardée, maquillée, pomponnée. Qu'il parle des autres ou de lui-même, M. Léautaud, qui n'est ni Chateaubriand ni Saint-Simon, ni même Tallemant des Réaux, Stendhal ou Goncourt, a montré et démontré l'étroitesse de son intelligence, la pauvreté de son ambition, son goût pour les détails infinitésimement petits, pour les à-côtés scabreux de l'homme. Son journal est moins à l'image et à la mesure de son époque, qui n'est pourtant pas grande, mais qui est bien « moche », que de lui-même. Il est petit comme lui, mesquin, débraillé, dévergondé comme lui, quand il n'est pas abject, immonde, pis encore : « dégueulasse ».

\* \* \*

---

<sup>160</sup> Ailleurs, dans un texte non sourcé.

Dans le fragment publié dans le n° 59 de la *Table ronde* (novembre 1952)<sup>161</sup>, il est aussi question de moi qui ai déjà assez souvent défrayé le journal « littéraire » de M. Léautaud. Quatre pages m'y sont consacrées<sup>162</sup>, qu'on eût mieux fait de jeter au panier avec beaucoup d'autres — qui ne me concernent pas. Non qu'elles me gênent, mais elles sont absolument dénuées d'intérêt<sup>163</sup>. Le minuscule, insignifiant incident qu'elles relatent avec minutie, ni plus ni moins qu'il se fût agi d'un événement littéraire important, m'a reporté à vingt-six ans en arrière, et puisque M. Léautaud daigne s'occuper de mon obscure personne, il ne trouvera pas mauvais que je lui rende la pareille chaque fois qu'à la *Table ronde*, ou ailleurs, il m'en fournira l'occasion. S'il en prend de l'humeur, il n'aura qu'à s'en prendre à lui-même. Sans lui, qui m'en donna à deux ou trois reprises le conseil, je n'aurais pas tenu un journal.

Sortant, un soir, du Mercure de France, M. Léautaud et moi attendions sur le trottoir du boulevard Saint-Germain que la chaussée fût libre pour la traverser du côté de la rue de l'Ancienne-Comédie. Le mot d'hémorroïdes ayant été prononcé par lui ou par moi, je ne saurais le préciser, cela n'a guère d'importance, je lui répétais ce que je venais d'apprendre. J'avais pour amie à cette époque une de ces jeunes femmes qui laissent une trace ineffaçable dans la vie sentimentale d'un homme, qui continuent à en faire partie, lors même que, du fait des circonstances, il a dû se séparer d'elle avant que l'habitude, la lassitude, la mésentente aient eu le temps d'empoisonner des relations si agréables qu'il

<sup>161</sup> Ce numéro réserve ses dix-huit pages d'ouverture au *Journal littéraire* de 1926 correspondantes à avril (les 2, 9, 11, 12, 14, 15, 20 et 21), à octobre (les 21, 22, 27, 29) et novembre (les 2 et 4).

<sup>162</sup> Les pages des 22 et 29 octobre et quatre novembre.

<sup>163</sup> Ces pages décrivent pourtant les rencontres d'Auriant avec Maurice Martin du Gard qu'Auriant va nous décrire en détail ici à partir de la page 89.

eût souhaité qu'elles durassent éternellement. Jolie, intelligente, naturellement fine, élégante, bien que ses moyens fussent modestes, elle eût mérité un autre amant et, plus tard, un autre mari que celui qu'elle choisit faute de mieux par crainte d'une vieillesse incertaine, et qui l'un ou l'autre lui eût donné un train de vie brillant et douillet digne du « petit Saxe » — c'est ainsi qu'on qualifiait en ce temps-là les belles filles — qu'elle était. Vendeuse chez Henry à la Pensée, rue du Faubourg-Saint-Honoré<sup>164</sup>, elle avait pour collègue une demoiselle, dont la mère, blanchisseuse à Tours, avait la pratique d'Anatole France. Cette collègue lui avait dit que l'auteur des *Dieux ont soif* portait des chemises de soie très propres, mais maculées de sang à un certain endroit, lequel ne pouvait provenir que de ces tumeurs. « Voilà », me dit M. Léautaud, « un détail que vous devriez noter dans votre journal. C'est avec des traits pareils que nous remplirons notre gazette si jamais nous la faisons paraître ». C'était un projet qu'il avait formé, un projet irréalisable et qui ne s'est pas réalisé, de rédiger en collaboration avec moi un pamphlet du genre et du format de la *Lanterne*, de Rochefort, ou de la *Nouvelle Lanterne* de René de Planhol, où il devait être, l'année d'après, si bien pendu en effigie<sup>165</sup>. Il en avait arrêté le titre : la *Gazette du Pont-Neuf*, façonné l'épigraphe : « Tout le monde y passe ». Je ne regrette pas que cette gazette n'ait jamais paru. Dès le second numéro, je me serais brouillé avec M. Léautaud et j'aurais perdu le bénéfice des conversations que nous eûmes ensemble, des confidences qu'il me fit, à des intervalles plus ou moins espacés, durant un quart de siècle et que j'ai fidèlement notées. Je l'ai

<sup>164</sup> Il s'agit d'une boutique de « nouveautés » qui se trouvait au cinq rue du Faubourg Saint-Honoré, presque à l'angle de la rue Royale. Cet établissement ouvert en 1809 a fermé dans les années 1960.

<sup>165</sup> Le symbole de *La Nouvelle lanterne* (note 73) était une potence à laquelle se trouvait pendue une lanterne.

vu, je l'ai entendu dans son bureau du Mercure de France, qui, par les ragots qui s'y débitaient, rappelait souvent une loge de concierge, chez lui, à Fontenay-aux-Roses, au théâtre, où il me convia parfois à l'accompagner, dans ses promenades à travers Paris, chez des amis, curieux de voir ce curieux personnage, et qui l'avaient prié à déjeuner, chez son tripier où il allait s'approvisionner d'abats pour sa « menagerie », dans une foule d'autres endroits et toujours, en rentrant chez moi, mon premier soin avait été de consigner sur mes feuillets ce qu'il m'avait dit de lui et des autres, et même ce qu'il ne m'avait pas dit, que j'avais sans trop de peine, par des recoupements, deviné. Ces feuillets de mon journal forment en quelque sorte la contrepartie, et comme la contre-épreuve du sien. Ils me serviront aujourd'hui à compléter et rectifier les fragments qui se rapportent à mes éphémères relations avec M. Maurice Martin (du Gard).

### **La rencontre de Paul Léautaud**

Elles remontent — en descendant le fil des jours — à la fin de l'année 1926. Il y avait déjà près de quatre ans<sup>166</sup> que je fréquentais M. Léautaud, que je n'eusse probablement jamais connu s'il n'eût été chargé, entre autres besognes, rue de Condé, du service de presse. J'étais entré au Mercure de France au début de 1922, grâce à un article sur Méhémet-Ali et Jeremy Bentham<sup>167</sup> écrit en collaboration avec Georges Sorel. J'ai conté cela ailleurs, il y a une vingtaine d'années, et il n'y aurait aucune utilité à ce que je le répète. L'article était

<sup>166</sup> La première mention d'Auriant dans le *Journal littéraire* est du premier avril 1923.

<sup>167</sup> *Mercure* du quinze avril 1922, page 397 : « Jeremy Bentham et l'indépendance de l'Égypte », signé Georges Sorel et L. Auriant. Le « L. » disparaîtra des signatures suivantes. Il s'agit du seul article signé de Georges Sorel dans le *Mercure*. Georges Sorel (1847-29 août 1922), polytechnicien, ingénieur des Ponts et chaussées, philosophe et sociologue.

documenté de première main et d'actualité — les Anglais s'étant vus contraints de lâcher la bride aux Égyptiens que depuis 1882 ils traitaient comme les Romains les peuples soumis à leur « paix » — et toutefois avec plus d'hypocrisie. Louis Dumur, qui était, sans en avoir le titre, dont il ne se prévalait pas, le rédacteur en chef de la revue, l'accepta et le fit paraître dans la quinzaine même. Pareille chance eût pu ne pas se renouveler pour moi. Le *Mercure de France* avait, dans sa « revue de la quinzaine », des rubriques de politique étrangère inaugurées durant la guerre de 1914-1918, où les écrivains se trouvant au front, les autres occupés à des services auxiliaires, et la littérature en vacances, il fallait bien parler aux abonnés de questions qui censément les préoccupaient, qu'ils ignoraient et dont ils ne se fussent pas soucié durant les quatorze années précédentes qui, par la suite, devaient luire dans le souvenir de ceux qui les avaient vécues comme l'âge d'or et qu'on a appelées la « belle époque ». Il n'y avait pas de rubrique pour le Proche-Orient. J'écrivis un petit article sur la question égyptienne, que je connaissais un peu mieux que les rédacteurs diplomatiques des grandes feuilles publiques. Il intéressa Dumur qui l'inséra et ne me refusa aucun de ceux que depuis lors je lui proposai sur l'Égypte<sup>168</sup>, le Soudan, la Turquie, la Mésopotamie et l'Arabie. C'était pour moi une manière de me faire la main, autrement certains de ces petits écrits faillirent me causer de graves ennuis. Je voyais la trame de l'histoire se faire et se défaire constamment, et comme Dumur me laissait une liberté d'expression absolue et que je m'en tenais strictement au point de vue réaliste, j'ai perdu, sans les regretter, les

---

<sup>168</sup> Peut-être « Essai sur la formation de la nation égyptienne » (*Mercure* du 15 juin 1922, page 655). Presque tous les articles d'Auriant sont parus dans les rubriques « À l'étranger » ou « Bibliographie politique » ou « Questions internationales ». 166 articles entre le 15 juin 1922 et août 1948.

quelques illusions que n'avait pas emportées l'étude de l'histoire, qui, elle aussi, est bien décevante, quand on va au fond des mythes et des légendes toutes plus ou moins liliales<sup>169</sup>, comme l'emblème de la royauté, semées d'abeilles, tricolores ou sacerdotales. Je prenais grand plaisir à écrire ces chroniques. Je ne me hasarderai pas à les relire aujourd'hui. Rien ne périt plus vite que ce qui touche à la politique. Au bout de quelques années, cela rejoint la préhistoire. Pour me tenir au courant de l'évolution des événements qui se précipitaient, pour débrouiller l'écheveau qu'ils ne tardaient pas à former, il ne me suffisait pas de lire entre les lignes où se trouvent tracés, comme à l'encre sympathique, les signes que les gazetiers ne voient pas, n'osent ou ne veulent pas voir, mais aussi des livres, des relations de voyages, des mémoires de ceux, fonctionnaires, militaires, marins, diplomates, mouchards, qui avaient trempé dans ce pandémonium où se brassait et d'où allait surgir on ne savait quoi — qui fut ce qu'on a vu depuis en Syrie, en Égypte, en Palestine, en Perse. Les mieux faits de ces ouvrages, les plus intéressants paraissaient en Angleterre. La « revue de la quinzaine » étant pourvue de bibliographies politiques, j'exprimai à Dumur le souhait de rendre compte d'un de ces livres. Il me dit : « Allez trouver M. Léautaud au premier étage, demandez-lui un bulletin : vous le remplirez, vous inscrirez l'adresse de l'éditeur au verso et le remettrez à M. Léautaud qui fera le nécessaire ». Je fis comme Dumur m'avait dit. Je demandai M. Léautaud. On me dirigea vers une pièce voisine où je trouvai un monsieur d'un certain âge qui me parut un employé comme les autres. Rien dans son allure ne l'en distinguait, au premier abord — d'ailleurs son nom ne me disait absolument rien. J'avais lu Gourmont, Régnier, Gide, Valéry Larbaud, Ch.-L. Philippe, Eugène Montfort, j'ignorais qu'il existât un écrivain portant tour à tour les

---

<sup>169</sup> *Lilial* : propre au lis.

noms de Paul Léautaud et de Maurice Boissard. M. Léautaud me reçut comme il avait coutume de recevoir les nouveaux venus, qui est celle des conservateurs en politique, en littérature, ou dans l'administration, fort mal, accueillit ma demande en bougonnant, me tendit en rechignant la carte-bulletin et y griffonna son illisible signature. Quelques jours plus tard, il me remettait l'ouvrage expédié de Londres.

### Maurice Martin du Gard

Ma collaboration au *Mercure de France*, où je donnais aussi des articles historiques, devenant de plus en plus régulière, mes rapports avec M. Léautaud se firent plus fréquents. Il finit par s'amadouer et nous fûmes bientôt en excellents termes. Je lus, vers et prose, ce qu'il publiait dans la revue, ce qu'il y avait écrit depuis le premier article qu'il y avait donné, je lus même le *Petit Ami* qu'on pouvait encore se procurer pour une douzaine de francs en édition originale, que les snobs payèrent ces temps derniers jusqu'à 18 000 francs. J'y pris goût et j'y fus pris. J'étais jeune, je n'étais pourtant pas très crédule, mais je croyais que M. Léautaud était bien le personnage qu'il montrait dans ses écrits qui tous, quelle qu'en fût la forme, étaient des confessions publiques. Il le jouait si bien ! Ce qui me choquait un peu en lui, c'était, malgré tout, son étroitesse d'esprit, son fanatisme pour certaine littérature, son indifférence pour tout ce qui ne s'y rapportait pas. Faute de réelle culture, par l'incuriosité qu'il affectait et qui avait fini par lui devenir naturelle, il était un être élémentaire, et on en eût vite fait le tour. Je pouvais donc me flatter, ayant lu ses œuvres complètes, mais encore éparsillées, et l'ayant entendu conter, à satiété, les historiettes qu'il réservait pour son journal, de le connaître suffisamment pour me hasarder, quand il rassembla ses chroniques dramatiques qu'allait éditer la *Nouvelle Revue*

*française*<sup>170</sup>, peut-être après un refus de M. Vallette de débiter en volume des comptes rendus moisis, datant d'une dizaine d'années, ayant perdu, avec les pièces sommairement analysées, toute espèce d'intérêt, sous le titre plutôt singulier de : *Le Théâtre de Maurice Boissard*, à écrire un essai sur sa personne et sur son œuvre. Je ne pouvais songer à le proposer à Dumur : c'eût été empiéter sur les prérogatives du titulaire de la rubrique « Littérature », ni à la Revue bleue, où je collaborais aussi et dont le directeur, le très aimable M. Paul Gaultier, s'il connaissait MM. Vallette et Dumur avec qui il déjeunait, au restaurant du « Grand Perdreau<sup>171</sup> », n'avait jamais entendu parler ni de Paul Léautaud ni de Maurice Boissard. L'idée me vint de le proposer aux *Nouvelles Littéraires*. M. Léautaud m'y encouragea et, le volume n'étant pas encore en vente, m'offrit l'exemplaire qu'on lui avait remis rue de Beaune afin que je pusse écrire mon article. Je téléphonai à M. Maurice Martin (du Gard), à tout hasard. Mon nom lui étant inconnu, je n'eusse pas été étonné qu'il m'eût répondu qu'il était désolé de ne pouvoir m'être agréable, mais que c'était plutôt l'affaire du critique littéraire de son journal<sup>172</sup>. Il accepta d'emblée ma proposition et je pris date pour lui remettre mon manuscrit. Il fit cette réflexion aussitôt après qu'il s'était engagé à la légère et il écrivit à M. Léautaud pour lui demander si j'avais une « personnalité suffisante » pour parler de Maurice Boissard, qui n'en avait pas, alors, une bien éclatante. Le plaisant, c'est que M. Maurice Martin (du Gard) était, sous ce rapport, logé

<sup>170</sup> Le vingt novembre 1926.

<sup>171</sup> Il n'est pas certain que « Grand perdreau » ait été le nom du restaurant. Ce que l'on sait est que le club du Grand perdreau a été fondé en 1910 par l'éditeur Wladimir Bienstock et le gastronome Marcel Rouff, réunissant une fois l'an les grands noms de la presse et de l'édition. Le dernier déjeuner du Grand Perdreau a eu lieu au restaurant du Lac, du parc Montsouris,

<sup>172</sup> À l'époque, Edmond Jaloux.

à la même enseigne que moi, son collaborateur occasionnel. Pour tout bagage littéraire, il ne pouvait exciper que d'une plaquette de vers, *Signe des Temps*, éditée à compte d'auteur, ce qui ne l'avait pas empêché de s'introniser directeur d'une feuille littéraire fondée en partie avec les capitaux d'un fils à papa, en partie avec ceux de la maison Larousse. Il était d'une ignorance si crasse qu'il allait supplier M. Léautaud de combler ses invraisemblables lacunes en lui indiquant les livres qu'il fallait lire pour au moins paraître à la hauteur de ses « hautes » fonctions. Son commanditaire et codirecteur des *Nouvelles Littéraires*, Jacques Guenne, était encore plus ignorant que lui, à telles enseignes qu'ayant lu par hasard un conte de Marcel Schwob, et s'étant, bien à tort, emballé, il avait, séance tenante, écrit à l'auteur du *Livre de Monelle*, décédé depuis dix-sept ans<sup>173</sup>, pour lui dire que son journal serait très honoré de le compter parmi ses collaborateurs. Je ne sais comment cette lettre tomba entre les mains de Frédéric Lefèvre, ce que je sais, et que tout le monde a su à l'époque, c'est qu'il en tira parti en faisant chanter le malheureux Guenne, avec une telle *maestria* que, de l'humble position qu'il occupait rue Montmartre, on le vit brusquement se hausser à celle de rédacteur en chef. Loyson-Bridet<sup>174</sup> eût été ravi par cet épisode, qu'il n'avait pas imaginé, de la lutte à mort des crabes littéraires et qui eût fourni un chapitre drolatique à ses *Mœurs des Diurnales*.

Au jour convenu<sup>175</sup>, je me rendis rue Montmartre. Maurice Martin (du Gard) m'accueillit avec une certaine hauteur. Guindé, il affectait des airs de grandeur. Il se croyait aussi

<sup>173</sup> Voir le *Journal littéraire* à la fin de la journée du 17 juillet 1923.  
Voir aussi au 21 février 1924.

<sup>174</sup> Pseudonyme de Marcel Schwob utilisé pour ses *Mœurs des diurnales* — traité de journalisme (ouvrage satyrique), Mercure 1903, 223 pages.

<sup>175</sup> Le 29 octobre 1926 (voir le *Journal littéraire* à cette date).

un peu diplomate, et s'appliquait à s'en donner les façons, dont M. Léautaud s'égayait fort, l'appelant un Talleyrand de banlieue. Il me demanda de lui lire mon article. Ce n'était pas l'usage, mais c'était la lubie de Martin, et sa demande m'indisposa. Plus d'un homme de lettres se fût empressé de se gargariser avec sa propre prose, je ne suis pas « homme de lettres » et j'ai toujours épargné à mon prochain cette odieuse corvée. M. Martin y mit tant d'insistance, que force me fut de m'y résigner.

Après les deux répliques, qu'a citées M. Léautaud dans son journal, sur l'hypocrisie ornée de Jules Lemaître et sur les méfaits des humanités, je poursuivis ma lecture péniblement mais sans incidents. Quand j'eus fini, M. Maurice Martin qui avait jusque-là observé une impassibilité diplomatique desserra ses lèvres minces et laissa tomber ces mots : « Il est bien, votre article, sauf quelques menues choses. Vous placez Bernstein sur le même pied que Flers et Caillavet qui n'existent pas ». Je m'apprêtais à lui faire observer que c'était M. Léautaud, et non pas moi (qui en eût fait tout autant) qui mettait ces auteurs dramatiques et comiques sur le même plan et dans le même sac, il ne m'en laissa pas le temps, et poursuivit : « Bernstein est autrement fort que ces deux-là. Allez-vous au théâtre ? » « Quelquefois ». « Avez-vous vu jouer *Félix*<sup>176</sup> ?... » « Oui ». — « ... Et la *Galerie des glaces*<sup>177</sup> ?... » « Aussi ; mon sentiment est que ces pièces sont non seulement vulgaires, mais encore grossières. Les personnages en sont des brutes déchaînées, souvent des mufles achevés ». Martin ne répliqua rien, détourna son re-

<sup>176</sup> Henry Bernstein, *Félix*, comédie en trois actes créée au Gymnase le quinze mars 1926 avec Gaby Morlay et Jacques Baumer dans le rôle de Félix Lesourd. Henry Bernstein (1876-1953), a été directeur du théâtre du Gymnase de 1926 à 1939.

<sup>177</sup> *La Galerie des glaces*, comédie en trois actes créée au Gymnase le 22 octobre 1924 avec Madeleine Lély et Charles Boyer.

gard, qu'il avait naturellement fuyant, comme pour dissimuler son embarras et, de sa voix pointue mais mielleuse, me demanda : « Consentiriez-vous à apporter quelques modifications à cet article, à distinguer, par exemple, les auteurs les uns des autres ? »

J'ai toujours détesté qu'on touche à ma copie. Je n'admetts pas la censure, lors même qu'on s'en remet à moi pour la pratiquer sur mes écrits. Je me cabre et me hérisse, étant, à cet égard, ni souple, ni docile, mais très ombrageux, absolument intransigeant. Je ne reconnaiss à personne — surtout à ceux, comme M. Martin et M. Jean Paulhan, qui auraient plus besoin que moi qu'on retouchât leur copie — le droit de tripoter et tripatouiller mes manuscrits. J'ai quitté le Mercure de France, en claquant les portes, après avoir crié si haut ma façon de penser que toute la vieille maison l'avait entendue, parce qu'on prétendait m'empêcher de dire une de ses vérités à M. Georges Duhamel. M. Léautaud, pour le même délit de lèse-manitou, connut en même temps que moi cette épreuve. Il avait écrit une lettre qu'on refusa, après l'avoir soumise à l'approbation du « Maître », de publier. Elle a paru peu après, avec des documents annexes, sous ce titre :

PAUL LÉAUTAUD  
Petit débat littéraire  
M. Georges Duhamel  
de l'Académie française  
Paul Léautaud  
Aux dépens de l'auteur  
Fontenay-aux-Roses  
1948

En m'envoyant sa brochurette<sup>178</sup>, M. Léautaud m'écrivait : « Que deviendra le Mercure quand je ne serai plus là<sup>179</sup> ? ». C'est un mot que m'a dit plus d'une fois Alfred Vallette. C'est plus d'une fois que je me le rappelle. Mais au fond, peu lui chaut ce que le Mercure est devenu entre les mains d'un in-

<sup>178</sup> Résumons l'affaire : Dans son numéro du premier juillet 1948, le *Mercure* publie quelques fragments du *Journal littéraire* de l'année 1937. Il s'agit de la journée du vingt-et-un août. Dans cet extrait, page 428, Paul Léautaud évoque une lettre du peintre Émile Bernard que Georges Duhamel a refusé de publier dans le *Mercure*, alors qu'il en était le directeur. Plus loin, page 430, un extrait de la journée du 27 août 1937 où Paul Léautaud accuse Georges Duhamel d'avoir, dans le *Mercure* du premier septembre 1937, reculé sa chronique « dans les derniers » alors qu'il avait été placé par Louis Mandin « dans les premiers » (il est quand même en cinquième position sur neuf). Ce texte qui dérange tant Georges Duhamel est la première partie du « Portrait de mon père », dont nous savons que la seconde partie ne paraîtra que deux ans plus tard, dans *La NRF* de Jean Paulhan en octobre 1939. Donc en juillet 1948, Georges Duhamel, évidemment lecteur du *Mercure*, bien qu'il n'en fasse plus partie depuis longtemps, lit le texte de Paul Léautaud et écrit au *Mercure*. La lettre, aimable, est publiée dans le numéro d'août, page 766. On peut noter qu'elle est suivie d'une lettre d'Auriant reprenant la partie qui l'intéresse, le texte refusé qu'il avait écrit pour son ami Émile Bernard. Évidemment Paul Léautaud réagit vivement à la lettre de Georges Duhamel et écrit à son tour au *Mercure*. On trouve dans cette lettre la fameuse phrase où il écrit que Georges Duhamel « ne peut pas voir un fauteuil sans avoir envie de s'asseoir dedans ». La direction du *Mercure* a prévu de publier la réponse de PL dans le numéro de septembre mais caviardée. Paul Léautaud, furieux, a interdit la parution de cette réponse amputée et l'a faite imprimer à ses frais le 25 octobre sous la forme de cette petite brochure tirée à cent exemplaires hors-commerce par un imprimeur de Massy-Palaiseau ami de Maurice Saitlet. Ces seize pages se négocient de nos jours autour de 250 €uros.

<sup>179</sup> On peut être surpris d'une telle interrogation de Paul Léautaud en 1948.

connu<sup>180</sup> dont il me disait : « Il est venu d'Indochine pour diriger le Mercure comme Petit Jean d'Amiens pour se faire suisse<sup>181</sup> », et les nouveaux seigneurs de la rue de Condé, qui tiennent à lui parce qu'il est devenu une « vedette », ne lui ayant pas tenu rigueur de son incartade, au premier *psst'* qu'ils lui ont fait, il est accouru à plat ventre et a de nouveau collaboré à ce recueil qui n'a plus de commun que le titre avec la libre revue qui, un demi-siècle durant, de 1890 à 1940, honora et illustra les lettres françaises.

Je ne répondis rien à M. Martin. Il me pria de lui remettre mon manuscrit, le feuilleta et me dit : « Il est assez bien, votre article. Je le publierai, si Jaloux ne tient pas à parler du livre de Léautaud ». Je m'étonnai qu'il revint sur sa parole. Par égard pour le critique littéraire de son journal, il lui fallait, me dit-il, agir ainsi. « Où faut-il vous écrire ? », me demanda-t-il. — « Au Mercure de France ». Il sursauta. « Vous y allez quelquefois ? ». « Presque tous les jours ».

Je ne reçus pas le mot qu'il m'avait promis, et ce fut sans en avoir été informé que je vis mon article inséré dans les *Nouvelles Littéraires* du 20 novembre 1926. Jaloux qui pensait à l'Académie, qui faisait des bassesses pour en être et ne se souciait pas de s'aliéner Robert de Flers, qui en était, et

<sup>180</sup> Samuel Silvestre de Sacy (1905-1975) est le petit-fils de l'orientaliste Ustazade Silvestre de Sacy (1801-1869), conservateur de la bibliothèque Mazarine en 1836 et académicien en 1854. Samuel a publié quelques compte-rendus dans *La NRF* avant d'être nommé administrateur des services civils en Indochine et adjoint du gouverneur général jusqu'au début de l'été 1946. Spécialiste de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle et plus particulièrement de Balzac, il a aussi publié des ouvrages de Flaubert et de Stendhal. On lui doit l'édition du volume II en Pléiade des *Propos d'Alain* (1970) dont il a été l'élève en classe de khâgne au lycée Henri IV.

<sup>181</sup> Le portier Petit Jean prononce les premiers vers des *Plaideurs* : « Ma foi, sur l'avenir, bien fou qui se fiera. / Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera. / Un juge, l'an passé, me prit à son service, / Il m'avait fait venir d'Amiens pour être Suisse. »

qui était fort malmené dans le *Théâtre de Maurice Boissard*, avait préféré, pour ne pas se compromettre, parler plutôt de la correspondance de Jacques Rivière et Alain Fournier. Je fus fort contrarié en relisant mon article sous forme de feuilleton de constater que M. Martin (du Gard) s'était permis de mutiler mon texte. Un mois plus tard, j'eus de nouveau à faire à lui. Je remets le récit de cette seconde entrevue qui fut à la fois orageuse et bouffonne au jour où je conterai mes souvenirs sur Eugène Montfort<sup>182</sup>. Je dirai seulement que je ne laissai pas échapper cette occasion de lui reprocher ses coups de ciseaux opportunistes. Il en fut piqué et me répondit sur un ton monté qu'il ne pouvait tout de même pas se brouiller à cause de moi avec ses amis — et il ajouta : « Nous ne sommes pas des voyous ! ». M. Léautaud a eu l'impression que je « crevais d'envie » d'écrire dans les *Nouvelles Littéraires*<sup>183</sup>. Il s'est grossièrement abusé. Il ne tenait qu'à moi d'y poursuivre ma collaboration, en dépit des

<sup>182</sup> Eugène Montfort (1877-1936), créateur du mouvement littéraire « Naturiste », fondateur de la revue *Les Marges*, éditeur historique, le 15 novembre 1908, du premier « premier numéro » (il y en aura un second) de *La Nouvelle revue française*. Un portrait d'Eugène Montfort sera dressé par PL qui s'est rendu chez lui, rue Chaptal, le 28 septembre 1908. Un autre portrait en sera dressé par André Billy dans *La Terrasse du Luxembourg*, pages 297-298. Pour les circonstances particulières de la mort d'Eugène Montfort, voir au 13 décembre 1936. Ces « souvenirs sur Eugène Montfort » ne figurent pas dans la liste des œuvres d'Auriant donnée par la BNF.

<sup>183</sup> Dans le *Journal littéraire* PL aborde cette affaire des *Nouvelles littéraires* assez longuement (du huit octobre au neuf novembre 1926) et écrit notamment, le quatre novembre : « Au fond, Auriant crève d'envie d'écrire dans les *Nouvelles*. Bellot, qui m'a dit cela il y a deux ou trois jours, a vu juste. Auriant me l'a laissé voir tantôt, après le récit de son entrevue avec Martin du Gard, en me disant : "Vous comprenez, ce sera très bon pour moi, d'avoir cet article dans les *Nouvelles*. Cela me sortira des revues d'érudition." » Ce texte a été reproduit dans le numéro 59 de *La Table ronde*, objet de la note 161, page 84.

choses plus que désobligeantes que j'avais été enchanté de lancer à la face de M. Maurice Martin (du Gard), de la part de Montfort. Mon premier essai m'avait suffi. Un journal, une revue où je ne me sens pas absolument libre ne sont pas faits pour moi.

## Jean Royère

Quatre années passèrent. Je collaborais régulièrement au *Manuscrit autographe*<sup>184</sup>. M. Léautaud a trouvé drôle d'allonger, en passant, un coup de patte à Jean Royère<sup>185</sup> qui est un poète de grand talent, un excellent prosateur, et de plus, ce qui rend sa figure encore plus sympathique, un original. C'est sous ce dernier aspect qu'il se révéla d'abord à moi. Il venait de publier dans le *Manuscrit autographe*, dont le libraire A. Blaizot lui avait confié la direction, une fort belle glose sur un inédit de Flaubert, qu'il avait intitulée *La Courtisane amoureuse* et qu'il avait pris pour un poème en prose, alors que ce n'était qu'une satire amicale décochée Maxime Du Camp par son compagnon de voyage. Je propo-

<sup>184</sup> *Le Manuscrit Autographe* « Revue paraissant tous les deux mois » chez Auguste Blaizot, 21, boulevard Haussmann, sous la direction de Jean Royère. Cette revue est parue de 1926 à 1933 sur 44 numéros, depuis janvier 1926. *Journal littéraire* au 20 juillet 1928 : « Auriant me dit ce matin que Royère, qu'il a vu hier, lui a dit le plus grand bien de moi comme écrivain, caractère et talent, et qu'il serait très heureux d'avoir quelque chose de moi, ce que je voudrais, pour le *Manuscrit autographe*, la revue qu'il fait chez Blaizot. »

<sup>185</sup> Paul Léautaud à une excellente raison d'en vouloir à Jean Royère (1871-1956), qui l'avait accusé publiquement (*Journal littéraire* au vingt janvier 1909) et surtout fautivement d'avoir, dans les *Poètes d'aujourd'hui*, attribué à Vielé-Griffin un poème d'Émile Verhaeren. Dans le *Mercure* suivant, daté du premier février (page 572), Paul Léautaud rétablit les faits mais il gardera sa vie durant une dent contre Jean Royère. Il se trouve qu'à l'époque Auriant était âgé de quatorze ans.

sai à Dumur une mise au point pour les « notes et documents littéraires » du Mercure de France. « Pourquoi ne l'écririez-vous pas pour le *Manuscrit autographe ?* », me dit-il. « Allez voir Royère, c'est un homme charmant, il vous publiera ça ». J'allai voir Royère à l'Hôtel de ville où il tenait l'emploi de Directeur des Bibliothèques municipales de la Ville de Paris. Son bureau, tout petit et qui manquait de luxe et même de confort, était sous les toits, près du ciel. De sa fenêtre qui prenait jour sur la place Lobau, on découvrait une vue panoramique du dessus, si je puis dire, de Paris : des toits, des dômes à perte de vue, et, tout là-bas, au loin, je ne sais exactement où, des collines boisées qui verdoyaient à la belle saison. Tout autre eût été vexé de s'être trompé, lui, il ne demandait qu'à détromper les lecteurs de sa revue de l'interprétation qu'il leur avait donnée de cette fantaisie de Flaubert, et me pria de m'en charger. Depuis ce jour, tous les articles que je lui proposai, si longs fussent-ils, si étrangers à la littérature pure, concernant tantôt ce que la belle Olympe Audouard, qui se vantait de les avoir dévoilés, appelait les « Mystères de l'Égypte » contemporaine, tantôt les dames galantes du second Empire, il les accepta de confiance et les publia intégralement. L'un d'eux me valut un petit succès dont je fus aussi aise que surpris. Il relatait la vie de M<sup>lle</sup> d'Antigny et avait dû, vu sa longueur, passer en deux fois. Comme le numéro où devait figurer la première partie se trouvait très en retard, Royère m'avait prié d'aller en corriger les épreuves à l'imprimerie Frazier-Soye, rue du Montparnasse. Pendant que j'étais occupé à redresser les coquilles, je vis s'avancer vers moi quelques-unes des femmes employées à la composition, qui m'exprimèrent en termes touchants le plaisir qu'elles avaient pris à lire l'histoire de M<sup>lle</sup> d'Antigny et leur impatience d'apprendre comment avait fini cette très charmante diva des opérettes d'Hervé, autrement originales et mélodieuses que celles d'Offenbach, plus

balourd et « ritournelle » à lui tout seul que les trois Strauss, de Vienne. Leur intérêt me flatta d'autant plus que j'étais loin de me douter que ce que j'écrivais pour mon seul plaisir pouvait émouvoir des personnes du peuple, de ce malheureux peuple, que les traquants de feuilles publiques s'évertuent à abrutir, en lui servant, pour quelque 15 francs (ou sols), après les indigestes tartines de Paul Reboux, d'un nommé Pierre Nezeloff et d'une dame Lucie Decaux, des comprimés de causes criminelles ou d'histoires d'alcôves. Je retournai souvent à l'Hôtel de ville, l'ascenseur me déposait à la Bibliothèque, de là je grimpais jusqu'au bureau de Royère et me régalaïs, des heures durant, de sa conversation éblouissante, plus en fusées qu'à bâtons rompus. Il parlait comme il écrivait, atteignant, dans ses propos improvisés comme dans ses gloses et ses « frontons », au lyrisme avec l'extraordinaire agilité d'un clown de génie. En ses causeries familières, il déployait une verve truculente, jamais grossière, même lorsqu'il lui arrivait de dégonfler quelque bonze ou poète en baudruche, qu'il traitait plaisamment de « trou du cul ». Sa ressemblance avec Cézanne était d'autant plus remarquable qu'il est, si je ne m'abuse, comme ce peintre, natif d'Aix. Foncièrement bon, très simple, très brave homme, il était aussi très serviable. Banville l'eût aimé, à la fois comme poète et comme homme. Il m'avait pris en sympathie et quand Blaizot se lassa de faire les frais d'une revue qui, comme toutes les publications qui en valent vraiment la peine, n'intéressait pas les prétendus amateurs de littérature, il me recommanda à Georges Normandy qui, depuis peu, avait transformé l'*Esprit français* hebdomadaire en une revue mensuelle et qui me confia la rubrique des essais. C'était en 1930. Par un heureux hasard, la maison Flammarion, représentée par ses directeurs les frères Max et Alex Fisher, afin de le flatter et s'assurer sa complaisance pour leurs productions, venaient d'éditer les chroniques drama-

tiques que M. Maurice Martin (du Gard) avait insérées dans son propre journal et qu'il avait rassemblées, plus pour le profit immédiat qu'elles devaient lui rapporter que pour l'intérêt qu'elles représentaient, sous le titre *Carte Rouge*<sup>186</sup>. J'inaugurai, dans le numéro du 10 décembre de l'*Esprit français*, ma chronique en consacrant à son bouquin un compte rendu qui fut vite rédigé. Je mis en parallèle les passages de mon article sur le *Théâtre de Maurice Boissard* et le texte tripatoillé par le directeur des *Nouvelles Littéraires*.

« En châtrant ce texte, M. Maurice Martin (du Gard) avait, du même coup, censuré Léautaud, naguère critique dramatique à son journal, écrivais-je en conclusion. M. Maurice Martin (du Gard) donne à ses collaborateurs toute licence, sauf contre les auteurs vivants avec qui il entretient commerce d'affaires ou d'amitié. Ils peuvent s'exprimer librement et hardiment sur les morts, dire leurs vérités à feu Hervieu, Capus et Bataille, mais il leur est interdit de désoblicher les marquis de Flers, quand ils sont de ce monde et du *Figaro*, MM. Bernstein, Claudel, « de » Croisset, Jules Romains, etc. Voilà de quelle singulière façon M. Maurice Martin (du Gard) entend la critique en général et celle du théâtre en particulier. Quoiqu'il s'en vante, jamais il ne se donne carte blanche, et s'il ne paie pas de taxe au contrôle, il acquitte allègrement, dans ses feuillets hebdomadaires, le lourd tribut que lui imposent ses obligations mondaines ».

Tels furent mes démêlés avec M. Maurice Martin (du Gard) qui, depuis ces temps lointains, n'a pas réussi à se créer une personnalité, ni en littérature, ni en politique, ni en quoi que ce soit, et qui faute de mieux, est bien content

---

<sup>186</sup> Maurice Martin du Gard, *Carte rouge — le théâtre et la vie*, Flammarion été 1930, 283 pages.

qu'on le confonde parfois avec l'auteur des *Thibault* qui est plutôt embêté par ce fâcheux homonyme<sup>187</sup>.

M. Léautaud eût je crois davantage amusé ses fanatiques dévots s'il leur avait conté l'histoire de certain *Salon littéraire* qui parut en feuilleton dans le journal de M. Maurice Martin (du Gard) et qui fit, quinze jours durant, un bruit énorme et beaucoup pour la réputation de son auteur<sup>188</sup>. Comme j'y ai joué un rôle important, je n'eusse pas été fâché de voir si M. Léautaud a rapporté les choses aussi exactement qu'elles se sont passées. J'ai idée qu'il doit y avoir une lacune à cet égard dans son journal « littéraire ». À tout hasard, je vais m'employer à la combler.

### **Madame Aurel et Alfred Mortier**

Je viens de relire ces pages, recueillies dans *Passe-Temps*<sup>189</sup>, et auxquelles j'ai collaboré. À l'époque, elles m'avaient paru drôles. Elles ont vieilli, plus encore que M. Léautaud. La satire en est trop grosse, le « scénario » d'une invention banale s'apparente aux plus éculées pantalonnades de M. Mouézy-Eon<sup>190</sup>.

M. Léautaud, ou Maurice Boissard, commençait par dire qu'ayant à écrire une chronique dramatique et n'étant pas

<sup>187</sup> Roger Martin du Gard (1881-1958), écrivain, prix Nobel de littérature en 1937. Son œuvre majeure en huit épisodes, *Les Thibault*, sera publiée de 1922 à 1940 à la NRF. Maurice Martin du Gard est son petit-cousin.

<sup>188</sup> *Les Nouvelles littéraires* du 28 avril 1923, page cinq.

<sup>189</sup> Mercure de France, volume paru le huit février 1929.

<sup>190</sup> André Mouézy-Éon (1880-1967) est devenu célèbre à 23 ans grâce à son vaudeville militaire du théâtre Déjazet, *Tire au flanc*, écrit (il fallait bien être deux) en collaboration avec son ainé André Sylvane (1851-1932) et objet de plusieurs adaptations cinématographiques. Après la première guerre mondiale, André Mouézy-Éon s'est intéressé à l'opérette, ce qui nous a valu des chefs-d'œuvre tels que *La Marraine de l'Escouade* ou *La Margoton du bataillon* que l'on peut regretter de ne pas avoir vues.

allé au théâtre depuis des semaines, il ne savait comment s'y prendre — bien qu'il fût passé maître en l'art de parler de lui à propos de tout et de rien — quand un ami le tira d'embarras en lui parlant d'un salon littéraire qu'il fréquentait et qui jouissait d'une certaine réputation auprès d'une cinquantaine de personnes à Paris<sup>191</sup>. Cet ami que la Providence à laquelle M. Léautaud ne croit pas, ce dont je ne le blâmerai pas, lui dépêchait si opportunément, poussa l'obligeance jusqu'à se dessaisir en sa faveur de son carton d'invité. Ne tenant pas à passer pour un habitué de ces « folâtres réunions », il s'en fut trouver un autre ami, un ami de jeunesse celui-là, coiffeur de son état, qui se chargea de le rendre méconnaissable à l'aide d'une barbe postiche qu'il se fixa incontinent sur son visage et qui transforma si complètement son aspect qu'en se regardant dans les glaces des boutiques il avait peine à se reconnaître. Pour qu'il en fût ainsi, il eût fallu que Maurice Boissard eût du même coup modifié son uniforme et changé sa voix. Mais je serai « bon public », comme l'était celui de Déjazet. De la sorte métamorphosé, M. Léautaud s'inventa un état civil, ne trouva rien de mieux que ceci : Célestin Beaubinet, d'Orléans, de passage à Paris, hôtel des Bons-Enfants, rue du même nom. Grâce à son déguisement, et à ce faux nom qui se mariait si bien à sa fausse barbe, il put tromper la vigilance sourcilleuse de la maîtresse de céans, assister incognito à la séance, observer tout ce qui se passait dans le salon de M<sup>me</sup> de Paladines<sup>192</sup>, entendre tout ce qui s'y débitait, et publier

---

<sup>191</sup> Chronique du 28 avril déjà citée : « Un ami m'a tiré d'affaire en me parlant d'un salon littéraire qu'il fréquente et qui a d'ailleurs une certaine réputation chez une cinquantaine de personnes à Paris. Il m'a offert le moyen d'y entrer, en mettant à ma disposition son carton d'invité. »

<sup>192</sup> Madame de Paladines est le surnom que PL donne à Aurel.

un reportage humoristique si précis qu'on ne douta point qu'il s'y fût réellement faufilé.

M. Léautaud ne s'y fût pas risqué, même sous son déguisement de mi-Carême M<sup>me</sup> Aurel eût reconnu Maurice Boissard.

C'est moi qui suis allé rue du Printemps en ses lieu et place, qui n'avais jamais mis jusque-là les pieds dans un salon littéraire ou non, et qui ne les ai jamais remis depuis. Je collaborais aussi en ce temps-là au *Monde Nouveau*<sup>193</sup>, le si mal nommé, dont le directeur était un Hollandais, quelque peu volant, le rédacteur en chef Gustave-Louis Tautain, disciple de Paul Adam et de Péladan, qui avait beaucoup de succès auprès des femmes, mais n'en eut aucun en littérature, et le secrétaire un jeune Genevois<sup>194</sup> qui se disait philosophe, le croyait mais l'était si peu qu'il ne tarda pas à préférer les spéculations de librairie à celles de la métaphysique — et n'eut pas à s'en féliciter. Ce fut ce dernier qui, je ne sais pourquoi, m'envoya un jour un carton. Je connaissais vaguement M<sup>me</sup> Aurel, de nom, je n'avais pas lu une ligne d'elle, et je ne me fusse pas soucié de faire sa connaissance si M. Léautaud ne m'y avait fortement engagé pour son propre compte, me recommandant d'ouvrir tous grands mes yeux et mes oreilles, d'observer soigneusement les êtres et les choses, de noter jusque dans leurs plus petits détails tout ce qui se passerait dans cette séance et de lui en faire par écrit un rapport exact. Je ne demandai pas à M. Léautaud pour quelle raison il s'intéressait tant à M<sup>me</sup> Aurel qui, quant à elle, ne s'occupait pas de lui. Je le savais. Cinq ans aupara-

<sup>193</sup> Il y a eu plusieurs revues portant ce titre, au moins quatre. Celle évoquée par Auriant a paru de 1919 à 1933. Le « hollandais quelque peu volant » cité à la ligne suivante est Ebed Van Der Vlugt.

<sup>194</sup> Adrien Le Corbeau (Radu Baltag, 1886-1932) était roumain. Il est arrivé à Paris en 1910. Il a utilisé plusieurs pseudonymes dont celui de Rudolf Bernhardt, ce qui lui permettait de conserver ses initiales.

vant, à propos d'une conférence qu'elle avait faite à l'Odéon sur Guillaume Apollinaire, il l'avait prise à partie dans une de ses chroniques du *Mercure de France*<sup>195</sup>. « Mme Aurel s'est fait une petite réputation, écrivait-il, auprès de cinq ou six personnes, grâce à quelques effets de syntaxe dont elle est d'ailleurs sûrement innocente. La guerre l'aurait sans doute fait oublier complètement s'il ne lui était venu, à cette occasion, une idée que je crois bien qu'elle qualifia elle-même de génie. Cette idée fut d'organiser chez elle de petites séances littéraires commémoratives des jeunes écrivains morts comme soldats. On était là une douzaine. L'un faisait un petit discours sur le mort, l'autre récitait ou lisait des fragments de son œuvre. Tout le monde était ravi et le seul qui eût pu protester ne disait rien pour la bonne raison qu'en cette matière comme en tout autre il n'avait plus voix au chapitre. Ces petites cérémonies, qui donnaient à son salon un petit air de cimetière, ont ajouté momentanément un certain éclat à la réputation de M<sup>me</sup> Aurel, en lui méritant, dans l'intimité, de la part de ses admirateurs, ce surnom délicieux : La Mère La Chaise. » Ce surnom-là était manifestement de l'invention de M. Léautaud. M<sup>me</sup> Aurel riposta<sup>196</sup>. Un an plus tard Maurice Boissard récidiva<sup>197</sup>. Elle n'était pas de taille à lui tenir tête, et toutefois elle rappela, au cours de

<sup>195</sup> *Mercure du seize août 1919.*

<sup>196</sup> Dans les « Échos » du *Mercure* du 16 septembre 1919, pages 378-379 : « Jusqu'ici, je me refusais à croire à la furieuse jalousie que soulevait, me disait-on, ce que mes ennemis appellent « mon salon », et que j'appelle mon boulet. Je leur offre, s'ils veulent, mon armée de poètes et on verra si elle est commode à mener ! »

<sup>197</sup> Dans sa chronique du *Mercure* du premier mai 1920 à propos de *L'Œuvre des athlètes*, comédie en quatre actes de Georges Duhamel où Aurel est caricaturée en Cathos : « Cathos a ses jeudis, son salon, son « boulet », comme elle dit, son « armée de poètes », au milieu desquels elle esthétise et raffine, joignant le pathos à la vulgarité... »

cette polémique, que l'auteur d'*Alcools* ne désignait jamais M. Léautaud que sous le nom d'un animal visqueux, pustuleux et bavant<sup>198</sup>. Ce trait-là, M<sup>me</sup> Aurel ne l'avait pas inventé, comme M. Léautaud avait fait de celui qu'il lui avait décoché, elle l'avait sûrement cueilli sur les lèvres d'Apollinaire. Quoi qu'il en soit, après lui avoir répondu que cet animal-là était utile à l'agriculture, M. Léautaud se tint coi. Mais il ne lui pardonna pas d'avoir rappelé comment son « cher » Apollinaire se le figurait. Je ne répéterai pas ce que je vis et j'entendis ce jeudi-là chez M<sup>me</sup> Aurel, et qui se retrouve, à très peu de choses près, fidèlement reproduit dans *Un Salon Littéraire*. J'y ai reconnu, en le relisant, toutes mes impressions et jusqu'à mes phrases. La description de l'hôtel de la rue du Printemps, le portrait de M<sup>me</sup> de Paladines, le détail de sa coiffure, de sa toilette, ses attitudes, ses mines et ses mots, ses invités et leur comportement, le rôle d'Alfred Maçon, le poème qu'il récita dont je résentai le sens et retins le dernier vers que cite Maurice Boissard, la question que posa M<sup>me</sup> de Paladines et l'exécution qu'elle fit de sa rivale, tout cela est sorti de mon observation personnelle et de ma plume, mais je me défends d'avoir dénombré parmi les assistants un nègre *crépu* et *sombre*, lequel « nègre » était d'ailleurs un Haïtien, du nom de Lucien Morpeau. Autour du canevas que je lui fournis M. Léautaud plaqua ses emberlificotements égrillards et d'assez communes plaisanteries.

M. Léautaud avait satisfait sa vieille rancune et sa joie mauvaise fut d'autant plus à son comble que M<sup>me</sup>

<sup>198</sup> Dans les « Échos » du *Mercure* du premier juin 1920 page 575 : « Je me plains d'avoir à répondre. Mais je vous plains d'avoir à lire — et souvent — l'homme qu'Apollinaire appelait, suivant l'heure, le Cataplasme ou le Crapaud, etc. »

de Paladines et Alfred Maçon<sup>199</sup> réagirent maladroitemen t. Pour répondre à leur détracteur systématique, ils fondèrent un journal, le *Courrier Littéraire*, qui n'eut qu'un seul numéro et de lecteurs que les 3 000, d'après le compte de M. Mortier, habitués de leur salon, « esprits essentiels et curieux » tels que MM. Jean Paulhan, tout petit sire alors et qui ne rêvait pas de régenter la N.R.F., Arnyvelde<sup>200</sup>, Giraudoux, Alfred de Tarde<sup>201</sup>, etc., etc. Les deux époux littéraires se partagèrent la tâche, chacun posté à l'une et l'autre extrémité de la première page. L'article d'Alfred Mortier s'intitulait : Un coup de balai, s.v.p. et débutait ainsi :

« Connaissez-vous Maurice Boissard, de son vrai nom Paul Léautaud ? Non ? Je vous en félicite, car jamais visage n'exprima plus exactement l'âme immonde qu'il porte en lui. Notre cher et regretté Guillaume Apollinaire l'appelait *le Crapaud*, et cela dit tout. Boissard appartient à cette écume de la littérature qu'on trouve dans toutes les grandes capitales et qui déshonorent notre profession ; c'est parmi ces apaches de plume que se recrutent les maîtres chanteurs, les diffamateurs, les salisseurs de tout ce qui est propre, noble et beau... » La diatribe se poursuivait, sur ce ton, plus ou moins soutenu, une colonne et demie durant. Je n'étais pas oublié non plus, bien qu'Alfred Maçon ignorât qui avait

<sup>199</sup> Alfred Maçon est le surnom donné par Maurice Boissard à Alfred Mortier, second mari d'Aurel. Alfred Mortier (Alfred Mortje, 1865-1937), journaliste, poète, auteur dramatique et critique, né en Allemagne de père hollandais, naturalisé français en 1890.

<sup>200</sup> André Arnyvelde (André Lévy, 1881-1942 en déportation), journaliste, auteur dramatique et romancier, mari (en 1912) d'Henriette Sauret, égratignée dans la chronique du seize mars 1914. André Arnyvelde est l'auteur de *La Courtisane*, comédie en cinq actes représentée à la Comédie-Française le 16 octobre 1906.

<sup>201</sup> Alfred de Tarde (1880-1925, à 45 ans), économiste et précurseur de la méthode du sondage, journaliste et écrivain, a parfois utilisé le pseudonyme d'Agathon.

si bien renseigné M. Léautaud et qu'il s'imaginât que c'était quelqu'un des « tout jeunes poètes » ou un de ces auteurs dramatiques « qui lèvent un voile », et qu'on avait oublié de « fêter » dans son salon.

« Que penser de celui qui l'a *documenté* ? » s'écriait-il, « de ce “gentleman” qui est venu chez moi, y a reçu l'hospitalité la main tendue avec confiance, l'accueil gracieux d'une femme et qui, une fois sorti d'une maison généreuse à (sic) tous les artistes, va faire avec Boissard la cuisine de ses petites vilenies ?... »

Rien que du mal, j'en conviens, si j'eusse été un ami de M<sup>me</sup> et M. Aurel, un pilier de leur salon, un familier de leurs *jeudis*, un de leurs trois mille obligés enfin, mais je n'étais qu'un passant, qu'un curieux, — et ce qu'on pouvait penser de moi, c'est ce qu'on eût pensé d'un voyageur revenu d'une contrée étrange avec une relation véridique.

La mienne devait l'être assurément puisqu'elle avait eu pour effet de révolutionner pendant une semaine la pétau-dièrerie de la rue du Printemps et d'exaspérer M<sup>me</sup> Aurel et M. Mortier. Je n'ai jamais assisté à une tragédie de ce dernier, mais j'incline à penser que, comme dans toute tragédie qui se respecte, ses héros s'invectivent copieusement quoiqu'en termes de bonne compagnie. Ailleurs que sur la scène et autrement qu'en alexandrins, même dans l'unique numéro de son propre journal, l'auteur de *Sylla*<sup>202</sup> écrivait bourgeoisement et prosaïquement. Il n'avait pas l'étoffe d'un polémiste, mais si sa plume était faible, ses bras, en dépit de son âge, étaient robustes et il le fit bien voir à M. Léautaud.

---

<sup>202</sup> Alfred Mortier, *Sylla*, tragédie en quatre actes en vers. La pièce, lors de sa création à l'Odéon en 1913 a été chroniquée par Maurice Boissard dans le *Mercure* du seize février. MB dit beaucoup de bien de l'auteur, moins de la pièce. Le texte en est paru au *Mercure de France* la même année (240 pages, ce qui est beaucoup pour du théâtre).

Peu après, l'ayant avisé un soir à une représentation du Théâtre de l'Œuvre, il le chercha à travers la foule à l'entr'acte<sup>203</sup>, l'aperçut qui sortait, calme en apparence, au fond guère rassuré car il l'avait lui-même aperçu, le suivit et l'ayant rejoint, le coinça contre le mur de la cité Monthiers, le traita verbalement à peu près comme il l'avait fait dans son *Courrier Littéraire* et le secoua rudement. S'il n'alla pas plus loin, s'il ne céda pas à sa colère, c'est que cet auteur tragique répugnait aux brutalités. M. Léautaud, qui était devenu blême, en fut quitte pour la frousse. Ce ne fut pas la seule ni la dernière fois qu'il eût à affronter le ressentiment de ceux dont il avait médit. M. Émile Henriot qui, depuis que M. Léautaud a été sacré grand écrivain a changé d'opinion sur lui, qui n'a jamais cité son nom avant sa consécration

---

<sup>203</sup> Dans le *Journal littéraire* à la date du 24 mai 1923, Paul Léautaud indique que cette action s'est déroulée alors qu'il arrivait au théâtre ; « J'ai donc terminé mon travail du Mercure avant d'aller déjeuner et je suis allé à l'Œuvre, où j'avais donné rendez-vous à Auriant, pour occuper la seconde place de mon service. Je descends d'autobus rue de Clichy [...] à 2 heures et demie, et je me dirige vers l'entrée de l'Œuvre. Je vois sur la porte Alfred Mortier, en train de fumer une cigarette. J'étais sur le trottoir opposé. Je traverse et je m'engage sous la voûte d'entrée. Mortier était entré aussitôt devant moi et je marchais presque à son côté. Arrivés tous les deux dans la cour de l'immeuble, il se retourne, se précipite sur moi, un bras levé... » À l'entr'acte en effet on peut lire : « À un entr'acte, j'ai abordé M<sup>me</sup> Robert Mortier. Je lui ai dit : "Je vous paie des guignes, Madame, si vous trouvez seulement deux personnes pour être de votre avis que j'ai insulté une femme". » Madame Robert Mortier est belle-sœur d'Alfred Mortier.

radiophonique<sup>204</sup>, et le range parmi les maîtres mémorialistes, ou comme il dit d'après une demoiselle Leleu, « diaristes », M. Émile Henriot, à qui la célébrité comme elle se fabrique maintenant en impose, et qui a pardonné à M. Léautaud son offense, mécontent d'un trait assez vif le concernant glissé dans le croquis de la réception de Charles Maurras à l'Académie française<sup>205-206</sup>, vue du plein air, que nous suivîmes, M. Léautaud et moi, assis sur les marches de l'Institut, accoudés aux lions de bronze qui ne faisaient de mal à personne, pas même aux candidats, et qu'on a eu la

<sup>204</sup> Ça peut se comprendre, Émile Henriot étant fâché après que PL ait écrit, en mars 1927 dans *Vient de paraître* « Les gens qui font des livres avec des livres [...] en les démarquant, ou même en les copiant presque mot pour mot, comme y excelle M. Émile Henriot, ont beau passer, à peu de frais, pour des écrivains, et récolter honneurs et considération. Ce n'est pas loin, pour moi, d'équivaloir à zéro. »

<sup>205</sup> Charles Maurras a été élu à l'Académie française le neuf juin 1938 et reçu par Henry Bordeaux le huit juin 1939. Le « croquis » de Paul Léautaud a été supprimé de l'édition papier du *Journal*. Dans une lettre à Jean Paulhan datée du neuf juin à propos de ce texte, nous lisons « Mon cher Paulhan, / Je suis allé hier voir — du dehors — la réception Charles Maurras. J'ai écrit cela le soir dans mon *Journal*. Voulez-vous que je vous le donne, pour *l'Air du mois* de votre prochain numéro ? La valeur d'une page. / [...]. Si c'est *oui*, je recopierai ce soir et vous l'enverrai. ». Ce texte a été repris dans *Passe-Temps II* sous le titre « Une réception académique et quelques propos ». Nous pouvons aussi le lire dans *La NRF* du premier juillet, page 158, en ouverture de « *L'Air du mois* » sous le titre « Réception à l'Académie ». Ce texte a ensuite été repris dans *Passe-Temps II* mais avec le titre « Une réception académique et quelques propos »

<sup>206</sup> La phrase de Paul Léautaud est la suivante : « Nous avons vu sortir également Émile Henriot, en conversation avec une dame. Il s'est arrêté un moment. Il avait un visage si charmant dans sa jeunesse ! Aujourd'hui, de profil, une certaine expression de rapace. Son genre littéraire écrivain avec les travaux des autres. C'est un genre qui mène à l'Académie aujourd'hui. »

fâcheuse idée d'enlever<sup>207</sup>, vint, au Mercure de France, escorté d'un cardiologue de ses amis qui a pris pour violon d'Ingres l'infortuné Prosper Mérimée, lui reprocha son écrit et lui jeta au travers du visage la *N.R.F.*, lui disant que s'il n'eut eu à faire à un vieillard, il ne s'en fût pas tenu là. Effondré dans son fauteuil, le dos tourné à son portrait par Rouveyre qui semblait se divertir de cette scène pénible, M. Léautaud ne pipa mot<sup>208</sup>. Ce sont là les inconvénients de l'état de pamphlétaire, — les risques du métier comme on dit aujourd'hui, où les risques sont très limités, les intéressés préférant s'adresser aux tribunaux pour réclamer, théoriquement, un, deux ou cinq millions à leurs « diffamateurs ». Au XVIII<sup>e</sup> siècle il n'en allait pas ainsi et M. Léautaud, qui eût tant aimé vivre au temps du neveu de Rameau, eût eu l'échine souvent caressée par le bâton.

M. Léautaud a aussi régalé ses lecteurs de la *Table ronde* de ses amours avec son avant-dernière maîtresse, celle qu'à

<sup>207</sup> Il y avait à l'origine une fontaine édifiée au début du XIX<sup>e</sup> siècle par Antoine Vaudoyer, comprenant quatre lionnes en fonte de fer (et non de bronze). Mais cette fontaine étant évidemment fréquentée par les habitants du quartier — c'est même dans ce but qu'elle avait été créée — la nuisance devenait peu supportable pour les académiciens, contrariés par les commérages des matrones et des porteurs d'eau. La fontaine fut donc déposée en 1865. Les lionnes ont alors été disposées deux par deux sur des socles de part et d'autre des marches conduisant aux colonnes du bâtiment central. C'est donc là que se tenaient Paul Léautaud, Auriant et Georgette, l'amie de longue date de PL. Ces lionnes seront déposées à leur tour en 1950 et rachetées par la ville de Boulogne-Billancourt.

<sup>208</sup> Le récit de cet incident a été relaté par Paul Léautaud dans son *Journal* à la date du quatre juillet 1939. PL précise « Auriant est arrivé un quart d'heure après. » puis « De mon côté, il m'est impossible d'avoir des réactions violentes. Je ne me vois pas du tout me colletant avec qui que ce soit. J'écoute. Je regarde. Il n'y a que la tête qui marche. »

la « radio », dans ses entretiens avec M. Robert Mallet, il appelait si peu galamment le « Fléau ». Il s'est vanté d'avoir fait, en dépit de son âge, l'amour avec elle trois fois par semaine. C'est sans doute le sirop phosphoxyl<sup>209</sup> dont il faisait une grande consommation qui galvanisait ainsi ses sens fourbus et le rendait d'humeur si gaillarde. Je ne saurais dire si c'est l'amour de l'amour ou l'amour des chats qui avait attaché à M. Léautaud cette dame qui m'a paru de celles dont on dit qu'elles ont conservé de beaux restes. Je l'ai aperçue quelquefois au Mercure de France où elle venait parler de ce qui les intéressait tous deux le plus au monde : leurs chats et leurs chiens. Après son départ une odeur de pipi de chat, dont ses vêtements étaient imprégnés, flottait dans la pièce où se tenait M. Léautaud et qui sentait le renfermé et la fumée du Caporal ordinaire qu'il roulait en cigarettes.

Bien qu'il ne soit pas du Midi, qu'il ait même horreur des gens de là-bas, qu'il ne connaît que d'après la réputation que leur ont faite certains plaisantins, M. Léautaud, sous le rapport des prouesses amoureuses, rendrait des points à Tartarin lui-même, si le fameux chasseur de lions et surtout de casquettes ne s'était montré si réservé sur ce chapitre.

En réalité, il n'y avait jamais été bien brillant, et il en convenait lui-même dans ses rares moments de sincérité. Il avait été un jeune homme sage — plus sage peut-être que le héros d'Henri de Régnier que la jeune veuve, sa jolie cousine déniaisa. Depuis que pareille aventure lui était arrivée, il

<sup>209</sup> Le phosphoxyl est un phosphore qui s'est aussi vendu sous le nom de Phosthénine, recommandé pour les états dépressifs, l'asthénie, la neurasthénie, le surmenage physique et intellectuel. « — Je vois que, chez vous, fit Cornélius avec un ton doctoral, le système nerveux est déprimé, largement déphosphoré ; vous prendrez du phosphoxyl, un remède merveilleux qui tonifie puissamment les cellules cérébrales... » Gustave Le Rouge, *Le Mystérieux docteur Cornélius*, IV<sup>e</sup> épisode : *Les Lords de la Main rouge*, chapitre trois : « L'Hallucination »

n'avait fait l'amour que très modérément. Sa vraie maîtresse, celle qu'il préférait à toutes les autres, à laquelle il était prêt à tout sacrifier, c'était la Littérature. Alors qu'il travaillait au *Petit Ami*, la pupille de son père, Georgette, étant venue à Paris et lui ayant écrit pour lui demander d'aller la voir et lui dire — il était en ce temps-là clerc de notaire — ce qu'il fallait faire pour obtenir le règlement de ses comptes, il s'était rendu à l'hôtel où elle était descendue, cité du Retiro<sup>210</sup>, lui avait deux heures durant expliqué la marche à suivre, après quoi, tirant sa montre, il s'était levé pour prendre congé. Se jetant à son cou, elle l'avait supplié de rester encore, et tout dans son attitude signifiait clairement qu'il n'avait qu'à la prendre, qu'elle s'offrait à lui. Mais il ne s'était laissé ni attendrir ni tenter. Il pensait au chapitre commencé de son roman qu'il avait interrompu pour venir la voir. Il la quitta sans regrets<sup>211</sup>. Les regrets vinrent plus tard, et il se traita de sot. C'est que son autre *maîtresse*<sup>212</sup> l'avait trahi.

Quand il s'était donné à *elle* et qu'il allait à la Comédie-Française, où, grâce au père Léautaud, il avait ses entrées, voyant toutes ces femmes belles, élégantes, parées comme pour l'amour, il sentait battre en lui l'âme passionnée de l'ambitieux Rastignac, et il leur disait, il se disait plutôt : « Attendez un peu que j'aie trente ans, et nous verrons ! » Il se voyait célèbre, comme Pierre Louÿs, séduisant, charmant

<sup>210</sup> Cette cité se trouve entre la Madeleine et la rue du faubourg Saint-Honoré. L'endroit était vaste encore, au début du XIX<sup>e</sup> siècle puisqu'il servait de remise pour les voitures hyppomobiles.

<sup>211</sup> Paul Léautaud est revenu de nombreuses fois sur cette soirée, comme le 21 avril 1930 : « Et le soir qu'elle me fit venir la voir chez elle, rue Saint-Honoré [...] et qu'à minuit, à mon départ, elle se jeta à mon cou me suppliant de rester, me disant qu'il y avait des années qu'elle attendait ce moment-là. Je partis. J'écrivais *Le Petit Ami*. Je ne voulais pas d'une histoire qui pourrait me déranger dans mon travail. »

<sup>212</sup> Blanche Blanc. En italiques dans le texte.

comme Jean de Tinan recherché pour son talent et son esprit. Il eut trente ans — et rien ne se réalisa de ce qu'il avait rêvé, puis 40, il ne lui restait guère d'illusion, puis 50, et maintenant qu'il n'était pas « arrivé », qu'il s'était fané, qu'il avait raté sa vie, qu'aucune de ces femmes qu'il avait désirées et défiées ne voudrait de lui, qu'il était devenu pour elles, plus encore que pour les contemporaines du commun un objet de dérision. À l'un de ses retours de Pornic, ayant perdu sa houpette — il avait pris l'habitude de se poudrer le visage, — il était allé au « Louvre » s'en acheter une autre. Lorsqu'il s'était présenté au rayon de parfumerie, il n'y avait qu'une vendeuse. En un clin d'œil — celui qu'elle lança à ses compagnes, — elles furent trois, qui, se poussant du coude, le regardaient comme un phénomène, la moquerie au coin de l'œil. Il en était si gêné, si intimidé que s'excusant de s'être trompé de rayon il était parti sans faire emplette, se demandant ce qui en lui avait provoqué l'hilarité de ces demoiselles, son visage fripé ou son accoutrement ? Il n'osa plus s'aventurer dans un grand magasin, ni entrer dans la crèmeerie de la rue de Buci où d'habitude il payait ses achats à l'étalage, le jour qu'on lui dit qu'il fallait désormais en acquitter le prix à la caisse : plutôt que d'affronter les regards de la « Belle Fermière » qui y trônait en personne, il laissa là ses œufs.

Il ne se consolait pas de vieillir, parce qu'il se disait qu'aucune femme ne voudrait plus de lui, qui n'avait pas renoncé à l'amour. Rue Dauphine, un motocycliste étant monté sur le trottoir, comme il s'était exclamé : « Alors, si on n'allait plus maintenant être tranquille sur les trottoirs ! », l'autre, se retournant, lui avait demandé : « Eh ben, mon vieux... ? ». Il avait baissé la tête, ce mot *vieux* l'avait horriblement blessé. « Qu'il est triste de vieillir, disait-il en se lamentant, quand on est resté jeune, malgré les années, de corps et d'esprit. » Dans la rue, des femmes le dévisageaient,

amusées par sa silhouette peu commune et cet air de rêverie triste qu'il affectionnait, mais il se méprenait sur l'intérêt qu'elles lui marquaient. Un après-midi qu'il sortait, rue du Regard, de chez son docteur<sup>213</sup>, qui, contre des « services de presse » du Mercure, lui refilait des flacons de phosphoxyl, qu'il fourrait dans son cabas, il croisa une « créature<sup>214</sup> ». Coiffée d'un béret basque, de mise modeste, le torse provocant sous le jersey, elle lui lança une œillade. Il se retourna. Elle l'avait dépassé, elle se retourna aussi et lui sourit. Un homme un tant soit peu au fait des rouerries des femmes eût compris ce que ce sourire voulait dire et poursuivi son chemin. Lui, il suivit celle qui l'avait levé, comme un collégien ou un michet qui se laisse raccrocher. De l'autre bord de la chaussée, elle se retourna encore. Il lui fit signe, ce qui ne lui était pas arrivé depuis vingt-cinq ans. Elle vint à sa rencontre et ils marchèrent côte à côte, lui un peu gêné, comme quelqu'un de honteux et qui n'ose pas se déclarer. Pour le mettre à l'aise, elle engagea la conversation la première, lui demanda, histoire de dire quelque chose, s'il était peintre. « Laissons ça », lui dit-il, « parlons plutôt de vous. » Elle lui dit qu'elle était Roumaine, qu'elle habitait boulevard Raspail, qu'elle avait vécu en ménage avec une amie et que, depuis qu'elle l'avait perdue, elle n'avait de goût pour rien, sauf pour la poésie, et elle lui récita quelques-uns de ses vers inédits qui lui parurent pleins d'une désespérance slave. Plus il la regardait, et plus l'inconnue lui paraissait belle, mais la beauté pour lui, plus gourmand que gourmet, consistant en appâts abondants, la grue exotique du boulevard Raspail devait ressembler plus à la poétesse Marie Krysinska<sup>215</sup> qui se vantait d'avoir découvert le vers libre, qu'à Sophie

<sup>213</sup> Jean Saltas, traducteur d'Alfred Jarry.

<sup>214</sup> Aida Pétrarian. Lire ce récit au cinq décembre 1929.

<sup>215</sup> Marie Krysińska de Léliva (1857-1908), poétesse d'origine polonoise.

Croizette<sup>216</sup>, du Théâtre-Français, aux belles épaules, au buste opulent, qui était son type, son idéal de femme. Il consola la muse éploreade, s'efforça de lui remonter le moral, lui disant qu'une femme aussi jeune qu'elle, ne devait pas se complaire dans la tristesse, mais avoir dans la tête d'autres idées. Elle s'était rendu compte qu'il n'y avait rien à tirer de ce passant qui lui demandait maintenant s'il ne lui serait pas possible de la rencontrer de nouveau. Pour s'en débarrasser, elle lui donna vaguement rendez-vous au Dôme, qui était son port d'attache. « Je vous avouerai », lui dit-il, « que je ne vais jamais dans ces endroits. » Au fait, comment ne s'en était-elle pas avisée, il n'avait pas la tête d'un habitué de ce café. Elle se reprit : « Oh ! j'y vais de temps à autre ». Décidément, c'était un drôle de bonhomme, non seulement timide, mais naïf, sûrement quelque provincial — Célestin Beaubinet, d'Orléans — de passage à Paris, pour affaires. Elle lui proposa d'aller chez elle, pensant qu'il serait moins godiche à son hôtel, promettant de lui lire de ses vers, qui ne lui avaient pas déplu, et de lui montrer sa peinture, car elle était aussi artiste-peintre, qui valait sa poésie. Elle lui donna son nom et son adresse et ils se quittèrent — elle, regrettant le temps perdu, lui de ne s'être pas montré plus hardi et de n'avoir pas su profiter de l'occasion. Il est vrai que Stendhal

<sup>216</sup> Sophie Alexandrine Croizette (1847-1901), premier prix du conservatoire en 1869, intègre la Comédie-Française immédiatement. Elle devient sociétaire en 1873 et prend sa retraite en 1882, à 36 ans, pour épouser le banquier Jacques Stern. Marie Dormoy, dans son *Introduction aux Lettres à ma mère*, raconte la découverte de M<sup>me</sup> Croizette par un jeune Paul, « n'ayant guère plus de trois ans », lors d'une des rares visites de sa mère : « On jouait *le Supplice d'une femme*, d'Émile de Girardin. M<sup>me</sup> Croizette y tenait le principal rôle et Léautaud n'oublia jamais l'instant où il la vit, assise sur un canapé, tenant auprès d'elle une petite fille vêtue d'une belle robe blanche. Cette première vision du théâtre compta plus que la première rencontre avec sa mère. »

ne fut pas toujours brillant, même avec des filles de bordel. La cristallisation chère à ce grand homme opérant, de plus en plus épris, M. Léautaud envoya à Aïda un petit mot prudemment signé de ses initiales, la priant de se trouver, tel jour, à cinq heures, à l'endroit même où ils s'étaient rencontrés. Au rendez-vous qu'il lui avait fixé, il fut seul à faire le pied de grue et au bout d'une demi-heure rentra rue de Condé déconfit, penaud, d'une tristesse navrante, d'une humeur massacrante. Aïda devint pour lui une obsession. Il se résolut à lui écrire de nouveau, sur du papier à en-tête du Mercure de France, pour lui reprocher de l'avoir mis au rancart et laissé se morfondre, signant cette fois : Paul Léautaud. Ne recevant aucune réponse, de plus en plus amoureux, il s'en fut déposer à l'hôtel de la Roumaine, sans doute pour qu'elle sût à qui elle avait à faire et quel maître il était en l'art d'aimer, un exemplaire de son *Passe-temps*, et il y mit un envoi signé : P.L. Enfin Aïda lui écrivit pour le remercier de son hommage et s'excuser en même temps de lui avoir posé un lapin et d'avoir, à son grand regret, laissé sa deuxième lettre sans réponse, ayant été dans l'impossibilité absolue de déchiffrer son nom. Elle n'offrait pas à son soupirant de le revoir, la lecture des professions de foi naïvement érotiques de *Passe-temps* ne l'ayant pas émoustillée apparemment, elle l'informait assez honnêtement qu'elle voulait bien lui consacrer un peu de son temps à condition que leur passe-temps se bornât à un simple et pur commerce d'amitié, que s'il espérait d'elle « autre chose », elle ne saurait y consentir, rien ni personne ne pouvant changer sa « nature » qui était d'une lesbienne ou, comme on disait au café du Dôme, d'une gougnotte, Elle lui promettait en terminant de lui écrire prochainement. Complètement « défrisé », ou dégrisé, ce pauvre M. Léautaud qui s'était couvert de ridicule et ne s'en était pas même aperçu, aveuglé par sa basse et vulgaire passionnette, reçut le coup de grâce le 4 ou 5 décembre, sous forme

d'un pneu, confié au bureau de la rue de Pontoise, et qui ne portait ni le nom ni l'adresse de l'expéditeur, lequel avait ses raisons pour dissimuler son identité. Le message comme la suscription était libellé en majuscules et ainsi conçu :

AIDA SE MOQUE DE VOUS. ELLE DIT QU'IL Y AURAIT UN CERTAIN COURAGE À ..... AVEC VOUS, NE VOUS LAISSEZ PAS TOURNER EN RIDICULE, VOUS QUI PORTEZ SUR LES AUTRES UN REGARD SI AIGU.

« Je considère celui qui m'a écrit ce mot pour un véritable ami », me disait M. Léautaud. « Qui sait quels abominables propos il a entendu tenir sur mon compte à cette créature pour qu'indigné, par solidarité d'homme il ait tenu à me mettre en garde contre elle. Si je le connaissais, je le remercierais. »

Il y avait autant d'inconscience que de fatuité dans le cas de M. Léautaud, qui avait été celui du baron Hulot<sup>217</sup>. Mais eût-il pratiqué davantage Balzac que Beyle que l'exemple du vieil amant de M<sup>me</sup> Marneffe ne lui eût servi de rien. Il se croyait Fabrice del Dongo<sup>218</sup>, et ne parvenait pas à s'expliquer le contraste entre les vrais sentiments de sa « conquête » du Bd Raspail et son comportement avec lui. M. Léautaud ne s'était-il donc jamais regardé dans un miroir, même en se rasant, le matin ? Ou bien la poudre de riz dont il s'enfarinait le museau avait-elle la vertu d'oblitérer ses rides ? Il n'était point besoin d'être grand connaisseur en femmes pour résoudre ce petit rébus, qui n'était qu'un lamentable quiproquo. Cette putain-là eût bien voulu de lui comme micheton, mais comme « petit ami », non, vraiment, c'eût été trop drôle, si ce n'eût été si peu ragoûtant — il est

<sup>217</sup> Personnage de *La Cousine Bette* qui finira ruiné par les « petites femmes », et notamment par Valérie Marneffe, citée plus bas par Auriant.

<sup>218</sup> Personnage de *La Chartreuse de Parme*.

vrai que d'autres ont bien voulu, par vanité, de son laissé pour compte.

Par une malice de la destinée ce n'est qu'à 80 ans passés que M. Léautaud a enfin connu la célébrité que toute sa vie durant il avait si ardemment désirée. La chance qui l'avait lanterné jusque-là combla d'un seul coup tous ses souhaits. Les snobinettes de la IV<sup>e</sup> République, qui ne valent pas leurs grand-mamans « fin de siècle » de la III<sup>e</sup> si généreusement décolletées, lui font les yeux doux et des avances dont il ne saurait profiter. Comme Faust, il vendrait d'autant plus volontiers son âme au diable, qu'il ne croit ni à l'une ni à l'autre. Il ne croit qu'à la réalité — qui, dans les conditions où elle se présente, lui fait assez l'effet d'une farce sinistre, Mais il se console par la vanité de tout ce qui lui aura manqué et qui lui est échu trop tard.

## Deuxième partie

Les « fragments » parus dans les revues du vivant de Léautaud ne représentaient qu'un avant-goût des surprises que la publication de son *Journal obscène* me réservait.

Je fus stupéfait d'y trouver un homme, que je ne me souvenais pas d'avoir connu, un étranger en quelque sorte, qui n'avait presque rien de commun avec l'écrivain vers qui je m'étais senti attiré, que dix-huit ans durant, dans l'intervalle qui sépare la publication des deux tomes de son Théâtre de Maurice Boissard, j'avais inlassablement défendu, envers et contre tous, loué, encensé, prôné, exalté démesurément, cité en exemple. Celui-là était la modestie personnifiée, détaché de tout, même de ce qu'il écrivait, n'attachant de prix à rien, ni à la richesse, ni aux honneurs, ni à la renommée. Il laissait tout cela aux autres. Il vivait, lui, de peu, se refusait tous les plaisirs, semblait avoir fait voeu de pauvreté, d'obscurité, on en eût presque juré de chasteté, afin de préserver intacte son indépendance, d'avoir le droit de décrier le siècle en s'écriant comme Alceste<sup>219</sup> :

*J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond  
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils  
font ;  
Je ne trouve partout que lâche flatterie,  
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;  
Je n'y puis plus tenir, j'enrage et mon dessein  
Est de rompre en visière à tout le genre humain.*

. . . . .

---

<sup>219</sup> *Le Misanthrope*, acte I, scène I.

*je hais tous les hommes,*

*Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,  
Et les autres pour être aux méchants complaisants,  
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses  
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.*

Son langage était simple, jamais vulgaire, jamais grossier, ses manières, bien qu'empreintes de rudesse, parfaitement honnêtes. Ce mécréant, était un homme de foi, et, quoiqu'il eût plutôt déshonoré qu'honoré ses père et mère, un saint homme malgré tout.

Et voilà que je découvrais que l'indignation d'Alceste était feinte, que son langage était celui de Tartufe, qu'il en représentait une des faces, que même il était plus Tartufe que Tartufe qui du moins avait des moments et des accents de sincérité<sup>220</sup> :

*Pourquoi sur un tel fait m'être favorable ?*

*Savez-vous après tout de quoi je suis capable ?*

*Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur ?*

*Et pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?*

*Non, non, ne vous laissez tromper à l'apparence,*

*Et je mérite rien moins, hélas ! que ce qu'on pense.*

*Tout le monde me prend pour un homme de bien ;*

*Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.*

Il le disait bien, pour mieux tromper son monde, mais on ne le croyait pas, pas plus qu'Orgon ne voulait croire Tartufe. L'eût-on pris au mot, qu'on s'en eût fait un mortel ennemi.

Ce saint homme, sans que peut-être il s'en doutât, était habité par un effroyable démon qui lui faisait commettre, à l'insu de ceux qui l'admirraient et quasiment le vénéraient, tous les péchés capitaux, à l'exception de celui de gourmandise, qu'il remplaçait par une kyrielle d'autres, plus ou

---

<sup>220</sup> *Tartufe*, acte III, scène VI.

moins véniables. Luxurieux, pis que cela, crapuleux en amour, incestueux en rêve, faute de pouvoir l'être en réalité, haïssant son prochain, quel qu'il fût, ne pardonnant nulle offense, cupide sinon avaricieux, avide de gain comme de renom, orgueilleux, vaniteux, ombrageux, vantard, fanfaron et froussard, arrogant, insolent, ignorant et outrecuidant, enfiellé, fielleux et venimeux, jaloux des succès d'autrui, ambitieux et raté, minable et avantageux, calculateur, rancunier et vindicatif, sot et malin, bête et rusé, menteur, perfide, dénigrant tout ce qui lui manquait et le dépassait, l'écrasait et l'humiliait par sa supériorité, dénaturant les propos, les gestes, les actes, les pensées, jusqu'aux intentions, et les truquant, les falsifiant, pour les accommoder à sa façon, les accorder à ses rancœurs secrètes, sans souci, avec le souci bien plutôt de dresser ses contemporains les uns contre les autres, de les brouiller après les avoir, à plaisir, rabaisser, avilir, salis et généralement discrédités, jouissant, rien qu'à l'imaginer, de l'effet produit par ses inventions et ses calomnies : une sale bête à face humaine, Caliban<sup>221</sup> contrefaisant Prospero.

Je viens de relire tout ce que ma sympathie pour sa personne fictive et son œuvre chétive et véreuse me dicta. J'en demeure confondu, écœuré, honteux. Honteux de m'être à ce point laissé imposer et abuser par le santon de Fontenay-aux-Roses, d'avoir surfait un si médiocre, si malfaisant, si malhonnête écrivain. La louange, sous ma plume trop enthousiaste, atteignait à l'hyperbole. Elle dépassa toute mesure le jour où, prenant sa défense contre Charles-Henry Hirsch, je résumai tout le bien que je pensais et que j'avais tant de fois écrit de lui :

---

<sup>221</sup> Prospero est le principal personnage de *La Tempête* (Shakespeare), duc déchu par son frère, il régit l'île sur laquelle il s'est exilé. Le difforme Caliban est son esclave.

« C'est un singulier mélange de Diderot, le Diderot du *Neveu de Rameau*, et de Restif, et il n'est pas sans parenté avec Stendhal qui, bien qu'il appartienne au XIX<sup>e</sup> siècle, est, par sa formation plus encore que par son tempérament, un homme du siècle précédent. M. Léautaud trouve son plaisir à dire ce qu'il pense, comme cela lui vient à l'esprit. Si on le juge sur ses écrits, ses propos et son abord, il est fatal qu'on le méconnaisse, — et, en effet, on le connaît mal. Nul ne se connaît mieux et ne se juge avec moins de complaisance que lui. Pas plus qu'il n'épargne les autres il ne s'épargne lui-même. Ce n'est point pour se mortifier ni pour s'humilier. M. Léautaud serait plutôt orgueilleux, n'ayant jamais voulu dépendre que de lui-même afin de préserver son indépendance. C'est de nos jours une telle singularité, qu'il passe pour un phénomène. On vient lui rendre visite en son bureau, rue de Condé, un peu comme on eut été voir Diogène dans son tonneau et s'entretenir avec lui pour lui entendre dire ce qu'on n'ose formuler soi-même.

« L'indépendance littéraire n'est bien réalisée, si l'on y réfléchit, que dans le type extrême du grand seigneur placé par la naissance ou par un coup de la fortune au-dessus des influences et du besoin (un La Rochefoucauld, un Lavoisier, si l'on veut), et dans le type correspondant du gueux soutenu de pain noir, désaltéré d'eau pure, couché sur un grabat, chien comme Diogène ou ange comme saint François, mais trop occupé de son rêve, et se répétant trop son *unum necessarium*<sup>222</sup> pour entrevoir qu'il manque des commodités de la vie. Pour des raisons diverses, ils sont libres, étant sans besoins, tous les deux. Ils pensent pour penser et écrivent pour leur plaisir. Ils ne connaissent aucune autre joie profonde. Pour ceux-là, les seuls dans le vrai, écrire est peut-être un métier. Ce ne sera jamais une profession. »

---

<sup>222</sup> Strict nécessaire.

« C'est l'*Avenir de l'Intelligence*<sup>223</sup> que je viens de citer, que M. Léautaud n'a point lu, quelque éloge que je lui en aie fait, et qu'il ne lira pas, parce qu'il se méfie de l'emballement d'autrui, et qu'il se fie au seul hasard pour découvrir ce qui convient à la nature particulière de son esprit. Ces lignes de M. Maurras lui conviennent à merveille, je sais d'avance que la comparaison le fâchera, c'est mon opinion, je dirai qu'il y a en lui du cynique et du saint, qu'il est tout à la fois Diogène et François, aimant les bêtes comme celui-ci, et bien que ses *fioretti*<sup>224</sup> soient plutôt des objets de scandale. »

Telle était l'idée, et telle l'image que je me faisais de lui. Léon Bloy, avait pourtant renchéri encore, qui, fit hommage de l'*Âme de Napoléon*<sup>225</sup>,

*À Paul Léautaud,  
le Saint Vincent de Paul des pauvres chiens.*

Les pauvres chiens, s'ils eussent pu parler, comme dans les fables et les contes de fées, se fussent récriés, les chats aussi, les chats surtout. Je les ai vus, rue Guérard. Blancs, rouquins, noirs, « tricolores », ou tigrés, ils faisaient pitié, mélancoliquement accroupis, leurs pattes de devant rame-nées comme sous un manchon, sur les tables bancales et empouacrées<sup>226</sup>, la cuisinière empoussiérée, l'évier encrassé, le poêle rouillé, près d'une écuelle vide, pelés, galeux, mi-teux, les yeux chassieux, les oreilles rongées par les ulcères, respirant péniblement, le nez bouché par le coryza, résignés à leur sort qui n'était pas digne d'envie comparé à celui de leurs congénères adoptés par des bourgeois, choyés, dorlo-

<sup>223</sup> Charles Maurras, *L'Avenir de l'Intelligence*, d'abord paru dans la revue *Minerva* en janvier et février 1903 avant d'être réuni en volume par Albert Fontemoing en 1905, accompagné du *Romantisme féminin* d'Auguste Comte (et autre textes) (303 pages).

<sup>224</sup> Allusion aux *Fioretti* de saint François d'Assise.

<sup>225</sup> Léon Bloy, *L'Âme de Napoléon*, Mercure de France 1912, 258 pages.

<sup>226</sup> Empouacer : « Salir, engluer comme le ferait la poix. » (*Tlf*).

tés, gâtés. Dans ces pièces nues et froides, qu'ils avaient copieusement compissées, puant l'ammoniaque, qui tenaient de l'asile et de l'infirmerie, ils semblaient souhaiter la mort qui les délivrerait de cet étrange « ami des bêtes ».

Des amis, des vrais amis, des amis désintéressés, les bêtes en eurent, entre autres Nadar, qui dans *l'Assiette au beurre*<sup>227</sup>, retraça le martyre du cheval, et Urbain Gohier<sup>228</sup>, l'homme de tous les courages, qui, dans les journaux, puis dans ce livre poignant : *Pour nos victimes les bêtes*<sup>229</sup>, plaida éloquemment la cause des bêtes, de toutes les bêtes, et non seulement des chiens et des chats, que le vieux polisson de Léautaud faisait servir à sa publicité.

La filiation à Restif<sup>230</sup> pouvait se défendre. Cet air de famille n'avait pas échappé à Ch. Ad. Cantacuzène<sup>231-232</sup>, ce

<sup>227</sup> *L'Assiette au beurre*, revue satyrique parue de 1901 à 1936. Le photographe et caricaturiste Nadar était un des illustrateurs de la revue mais il n'est pas impossible qu'il ait écrit le texte « Misère du cheval » (dans le numéro 219 du dix juin 1905), illustré par Théophile Steinlen et Auguste Roubille, qui travaillaient parfois ensemble.

<sup>228</sup> Urbain Gohier (Urbain Degoulet, 1862-1951), avocat, journaliste pamphlétaire et écrivain antisémite. À 22 ans, Urbain Gohier est rédacteur parlementaire au *Soleil* puis, à partir de 1897 il est, au côté de Clemenceau, l'un des principaux rédacteurs de *L'Aurore*. En 1904-1905, Urbain Gohier est rédacteur en chef du *Cri de Paris*.

<sup>229</sup> Albert Messein, 1910, 117 pages.

<sup>230</sup> Nicolas Restif de La Bretonne (1734-1806), typographe et homme de lettres éclectique et particulièrement fécond, surtout connu pour son autobiographie en huit volumes, *Monsieur Nicolas, ou le Cœur humain dévoilé*, concentré sur le récit de seulement trois années de sa vie (1794 à 97). Dans la même veine on peut lire également *La Vie de mon père*, en deux parties.

prince byzantin et charmant qui avait une connaissance approfondie du XVIII<sup>e</sup> siècle, faisait sa société du prince de Ligne, de Sénac de Meilhan, de Frédéric II et ne dédaignait pas de s'encanailler dans la compagnie de la Morlière, et d'autres dédaignés et oubliés, de Monselet excepté, tels que le « Cousin Jacques », Cubières et l'auteur de *Monsieur Nicolas*. Il en avait fait la remarque à Léautaud qui prétendit n'avoir jamais rien lu de Restif, et peut-être disait-il vrai, car, du XVIII<sup>e</sup> siècle il ne connaissait que quatre ou cinq ouvrages et quelques titres qui figuraient parmi ses livres de chevet sur l'étagère, surmontée d'un chandelier à deux bougies et fixée au mur, tendu d'un papier jaunâtre et pisseux, de sa « pièce préférée » : la *Correspondance* de Stendhal, la *Chartreuse de Parme*, les plus belles pages de Chamfort, les *Maximes* de La Rochefoucauld, le *Théâtre* de Beaumarchais, les *Mémoires* de Tilly, le *Neveu de Rameau*, les *Oeuvres choisies* de Diderot, *Lucien Leuwen* et le *Dictionnaire des Anecdotes* de Guérard, bornaient son horizon intellectuel, sa curiosité n'alla jamais au-delà.

<sup>231</sup> Charles-Adolphe Cantacuzène (1874-1949), homme de lettres est surtout l'auteur de *Mémoires fragmentés du Conseiller de légation C*, annoncés dans *Le Figaro* du 25 octobre 1926 (page 2), dans lesquels *Mémoires* on peut lire, page 5, une courte réflexion sur la mort de Remy de Gourmont. On peut lire la chronique des poèmes du 1<sup>er</sup> août 1917 dont Paul Léautaud a assuré l'intérim, qui traite abondamment de C.-A Cantacuzène poète.

<sup>232</sup> *Journal littéraire* au 18 juillet 1921 : « Ce matin, visite de Charles-Adolphe Cantacuzène, de passage à Paris. Il me parle de mes *Gazettes du Mercure*, qui l'enchantent. Il me dit qu'il n'y a pas un autre écrivain que moi aujourd'hui pour écrire de pareilles choses. Il me dit que je rappelle absolument Restif de la Bretonne. Je lui réponds que je ne l'ai jamais lu. Il ne doit pas le croire. C'est pourtant la vérité. On m'a souvent dit de lire *Monsieur Nicolas* ou *La Vie de mon Père*. Je n'y ai jamais pensé. Je ne connais de Restif qu'un volume un peu ennuyeux : *Mes Inscriptions*. »

Il rappelait Restif non certes par la fécondité, et l'incontestable talent de romancier, mais par sa propension au mensonge, sa disposition à défigurer la vérité et travestir la réalité, par la faconde, les gasconnades érotiques, son recours aux plaisirs solitaires.

Pour le *Neveu de Rameau*, de Diderot plus précisément, qui renouvela et recréa, à son insu, le neveu du compositeur des *Indes Galantes*, bien qu'il s'y évertuât, il ne lui arrivait pas à la cheville, n'ayant ni sa verve bouffonne, ni son esprit acéré, ni son franc cynisme, ni sa connaissance du monde et de son train. Ce qui en donnait l'illusion, à lui-même comme à ceux qui le fréquentaient, c'est que, dans sa chronique intitulée *Ma pièce préférée*, qui était celle où il se tenait sous le regard méprisant de l'Encyclopédiste, il avait réussi un assez bon pastiche.

Ces louanges, « nocturnes » elles aussi, puisqu'elles avaient paru également dans la *France Active*<sup>233</sup>, qui eussent pu passer pour ce qu'elles n'étaient pas : des flagorneries, il ne les jugeait nullement excessives. Il ne me dit pas, avec un sourire au coin de l'œil : « Vous êtes bien gentil, mon cher, mais vous exagérez énormément, vous me portez trop haut ; prenez garde, un jour vous en rabattrez ».

Je suis certain aujourd'hui que j'avais été bien en-deçà de l'idée qu'il avait fini par se faire de lui-même.

L'intérêt que je lui portais ne m'aveuglait cependant pas au point de ne pas réagir contre certaines de ses opinions et si, à propos d'*Amours*, j'évoquais une fois de plus Chamfort, qui n'en pouvait mais et se fût empressé de répudier ce pré-tendu arrière-petit-neveu, je faisais aussi des réserves :

---

<sup>233</sup> Auriant collaborait aussi à la revue *La France active*, parue de 1919 à 1939.

« M. Léautaud a dédié à son chat Milton<sup>234</sup> les aphorismes que lui dicta son expérience amoureuse. C'est peut-être par affection pour Milton, peut-être aussi pour marquer que Milton est plus sage que lui et nous tous, qui ne mêle pas le sentiment dans l'échange de deux fourrures qui, pour les chats, est ce que l'échange de deux épidermes est pour les hommes et les femmes. Il me semble que M. Léautaud refuse gratuitement à Milton, à moins qu'il n'ait eu la cruauté de le "couper", le sentiment qui faisait peut-être le malheur et le bonheur de ceux et celles de son espèce. M. Léautaud, qui se dit matérialiste, ramène ainsi l'homme à l'animal, mais c'est une affaire depuis longtemps entendue. Pour ma part, je suis persuadé que les chiens, les chats et quelques autres animaux, depuis qu'ils vivent dans la société et sous la dépendance de l'homme, ont fini par acquérir je ne sais quoi d'humain, qui les différencie des autres animaux, des fauves et réfractaires singulièrement, lesquels, par rapport aux animaux domestiques, sont ce que l'aventurier est au bourgeois.

« Il y a des choses excellentes dans le petit livre de M. Léautaud, il y en a de déplaisantes, je veux dire qui sont exprimées dans une forme qui choque, surtout qu'il eût suffi d'une allusion à M. Léautaud pour se faire comprendre. Le sexe de l'homme et celui de la femme sont toujours sous-entendus quand on écrit des aphorismes sur l'amour, les designer crûment est d'une bravade inutile. M. Léautaud partage, sur le vice, les vues du commun, et cela surprend chez lui, qui paraît dégagé de préjugés. L'homme est naturelle-

---

<sup>234</sup> Le chat Miton n'était pas le chat de Paul Léautaud mais celui de Marie Dormoy. On imagine mal Auriant confondre Miton et le poète anglais John Milton (1608-1674). Il doit y avoir un sens caché, à moins qu'il s'agisse d'une initiative de l'imprimeur, toujours possible. Ce texte (trois paragraphes) est en italiques dans l'édition papier. Les guillemets ont été préférés ici.

ment vicieux, comme tous les animaux. Ce sont les moralistes qui lui ont fait croire qu'il ne l'est pas, ou plutôt qu'il ne devrait pas l'être ; ce sont eux, religieux ou laïques, qui, ayant imaginé le vice, lui ont donné l'attrait piquant du péché. Moins retenu que les autres animaux, ne se réglant plus sur les saisons, l'homme a perdu de vue qu'il est créé pour procréer, et que le plaisir qu'il y prend n'est pas une fin, mais un moyen. Variant ce plaisir, le compliquant, le détournant de sa fin naturelle, il va ainsi contre les lois de la nature et à l'encontre de la société. L'abus le mènerait où leur lubricité mène les singes. La question relève de l'hygiène sociale. Je m'excuse de ces lieux communs, il n'est pas facile de les éviter quand on traite de l'amour.

...   ...   ...   ...   ...   ...   ...   ...

« Je n'ai jamais eu de goût pour l'amour-passade... » écrit M. Léautaud. Cette aversion ne prouve rien, sinon qu'il n'est pas un amateur de femmes. »

Son expérience de celles-ci était des plus bornées et des plus vulgaires, dérivant moins de ses aventures personnelles, qui furent banales, que de ses réminiscences livresques, au temps où il lisait encore pour s'instruire. Fagus<sup>235</sup> certain jour le lui signifia. À peu près chauve et drapé dans sa pèlerine, il avait, dans son physique comme dans sa tournure d'esprit, quelque chose d'un clerc du Moyen âge. Il s'était abreuillé dans un bistrot du voisinage et son haleine sentait le

<sup>235</sup> Fagus (Georges Faillet, 1872-1933), poète, critique de littérature et d'art se définissant lui-même comme « Homme du Moyen-Âge ». Pour vivre, Fagus était employé à la mairie du II<sup>e</sup> arrondissement, rue de la Banque. Anarchiste, fervent dreyfusard, Fagus, vers la fin de sa vie, devint catholique, puis royaliste. Fagus a vu ses poèmes publiés à plusieurs reprises dans le *Mercure*. Paul Léautaud et lui étaient très proches.

vin. Il vint à parler de Maurice de Faramond<sup>236</sup> qui, après avoir été très smart (comme vous, dit-il à Léautaud), avait fini misérablement, tel un homme qui se laisserait enliser dans des sables mouvants, achetant chez les gogotiers du macaroni et des plats cuisinés qui lui duraient plusieurs jours. Rien ne le retenait sur terre, depuis que sa femme, qui avait été très belle, était morte folle.

— « Elle lui en a fait porter ! » dit Léautaud.

— « Elle ne l'en aimait pas moins », observa Fagus.

— « Vous êtes bien naïf. Quand des gens se disent “mon cheri” et se font des mamours devant le monde, soyez sûr que chez eux, dans l'intimité, ils s'envoient la vaisselle sur la figure. »

S'interrompant de fouiller dans la corbeille à papier, à la recherche de timbres pour les garçons de bureau de l'Hôtel de Ville, qu'il appelait ses « chinois », et relevant la tête, Fagus lui rendit la monnaie de sa pièce : l'ingénue, c'était lui, Léautaud, qui pensait de Faramond qu'il était cocu, parce qu'il aimait sa femme et que sa femme l'aimait ; pour les prétendues scènes de ménage, elles n'avaient rien d'original, n'étant qu'une réminiscence des dessins et des légendes de Gavarni et de Daumier.

Le dernier article que j'écrivis sur lui fut à l'occasion de la publication du tome II du *Théâtre de Maurice Boissard*. Il parut en 1943, dans *France*. Je dus me battre les flancs et me creuser la cervelle pour inventer des compliments inédits ; n'y réussissant pas, je me rabattis sur ceux qu'il se faisait à lui-même, je louai sa nature généreuse, passionnée, pleine

<sup>236</sup> Maurice de Faramond (1862-1923), poète et auteur dramatique. Maurice Boissard a chroniqué deux de ses pièces : *Le Mauvais grain*, un acte en vers libres (16 août 1908) et *Diane de Poitiers*, en trois actes (16 juin 1911). Paul Léautaud a cité une seule fois Maurice de Faramond dans son *Journal*, le quinze mars 1929. Madame de Faramond est citée le 24 mars 1936.

d'ardeur, rêveuse, sa phrase « prompte, nette, courte, amusée, négligée, frondeuse » — c'est lui-même qui la définissait ainsi<sup>237</sup> —, j'y ajoutai une grande sensibilité, qui n'y fut jamais ; derechef, j'appelais Chamfort, le neveu de Rameau, Restif à la rescousse, je caressai la manie qu'il avait de se donner pour un homme du XVII<sup>e</sup> siècle, citant à l'appui l'idée qu'il s'en faisait et qui attestait sa méconnaissance de cette époque qu'il déclarait « merveilleuse de liberté, de fantaisie, de manque de préjugés, de franchise dans les mœurs, de hardiesse et d'imprévus quand le plaisir était le seul but de la vie et l'esprit la seule supériorité<sup>238</sup> » toutes assertions aventurées, qui n'eussent pas résisté à un examen sérieux.

Pour la supériorité de l'esprit, il ne craignait personne et ne se reconnaissait pas de rival. Il eût mis moins de complaisance à le laisser entendre, dans sa conversation comme dans ses chroniques, s'il se fût souvenu de ce que disait La Bruyère : « Être infatué de soi, et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point ou qui en a peu. » Mais l'auteur des *Caractères* étant un écrivain du XVII<sup>e</sup> siècle, peut-être ne l'avait-il pas lu.

Au milieu de ma gerbe des fleurs qu'il affectionnait, je glissais une petite épine : « À le bien considérer, disais-je, M. Léautaud est un petit-maître ».

Un nouveau livre de lui m'eût embarrassé. Il y avait beau temps que ma provision de louanges était à sec. J'en eusse été réduit à rafraîchir mes anciens « papiers ».

---

<sup>237</sup> Non. Cette phrase est écrite dans la chronique du premier octobre 1919 à propos de l'époque du XVIII<sup>e</sup> siècle : « Comme on savait écrire, aussi ! de quelle manière prompte, nette,... » C'est cette chronique qui a servi pour le texte de *Ma pièce préférée*.

<sup>238</sup> Chronique du premier mars 1923 à propos de *La Princesse Turandot*, conte tragi-comique en cinq actes, de Carlo Gozzi.

Je me suis retrouvé, dans le *Journal obscène*, mais comme dans une vilaine charge. J'ai peine à croire que c'est de ma personne qu'il s'agit. Je me connais — on ne se ment pas à soi-même — cet Auriant-là, ce n'est pas moi. Tel je suis, tel je me reconnais dans ce croquis de M<sup>me</sup> Rachilde :

« Connu des écrivains et redouté par eux (à bon escient), c'est un timide et un excessif à la fois. Il aime la vérité avec emportement et semble s'en approcher avec crainte, sinon avec respect. Intègre, sans aucune des habiletés littéraires en honneur à notre cruelle époque, il a des naïvetés d'enfant jointes à des procédés de carnassier qui a faim de substance humaine. Il va dans la vie avec de l'orage dans ses cheveux indisciplinés et passe son temps à feuilleter des livres, surtout ceux dont on ne parle jamais, ce qui l'amène à faire d'assez jolies trouvailles. Il a peut-être un grand défaut, c'est de ne pas céder devant l'argument qui paraît péremptoire aux voisins : c'est-à-dire de se résigner à l'œuvre facile. Plus il lui faut chercher, plus il cherchera. Mais il n'insistera pas pour amuser son public et en cela il ira jusqu'à sacrifier la fantaisie d'une œuvre qu'il ne veut pas être celle d'un journaliste. Au fond, il a tout le caractère sacerdotal de l'écrivain né mais sans l'habileté professionnelle du prêtre. Il ne consent pas à prêcher, il lui suffit d'être croyant en la vertu de la vérité. »

Et je me prévaudrai, non pour mon illustration, mais pour ma défense, de ce jugement que Guy Lavaud publia naguère, à mon insu, dans une obscure revue américaine et qui rejoint le sentiment de M<sup>me</sup> Rachilde :

« Plein de liberté et d'amour pour la vérité Auriant fait que chacune de ses savantes chroniques est une révélation et détruit des idées fausses. Ce que tant de critiques célèbres ont négligé ou n'ont pas voulu voir est exhumé et reconstitué par lui, preuves en mains. Grâce à lui apparaît tardivement le visage des morts célèbres et sur lesquels on croyait que

tout avait été dit. Lui seul démêle le vrai du faux, même en ce qui concerne des écrivains à qui des volumes et des volumes ont été consacrés parce que sa liberté est entière et son indépendance farouche. La connaissance de ce qu'écrit Auriant est désormais indispensable à qui veut connaître les faits et non les légendes, qu'il s'agisse du, passé ou du présent. Car son savoir est immense et il n'avance rien qu'il ne puisse toujours prouver. »

À peu de chose près, c'était l'opinion qu'avait de moi Léautaud — du moins, il me le laissait entendre, parfois même me l'écrivait ; celle qu'il a exprimée dans son *Journal obscène* ne concorde pas.

Les traits épars sous lesquels il m'a représenté et qui, rassemblés, finissent par fournir une esquisse fantaisiste et déformante, ne laissent pas que de surprendre par leurs oppositions et déconcerter par leurs contradictions, mais s'expliquent aisément du fait que ses sentiments, ses impressions, ses opinions, ses jugements variaient selon sa bonne ou sa mauvaise humeur du moment, les services qu'on lui avait rendus, les prévenances qu'on lui avait montrées, la considération qu'on lui témoignait, le cas qu'on faisait de ses écrits, selon aussi que ses vieilles maîtresses lui avaient permis ou non de « donner du style » entre leurs cuisses écartées, ou qu'il se fût trouvé dans le cas de se consoler et dédommager avec la veuve poignet.

Certaines de ses insinuations sont si injurieuses, quelques-unes de ses imputations si infamantes, que les publicateurs du *Journal obscène* ont jugé prudent de m'affubler de masques. Ils sont de l'invention et de la fabrique du conseiller à la Cour précité et portent en filigrane des initiales de fantaisie. J'arrache des masques superflus, je ne crains pas de montrer les horreurs qu'ils recouvrent. Libre à demoiselle C.N. de garder le sien, qui ne saurait donner le change à aucun des familiers survivants du « petit

ami » : il y a belle lurette qu'ils connaissaient le secret amoureux du polichinelle, mais ils étaient à mille lieues d'imaginer les innombrables turpitudes qu'il recelait. Madame Michelet eut du moins la pudeur d'expurger le journal de son vieil et trop sensuel époux de tous les détails obscènes qu'il s'était complu à donner de leurs ébats intimes : elle se respectait et respectait assez ses lecteurs pour ne pas les y mettre en tiers, comme des voyeurs.

Me voici donc tel que m'a vu Léautaud. Sous mon meilleur jour, je suis « un estimable garçon, fort libre, écrivant ce qui lui plaît et dont la vie est fort estimable. » Il va jusqu'à trouver qu'à cet égard je n'ai rien à lui envier et me l'atteste dans les termes qu'employa Lucien Descaves, dont la sincérité était, comme chacun le sait, proverbiale<sup>239</sup> :

« Des gens comme vous et moi, je suis sûr que le plus grand nombre de gens de lettres, même de ceux dont nous n'avons jamais rien dit, doivent nous honnir, dans leur for intérieur. Nous manquons à la règle du jeu qui est de taire ses opinions et de s'encenser mutuellement. » Il ne me voit qu'un seul défaut, qui est d'user d'une trique au lieu de l'ironie, de la raillerie, du ridicule et de faire rire aux dépens de ceux que j'entreprends, — ce qui en somme revient à regretter que je ne lui ressemble pas en ce domaine, que je ne l'aie pas pris pour modèle, que je ne me sois pas réglé sur lui, que je ne l'aie pas imité, lui, l'inimitable par excellence.

Il eût fallu que j'eusse pour cela « la forme, le ton nécessaire » et je n'avais rien de tout ce en quoi, naturellement, il surabondait. À l'en croire, je n'ai aucune subtilité, et l'esprit, dont je manque absolument, ne me viendra jamais, bien que, vivant quasi journellement dans sa société, j'aie été à bonne

---

<sup>239</sup> Auriant est ici — et à juste titre — très ironique. Il serait bon néanmoins, qu'il cite les sources qu'il utilise, comme, par exemple, le paragraphe suivant. Une lettre ?

école, où du reste j'aurais appris à écrire simplement et correctement.

C'est en effet ce que je lui ai dit à deux ou trois reprises, pour lui être agréable en flattant sa marotte du style prime-sautier, « tout-venant », négligé.

Non, ce n'est pas à ce mauvais maître (d'école primaire) que je suis redévable de mon modeste talent, mais, ainsi que je l'ai écrit dans le *Mercure de France*, aux Révérends Pères Jésuites, chez qui je fis mes humanités, que je poursuivis, dès la sortie de Leur collège, auprès de quelques écrivains que me révéla Charles Maurras, tels que Paul Arène et Hugues Rebell, deux ou trois autres également, Barbey d'Aurevilly, Henry Céard, et surtout Georges Darien, sans parler des classiques de mon goût, Bussy Rabutin, Hamilton, le prince de Ligne, P.-L. Courier et... Chateaubriand, — et puisque ce nom vient sous ma plume, je rappellerai ce que l'auteur du *Petit Ami* a dit de celle de l'auteur de *René*. Lors de la visite que nous fîmes à Louis Dumur, hôte de la maison de repos du Dr Le Savoureaux, à la Vallée aux Loups<sup>240</sup>, il la prit entre ses mains, la contempla avec un respect moqueur et, avant de la poser, s'écria : — « N'y touchons pas trop, elle pourrait nous communiquer son style. »

Ce « mot », qui n'avait pas jailli de ses lèvres, qu'il avait préparé, il en était si fier qu'il le consigna dans son *Journal obscène* ; comme la plupart des « mots » de Léautaud, visant à l'esprit, il porte à faux.

---

<sup>240</sup> Le 19 juillet 1931.

La plume illustre qu'il raillait traça des images immortelles, qui s'égalent en splendeur à l'obscuré clarté qui tombe des étoiles<sup>241</sup> de Corneille.

Maurras en cita deux, dans la *Revue Encyclopédique* : la molle intumescence des vagues<sup>242</sup> et la cime indéterminée des forêts<sup>243</sup>, tout aussi belles et qui n'étaient nullement cherchées, ni travaillées, mais spontanées.

L'auteur de *René*, d'*Atala* et des *Martyrs*, était également celui des *Mémoires d'outre-tombe*, ce n'eût pas été un malheur, loin de là, s'il lui avait communiqué son style, et non seulement son style, mais, en outre, ses idées sur les droits et les devoirs des mémorialistes :

« Je me suis souvent dit : je n'écrirai point les mémoires de ma vie, je ne veux point imiter ces hommes qui, conduits par la vanité et le plaisir qu'on trouve naturellement à parler de soi, révèlent au monde des secrets inutiles, des faiblesses qui ne sont pas les leurs et compromettent la paix des familles.

« D'abord je n'entreprends ces mémoires qu'avec le dessein formel de ne disposer daucun nom que du mien propre dans tout ce qui concerne ma vie privée ; j'écris principale-

<sup>241</sup> *Le Cid*, acte IV, scène III ; « Cette obscure clarté qui tombe des étoiles / Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ; / L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort / Les Maures et la mer montent jusques au port. » Ce vers a été réutilisé par Victor Hugo, dans un contexte moins guerrier.

<sup>242</sup> *Mémoires d'outre-tombe*, première partie, livre I fin du chapitre VI : « À mesure que sur mon rivage natal elle [la Lune] descend au bout du ciel, elle accroît son silence qu'elle communique à la mer ; bientôt elle tombe à l'horizon, l'intersecte, ne montre plus que la moitié de son front qui s'assoupit, s'incline et disparaît dans la molle intumescence des vagues. » Pléiade 1957, volume I, page 42.

<sup>243</sup> *Atala*, chapitre I « La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts. » Pléiade 1969, page 46.

ment pour rendre compte de moi à moi-même. Je n'ai jamais été heureux, je n'ai jamais atteint le bonheur que j'ai poursuivi avec une persévérance qui tient à l'ardeur naturelle de mon âme ; personne ne sait quel était le bonheur que je cherchais, personne n'a connu entièrement le fond de mon cœur, la plupart des sentiments y sont restés ensevelis ou ne se sont montrés dans mes ouvrages que comme appliqués à des êtres imaginaires. »

Léautaud qui faisait fi de ces délicatesses, et ne connaissait pas ces scrupules, devait traiter M. de Chateaubriand de niaise et lui en vouloir de n'avoir pas dévoilé la vie privée de ses contemporains, et la sienne propre, d'avoir frustré la postérité des détails croustillieux concernant ses belles amies, de n'avoir pas dit comment Mesdames Récamier, de Duras, Lafont etc... se comportaient dans l'alcôve. Ce n'est pas ainsi qu'il concevait le rôle du mémorialiste.

« Il n'est pas au monde, a-t-il écrit, de plaisir plus vif que d'écouter, même en cachette, de retenir, et de raconter. *La bonne foi, l'impartialité (...) n'ont rien à y voir. Le parti pris, la méchanceté sont bien plus ce qui convient.* Il est vrai qu'il y faut un grand talent et un certain esprit, tant rien n'est difficile à raconter comme un "mot" sans l'affadir<sup>244</sup> ».

Cette basse besogne, à laquelle seuls ne répugnent les laquais, les concierges et les mouchards, il l'a accomplie consciencieusement. Mais des mémoires, il eût été bien incapable d'en écrire. Cela n'était pas dans ses moyens, exigeant des facultés et des qualités qu'il ne possédait pas, une vaste culture, une intelligence exercée et déliée, de l'observation, l'usage du monde, une certaine diplomatie et, bien entendu, un style qui ne se contentât pas d'être débraillé et incorrect sous prétexte de naturel. Il lui eût fallu dominer les hommes et les choses, restituer aux diverses époques de sa vie leurs

---

<sup>244</sup> Chronique « À la comédie française », *Mercure* du premier février 1905, page 397.

aspects particuliers, évoquer la société de son temps, avec sa sensibilité, ses goûts, ses modes, tracer des portraits, décrire des scènes, des paysages. Il était trop paresseux pour se donner cette peine, trop barbare pour goûter ce plaisir. Il penchait pour le moindre effort. Tenir un journal n'en demande guère. Il suffit d'une oreille. Léautaud ouvrit toute grande la sienne, qui engloutit tous les ragots, sans discernement. Il avait des yeux et il ne s'en servait pas. Il n'observait rien par lui-même, il voyait à travers les autres, en les écoutant parler.

Mais voilà que je m'émancipe, que je tourne au réfractaire aigri. Je deviens impatient par l'éloge que je fais de moi-même, les airs tranchants et insolents que je prends.

Une paille ! Léautaud la voit et la stigmatise, mais la poutre qui est dans son œil, il ne l'aperçoit pas, elle ne le gêne nullement.

Peu après, je vire au butor, avec la satisfaction, l'orgueil que je tire de mon « indépendance » et de la brutalité de mes jugements, qui étaient pourtant bénins en comparaison de ceux qu'il se permettait lui-même, ces deux-ci entre cent :

*Gabriel Fauré, ce coiffeur en musique*<sup>245</sup>.

*Les maçonneries de ce grand imbécile de Rodin*<sup>246</sup>.

Quant à ses opinions littéraires, elles sont pour la plupart absurdes et ne méritent pas qu'on les discute.

« Je ne sais pas ce que Flaubert pensait de Voltaire, a-t-il écrit, mais *Madame Bovary* ne vaut pas *Candide*<sup>247</sup> ». Il n'y

<sup>245</sup> *Journal littéraire*, deux juin 1940. Voir aussi au 17 juin 1938.

<sup>246</sup> *Journal littéraire*, 27 octobre 1940 : « Avant de partir, elle [Marie Dormoy] a voulu entrer au Musée de Meudon, fondé par Charles Léger, où il y a une exposition Rodin. Je n'ai pas caché mon opinion sur les maçonneries de ce grand imbécile, — tout comme son émule Bourdelle, ... »

a aucune comparaison possible entre un conte philosophique et un roman de mœurs. À l'entendre, la littérature, les arts, la vie même aurait dû s'arrêter au siècle de Voltaire.

Quoi de plus faux que cet autre jugement qu'il a porté sur Gérard de Nerval : « Long, fleur bleue, littérature à l'eau de rose<sup>248</sup> ».

J'ai cherché ce qui a pu, dans mes articles, motiver cette mauvaise querelle. J'ai trouvé ceci d'abord, qui remonte à mars-avril 1937 et qui était la moralité que je tirai de mes démêlés avec MM. Henry Bordeaux et André Maurois :

« L'écrivain libre<sup>249</sup>, l'homme libre, qui ne demande rien à personne, qui ne révère aucun fétiche, qui ne se prosterne devant aucune idole, qui ne respecte que le talent, cet écrivain libre, cet homme libre est seul, reste seul, et il sait qu'il ne peut, qu'il ne doit compter sur personne. Les ennemis qu'il s'est fait par sa franchise brutale le savent aussi. Ils savent que nul parmi leurs confrères, si enchanté soit-il de leur mésaventure, n'osera, de peur de se compromettre, se ranger ouvertement aux côtés de celui qui osa les entreprendre, et que si, par hasard, il s'en trouvait un qui, faisant fi de ses

---

<sup>247</sup> *Journal littéraire* au vingt septembre 1908 : « Ce qu'on appelle les beautés du style ne m'intéresse décidément pas. Je compare le style de Flaubert à du vernis, et je n'aime pas les choses vernies. Je ne sais pas ce que Flaubert pensait de Voltaire, mais *Madame Bovary* ne vaut pas *Candide* ou *Zadig*. Il y a dans tout Flaubert un manque d'abandon qui m'est profondément antipathique, je puis bien dire ce mot. »

<sup>248</sup> *Journal littéraire* au 31 mars 1910 : « Hier, j'avais emporté du Mercure le volume des *Plus belles pages* de Gérard de Nerval. Pas moyen de lire. Long, fleur bleue, littérature à l'eau de rose. Le livre me tombait des mains. »

<sup>249</sup> Toute cette citation, en italiques dans l'édition papier (page 119), est ici entre guillemets.

intérêts, eût cette velléité, M. Fernand Vanderem<sup>250</sup>, par exemple, le directeur de son journal ou de sa revue s'y opposerait pour ne pas faire la moindre peine à ses pairs, ou à leurs parents, ou à leurs amis, qui sont aussi influents qu'eux, et quel est celui qui n'a pas sa petite commandite, ou sa grosse publicité, ou sa gloire à soigner, à ménager ? Où irait-on, que deviendrait-on s'il n'y avait pas l'échange des bons procédés ? M. Fernand Vanderem qui s'apitoie dans le *Figaro* de MM. Maurois, Morand<sup>251</sup>, Brisson<sup>252</sup> et C<sup>ie</sup> sur Henry Becque<sup>253</sup>, « mort », mort de faim non pas tant par la

---

<sup>250</sup> Fernand Vandérem (avec un é) (Fernand Vanderheym, 1864-1939), auteur dramatique, romancier et critique littéraire, écrivait dans *La Revue de France* d'Horace de Carbuccia, qui a rêvé, un temps, de détrôner *Les Nouvelles littéraires*. Il a publié chez Flammarion *Le Miroir des lettres*, recueil de ses articles en huit séries (1920-1929).

<sup>251</sup> Paul Morand (1888-1976), écrivain, journaliste, diplomate et futur académicien.

<sup>252</sup> Pierre Brisson (1896-1964) est issu d'une lignée de trois journalistes : Jules, (1828-1902), son fils Adolphe (1860-1925) et l'épouse de celui-ci, née Yvonne Sarcey (1869-1950). À la mort de son père, Pierre Brisson devient directeur des *Annales politiques et littéraires*, puis rédacteur en chef des pages littéraires du *Figaro* avant d'en devenir le directeur, le parfumeur François Coty en étant le propriétaire.

<sup>253</sup> Henry Becque (1837-1899), est surtout connu pour son très cruel drame en quatre acte *Les Corbeaux* (1882), et une comédie, *La Parisienne* (1885). Il publie ensuite de la poésie, puis ses mémoires en 1895, sous le titre *Souvenirs d'un auteur dramatique*, à la Bibliothèque artistique et littéraire en 1895.

faute du régime que par celle des satrapes Claretie<sup>254</sup> et Sarcey<sup>255</sup>, M. Vanderem lui-même n'eût pas risqué, dans le *Figaro* de Magnard<sup>256</sup>, la défense de Becque « vivant ». Telle est la loi de la jungle littéraire où les animaux de combat sont pourchassés, traqués, réduits au silence et à la faimine par les bêtes domestiques... »

Je conçois maintenant que ces lignes, et l'article d'où je les extrais, aient embêté Léautaud et m'aient valu ses amérités. Nous ne concevions pas la polémique de la même façon. Ce qu'il faisait secrètement, perfidement, insidieusement, traîtreusement, je le faisais ouvertement, au grand jour, en assumant tous les risques — et ils étaient nombreux ! Je ne traînais pas mes adversaires dans la boue, en les calomniant,

<sup>254</sup> Jules Claretie (1840-1913), collabore à de nombreux journaux sous plusieurs pseudonymes, notamment au *Figaro* et au *Temps* ; rédige la critique théâtrale à *l'Opinion nationale*, au *Soir*, à *La Presse* ; aborde un peu tous les genres de littérature ; comme historien, il écrit une *Histoire de la Révolution de 1870-1871* ; comme romancier, *Monsieur le Ministre*, *Le Million*, *Le Prince Zilah* ; il est aussi conférencier et auteur dramatique ; président de la Société des Gens de Lettres, et de la Société des Auteurs dramatiques, il est administrateur de la Comédie-Française de 1885 à 1913 et élu à l'Académie française en 1888. Jules Claretie apparaît souvent dans les chroniques de Maurice Boissard.

<sup>255</sup> Francisque Sarcey (1827-1899) est le père d'Yvonne Sarcey (1869-1950), qui a épousé Adolphe Brisson en 1899. Francisque Sarcey était un critique dramatique célèbre en même temps que très académique. Introduit par Edmond About, il a donné son premier article dans *Le Figaro* en 1857. En 1860, il devient critique dramatique au journal *L'Opinion nationale*. En 1867, il entre au *Temps*, où il tiendra son feuilleton pendant 32 ans, tout en collaborant à d'autres journaux.

<sup>256</sup> Francis Magnard (1837-1894), rédacteur en chef du *Figaro* en 1876 sous la direction d'Hippolyte de Villemessant (1810-1879). Il devient alors directeur du titre aux côtés de Fernand de Rodays et Antonin Périvier, « directeurs-gérants ». Voir Claire Blandin : *Le Figaro : deux siècles d'histoire*, Armand Colin 2007). Francis Magnard est le père du compositeur Albéric Magnard (1865-1914).

dans un « journal » obscène, et qui serait posthume, je leur disais en face, publiquement, ce que j'avais à leur reprocher, qui, certes, n'était pas à leur honneur, mais qu'il leur était loisible de rétorquer, s'ils en avaient les moyens. Ils n'en avaient point, on le vit bien quand l'un d'eux, Lucien Des caves, l'année suivante, s'en fut pleurnicher dans le gilet de M. Gilles Normand<sup>257</sup>, lui rappeler qu'il l'avait obligé jadis, s'étonner qu'il m'eût laissé le démasquer dans sa revue et s'efforcer d'obtenir mon renvoi.

*Butor*, d'après Littré, se dit familièrement d'un « homme stupide, grossier, maladroit ». C'est ainsi que la propagande guerrière représentait les Allemands du Kronprinz et du maréchal Hindenburg et tels ils apparaissaient dans la pièce en vers de François Porché, lequel leur opposait la finette, une petite bête de son invention, douée de toutes les petites finesse que son nom impliquait et qui symbolisait la France de MM. Poincaré et Clemenceau.

Léautaud se prenait, naturellement, pour une finette, mais une finette qui lui ressemblait ne pouvait rien avoir de commun avec la bestiole du poète. Elle était croisée de fouine. Sous ses airs bravaches, c'était une grande lâche, qui, une ou deux fois, voulut pourfendre, sous le couvert du « butor », ceux qui ne la trouvaient pas aussi belle, spirituelle et séduisante qu'elle se croyait. Elle insista pour que le « butor » glissât ces lignes dans une de « ses attaques nocturnes » :

---

<sup>257</sup> Gilles Normand (Marie Louis Raymond Dauvé né en 1875), instituteur puis journaliste et enfin, directeur-fondateur de la revue *La France active* (objet de la note 233), à laquelle collaborait Auriant.

## Fernand Fleuret

« M. Fernand Fleuret<sup>258</sup> trouve que tout le monde écrit mal<sup>259</sup>. C'est lui qui écrit mal, parce que sans naturel. Comme le dit M. Paul Léautaud, le style de M. Fleuret est comme sa chevelure : postiche<sup>260</sup>. »

Le « butor » ne se prêta point, en l'occurrence, au vilain jeu de la « finette ». Fleuret ne trouvait pas que tout le monde écrivait mal, il estimait, avec raison, et il lui eût été facile de le prouver par d'innombrables exemples, que Léautaud écrivait mal. « Mais, ajoutait-il, il est plein de suc, j'aime mieux ça... Il ne connaît pas la grammaire, ça n'a pas d'importance. Il devrait faire revoir ses articles par un copain connaissant la grammaire et la syntaxe. »

Quant à son style à lui, il n'avait rien à démêler avec sa chevelure, assorti qu'il était à son esprit et à son tempérament et c'est ce que le « butor » écrivit :

« De même que M. Émile Magne dans le XVII<sup>e</sup> siècle, M. Fernand Fleuret est à son aise dans le XVIII<sup>e</sup>. Il s'y meut,

<sup>258</sup> Fernand Fleuret (1883-1945). Dans ses *Souvenirs sur Apollinaire* (Grasset 1945), Louise Faure-Favier dresse un singulier portrait de Fernand Fleuret : « Très satisfait de ressembler à un archer de la tapisserie de Bayeux. » Si Fernand Fleuret répondait mal aux invitations de Louise Faure-Favier « C'est que, au-dessus de mon appartement, tout en haut, sous les combles, habitait le poète normand Robert Campion, chez qui Fernand Fleuret, après nous avoir quittés, allait dîner et passer la nuit en joyeuses beuveries alternées d'improvisations poétiques et d'histoires érotiques. » Voir aussi le *Journal littéraire* au 4 juin 1936.

<sup>259</sup> *Journal littéraire* au quinze février 1937 : « Je raconte à Auriant mes propos de samedi sur Fleuret, en rappelant la manie qu'il a de trouver que tout le monde écrit mal. Il me dit : « Il le dit de vous-même. Il dit : "il aurait besoin que quelqu'un lui arrange ses phrases." »

<sup>260</sup> *Journal littéraire* au 25 mars 1938 : « Je parlais ce soir de Fleuret avec Auriant et Magne. Il m'est venu ceci : le style de M. Fernand Fleuret est comme sa chevelure : postiche,... »

il y respire comme dans son élément naturel. Il en connaît la littérature et les mœurs. Il hante et fréquente la bonne et la mauvaise compagnie, les mauvais garçons et les contemporains du commun, les autres pareillement. On ne sait au juste si M. Fleuret invente ou s'il nous rapporte des histoires véridiques, en un mot, s'il est chroniqueur ou romancier. Il se complaît dans le libertinage, mais, si osés que soient les contes gaillards ou galants qu'il nous fait, il garde toujours un ton de grand seigneur lettré, à la fois impertinent et narquois, et certain humour hautain qui n'appartient qu'à lui et auquel on le reconnaît tout de suite. M. Fleuret est rempli d'indulgence pour les jeux badins, tendres, cruels et même pervers de l'amour. Il conte ses historiettes avec une feinte candeur, mais on serait tenté d'en qualifier quelques-unes de diaboliques. L'ombre du marquis de Sade et celle de Restif de la Bretonne s'y profilent. »

« La finette » en fut marrie qui, par avance se pourléchait en pensant à la mine que ferait le « Cavalier français », son détracteur, et avait aiguisé sa réponse au cas où il viendrait lui « demander raison ».

« Eh bien quoi, mon cher, lui aurait-elle dit d'un air dégagé, c'est ce que je pense, et que je trouve qui est vrai, pardessus le marché. »

À quoi l'auteur de *La Bienheureuse Raton*<sup>261</sup> se fût borné à répondre à celui du *Petit Ami* que, décidément, il parlait aussi mal qu'il écrivait ; mais il se fût brouillé avec moi, et j'en eusse été navré, goûtant fort son talent et sa personne.

Avant de le laisser retourner au royaume des ombres, je remarquerai toutefois que Fleuret ne se faisait pas, lui aussi scrupule, d'user de ces procédés obliques pour brocarder ses confrères. Interrompant nos recherches à la Bibliothèque nationale, nous allions, de temps à autre, par manière de

---

<sup>261</sup> Fernand Fleuret, *Histoire de la bienheureuse Raton, fille de joie*, Gallimard, octobre 1926, 256 pages.

récréation, déguster un petit verre d'armagnac sur le zinc d'un bistrot de la rue Louvois, où il s'exprimait sur le compte de ses relations littéraires avec plus de liberté et de verdeur que dans ses articles. Il me remit, certain après-midi, deux bouts de papier où il avait transcrit et vivement commenté ces énormes bédouines :

« André Billy, *Diderot*, p. 115 » : « On ouvre la Reine de Navarre, Meursins fils, Boccace, La Fontaine, les vieux fabliaux, et l'on y puise les yeux fermés. »

« Meursins fils ? Il y a le Meursins français, mais il n'y a pas de Meursins fils. M. Billy pourrait-il nous dire quel est l'ouvrage sotadique faussement attribué à l'humaniste Jean Meursins<sup>262</sup> ? « André Billy : *Intimités Littéraires*. Flammarion : Apollinaire vivant, p. 184<sup>(263)</sup>. »

... L'art et le charme propre d'Apollinaire agissent de manière à faire de ces anecdotes baroques ce que l'auteur entendait bien qu'elles fussent : *des philtres de phantase*, des excitants de l'imagination, des drogues. »

<sup>262</sup> Il est vraisemblable qu'André Billy a puisé sa référence dans le *Journal des Goncourt* au seize décembre 1874 où l'on peut lire : « Flaubert déclarait [...] qu'un seul livre a eu de l'action érective sur lui, *L'Aloysia* de Meursins. » suit une note de bas de page indiquant que ce livre est « une œuvre obscène [qu'Auriant qualifie de *sotadique*] composée par un avocat et historien de Grenoble, Nicolas Chorier (1612-1692), antérieurement à 1678, [...] et prétendument traduite en latin par l'érudit hollandais Jean Meursins le Jeune (1613-1654). » En fait le nom de Jean Meursins n'est qu'un nom choisi pour brouiller les pistes et le personnage évoqué ici semble bien n'avoir jamais existé, d'où le « faussement attribué » d'Auriant.

<sup>263</sup> Ce paragraphe comprend de nombreuses fautes dans l'édition papier, vraisemblablement dues à l'impression et corrigées ici : « Diderat » pour Diderot, « Appolinaire » pour Apollinaire. Par ailleurs la page 184 des *Intimités Littéraires* d'André Billy dans l'édition Flammarion de 1932 n'évoque pas Jean Meursins mais l'appartement d'Apollinaire, 37 rue Gros et *L'Hésiarque*.

« Phantase est un des fils du sommeil. Cette divinité trompeuse, environnée d'une foule de mensonges ailés, répandait, de jour et de nuit, une liqueur subtile sur les yeux de ceux qu'elle voulait décevoir. Dès ce moment, leurs rêves les décevaient et les illusions de l'état de veille n'étaient pas moindres. Il est certain que celui qui a soufflé la dédicace de l'*Hérésiarque*<sup>264</sup> à Apollinaire, est un pince-sans-rire qui s'est moqué de lui. Mais il ne comptait pas sur l'ignorance d'un critique qui arrange aujourd'hui à sa façon, et prend le Pirée pour un homme, ou plutôt le contraire. »

Ces deux petits documents témoignent du cas qu'il convient de faire de l'omniscience tant vantée d'Apollinaire — je ne serais pas étonné que ce ne fût pas Fleuret qui, pour l'éprouver, lui souffla la bourde qu'il relève — et de l'érudition de M. Billy. Pour celui-ci, qui était son ami — comme on l'est entre gens de plume — il eût dû lui signaler ses fâcheuses méprises, mais peut-être se trouvait-il être, pour lors momentanément brouillé avec lui, et c'est à mon entremise qu'il eut recours, car je n'ai jamais pensé qu'il m'eût offert ces petits souvenirs autographes pour ma collection, mais bien plutôt afin que j'en fisse l'usage qu'il était, pour une raison quelconque, empêché de faire lui-même. C'était me marquer la considération qu'il avait pour mon intrépidité, et j'y fus sensible ; malheureusement il ne m'était pas possible de m'en montrer digne sans me parer de sa trouvaille, ce qui n'est pas ma coutume. Je fus au regret de ne pas lui complaire et n'ai exaucé son souhait que long-temps après qu'il eut perdu la raison. Le hasard fit que ce fut

---

<sup>264</sup> *L'Hérésiarque et Cie*, stock 1910 (288 pages), est dédié « À Thadée Natanson, ces philtres de Phantase ». Si l'on ouvre *Le Carquois du Sieur Louvigné du Désert*, par Fernand Fleuret, édité à Londres en 1912, nous pouvons lire, page cent, dans un poème intitulé *La Nuict* : « Corine, tu ne m'entens plus ; / Phantase<sup>(1)</sup> un philtre te prodigue, / Et les liens de la fatigue / Enchevestrent ton corps perclus. » et cette note de bas de page : « <sup>(1)</sup> Fils du Sommeil. »

peu après que M. Billy, évoquant de son ami sur, — pardon ! dans la *Terrasse du Luxembourg* et le style de M. de Montépin qui est celui de quelques-uns de ses romans, se fut écrié :

« Cher Fernand ! Tu as été un des rayons qui ont doré ma vie. Ah ! ce rayon puisse-t-il ne pas s'éteindre avant l'heure ! Puisse-t-il de nouveau briller comme autrefois<sup>265</sup>. »

M. Billy ne m'a su nul gré d'avoir ravivé ce rayon qui s'était éteint et j'en suis encore à attendre ses remerciements pour lui avoir fourni le moyen, grâce au cher Fernand, de faire discrètement disparaître des rééditions — s'ils en doivent connaître — de ses deux ouvrages ces taches dont, il est vrai, aucun de ses lecteurs ne s'est offusqué.

Pour que Léautaud me rendît d'un seul coup tout ce qu'il me retirait, il suffisait que je prisse, sans l'en aviser, un pseudonyme. Aussitôt, comme par enchantement, je devenais capable d'esprit, de facilité, de subtilité, de bon style, etc., etc.

Je venais de publier dans une petite revue franco-italienne, fondée et dirigée par le bon journaliste D. A. Lemmi<sup>266</sup> les notes qui suivent :

« M. GEORGES DUHAMEL, GARDIEN DU LANGAGE.

« Parlée ou écrite, la langue française est quotidiennement massacrée. Des écrivains, qui ne la respectent pas toujours, s'en sont récemment émus. Le mauvais exemple vient d'en haut. Les “Immortels” eux-mêmes ne sont pas, à cet

<sup>265</sup> André Billy, *La Terrasse du Luxembourg*, Fayard 1945, bas de la page 301.

<sup>266</sup> Dandolo-Angelo Lemmi, directeur-fondateur de la revue *Rencontres*, éditions des écrivains et artistes italiens de France, trois avenue de Villars, VII<sup>e</sup> arrondissement. Le texte qui suit, intégralement reproduit ici, a été publié par Auriant sous le pseudonyme de Georges Randal dans *Rencontres* de juin 1946, pages 55-57. On aimerait bien qu'Auriant cite ses sources avec davantage de précision.

égard, à l'abri de tout reproche. M. Georges Duhamel, entre autres.

« \* \* \*

« Comme le héros de son dernier livre, M. Georges Duhamel est un homme très occupé et qui n'a pas une minute à soi, sauf quand, aux vacances, il s'en va jouer de la flûte à Valmondois. À cinquante et un ans (il en a dix de plus aujourd'hui<sup>267</sup>), il avait déjà, lui aussi, réussi tout ce qu'il s'était proposé d'entreprendre, les « petites affaires comme les grandes ». M. Duhamel est un écrivain universellement célèbre. Il est de l'Académie française et secrétaire perpétuel de cette Compagnie, il est de l'Académie de médecine, bien qu'il n'ait guère plus de titres qu'un médecin de quartier, et de quelques autres sociétés. Il a dirigé, il dirige encore, beaucoup de choses, sans parler des consciences de ses contemporains. Très sollicité, il ne refuse sa noble prose à aucun journal, il reçoit de toutes les parties du monde un courrier volumineux, il répond à ceux qui lui écrivent et à ceux qui vont l'interroger sur telle ou telle question censée intéresser les lecteurs de leur feuille ; il fait des conférences, des voyages, va dans le monde, et, avec tout cela, trouve le moyen de publier, bon an mal an, deux ou trois livres. Le dernier paru est *La Passion de Joseph Pasquier*<sup>268</sup>. Ce personnage est arrivé à l'âge critique où, selon l'Écriture, je crois, et Paul Bourget<sup>269</sup>, le démon de midi exerce le plus de

<sup>267</sup> Georges Duhamel est né en 1884, il a donc eu soixante-et-un ans en 1945.

<sup>268</sup> Ce dixième et dernier tome de la *Chronique des Pasquier* a d'abord été publié à l'étranger (Canada, Monaco) pour des raisons évidentes puis au Mercure de France en septembre 1945.

<sup>269</sup> Paul Bourget (1852-1935), écrivain et essayiste catholique. Ses premiers romans ont un grand retentissement auprès d'une jeune génération en quête de rêve et de modernité. À partir du *Disciple*, en 1899, Paul Bourget s'oriente davantage vers l'étude des mœurs et les sources des désordres sociaux, qu'il relie parfois à la race.

ravages. Ce n'est pas une femme qui tourmente Joseph Pasquier, ni l'argent, ce ne sont pas, non plus, les affaires, c'est l'envie d'être de l'Institut. Cette étrange passion, qu'on a peine à concevoir chez un homme qui a, ou croit tout avoir pour être heureux, et qui n'est pas devenu gâteux, l'envalait peu à peu, l'absorbe insidieusement tout entier, annihile ses réflexes, lui fait faire des "boulettes" et finit par provoquer des catastrophes d'ordre financier, conjugal, sentimental et, si je puis dire, filial, où c'est miracle que sa raison ne sombre pas. M. Duhamel a peint complaisamment le portrait de ce singulier maniaque et conté ses mésaventures en 260 pages. Il y est beaucoup question de puits de pétrole au Michoacan (Mexique) et de cryogènes (frigidaires) sans que, pour cela, "La Passion de Joseph Pasquier" soit le roman de l'homme d'affaires de ce temps. Ce n'est pas davantage une satire de l'Institut — on n'entend deux ou trois Astier-Réhu qu'à la cantonade, et cela, Dieu merci, suffit. Ce n'est pas, non plus, un roman de moeurs, mais c'est habilement dosé, tout cela à la fois, c'est une "chronique" où les dix années qui précédèrent la guerre de 1939-1945 ne se reflètent pas très nettement. Je n'en dirai pas davantage, la littérature romanesque n'étant pas de mon ressort dans cette revue. Je me permettrai seulement de soumettre à M. Duhamel quelques observations que sans malice aucune, sans parti pris de dénigrement, j'ai faites en marge de sa chronique et dont il pourra, une fois qu'il en aura éprouvé le bien-fondé, faire, je pense, son profit.

« Peut-on écrire :

« P. 45 : La chevelure de M<sup>me</sup> Pasquier senior (un mot dont M. Duhamel abuse) est intermédiaire à la puce et à la quetsche ?

« P. 50 : Que vient-il faire au juste, si ce n'est pour te distraire ?

« P. 64 : Il repartait à rouler dans l'espace de sa chambre.

« P. 74 : Il partait à somnoler, un fil de salive à l'angle de ses lèvres.

« P. 116 : Il est parti tout de suite sur ce qu'il appelle, sur ce qu'il ose appeler le problème des intellectuels.

« P. 125 : Un peu plus tard il est reparti dans les jérémiaades.

« P. 242 : La demoiselle dactylographe était partie déjeuner.

« P. 95 : Un regard brûlant qui ressemblait à la gourmandise.

« Littré qui, bien plutôt qu'Anatole France, est le "gardien du langage" dont la pureté donne tant de souci à l'historien des "Pasquier", réprouve ces façons d'écrire, que M. Duhamel pourrait être tenté de faire admettre par le Dictionnaire de l'Académie, auquel il travaille avec zèle, et même proposer en exemple, dans la conviction où il est qu'elles sont grammaticalement correctes.

« Peut-on dire d'une opération financière qu'elle risque d'être assez sévère pour le vendeur, et parler, sans friser le galimatias, d'une voiture suffisante (p. 54) de menaces inventives (p. 64), de la justice orageuse des faits ?

« M. Duhamel qui verse souvent dans la préciosité (elle préférerait *de*, il souhaitait *de*, etc.), s'exprime parfois aussi vulgairement que les Pasquier, père et fils.

« Il écrit, par exemple :

« P. 83 : Lucien était assis dans un fauteuil de cuir, les jambes croisées, un cigare au bec.

« P. 166 : Joseph dut nécessairement faire toutes les avances et tenir le crachoir.

« P. 183 : C'était Blaise Delmuter, toujours fidèle au poste.

« M. Duhamel donne, lui aussi, dans le fâcheux travers qui consiste à remplacer les verbes *dire* ou *reprendre* par d'autres qui font "plus riche".

« P. 52 : Au fait, non, claironna-t-il.

« P. 85 : Je vous dis qu'il est incorruptible, siffla moquement Lucien.

« P. 136 : Bien, bien, ronronnait Joseph.

« M. Duhamel se livre à des facéties dignes de Courteline, mais qui ne siéent pas au sérieux de son talent distingué :

« P. 191 : Joseph reçut, dès le matin, un coup de téléphone du marquis de Janville. C'était un coup de téléphone rassurant, optimiste, allègre comme une fanfare à trompette, ce qui s'expliquait assez bien, puisque le marquis était un ancien officier de cavalerie.

« À propos de téléphone, M. Duhamel écrit (p. 200) :

« Joseph se détacha de l'appareil et cria : "Ma voiture, tout de suite !" comme jadis un roi d'Angleterre, sur le champ de bataille : "Un cheval ! Ma couronne pour un cheval !".

« Je ne sais si ce mot est aussi historique que le prétend M. Duhamel : c'est Shakespeare qui le met dans la bouche de Richard III aux dernières scènes du drame dont ce roi machiavélique et assassin est le héros.

« Ce qui est plus grave, le style de M. Duhamel a des tics qui en font un procédé :

« P. 58 : Le señor Obregon venait d'allumer un cigare. Il dit au jeune Delmutter, pour engager la conversation, il dit entre haut et bas, etc.

« P. 78 : Il dit enfin, sans regarder personne, il dit, la voix tremblante de rage, etc.

« P. 138 : De temps en temps, il prenait une respiration profonde, appliquait avec vigueur de larges semelles de crêpe sur le bitume du trottoir et s'abandonnait à des pensées vagabondes, à des pensées tout doucement incohérentes et voltigeuses, à des pensées qu'il ne cherchait même pas à contrôler ou à contenir.

« P. 162 : Or cette lettre qu'on venait de lui apporter au lit, sur un plateau, cette lettre non timbrée, mais à la suscription

soigneusement écrite, Joseph l'avait décachetée sans défiance.

« Etc., etc., etc.

« Flaubert, quand un écrivain ami lui envoyait le dernier paru de ses romans, ne manquait jamais de lui dire ce qu'il en pensait et de lui signaler, comme je me suis permis de le faire pour *La Passion de Joseph Pasquier*, les défauts et les tares qui déparaient l'ouvrage et dont l'auteur ne s'était pas aperçu. Je doute fort que quelque confrère de M. Duhamel, feu Paul Valéry par exemple, qui "était de si bon conseil au travail du dictionnaire", ait jamais osé lui rendre ce service. »

Je rencontrais peu après Léautaud rue de Seine, qui me dit : « J'ai lu dans une revue, *Rencontres*, un article remarquable sur Duhamel qui m'a fait joliment plaisir<sup>270</sup> ».

Il me parut légèrement interloqué d'apprendre que cet article était de moi, qui l'avais signé : Georges Randal<sup>271</sup>, mais n'en persistera pas moins à le trouver « très bien » et très justifié. « Voilà comment Duhamel devait finir », s'écriait-il. Les passants, hommes et femmes, se retournaient pour le regarder comme on regarde une bête curieuse ! je ne sais d'où il sortait, il était coiffé d'un chapeau de paille gris dont le rebord, au-dessus du front, avait craqué, un foulard jaune

<sup>270</sup> *Journal littéraire* sans date mais vraisemblablement de juin 1946 : « J'ai parlé à Gide et à ce M. Amrouche du dernier numéro de la petite revue franco-italienne *Rencontres*, pour l'article qu'elle contient sur Duhamel. Ils connaissaient la revue, mais n'ont pas lu cet article. Je leur ai dit qu'il y a là un commencement de justice littéraire. »

<sup>271</sup> Toute sa vie, Auriant a voué une sorte de culte à Georges Darien (1862-1921), ainsi qu'on a pu le lire dans l'introduction. Georges Randal est le nom de personnage principal de son roman *Le Voleur* paru chez Stock en décembre 1897, sous couverture noire (435 pages).

tout rapiécé enserrait son cou ; penché vers moi, il agitait sa badine, roulait les yeux, faisait force grimaces.

Il avait essayé de lire les *Salavin*<sup>272</sup> et avait trouvé ça sans intérêt. Dostoïevsky, un auteur à ne pas lire, avait infecté Duhamel. Tout ce qu'il y a de mauvais dans Duhamel, dans Gide, dans cette abominable chose qui s'appelle *Bubu de Montparnasse*<sup>273</sup>, vient de lui, me dit-il.

Je reconnus là une réflexion dont je lui avais fait part, qu'il avait fini par faire sienne et qu'il me donnait comme étant de son crû. N'ayant jamais lu *Crime et Châtiment*, pas plus qu'aucune autre œuvre de Dostoïevsky, ni les *Caves du Vatican*, ni le roman de Philippe (qui, du reste, est marqué par l'influence de Nietzsche), il eût été bien empêché d'en faire tout seul la remarque, qui ne saurait s'appliquer à M. Duhamel. Une bonne partie de ses jugements provenait de ses conversations avec les gens qui lui rendaient visite et qui, généralement, étant plus instruits que lui, complétaient son éducation littéraire, laquelle laissait beaucoup à désirer.

Revenant à mon article : « Est-ce que *Rencontres* est beaucoup lu ? », me demanda-t-il.

— « Très peu.

— « C'est dommage. Votre article est un document littéraire. Vous pourriez l'étoffer avec d'autres citations de Duhamel et le publier en plaquette. Ses admirateurs l'achèteraient, croyant à un éloge », et il mima leur consternation quand ils s'avisaient de quoi il retournait. Il le mon-

<sup>272</sup> *Vie et aventures de Salavin*, suite romanesque de Georges Duhamel est parue au Mercure de France en cinq volumes : I. *Confession de minuit* (1920), II. *Deux Hommes* (1924), III. *Journal de Salavin* (1927), IV. *Le Club des Lyonnais* (1929), V. *Tel qu'en lui-même...* (1932).

<sup>273</sup> Charles-Louis Philippe, *Bubu de Montparnasse*, Éditions de La Revue blanche, 1901. Paul Léautaud n'a jamais apprécié la littérature « réaliste », les romans d'Eugène Dabit où de Pierre Mac Orlan.

trerait chez dame Gould : « Voilà ce que c'est, un grand écrivain ! »

M. Duhamel n'y a jamais prétendu, que je sache, mais Léautaud qui se considérait comme tel, était aussi incorrect que lui, sinon davantage. Il lui arrivait souvent d'écrire comme parlaient son tripier et sa crémière. Les fautes de français foisonnent dans tous ses écrits. Je n'en citerai que quelques exemples.

« La toilette de Lennie ... n'était pas très brillante, et son chapeau surtout, un chapeau d'été encore, en demandait vivement un autre<sup>274</sup>.

« Je partis donc la retrouver<sup>275</sup>.

« Je partais prendre le métro<sup>276</sup>.

« On n'aurait pas, Fuchs lui-même, pour Auriant, les ménagements qu'on a pour moi, Fuchs y regarderait moins qu'avec moi, qu'il se doutera capab le rentrer avec fracas<sup>277</sup>.

« Des gens comme moi les ont lus (les livres de Barrès) à leur parution<sup>278</sup>.

« Vous avez ce que je voudrais avoir encore : la jeunesse pour goûter longtemps les grands plaisirs de l'écart et de la solitude<sup>279</sup>.

« Je me suis mis à parler de Miss Barney, qu'elle connaît depuis longtemps, de Gourmont, que je voudrais bien savoir si elle a été (M<sup>me</sup> Alley) sa maîtresse<sup>280</sup>.

<sup>274</sup> *Le Petit Ami*, chapitre IV.

<sup>275</sup> *Le Petit Ami*, chapitre III : « Je partis donc la retrouver, le lendemain matin, dans cette maison du passage Laferrière. »

<sup>276</sup> *Journal littéraire* au deux août 1940.

<sup>277</sup> *Journal littéraire* au huit février 1927. Paul Fuchs (1864-1940), avocat à la Cour d'Appel de Paris, journaliste, rédacteur au *Figaro* de 1905 à 1932, critique et auteur dramatique.

<sup>278</sup> *Journal littéraire* au neuf juin 1908.

<sup>279</sup> *Journal littéraire* au treize mars 1937.

<sup>280</sup> *Journal littéraire* au vingt décembre 1939.

« Il aurait fini par *coucher avec*<sup>281</sup>.

« Il avait apporté un ou deux ouvrages de Descaves pour solliciter de lui un envoi sur *chaque*<sup>282</sup>.

« Après-dîner *reparti chez Montfort*<sup>283</sup>.

« Montfort *m'a ajouté*<sup>284</sup>.

« Ce soir, au *Mercure*, dans mon bureau, arrivée de Descaves. *J'en étais d'un loin*<sup>285</sup> !

« Vallette ne *m'a pas ouvert la bouche* sur la visite de Descaves<sup>286</sup>.

« Etc... Etc... »

Ces offenses à la langue ne l'empêchaient pas de se considérer comme un écrivain irréprochable et de morigéner ses confrères. L'un d'eux, M. Joseph Kessel<sup>287</sup>, avait écrit, à propos de la première représentation de la *Folle de Chaillot*<sup>288</sup>,

<sup>281</sup> « Portrait de mon père », *La NRF* d'octobre 1939, page 572.

<sup>282</sup> *Journal littéraire* au quatre mai 1937.

<sup>283</sup> *Journal littéraire* au quatre décembre 1908. Corrigé de *Monfort* avec un seul *t*. Faute très souvent rencontrée dans l'édition papier et corrigée ici.

<sup>284</sup> *Journal littéraire* au quatre décembre 1908. Même remarque que dans la note précédente.

<sup>285</sup> *Journal littéraire* au douze octobre 1908.

<sup>286</sup> *Journal littéraire* au treize octobre 1908.

<sup>287</sup> Joseph Kessel (1898-1979), journaliste et romancier célèbre, élu à l'Académie française en 1962, au premier tour.

<sup>288</sup> *La Folle de Chaillot*, de Jean Giraudoux a été créée le 21 décembre 1945 alors que Jean Giraudoux était mort à l'âge de 62 ans en janvier 1944. Cette création a eu lieu au Théâtre de l'Athénée sous la présidence de Charles de Gaulle en tenue de général, un peu incongrue dans un théâtre. La une du *France-Soir* de ce même 21 décembre (à cette époque les journaux n'avaient que deux pages) affichait en milieu de page : « Mieux qu'un événement parisien / la répétition générale de *La Folle de Chaillot* fut un haut instant français / Par Joseph Kessel. » Puis, dans le corps du texte, ce paragraphe : « Que l'on m'entende bien. Il ne s'agit pas de l'éclat d'une répétition générale. Ni, comme l'on dit, d'un événement parisien. Il s'agit d'un haut instant français. »

cette phrase aussi baroque que malsonnante : *ce fut un haut instant français*. Je la signalai à Léautaud, qui m'écrivit :

« Ce Jacques (sic<sup>289</sup>) Kessel est comme tous ses pareils — il entendait les enfants d'Israël —, pas connaisseur pour parler et juger de ce qui est français. Il est vrai que les nouveaux venus dans la littérature écrivent eux aussi de bien étonnante façon. Il faut voir tout ce qui paraît dans les revues de ce moment : quel style, quel vocabulaire !

« Le directeur d'une revue *Fontaine*<sup>290</sup> m'a envoyé, il y a quelques temps, une demi-douzaine de numéros. Me rencontrant quelque temps après, il m'a demandé ce que je pensais de sa revue. Je lui ai donné mon avis sans détours : une déliquescence complète.

« La littérature est présentement aux mains des professeurs de philosophie, genre Camus. Elle va être jolie. »

## Émile Bernard

J'en viens maintenant à ses insinuations les plus graves.

Depuis 1894, Émile Bernard<sup>291</sup> collaborait au Mercure de France, y donnant des essais fort remarqués sur l'Art et les

<sup>289</sup> Paul Léautaud faisait souvent cette confusion.

<sup>290</sup> C'est en 1939 à Alger que Max-Pol Fouchet, proche d'Albert Camus, a créé *Fontaine*, qui fut une des plus importantes revues de la Résistance, accueillant l'intelligentsia française et laissant une large place aux poètes surréalistes. Cette revue s'est éteinte après son dernier numéro de novembre 1947.

<sup>291</sup> Émile Bernard (1868-1941), peintre et écrivain. Émile Bernard a réalisé un portrait de Paul Léautaud le 7 juillet 1929. *Journal littéraire* au 8 juillet 1929 : « Auriant dit très justement qu'il est à notre époque le type d'un artiste de la Renaissance : il peint, il fait des vers, des romans, de la tapisserie, de la critique d'art (tout à fait remarquable, celle-ci). C'est l'artiste complet. » Émile Bernard a écrit 39 articles dans le *Mercure de France* entre avril 1893 et juin 1915. Emile Bernard écrit aussi des vers sous la signature de Jean Dorsal.

artistes. Léautaud en ayant lu quelques-uns, bien qu'il n'entendît absolument rien à la peinture, ne laissa pas que d'être frappé de la façon, intelligente, passionnée, pleine de sensibilité, dont l'artiste traitait ses sujets. Il trouvait ces articles admirables tant par le fond que par la forme, qui était sobre, quoique fougueuse et imagée. Je fis part à Émile Bernard de ce sentiment que ses écrits avaient éveillé chez le moins artiste des hommes. Il en fut flatté, désira le connaître et l'en remercier en faisant son portrait. Léautaud accepta très volontiers l'invitation que je lui transmis d'aller poser, un dimanche, à son atelier. Pour ne pas être en reste de politesse il voulut lui faire hommage de son *Passe-Temps*. Avant que d'y mettre un envoi, il me demanda quelle sorte d'homme c'était, au juste, Émile Bernard. Je le renseignai en quelques mots et lui appris qu'il était l'inventeur, le créateur du symbolisme pictural, et l'initiateur de Gauguin à Pont-Aven ; que par la suite, ayant voyagé en Orient, en Italie, en Espagne, et médité sur l'Art, que la recherche de la personnalité égarait et perdait de plus en plus, il avait renoué avec la tradition des grands maîtres, au détriment de ce qu'à Paris on nomme la « gloire », mais à l'avantage de son talent qui, retrémpé et regaillardi à cette source souveraine, avait gagné en éclat et en vigueur ; qu'il avait partout vécu à sa guise, insoucieux des honneurs et d'une renommée qu'il lui eût fallu payer par des concessions aux marchands, aux critiques et au public ; qu'il avait aussi sculpté des meubles, imagé et tissé des tapisseries, illustré des livres, pour le compte d'Ambroise Vollard notamment, écrit des vers, qui avaient emballé Apollinaire<sup>292</sup>, des romans, passionnément aimé les

---

<sup>292</sup> En effet, sous le nom de Jean Dorsal, Émile Bernard a publié en 1933 la fameuse *Lumière mythique* aux éditions de la Rénovation esthétique, 15, quai Bourbon, c'est-à-dire chez lui. *Fameuse* parce qu'avec un manque de modestie ou un sens de l'opportunité qui choquent un peu de nos jours, Émile Bernard a inséré en guise de

femmes en un mot que plutôt que du XIX<sup>e</sup> siècle, il était un homme et un artiste de la Renaissance, — ce que Léautaud traduisit prosaïquement par ceci : à *Émile Bernard, artiste complet, avec mon admiration qui ne date pas d'aujourd'hui.*

Cela était vrai, mais ambigu. Si Léautaud avait lu avec plaisir et intérêt, mais sans profit aucun, quelques-uns des articles d'Émile Bernard, il n'avait, de sa vie, vu une de ses toiles et il ne jeta qu'un regard distrait sur toutes celles qui faisait l'ornement du bel atelier du quai de Bourbon où nous nous rendîmes<sup>293</sup> le 7 juillet 1929. La palette d'une main, le pinceau de l'autre, avant de se mettre à l'œuvre, Émile Bernard regarda Léautaud et lui dit : « Vous avez manqué Daumier ! »<sup>294</sup>. Tout en causant — le son de la voix était pour lui révélateur de la personnalité du modèle, — il esquissait, de profil, le portrait de Léautaud ; à mesure qu'il avançait dans son travail, il sentait et percevait une foule de choses ; soudain, comme s'il eût fait un faux départ, il remisa son carton, en prit un plus grand, fit prendre à Léautaud une pose de trois quarts, et recommença. Quand il eût fini, Léautaud s'approcha du chevalet, jeta sur son portrait un coup d'œil en apparence détaché, observa en riant qu'il n'avait pas la

préface une lettre fort élogieuse de Guillaume Apollinaire à son endroit (datée de mars 1909) : « Pardonnez à un admirateur d'Émile Bernard et de Jean Dorsal sa surprise en apprenant l'identité de ces deux artistes. / Mon admiration devenue unique, a pris soudain plus de force. [...] »

<sup>293</sup> Dans son *Journal* à cette date, Paul Léautaud indique s'y être rendu seul : « Quand je suis arrivé, il m'a demandé la permission de me laisser seul un moment pour aller prendre son café du matin chez un bistrot voisin. » Puis, après la phrase sur Daumier : « Nous verrons ce qu'Auriant, qui doit bien me connaître, en dira. »

<sup>294</sup> Henri Béraud dans *Gringoire* du 24 mai 1929, affiche un avis un peu différent : « Rien ne ressemble moins à M. Léautaud que M. Léo Larguier. Le premier est un Chardin, le second, un Daumier. »

bouche ainsi, en « cul de poule ». D'un trait de pinceau<sup>295</sup>, Émile Bernard rectifia ce détail de façon à lui complaire...

Quelques jours après, il me donna les deux portraits : « Celui-ci est pour vous<sup>296</sup>, me dit-il, c'est le vrai visage de Léautaud, avec son air de notaire ; l'autre est pour lui, je l'ai flatté, je pense qu'il en sera content. »

Léautaud le fut, en effet, mais il se mêlait un peu de déception à son contentement. Il s'était imaginé qu'Émile Bernard ferait quelque chose qui rappelât le portrait de Goya par lui-même, qui se trouve au Musée de Madrid<sup>297</sup> et dont M. Georges Besson lui avait envoyé une reproduction en lui faisant remarquer combien il lui ressemblait. « Qu'en pensez-vous ? » me demanda-t-il quand je lui eus porté rue de Condé le portrait que m'avait remis pour lui Émile Bernard. « Je pense, lui dis-je qu'il est fort ressemblant, quoique vous y soyez rajeuni d'une bonne vingtaine d'années. » « Je le trouve amusant, me dit-il, original, mais guère ressemblant, sauf pour mon faux-col aux pointes évasées et ma cravate. Je n'ai jamais eu de chance avec les peintres. Ce ne doit pas être commode pour eux d'attraper la ressemblance. Rouveyre, pourtant, y est parvenu en quelques coups de crayon, c'est à mon sens un grand artiste. Émile Bernard est un peintre de fresques, un peintre de femmes. Il m'a enlevé mes rides et

<sup>295</sup> Auriant vient d'utiliser le mot *carton*. On peut donc penser qu'il s'agit d'esquisses, au crayon ou au fusain

<sup>296</sup> Il s'agit du portrait de profil, le seul dont l'original soit parvenu jusqu'à nous.

<sup>297</sup> Le treize février 1925 nous pouvons lire : « Ce matin aussi, de Georges Besson, une carte postale illustrée d'un portrait d'homme par Goya, du Musée Bonnat à Bayonne, lequel portrait me ressemble assez, en effet. » Dans les premières lignes de son *Journal* au sept juillet 1929, Paul Léautaud écrit « musée de Bayonne ». L'autoportrait de Goya du musée du Prado, qui date de 1815 représente un homme de 69 ans à qui personne n'a envie de ressembler, même en étant plus âgé.

tout ce que les années ont mis sur mon visage. Puisqu'il jugeait que j'avais une tête à la Daumier, cela eût dû lui servir pour faire la critique de sa toile. S'il me voyait une ou deux fois à mon bureau, peut-être conviendrait-il que ce n'est pas ça, et me dirait-il : "revenez dimanche prochain." »

Ce n'eût pas été la peine. Émile Bernard avait peint Léautaud comme s'il l'eût vu maintes fois à son bureau ; mais un employé, un rond-de-cuir, même endimanché comme l'était ce jour-là l'auteur du *Petit Ami*, c'était trop terne, trop mesquin pour l'inspirer et dans le premier état de son portrait qu'il avait abandonné pour le reprendre et l'achever, il avait rehaussé ses traits d'une noblesse qui ne s'y reflète que quand Léautaud la jouait. Je lui montrai son vrai portrait. Il refusa de s'y reconnaître, disant qu'on lui avait donné l'air d'un Américain.

Peu après, ayant eu l'occasion de rencontrer Émile Bernard, il l'en remercia, mais ne put se retenir de lui exprimer l'impression qu'il en avait ressentie. « C'est ainsi que je vous vois », lui répondit Émile Bernard, qui eut pu ajouter : « Tel vous vous voyez vous-même, dans vos moments de complaisance, malgré vos rides, vos cheveux gris, votre décrépitude ». Il se borna à lui dire que c'était la lumière, où il s'était trouvé placé, qui l'avait de la sorte rajeuni.

Pour me marquer sa reconnaissance de lui avoir fait connaître Émile Bernard, et d'avoir été à l'origine de son portrait, il écrivit dans son Journal obscène :

« Auriant était présent<sup>298</sup>. Il a dû se manifester chez Bernard (chez qui il est souvent) avec le manque de tact qui lui est habituel, fouillant partout et voulant toujours emporter quelque chose. J'ai pu en juger à certaines paroles de Bernard, lui disant : « Voyons, Auriant, qu'est-ce que vous cherchez encore. Vous savez bien que je n'aime pas qu'on fouille

---

<sup>298</sup> *Journal littéraire* au trois août 1929. Auriant est désigné par la lettre *U*. Auriant est présent ce trois août, pas le sept juillet.

dans mes affaires. » Et au départ : « Allons, j'espère que vous n'emportez rien ».

Je n'emportai, la semaine d'après, que le portrait de Léautaud, dont Émile Bernard voulut bien me faire hommage, et quelques jours plus tard (le sycophante le rapporte dans son journal<sup>299</sup>), il m'invita à faire un petit séjour dans sa maison de Tonnerre, bien qu'il dût me considérer comme un hôte peu recommandable.

J'étais aussi, d'après Léautaud, un visiteur très suspect. À la date du 15 septembre 1933<sup>(300)</sup>, il note :

« J'avais sur le coin de mon bureau deux exemplaires, service de presse, d'un volume de la collection Flammarion à 3 F. 75 : Lenotre : *Les grands jours du Tribunal révolutionnaire*<sup>301</sup>. Auriant arrive<sup>302</sup>, s'assied dans le fauteuil des visiteurs, et prend un des volumes pour le feuilleter. J'ai à m'absenter pour aller uriner. Quand je reviens, Auriant n'a plus ce volume dans les mains, et sur le coin de ma table le seul autre exemplaire. Il n'y a pas de doute qu'il a mis dans sa poche celui qu'il feuillettait. C'est bête comme tout. »

Assurément. Plus que bête, stupide. Pour un voleur, je n'étais pas très malin. Si j'avais soustrait ce livre d'une pile de livres, le larcin eût risqué de n'être pas découvert ; chapper un volume sur deux, posés sur le coin d'une table, sans réfléchir que celui qui les y avait laissés, s'étant absenté

<sup>299</sup> Au trente août 1929.

<sup>300</sup> Corrigé de 1932.

<sup>301</sup> G. Lenotre (pas d'autre prénom pour ce pseudonyme de Théodore Gosselin, 1855-1935), historien spécialiste de la Révolution et journaliste. Élu à l'Académie française en décembre 1932, G. Lenotre va mourir avant d'avoir été reçu. Il sera remplacé par Georges Duhamel qui devra prononcer son éloge. *Les grands jours du Tribunal révolutionnaire*, Flammarion 1933, 125 pages, quelques illustrations.

<sup>302</sup> C'est faux. Auriant n'est pas cité dans le *Journal littéraire* mais « N... ».

pour quelques instants, ne tarderait à revenir, pourrait s'en aviser et m'en demander compte, était le fait d'un novice, non du récidiviste chevronné que, paraît-il, j'étais. Je lui offrais là une occasion unique d'en avoir le cœur net, la disparition du bouquin de Lenotre rappelant d'autres disparitions semblables. « Il me l'aurait demandé, je le lui aurais donné », poursuit-il. Je n'ai jamais raffolé de la littérature pseudo-historique de Gosselin-Lenotre, le peu que j'en ai lu m'ayant laissé la même impression qu'à J. Ernest-Charles, qui l'éreinta magistralement ; si cet ouvrage m'eût tenté, plutôt que de le subtiliser ou de le demander à Léautaud, j'eusse prié le directeur de *l'Esprit Français*, G. Normandy, de me le faire adresser par l'éditeur, pour que j'en rendisse compte dans ma rubrique des « Essais ».

« Cela permet, commente Léautaud, tous les soupçons sur lui pour les volumes disparus ces dernières années dans les services de presse, soit sur mon bureau, soit dans les cases des rédacteurs et justifierait l'avis de Vallette à ce propos : « Méfiez-vous d'Auriant<sup>303</sup>. Voilà un garçon qui risque de compromettre la petite situation qu'il s'est faite au Mercure ». À lui seul, le prétendu avis de M. Vallette prouverait l'inanité de l'anecdote. M. Vallette n'était pas au courant de ce qui se passait dans le bureau de Léautaud. Supposé même que son employé l'eût mis au fait de ces disparitions, il n'avait aucune raison de m'en croire l'auteur. Se fût-il discrètement livré à une enquête, qu'il eût tôt fait de découvrir le voleur. Ce n'était nul autre que Léautaud qui avait été assez imprudent, ou assez bête, pour en faire l'aveu à M<sup>me</sup> Cayssac, laquelle en profita pour le faire chanter et le menaça d'en informer M. Vallette. Il s'en était aussi vanté auprès d'Henry Charpentier, le poète-gérant d'immeubles. Ce délit n'aurait donc pas dû lui paraître répréhensible et il

<sup>303</sup> Le texte de l'édition courante du *Journal littéraire* porte évidemment « Méfiez-vous de N... »

eût dû me pardonner la peccadille qu'il se pardonnait à lui-même. Persuadé que la soustraction du bouquin de Lenotre avait passé inaperçue, j'en aurais été enhardi à recommencer et Léautaud, sur ses gardes, eût pu me tendre un piège et me prendre en flagrant délit. S'il le fit, ce fut en vain. De 1932 à 1940, il n'eût pas la satisfaction de vérifier ses soupçons, ce qui n'a pas dû le retenir de les confier à des tiers comme il me confia à moi, le voleur de livres, les prouesses d'un autre « confrère.»

### Léon-Paul Fargue

Je veux parler du poète Léon-Paul Fargue<sup>304</sup>, qu'il représentait comme un escroc fini. Partout où il allait, disait-il, les livres disparaissaient. Aux *mardis* de M<sup>me</sup> Rachilde, il avait subtilisé, pour les revendre, les éditions originales des œuvres de Gide, Louÿs, Maeterlinck, publiées par le Mercure. Il prenait des fiacres à la journée, ses courses terminées, au moment de régler le cocher, faisait arrêter la voiture devant des maisons à double issue et ne reparaissait plus.

Ces choses, et bien d'autres, qu'on lui avait rapporté, dont il n'avait pas été à même de contrôler la véracité, non content de les consigner dans son *Journal obscène*, il allait les colporter en ville.

---

<sup>304</sup> Avant de fréquenter les *mardis* de Rachilde, Léon-Paul Fargue (1876-1947), a été reçu aux *mardis* de Stéphane Mallarmé (1842-1898), où il a rencontré Paul Claudel, Claude Debussy, André Gide, Marcel Schwob, Paul Valéry... Il est devenu l'ami de Maurice Ravel. En 1924 il a fondé avec Valery Larbaud et Paul Valéry, la revue *Commerce*. Voir aussi son portrait dans le *Journal littéraire* au 28 décembre 1932 et sa nécrologie dans le *Mercure* du 1<sup>er</sup> janvier 1948 par « Gorges Randal » (page 185) et « Fargue — Premières rencontres », par Adrienne Monnier dans le *Mercure* de février 1948 en ouverture de la revue.

En 1944<sup>305</sup> , il aperçut M<sup>me</sup> Chériane<sup>306</sup> Fargue qui entrait dans la pharmacie qui fait le coin de la rue de l'Odéon et de la rue Monsieur-le-Prince, et le pharmacien s'empresse au-devant d'elle, multipliant les saluts et les courbettes. Elle ne fut pas plutôt sortie et éloignée, qu'il sortit de l'encoignure où il s'était tapi, entra à son tour dans la pharmacie, s'arrangea pour amener la conversation sur Fargue et le pharmacien lui en ayant parlé avec énormément de considération, impressionné surtout par sa rosette de la Légion d'Honneur, « puisque vous connaissez le poète, lui dit-il, je vais vous faire connaître l'homme », et il lui apprit ce qu'il avait entendu raconter ou qu'il avait inventé. Le pharmacien n'en revenait pas, et Léautaud mimait sa stupeur, ouvrant la bouche, écarquillant les yeux.

Quelque temps après, un dimanche après-midi<sup>307</sup>, embarrassé d'une brassée de lilas, il allait faire visite à Fargue, non par sympathie, ni intérêt pour la santé du poète de Tancrède et des Ludions, mais afin de se rendre compte de l'état où l'avait mis son hémiplégie, voir les gens qui se pressaient à son chevet et cueillir des indiscretions pour son *Journal obscène*.

M<sup>me</sup> Chériane, qui est une fine mouche, s'en était doutée. « Léon-Paul était en train de changer de linge lorsqu'il est entré, me dit-elle. Il voulait voir du monde, quand le monde

<sup>305</sup> Plus vraisemblablement le trois novembre 1943. Cette journée se termine par une ligne de points.

<sup>306</sup> Anne-Chérie Charles (1898-1990), peintre connue sous le nom de Chériane, est la fille de Louise Faure-Favier et d'Ernest-Charles, qui se sont mariés en 1907. En 1946, Anne-Chérie Charles épousera Léon-Paul Fargue (1876-1947).

<sup>307</sup> *Journal littéraire* au mercredi vingt décembre 1944 : « Anacréon a arrangé par téléphone avec Fargue notre visite à tous les deux lundi prochain vers deux heures. » Le lundi suivant est le 25 décembre et cette visite n'est pas notée dans le *Journal*, qui s'arrête le 23. Il s'agit peut-être d'une visite ultérieure, pas davantage notée.

est venu ça ne lui a rien dit et il a voulu s'en aller ». Auparavant, il avait eu des mots et des mimiques drôles. « C'est un acteur étonnant », remarqua Fargue. Je lui demandai son impression de cette visite. Il me répondit que, deux heures durant, Fargue avait tenu des propos obscènes.

Il ne s'en privait pas, mais Léautaud, sans rival en la matière, n'eût pas dû s'en montrer choqué et d'ailleurs, les propos de Fargue étaient relevés par une verve gaillarde, mais saine, et de si bon aloi que d'authentiques princesses et comtesses ne s'en trouvaient nullement scandalisées. Elles lui passaient tout, les mots les plus crus, les anecdotes les plus osées, les opinions les plus subversives, les pointes les plus acerbes, toutes choses qui les changeaient des fadeurs débitées dans les parlotes de leur monde. Elles trouvaient merveilleux Léon-Paul et le lui disaient, sans que Léon-Paul en parut autrement fier, soit qu'il déclarât : « Moi, j'emmerde les communistes », qu'à propos de caviar et d'écrevisses, réputés aphrodisiaques, il lâcha le mot : « sperme », qu'il traitât tous les Immortels du quai de Conti de « trous du cul », « de troufignons qu'il fallait nettoyer », ou qu'il chantât une chanson qu'à l'âge de dix ans il avait faite sur une chatte, une autre encore, très poivrée sur la curie romaine. Le masque empâté, aux paupières mi-closes, adossé aux coussins, allongé sur son lit jonché de journaux, le bas de son pyjama relevé sur ses mollets, il faisait penser à quelque romain de la décadence, à Pétrone, ou à tel personnage du *Satyricon*. Frappé physiquement, diminué, souffrant, il gardait intacts sa vivacité, sa finesse, son don d'observation. Il savait que ses jours étaient comptés, qu'il pouvait être emporté d'un moment à l'autre et ne gardait aucun ménagement à l'égard de ceux de ses contemporains qui, pour une raison ou une autre, lui étaient antipathiques. Il n'était guère tendre pour

l'époque qui venait de naître avec la Ve République<sup>308</sup>. Il ne manquait pas de visiteurs, hommes ou femmes, très mêlés, des plus illustres comme des plus obscurs, qui lui composaient, les dimanches après-midi, comme une espèce de cour. Aucun de ceux qui l'avaient connu, fréquenté, qui l'avaient reçu chez eux, ne l'avait abandonné, et ce n'était pas tant la curiosité ou le snobisme qui les amenait au boulevard du Montparnasse<sup>309</sup>, que l'affection et la sympathie. Des dames lui envoyoyaient de province des colis de victuailles, la bonne chère étant un de ses soucis ; on sentait le fin connaisseur rien qu'à l'entendre parler des petits plats dont il s'était régale jadis dans des bistrots par lui découverts, tel certain « bifteck à la victime », cuit entre deux autres biftecks qui lui donnaient tout leur jus et qu'on rejetait exsangues. Il parlait de ses souvenirs avec une étonnante précision, un aimable laisser-aller, des tours imprévus, un sens du pittoresque des plus réjouissants. C'était un vrai régal que de l'écouter évoquer, tout en fumant des cigarettes qu'il puisait dans un petit pot de grès posé sur sa table de chevet, ceux du cirque Pinder, des bistrots, des maisons d'édition, de la brasserie Lipp, du Mercure de France, aux temps héroïques de la rue de l'Échaudé<sup>310</sup>... J'aurais pu dire à Léautaud que Fargue avait mentionné certaine corbeille

<sup>308</sup> Lorsque la Ve République a été proclamée, le quatre octobre 1958, Léon Paul Fargue était mort depuis près d'un an (le 24 novembre 1947). Elle ne l'a donc pas dérangé longtemps.

<sup>309</sup> Léon-Paul Fargue habitait au un boulevard du Montparnasse, à l'angle de la rue de Sèvres. Au bas de cet immeuble « art déco » assez laid, se trouve encore de nos jours un café que François Coppée — qui habitait douze rue Oudinot, un immeuble en cours de démolition en 2020 — fréquentait souvent et qui a pris son nom.

<sup>310</sup> Le *Mercure de France* — qui n'était alors qu'une revue — s'est d'abord installé à sa fondation en 1890 chez Alfred Vallette, rue de l'Échaudé-Saint-Germain avant de déménager rue de Condé en avril 1903.

remplie de livres qui se trouvait dans le bureau de M. Vallette et où les collaborateurs de la revue puisaient librement pour leurs comptes rendus — et lui demander si, par hasard, ayant vu Fargue faire ce que faisaient les camarades, il n'avait pas été amené à le soupçonner de voler ces livres. J'ai préféré garder cela pour moi, comme maintes autres choses, par exemple que le professeur Mondor<sup>311</sup> s'était esquinté le « trou du cul » pour être de l'Académie — et il en sera, ajoutait Fargue.

— Il a peut-être du talent comme chirurgien, hasardai-je de mon coin.

— Non.

— Il n'en a guère davantage alors comme écrivain. Avec de l'argent, il se procure des documents, et avec des « nègres », il en fait des livres.

— Ça se sait donc ? Est-ce qu'on en parle déjà ? Qui est-ce qui vous l'a dit ?...

— Personne, j'avais, tout simplement, d'excellentes raisons de le penser.

Je l'ai entendu conter des traits fort intéressants sur Verlaine, Moréas, Mallarmé, Valéry Larbaud, et faire l'éloge de poètes qui avaient publié dans le *Mercure de France* et l'*Ermitage* des vers bien faits, pleins de qualité ; il citait

<sup>311</sup> Henri Mondor (1885-1962) présente la particularité d'un grand éclectisme et aussi d'une grande réussite dans tout ce qu'il a entrepris. C'est l'un des rares savants à faire partie de quatre académies, dont l'Académie de sciences et l'Académie française. Son père n'est que directeur de l'école primaire d'une petite ville du Cantal. En 1903, Henri Mondor « monte » à Paris pour suivre les cours de la faculté de médecine. En 1909 il arrive deuxième au concours de l'internat. Il est chirurgien des hôpitaux en 1920 et agrégé de chirurgie en 1923, chef de service en 1932. Henri Mondor a été élu à l'Académie française en avril 1946 au fauteuil de Paul Valéry et reçu par Georges Duhamel en octobre 1947.

entre autres F. Benoît<sup>312</sup> qui avait rimé un émouvant poème sur la mort d'un rat, où on était étreint par l'angoisse de l'animal agonisant, une belle chose également, son autre poème sur la mort du poète suisse Duchosal<sup>313</sup>. Il assurait qu'Eugène Manuel<sup>314</sup> n'était pas aussi mauvais poète qu'on l'avait dit et qu'on est redévable à Maxime Du Camp<sup>315</sup> de quelques beaux vers, un paradoxe qu'il eût été bien capable de soutenir, avec citations à l'appui, ne fût-ce que pour embêter ou emmerder les tenants de la poésie nouvelle, à laquelle il avouait ne rien comprendre. « Il y a eu en 1900 l'art Bing, il y a aujourd'hui l'art « Boum ! ». Éluard, disait-il, ne connaît pas le français, il emploie un mot pour un autre : *constatation* pour *définition*, il a l'air de bégayer en rimant (il l'imitait), il écrit en postillons ». Il trouvait souvent de ces images cocasses sans s'en donner la peine, appelant par exemple le docteur assassin Petiot : le Lautréamont du Landruisme.

<sup>312</sup> Peut-être l'historien et archéologue provençal Fernand Benoît (1892-1969), qui est peut-être l'auteur du poème « Je suis... » paru dans le *Mercure* du seize janvier 1913 page 268.

<sup>313</sup> Poète, écrivain, journaliste, Louis Duchosal (1862-1901), mort à 39 ans, a été atteint de paralysie dès son adolescence, ce qui ne l'a pas empêché d'être très actif dans le journalisme, les cénacles littéraires et au sein des revues romandes des années 1880 et 1890. Cet autodidacte devenu bibliothécaire à l'Institut national genevois, a été parmi les fondateurs de la *Revue de Genève* (1885-1886). Il est aussi un poète proche de l'école symboliste.

<sup>314</sup> Eugène Manuel (1823-1901), normalien, inspecteur général de l'instruction publique en 1878. Une rue porte son nom à l'ouest du Trocadéro.

<sup>315</sup> Maxime Du Camp (1822-1894), écrivain voyageur et photographe. Son œuvre consiste essentiellement en des études portant sur trois thèmes principaux ; la ville de Paris, ses deux voyages en Orient — dont un avec son ami Gustave Flaubert — et les Beaux-arts. Officier de la Légion d'honneur en 1853, Maxime Du Camp a été élu à l'Académie française en 1880.

La « belle époque » avait ses préférences. Il en gardait la nostalgie, se souvenait de Boni de Castellane<sup>316</sup> allant déjeuner au Ciro's (sa mère étant morte la veille), le monocle cerclé de noir, rattaché par un long ruban de moire noire — la seule marque de son deuil et qui lui donnait une fière allure. À côté des gens de cette époque, Éluard et Aragon sont des « patouillards<sup>317</sup> », des Anselme Patouillard disait-il.

Léautaud aussi, comparé à L. P. Fargue, n'était qu'un patouillard. De plus, un délateur, qui se posait en justicier.

Je citerai un de ses exploits à cet égard, dont il était prêt à se vanter à la Radio si M. Robert Mallet ne l'en eût dispensé.

Un jour, dans la « certaine maison » qu'il fréquentait, bien qu'antisémite enragé et qui n'était pas ce que l'expression équivoque dont il usait le laisserait croire, mais la demeure de M<sup>me</sup> Frank Jay-Gould, qui avait pris la relève de M<sup>me</sup> Aurel, surpris d'y trouver M. Yves Gandon<sup>318</sup>, il demanda à la maîtresse de céans qui l'y avait introduit. Sur sa réponse que c'était Pierre Benoit, il s'approcha de celui-ci, l'entraîna dans une encoignure de fenêtre et, comme pour

<sup>316</sup> Marie Ernest Paul Boniface, marquis de Castellane (1867-1932 — Prononcer *Caslane*). Ce dandy a épousé, en 1895, Anna Gould, seconde fille du milliardaire américain Jay Gould. La nouvelle comtesse de Castellane est fort laide, petite, légèrement bossue, ce qui fait dire aux mondains de l'époque : « Elle est plus belle, vue de dos ! » mais il était courant à cette époque que les riches Américains achètent ainsi un titre de noblesse pour leurs descendants. Boni de Castallane a écrit en 1925 *L'Art d'être pauvre*, chez Félix Lainé, 277 pages.

<sup>317</sup> Un patouillard est un mauvais navire, lent et lourd, et par extension son équipage.

<sup>318</sup> Yves Gandon (1899-1975), journaliste, poète et romancier, secrétaire d'Adolphe van Bever. À la mort d'AVB, Yves Gandon a été conduit à rédiger certaines notices des *Poètes d'aujourd'hui* en ses lieu et place. La première citation d'Yves Gandon dans le *Journal littéraire* date du 14 janvier 1927, Yves Gandon ayant alors 28 ans. Leurs rapports ont toujours été cordiaux.

Fargue avec le pharmacien, lui fit connaître l'homme. Deux fois de suite, lui dit-il, rue de Seine et rue de Condé, il avait rencontré Gandon qui s'était vanté de faire partie d'un comité d'épuration et lui avait dit : « Nous avons dressé la liste de tous les écrivains qui ont « collaboré » sous l'occupation et nous les exécuterons ! ». M. Gandon et ses collègues du Comité Saint-Just n'ayant pas fait mystère de leurs desseins, Pierre Benoit ne l'ignorait pas et ne s'en souciait nullement, car, il n'ignorait pas, non plus, ce que Léautaud ne savait pas encore, que M. Gandon avait évolué, « les gens ayant soupé des livres sur la Résistance et n'en voulant plus » ; revenu à des sentiments plus modérés, il ne faisait plus partie que de comités littéraires, dont un fondé pour couronner le meilleur journal intime, et un autre chargé de décerner le prix Rabellais.

L'auteur de *l'Atlantide* joua la surprise. « Je ne puis m'empêcher, mon cher, lui dit Léautaud, de trouver comique que le bourreau soit amené dans cette maison par sa victime » — c'était encore un « mot », un peu gros, ampoulé, empesé, le « bourreau » ne s'étant pas livré à sa besogne, et sa « victime », si elle avait été arrêtée, si elle avait éprouvé quelques ennuis, ne courait désormais aucun risque.

Ce qu'il venait de dire à Pierre Benoit, il alla de groupe en groupe le répéter. « Une demi-heure après », me disait-il, tout fier du résultat de sa démarche, « le vide s'était fait autour de Gandon », mais il s'abusait étrangement.

Quelque temps après, il déjeunait dans cette même maison, avec des vedettes des lettres et des arts, dont M. François Mauriac<sup>319</sup>, qu'il mettait bien au-dessus de M. Duhamel, lui trouvant plus de caractère qu'à celui-ci, un talent autrement vigoureux, « un talent venimeux, un talent de vipère » — il s'y connaissait ! un talent d'inquisiteur. « C'est un Torquemada qui livrerait ses ennemis au bûcher,

---

<sup>319</sup> Peut-être le deux juin 1949.

pour leur salut ! », mais c'était trop flatter l'auteur du *Nœud de Vipères*, qui n'en eût pas même écrasé une, fût-elle lubrique, sous son talon. Il le vit consulter son bracelet-montre, faire mine de se lever... Désolé de quitter si tôt une si agréable compagnie, il lui fallait se rendre à l'Académie pour l'attribution du Grand Prix du Roman.

« À qui pensez-vous qu'il sera donné », s'enquit quelqu'un. « À Gandon », répondit M. Mauriac. Renouvelant sa manœuvre, Léautaud le tira à part et lui servit ce qu'il avait déjà servi, soufflé à Pierre Benoit. M. Mauriac, qui en savait pour le moins tout autant que celui-ci, feignit, à son tour, de tomber des cieux — ou des nues, et dit : « Il faut alors que j'aille à l'Académie pour faire en sorte qu'il n'ait pas ce prix », mais il ne paraissait plus si pressé que tantôt, s'attardant à parler de choses et d'autres, et ne se mit en route pour le quai de Conti que lorsqu'il ne pouvait plus douter que le candidat n'eût déjà obtenu sa récompense.

Le manque de tact, d'éducation, de dignité d'Auriant est immonde, écrit Léautaud<sup>320</sup>.

Il a beaucoup insisté sur mon manque de tact, ii y revient à tout propos dans son *Journal obscène*.

Tout au début de nos relations, je ne mettais pas assez d'empressement à écourter mes visites quand de certaines dames apparaissaient à la porte de son bureau, étant loin de me douter que ces « créatures » ne venaient pas le trouver pour des questions concernant son emploi, mais pour qu'il leur fit « minette » ou pour qu'elles lui... c'est trop dégoûtant à écrire, reportez-vous, si vous avez le cœur solide, au *Journal obscène*. Dès que je m'aperçus à ses grimaces, que ma

---

<sup>320</sup> *Journal littéraire* aux 18 janvier 1927, 16 avril, 16 juin et cinq août 1928 et trois août 1929. Plusieurs autres personnes subiront cette appréciation, comme Mademoiselle Blaizot ou Louis Thomas (le dix avril 1941).

présence lui devenait importune, je m'esquivai à la vue d'un cotillon, notamment de celui de la dame dont j'ai déjà parlé et qui répandait autour d'elle l'âcre odeur de la pisse féline, laquelle est réputée aphrodisiaque.

Il avait, en ce temps-là, des déboires amoureux et certain après-midi se laissa aller à des confidences voilées.

« Les femmes, me dit-il, l'avaient toujours préoccupé. On peut être porté à les aimer, par goût de la chair, par vice et être misogyne. Ce sont des êtres bas. On est toujours leur dupe. La plus bête a en elle des trésors de rouerie. Elles mentent comme elles respirent, avec une merveilleuse aisance. On les écoute parler. « Tout est peut-être faux dans ce qu'elle vient de dire, et son visage ne trahit rien », exactement comme lui. « Leur cruauté, leur penchant à tourmenter les hommes proviennent peut-être de leur tristesse et du peu de cas qu'elles font d'une certaine chose à laquelle nous attachons tant de prix. Il n'est point de femme capable de résister à ces deux mobiles : le vice et l'intérêt... ». Il avait dit à une femme : « Je suis sûr que pour 5 000 F vous auriez fait ça. » Elle s'était mise à pleurer. « Les larmes des femmes, on sait ce que cela vaut... Pleurait-elle d'avoir été offensée, ou sur sa bassesse secrète qui l'aurait poussée à se vendre ? ». Un mot l'avait frappé dans les mémoires de Colette, qu'il avait retenu pour le servir à une « certaine personne ». Voulant expliquer pourquoi elle ne répugnait pas à coucher avec un homme aussi laid, ventru et chauve, que Willy, elle parlait de l'*intrépidité du vice*. Il prononçait les mots, en les espaçant, la voix grave et comme émue. Le jour baissait, il paraissait tout remué.

« L'intrépidité du vice », je ne savais trop ce que Colette entendait par là, n'ayant pas lu ses mémoires, mais « certaine personne » le savait pour en avoir subi l'éœurante épreuve. Aussi, un soir, de la semaine suivante, le trouvai-je encore plus déprimé.

Sa santé lui donnait du souci. Il était arthritique, redoutait une paralysie partielle qui pouvait se porter sur la vue ou quelqu'autre organe — celui qui, à l'en croire, faisait encore merveilles aux « petites séances ».

« Il faut vous dire, me dit-il, que j'ai des appétences sexuelles. À mon âge, 65 ans<sup>321</sup>, ce n'est pas très indiqué. Je devrais prendre mon chapeau et dire : « qu'est-ce que je fais là ? », et m'en aller. Si je n'avais pas de maîtresses, je n'y penserais pas, je pourrais rester six mois sans être tourmenté par l'envie de faire l'amour ; mais voilà, il y a une personne qui ne demande que ça, je la vois dans certaine tenue qui me rappelle des plaisirs que j'ai déjà eus, et je me dis : « allons-y ».

Il y allait de sa rengaine.

« Pour moi, c'est le plaisir seul qui compte, le plaisir physique, — je l'ai écrit, — ce n'est pas une jouissance d'une seconde, ça dure plus longtemps, je jouis avec la vue, avec le toucher, avec tous les sens. C'est comme si j'avais du champagne sous la main, je n'en aurais pas, que je ne m'en sentirais pas le besoin, mais la bouteille est là, devant moi, et, mon Dieu !, je me laisse tenter. Le champagne, encore, je pourrais m'en passer. Chez Le Savoureux, au dessert, j'en refuse le moindre verre... Je devrais rester tranquille. Tout ça — il montrait sa vieille carcasse — est usé, mais voilà, je ne conçois l'amour qu'avec une personne que je connais depuis longtemps, c'est l'intimité qui m'enhardt, le rappel de certaines images qui m'excite. J'ai dit à cette personne : « Le diable m'emporte qui m'a fait vous rencontrer il y a trois ans ».

Il n'allait pas tarder à être sevré, s'il ne l'était déjà, la personne en question, rechignant à leurs nauséeux passe-temps.

---

<sup>321</sup> Nous sommes donc en 1937 et Paul Léautaud est l'amant de Marie Dormoy depuis le début de l'année 1933.

Le matin, fumant sa première cigarette, il se demandait parfois quel était le plaisir auquel il tenait le plus : faire l'amour ou fumer. Grave question !

C'était fumer qu'il préférait...

Juste à ce moment parut M<sup>me</sup> Cayssac, qui n'était pas la « personne » à laquelle il faisait allusion, et je m'esquivai.

J'ignorais que j'eusse en M<sup>me</sup> Cayssac une lectrice assidue, voire une admiratrice ! Je ne m'en fusse jamais douté, n'ayant pas échangé deux mots avec elle, si Léautaud ne m'eût remis un fragment d'une lettre qu'elle venait de lui envoyer de Pornic, je crois. Il ne porte point de date, mais comme il se réfère à mes esquisses de deux dames différemment galantes du second Empire, la Tourbey et Madame de Castiglione<sup>322</sup>, il doit remonter à 1938. Je le transcris, pour ce qu'il révèle de cette femme, que, dès le lendemain de sa mort, celui qui fut son amant, traita si abominablement dans la *Table ronde*<sup>323</sup>.

« Oui, les petites anecdotes de votre ami Auriant me plaisent infiniment. Le Mercure arrive, je regarde immédiatement au sommaire et de suite, s'il y a quelque chose, j'y suis.

« En dehors de tout l'agrément que procurent ces portraits de jolies femmes, je trouve ces histoires fort intéressantes, par les commentaires de l'auteur d'abord, par toutes ces roueries de femmes qui les amènent au plateau qu'elles rêvent, au remplissage de l'escarcelle. Ensuite tous les dessous, les à-côtés de ces histoires qui révèlent le plus souvent le caractère sans grandeur de tous ces personnages dont quelques-uns de premier plan.

<sup>322</sup> En 1938, Auriant a publié deux textes sur Madame de Castiglione, le premier, « Secrets de la comtesse de Castiglione » dans *Le Mercure* du premier juillet (page 56) et le second dans *Le Mercure* du premier août à propos de l'ouvrage d'Abel Hermant *La Castiglione* paru chez Hachette.

<sup>323</sup> *La Table ronde* numéro 59 de novembre 1952 déjà évoquée en note 161. Anne Cayssac est morte le quinze avril 1950.

« Il fustige comme il convient toutes ces vedettes de la prostitution.

« Madame de Castiglione domine non par sa naissance mais par la grandeur de son caractère toutes ces dames. Votre ami ne manque pas de rendre hommage à cette grandeur de caractère. Quelle pudeur dans sa vie intime, quelle existence elle a menée. Quelle femme pour tout dire. Sa beauté devait être particulière.

« Vous, vous êtes fermé à toute beauté, aussi bien physique que morale. Si indigne que soit une femme l'homme qui l'aime ne se diminue pas si elle est belle. Le culte de la beauté domine tout. Dans le palais le plus beau qu'il apparaisse une beauté féminine, il n'y a plus d'yeux que pour elle — fût-elle laveuse de vaisselle.

« Un petit reproche pour votre ami — il généralise trop ces créatures méprisables. Seulement voilà, les autres appartiennent à un monde fermé. Si j'avais été à Paris je lui aurais donné à lire des lettres d'une enfant de 18 ans (femme), c'est confondant, tant de pureté, de délicatesse, d'intuition des réalités, de déductions à cet âge ; elle aimait un homme digne d'elle, d'une grande noblesse d'âme : mon mari. Je les relis souvent et les fais lire quand je trouve des gens qui en sont dignes. J'ai également beaucoup fait circuler Madame de Castiglione et quelques autres. Votre ami paraît avoir un certain caractère, mais il faudrait le connaître autrement, dans la vie courante. La première des choses à savoir : s'il est cabotin (de caractère), alors, méfions-nous, mais je ne crois pas.

« Vous pourrez toujours m'envoyer tout ce qui touche à l'amour, pas la chiennerie. »

M<sup>me</sup> Cayssac n'était pas épistolière, elle n'avait pas le don qui est infiniment rare, chez les femmes comme chez les hommes, mais les sentiments qu'elle exprimait, et que Léautaud dut trouver ridicules, l'honorent. C'était une petite

bourgeoise, qui avait des principes, ou des préjugés, dont Léautaud qui en avait aussi, mais d'un autre ordre, se moquait comme il dut se moquer de ce qu'elle pensait et écrivait de lui à lui-même. Sa lettre laisse deviner une tout autre femme que la dévergondée qu'il met à nu dans le *Journal obscène*. Elle n'ignorait certainement pas que son amant tenait ce registre, mais non moins certainement elle était loin d'imaginer qu'il pousserait la muflerie jusqu'à l'y faire figurer en des poses de cartes transparentes et lui prêter non seulement des propos, mais encore des actes d'une obscénité révoltante. Elle eût préféré qu'on traçât d'elle un portrait à la manière de celui de M<sup>me</sup> de Castiglione. La jeune fille de 18 ans qu'elle évoque, c'était elle, vraisemblablement, et peut-être faut-il interpréter comme une avance l'offre de la communication de ses lettres. Des confidences eussent suivi, et bien qu'il fût convaincu que je manquais totalement d'esprit, j'eusse pu avoir celui d'amener M<sup>me</sup> Cayssac à me raconter un Léautaud tout différent de celui qu'il s'appliquait à paraître. Ces sortes d'indiscrétions, dont il se montrait si friand quand elles regardaient autrui, il ne les appréciait point dès qu'elles se rapportaient à lui. Soit qu'il lui eût représenté qu'il convenait de se méfier de moi, ou pour quelque autre raison, M<sup>me</sup> Cayssac ne donna pas suite à son idée.

Est-il croyable, est-il possible que la femme qui a écrit la lettre que j'ai citée soit la femelle en rut, dont son partenaire s'est complu à décrire les débordements, la chienne en folie, obsédée par la « grosse canne » de son malingre amant, comme celui-ci l'était de son sexe ? Si encore, c'était au lit, dans le délire commençant, on l'eût conçu. Il y a un précédent, littéraire et physiologique, dans *l'Enfer de Joseph*

*Prud'homme*<sup>324</sup>, qui est un chef-d'œuvre du genre. Mais la grisette d'Henry Monnier, une fois sa fringale amoureuse assouvie, retrouve le sentiment de la pudeur et j'imagine que M<sup>me</sup> Cayssac, si elle ne boudait pas à la chiennerie à de certains moments, n'en était pas tracassée au point d'employer à froid ces « mots » orduriers qui ravaient la bourgeoise qu'elle était au niveau des plus sordides pensionnaires des claques de la rue Blondel et de la rue de Fourcy.

« À propos de l'extrémité d'une certaine chose, quand elle me faisait une certaine caresse, s'en caressant tout le visage, c'est doux comme de la crème.

« À Pornic, comme je manque d'entrain, se levant, allant se mettre sur la chaise longue, se renversant, troussée en plein, son... à ma disposition : « Tiens, viens te donner du talent. »

« À Pornic aussi, une nuit que nous sommes au lit : « J'ai un amant que je dégoûte vraiment. Il me met sa langue dans le nez, dans la bouche, dans le c..., dans le c..., Je le dégoûte vraiment. » Je lui réplique : « Et lui, il te dégoûte. Fais voir un peu comme il te dégoûte. Allons, gobe-lui un peu la q... — On ne dit pas une q..., on dit une p..., une grosse p... »

« Voulant à toutes forces me faire donner l'adresse d'Albertine : « Donne-la moi. Je te ferai un bon suçage. »

« Un jour qu'elle faisait une crème pour le dessert : « C'est bon. Il y a quelque chose de meilleur. » Et la première fois, comme je ne comprenais pas : « la crème de c...<sup>325</sup> ». »

Se fût-elle oubliée à ce point, que Léautaud eut dû garder pour lui ces aberrations et non les divulguer. Je serais plutôt

<sup>324</sup> Henry Monnier, *L'Enfer de Joseph Prud'homme*, à savoir *La Grisette et l'étudiant* suivi de *Deux gougnottes*, dialogues agrémentés d'une figure infâme et d'un autographe accablant, édité « À la sixième chambre », sans date, milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, 63 pages.

<sup>325</sup> Ces cinq exemples proviennent de la même page du *Journal littéraire* au 23 janvier 1941 (il s'agit de souvenirs).

porté à croire qu'elles sont de lui, qu'il les a imaginées, fabriquées et placées dans la bouche de sa maîtresse pour la souiller comme les maniaques de son acabit crayonnent des graffiti phalliques entre les lèvres des femmes sur les affiches du métro. Il invente et raffine la gravelure, comme il invente et raffine la calomnie, ne reculant devant aucune infamie pour venger l'affront qu'on lui a fait, et M<sup>me</sup> Cayssac lui en avait fait plusieurs, dont son amour-propre, qui était sale, avait été ulcéré, et qu'il n'avait jamais digéré.

« Vous êtes laid, lui avait-elle dit un jour. Vous êtes repoussant. Pas une femme n'aurait voulu de vous. Je vous ai pris par pitié. Il m'a fallu du temps pour vaincre ma répugnance. Jouir ? Avec une gueule comme la vôtre<sup>326</sup> ? »

Et une autre fois : « Vous êtes triste ? Et le trottoir qu'en faites-vous ? C'était votre milieu naturel. Ce sont les femmes qu'il vous faut. Ce sont celles que vous aimez<sup>327</sup>. »

Celles-là même eussent répugné à « monter » avec un michtayant sa « gueule ».

Je passe au reproche qu'il me fait de manquer d'éducation. Je me trouvais un jour dans le bureau de Louis Mandin. M. Duhamel vint à y entrer. Je me levai de ma chaise, comme le firent Mandin et les personnes qui l'entouraient. J'ai toujours agi ainsi lorsque M. Vallette ou Dumur entraient dans le bureau de Léautaud qui, si mes yeux ne m'ont pas abusé, ne restait pas assis devant le « Patron » ; d'ailleurs, où que je me trouve, je me lève toujours, par égard même pour un inférieur. C'est de la simple courtoisie, Léautaud y voit de la bassesse et de la servilité.

Pour la dignité, il est, j'en conviens, plus qualifié que qui-conque pour en juger, lui qui, pourchassé par M<sup>me</sup> Cayssac jusqu'à la gare du Luxembourg, pliait l'échine, baissait la

<sup>326</sup> *Journal littéraire* au 22 août 1938.

<sup>327</sup> *Journal littéraire* au 29 février 1940. Cette phrase visait Marie Dormoy.

tête sous l'avalanche des injures, des sarcasmes, des menaces de la mégère déchaînée.

« Regardez-vous donc, lui criait-elle. Vous êtes vieux, vous n'avez plus de dents. Vous êtes démolis. Il faut du courage pour vous aimer. Vous faites pitié<sup>328</sup>. »

Il faisait pitié aux passants, qui se retournaient, mais ne s'égayaient pas de cette scène de ménage en plein air, plus atroce que toutes celles dessinées par Gavarni et Daumier, que lui faisait sa vieille tourterelle.

Ridiculisé, outragé, insulté, il n'avait pas le courage de la quitter. « Empoisonneuse, vile créature, et comme je paye d'être si sensuellement attaché à elle<sup>329</sup> », notait-il le soir dans son *Journal obscène*. Le lendemain, il retournait à son vomissement.

Il lui seyait bien, vraiment, de reprendre les autres sur leur manque de dignité, lui qui s'était laissé traiter par Émile Henriot comme le dernier des faquins :

« Alors, Monsieur, vous êtes aussi un lâche ! Si vous n'étiez pas un vieillard, et un malingre, c'est des coups de canne que je vous donnerais... Je me contenterai de vous gifler avec votre torchon<sup>330</sup>. »

Et il l'avait reçu, en pleine figure, ce torchon, qui était, comme je l'ai dit plus haut, le petit article, qu'il avait donné à la *Nouvelle Revue française*, sur la réception de Maurras à l'Académie.

Cloué par la peur du bâton dans son fauteuil, il n'avait pas sauté, tout décrépit qu'il fût, à la gorge de celui qu'il avait outragé et qui venait de le corriger. C'est le soir seulement, dans son *Journal obscène*, qu'il bredouilla ce que, paralysé par la frousse, il n'avait pas osé lui jeter à la face : « Cet Henriot est un sot avec ses grands mots, et un portefaix avec

<sup>328</sup> *Journal littéraire* au cinq mars 1929.

<sup>329</sup> *Journal littéraire* au cinq mars 1929.

<sup>330</sup> *Journal littéraire* au quatre juillet 1939.

ses manières. Celles-ci sont plus faciles que de tirer dix lignes de lui-même. »

Ouais ! en cette circonstance, Henriot s'était conduit comme un grand seigneur du XVIII<sup>e</sup> siècle et lui comme un maraud.

Pour ce qui est de moi, voici en quoi j'aurais manqué de dignité. Chaque année, la veille des grandes vacances, le secrétaire de M. Gaston Gallimard avait la gentillesse de m'envoyer un carton pour la réception que les éditions de la Nouvelle Revue française donnaient en leur hôtel de la rue Sébastien-Bottin. N'ayant pas reçu ce carton, alors que Léautaud avait déjà le sien, je m'informai auprès de M. Chevasson qui me dit que toutes les invitations n'ayant pas encore été lancées, je ne tarderais pas à recevoir celle qui m'était destinée. Il n'y avait là rien qui dut hérir Léautaud. J'étais un auteur de la maison, et de la revue, comme lui, j'y avais même publié un volume de plus que lui, et je trouvais un certain plaisir, fait surtout de curiosité, à me trouver dans cette assemblée très parisienne et comme telle, très bigarrée, perdu dans un coin, anonyme, personne, sauf M. et M<sup>me</sup> Chevasson<sup>331</sup>, qui me nommaient les hommes et les femmes du jour, ne s'occupant de moi. On a beau vivre, la plume à la main, dans le passé, ressusciter des aventuriers exotiques du temps de Charles X et de Louis-Philippe, et des

---

<sup>331</sup> Louis Chevasson (1900-1983) a été un ami d'André Malraux, rencontré à l'école en 1907, avec qui il a partagé un petit appartement à Paris en 1920 et qui a été impliqué, en 1923, dans le vol des statuettes du temple de Banteï-Srei. En 1926, André Malraux et Louis Chevasson créeront deux maisons d'éditions (À la sphère et Aux Aldes) qui ne dureront pas. À l'été 1958, André Malraux devenu ministre prendra Louis Chevasson dans son Cabinet, plus particulièrement chargé du cinéma. Madame Chevasson, née Germaine Wouters a épousé Louis Chevasson en 1930, en Belgique.

« Lionnes » du second Empire<sup>332</sup>, le présent n'offre pas moins d'attrait à qui sait observer et la réception de M. Gallimard ne manquait pas d'intérêt<sup>333</sup>.

<sup>332</sup> Auriant fait référence à son livre *Les Lionnes du second Empire* paru chez Gallimard en décembre 1935 (256 pages). Prière d'insérer de Gallimard : « L'auteur a un faible pour le Second Empire, qui fut une manière d'âge d'or et comme une fête galante qui dura près de vingt ans. Il a essayé de ranimer quelques actrices qui en furent l'ornement par leur beauté, leur charme et leurs talents : Blanche d'Antigny, de qui Théodore de Banville fut amoureux, la Schneider, qui, pendant l'Exposition de 1867, fut surnommée le « Passage des Princes », la charmante et bohème Léontine Massin, qui finit comme la Nana de Zola, qu'elle avait créée à l'Ambigu, Marie Colombier, de qui l'idylle avec Paul Bonnetain semble un chapitre de la Sapho d'A. Daudet, et M<sup>me</sup> Valtesse de la Bigne, qui fut fière, et même orgueilleuse, d'être ce qu'elle était : une grande courtisane. La vie de chacune d'elles est faite d'une succession de petits romans. Autant d'amours, autant de romans. Par malheur, ces *grandes et honestes dames* poussèrent trop loin le souci de leur loyauté, généralement décriée : elles ont détruit les lettres que, dans la fougue de leur passion, leurs amants leur écrivirent, et qui constituaient leurs véritables titres de noblesse. Il ne reste d'elles que des portraits-cartes, des croquis, et des portraits, — dont trois pastels de Manet. Les femmes sont trop frivoles, — ou trop sages — pour penser à la postérité. Elles y passent avec leur légende, — qui tient à la fois de la chronique et de la réclame. L'auteur espère n'en avoir pas été dupe, et s'être montré un biographe précis, autant que réaliste, de ces dames. Il a joint à cette petite galerie, une notice d'Arthur Meyer, « homme du demi-monde », et secrétaire-sigisbée, dit-on, de M<sup>lle</sup> d'Antigny. C'est une réputation usurpée.

<sup>333</sup> *Journal littéraire* au 26 juin 1939 : « J'ai essayé ce soir de lui faire comprendre le singulier de son procédé. Une personne invite qui il lui plaît d'inviter. Elle est maîtresse de son choix. On n'a aucun droit à réclamer si elle ne vous a pas invité. Le faire est un manque absolu d'éducation. Bien mieux, c'est se diminuer soi-même, c'est montrer l'humiliation qu'on a ressentie à n'avoir pas été invité. / Il n'a rien voulu admettre. / Il devient impatientant, depuis quelque temps, par l'éloge qu'il fait de lui-même comme écrivain, et les airs tranchants et insolents qu'il prend.

La mauvaise humeur, l'aigre sortie de Léautaud provenaient, je pense, de ce que, manquant de tact et indiscret comme je l'étais, j'eusse pu devenir pour lui un témoin gênant, surpris de le voir, dans ce gala, sous un aspect qui ne lui était pas habituel, tenant un rôle et un langage qui juraient avec le personnage et les propos que les familiers du Mercure de France connaissaient, rehaussé, important, éprouvé, content de soi, fier d'être traité de pair par des écrivains plus illustres que lui, qu'il dépréciait et dénigrat dans son *Journal obscène*, faisant des effets pour être remarqué, bien qu'il fût assez remarquable par son accoutrement de clochard dandy, posant, à la façon de Delobelle<sup>334</sup>, de trois quarts, ravi des compliments que lui faisaient de ses chroniques MM. Éluard et Jean Follain<sup>335</sup>, dont les poèmes le laissaient absolument indifférent, mais qu'il trouvait charmants.

Voilà ce qui motiva l'adjectif *d'immonde* accolé à mon manque de dignité.

Je suis étonné qu'il me l'ait épargné à propos d'un autre sujet, que je traiterai à la manière d'un divertissement galant, avant d'aborder des affaires plus sérieuses.

### Éloge des maisons closes

« Auriant fréquente les bordels sans timidité ni dégoût, écrit-il. Il dit que ce sont les meilleurs endroits et c'est la meilleure façon de faire l'amour ». Je n'ai pas dit cela de la

<sup>334</sup> Delobelle est un personnage du roman d'Alphonse Daudet *Fromont jeune et Risler aîné*, Charpentier 1874, 388 pages. Il est l'archétype du comédien raté. « On a beau être éloigné du théâtre depuis quinze ans par la mauvaise volonté des directeurs, on trouve encore, quand il faut, des attitudes scéniques appropriées aux événements. » (page six).

<sup>335</sup> Jean Follain (1903-1971). *Journal littéraire* au trente juin 1939 : « J'ai fait la connaissance du poète Jean Follain, charmant. » C'est la seule évocation de ce poète dans le *JL*.

façon dont il le rapporte : c'était plus raisonné, plus nuancé<sup>336</sup>. Il rappelle aussi mon dessein d'écrire l'éloge du Bordel. C'eût été, après tout, plus amusant que d'entreprendre, comme il en avait l'intention, un essai sur ce qu'on appelle improprement l'onanisme — et qui est la masturbation, dont il usa jusqu'à un âge très avancé, — où on eût trouvé des « tableaux charmants », comme celui de deux amants (M<sup>me</sup> Cayssac et lui) privés l'un de l'autre et qui, à 450 kilomètres de distance, à la même heure, se branlent en pensant l'un à l'autre, ou celui-ci : « ce soir, après 6 heures, seul dans mon bureau, certains souvenirs me revenant du temps (au début) quand (sic) elle (cette « sacrée panthère », M<sup>me</sup> Cayssac) venait me voir, à 6 heures, qu'elle me suçait si bien... moi debout contre la porte fermée, elle à genoux et sans même ôter son chapeau..., je me suis laissé aller, dans le même coin, à me... Presque de l'eau. Fichue santé tout de même<sup>337</sup>. »

Il eût pu dédier son essai à la mémoire du cynique auquel, en secret, il était ravi qu'on l'assimilât, mais qui était bien plus franchement éhonté que lui, « car Diogène s, dit Montaigne, exerçant en public sa masturbation faisait souhait en présence du peuple assistant, de pouvoir ainsi saoûler son ventre en le frottant », et malgré qu'il en eût, Léautaud n'avait pas réussi à se défaire d'un vieux reste de respect petit-bourgeois pour l'opinion publique, qu'il n'osait braver carrément, la preuve en est qu'il avait souci de se faire passer pour un « moraliste », qu'il s'est toujours défendu, comme d'un opprobre, d'être ce qu'il était en réalité : un pornographe, un scatalogue, voire un scatophage, et ne s'est jamais vanté publiquement de ses mauvaises habitudes. De

<sup>336</sup> Non. Ce sont exactement les mots employés par Paul Léautaud dans le *Journal littéraire* au 21 octobre 1938. L'édition du Mercure indique « R... » pour Auriant.

<sup>337</sup> *Journal littéraire* au douze juillet 1927.

celles-ci, s'il n'eût pas fait si sottement fi de Flaubert, il eût, dans *Bouvard et Pécuchet* découvert les lettres de noblesse :

« Il le soupçonnait d'avoir une mauvaise habitude. Pourquoi pas ? Des gens graves la conservent toute leur vie, et l'on prétend que le duc d'Angoulême s'y livrait<sup>338</sup>. »

Il eût pu, par ailleurs, donner ces lignes comme épigraphe à son essai, si Paul Bonnetaïn ne l'avait devancé, qui les imprimâ sur la couverture et le titre de *Charlot s'amuse*<sup>339</sup>. Sur sa plaquette *Amour*<sup>340</sup> qu'il m'offrit, il écrivit, par allusion à ma fréquentation des bordels :

À Auriant,

*Ces notes sur l'amour, si opposées à ses méthodes en ce domaine.*

Je ne saurais trop m'en féliciter. Ces « méthodes » étaient celles de Flaubert, qui m'eût applaudi et encouragé dans mon dessein, car il était loin, de professer, sur cette matière aussi, les idées reçues. Sa correspondance en témoigne, la fin de l'*Éducation sentimentale* également, et les lecteurs de ses notes sur son voyage en Orient savent que le plaisir qu'il prit dans les bras de Koutchouck-Hanem, à Esnéh, égala s'il ne le

<sup>338</sup> Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, Alphonse Lemerre 1981, page 379.

<sup>339</sup> *Journal littéraire* au 23 septembre 1930. Paul Bonnetaïn (1858-1899), journaliste et écrivain, a servi dans l'administration coloniale au Soudan (1894) et au Laos (1896) où il est mort. Paul Bonnetaïn a très vite été connu grâce au succès de scandale de son roman *Charlot s'amuse* (Henry Kistemaekers 1883, 349 pages, avec une préface d'Henry Céard) avant de devenir correspondant de guerre au *Figaro*. On peut noter que l'édition indiquée ci-dessus porte en couverture la phrase de Gustave Flaubert objet de la note précédente.

<sup>340</sup> *Amour — Aphorismes* est d'abord paru en décembre 1934 dans une édition confidentielle tirée à 175 exemplaires par Marie Dormoy pour le compte des éditions Spirale avant d'être réédité au Mercure en février 1939. À cette occasion, Auriant a écrit dans le *Mercure* du premier mai 1939 un élogieux article (pages 705-709).

surpassa, celui qu'il savoura, à Mantes, dans les bras de Madame Colet. Mais je n'ai pas à m'abriter derrière l'exemple et l'autorité de Flaubert, de Stendhal même, le maître à penser de Léautaud, qui y fit l'amour sans dégoût mais avec timidité, et de bien d'autres grands hommes. J'ai fréquenté non pas les bordels, mais quelques bordels de luxe, sans en rougir ni m'en cacher, comme telle vedette du théâtre et du cinéma, mariée de surcroît, que je vis entrer dans un hôtel de passe de la rue Duphot, une page de journal plaquée sur ses traits populaires pour les dissimuler. En fait de bordels, Léautaud ne connaissait que ceux de la rue des Quatre-Vents et de la rue Mazet<sup>341</sup>. Il n'avait jamais entendu parler du fameux One two two two<sup>342</sup>, dont la porte discrètement entrouverte sur la rue de Provence, n'était signalée ni par un gros numéro, ni par une lanterne rouge. On avait l'impression de pénétrer dans un hôtel particulier, avenant, cossu, d'une propreté irréprochable, décoré avec un goût exquis, orné de compositions originales, non signées, mais qui étaient, je crois, de Jean Hugo<sup>343</sup>, pourvu d'un confort ultra-moderne, dont seuls les transatlantiques pouvaient se vanter. Une de ses chambres reproduisait leurs somptueuses cabines. À hauteur d'homme, les murs étaient peints en acajou, au-delà en blanc crèmeux, des traverses imitant le fer et des boulons complétaient l'illusion. Au-dessus du lit-divan, qui tenait le milieu de la pièce, une marine était accrochée, où on voyait un vaisseau du Roi voguer, la nuit, toutes voiles dehors, le pavillon déployé sur lequel des licornes soutenaient des lys, le reflet de ses fenêtres éclairées rougeoyait les flots d'un bleu sombre, un mince croissant mettait une note claire sur le ciel

<sup>341</sup> Deux rues discrètes, proches du Mercure de France.

<sup>342</sup> Cette très célèbre maison, ancien hôtel particulier du prince Joachim Murat portait le nom de son adresse, 122, rue de Provence.

<sup>343</sup> Jean Hugo (1894-1984), arrière-petit-fils de Victor Hugo, peintre et décorateur.

piqué d'étoiles. À main droite du lit, une rambarde où se trouvait accrochée une bouée de sauvetage marquée S.S. PROVENCE, Le Havre — et en effet, on avait l'impression d'un fragment de ce bâtiment qui naviguait sur une mer aux vagues argentées ; au loin, un autre transatlantique à deux cheminées se profilait, ses flancs sombres mouchetés comme de confetti orangés et lumineux, dans le sens opposé filait un petit voilier. Dans un angle, une table ronde dont le dessus figurait une boussole. Ce décor eût enchanté des Esseintes<sup>344</sup>. Rien n'en rompait l'harmonie, aucune image érotique, la glace indiscrete, face au lit, en encadrait de variées et vivantes, reflétant des grâces de femmes dignes du pinceau de Fragonard, de Lagrenée ou de Courbet.

Comme le Provence, comme l'île de France, le One two two maintenait haut, à travers le monde et le grand monde, le prestige de Paris, étant fourni en fort jolies femmes, quelques-unes réellement belles ; quand M<sup>me</sup> Blanche soulevait le rideau de velours cramoisi qui masquait l'entrée de la pièce où elles se tenaient en attendant le « choix » et qu'elles s'offraient nues au regard émerveillé, hésitant et embarrassé, les unes debout, les autres couchées, étalant bravement comme les belles du Titien que chanta Théophile Gautier en son *Musée secret* :

*Dans sa pâleur mate et dorée  
Un corps vivace où rien ne ment.*

On eût juré qu'elles posaient pour un marché d'esclaves ou pour un sérail comme en brossait Gérôme, sous Napoléon III. C'était bien cela. On faisait un signe à l'une d'elles, qui se levait aussitôt, comme si elle eût ramassé le mouchoir

<sup>344</sup> Jean des Esseintes est le principal personnage du roman décadent de Joris-Karl Huysmans, *À Rebours*, Charpentier 1884, 346 pages. Il n'est pas impossible que Jean des Esseintes ait été inspiré de Robert de Montesquiou, souvent évoqué par Paul Léautaud.

que vous lui aviez jeté, et vous suivait, docile et souriante, jusqu'à l'ascenseur qui vous hissait à l'étage où une accorte soubrette vous accueillait pour vous conduire à la chambre provençale, à la grecque, à celle des glaces, à celle du trône, ou encore, si vous étiez un « type à passions », à celle des supplices. On pouvait y choisir une maîtresse, voire une femme, et c'est ce qui expliquait la disparition subite de plus d'une de ces demoiselles, lesquelles, me suis-je laissé dire, entretenues ou mariées, se comportaient désormais avec plus de décence et d'honnêteté que telles dames du monde qui ne répugnent pas aux aventures risquées ni aux parties carrées. J'y ai passé jusqu'à sa fermeture<sup>345</sup> des heures fort agréables et je lui garde toujours un souvenir reconnaissant. Je sacrifiais de temps à autre à Vénus, sans remords, comme les païens, sans même celui de tromper ma jeune amie, qui était charmante — on ne trompe une femme que quand on en aime une autre — et je n'y mettais pas de sentiment. Rien de tel que ces passades pour vous faire le cerveau dégagé et l'esprit libre et joyeux et vous disposer à travailler avec ardeur. Il se donnait au One two two des dîners, que présidait Madame Doriane, qui était belle, fort distinguée, très élégante en sa robe noire discrètement décolletée, un collier de perles autour du cou ; elle était intelligente et ne manquait ni de goût, ni d'esprit, ni de culture. Sous sa direction, le One two two continuait la tradition de la Hecquet, de la Beaudoin, de la Gourdan, de Brissault, dont les bons offices étaient si appréciés des grands seigneurs libertins de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, et la même sorte de gens l'achalandait, que surveillaient, sans en avoir l'air, les collègues des inspecteurs Meusnier et Marais.

---

<sup>345</sup> Toutes ces maisons, après une très importante activité pendant l'Occupation, ont fermé leurs portes en novembre 1946, contraintes par la loi dite « Marthe Richard » d'avril 1946.

Peut-être ces messieurs rédigeaient-ils, sur ce qui se faisait et se disait, 122 de la rue de Provence, des rapports que recherchera et publiera, environ l'an 2 000, aux Archives nationales, quelqu'indiscret érudit comme le fit Camille Piton pour ceux des inspecteurs de M. de Sartines. Je n'y figurerai pas, j'étais un ciron<sup>346</sup> auprès des illustrations de la politique, de la finance, du barreau, de l'armée, des lettres, des arts, des sciences, du théâtre, du cinéma et de la « haute société » en général qui ne dédaignaient pas de fréquenter la petite maison de M<sup>me</sup> Doriane. Si cette belle et honnête dame ne se fut crue tenue au secret professionnel — exception faite, par nécessité, pour les argus de la préfecture de police — elle eût pu écrire de bien édifiants mémoires. M. Henry Champlly<sup>347</sup> s'est essayé à y suppléer, entre les deux guerres. C'était là un magnifique sujet et je suis étonné qu'il n'ait pas tenté quelque romancier-chroniqueur. M. Champlly, qui n'avait guère de talent, n'a ni osé, ni su le traiter. Son *Aphrodite de Paris* (Dory-ana) n'était pas digne de celle à la gloire de qui elle était dédiée.

Mon éloge du One two two fait, et mon intermède achevé, je retourne au malheureux qui préférait de vieilles gaupes<sup>348</sup>, mariternes défraîchies et dondons faisandées, aux belles prêtresses du temple de Vénus de la rue de Provence.

<sup>346</sup> L'image du ciron, minuscule insecte, est souvent utilisée pour évoquer un être sans importance.

<sup>347</sup> Henry Champlly (1894-1967), romancier populaire et journaliste, vice-président de l'association des Écrivains combattants. *Aphrodite de Paris*. “Dory-Ana”, Sélection d'éditions littéraires françaises, été 1936, 320 pages.

<sup>348</sup> Gaupe ; « Femme malpropre et désagréable » ou « prostituée de bas-étage » (TLFi).

## Pierre Varenne

Je dégringole de plus en plus dans son estime, de lettré que j'étais je deviens un ignorant fieffé. Pierre Varenne<sup>349</sup> avait, en 1941, publié dans l'*Œuvre* un écho où il s'était amusé à écrire que les chats de Léautaud portaient des noms de personnages de tragédie : Alzire, Mérope, Clytemnestre, etc<sup>350</sup>... ce qui se concevait, étant donné l'aversion que Maurice Boissard professait pour ce genre de pièces. Léautaud ne démêla pas la malice, mais s'irrita de ce qu'il prenait pour une bêtise. C'était l'occasion pour lui de faire, une fois de plus, montre de son fameux esprit et de son érudition transcendante. Par prudence, afin de ne pas s'exposer à se voir accuser plus tard d'avoir « collaboré », même pour relever une erreur le concernant, il ne réclama point, mais fut aisé que je le fisse à sa place. J'écrivis à Varenne pour démentir

<sup>349</sup> Pierre Varenne (Pierre-Georges Battendier, 1893-1961), romancier, librettiste, journaliste et critique de music-hall, fils d'Annie de Pène (1871-1918), libraire, éditrice, journaliste, reporter et chroniqueuse pendant la Grande Guerre. On ne confondra pas Pierre Varenne avec son homonyme comédien (1920-2006).

<sup>350</sup> *L'Œuvre* du 26 septembre 1940, page deux (depuis quelques jours, les journaux paraissent sur quatre pages) : « La pénurie des vivres n'empêche point le grand écrivain Paul Léautaud d'accueillir encore chiens et chats. / L'auteur du *Petit Ami*, à force d'adresse et d'ingéniosité, parvient même à les nourrir suffisamment. / Les tout derniers pensionnaires — deux petits chats de gouttière, un chien des rues et une guenon, échappée d'une ménagerie foraine en déconfiture — se nomment Mérope, Zaïr, Britannicus, Clytemnestre et Alzire, à la grande douleur de la femme de ménage de notre ami : / — C'est y Dieu possible de leur faire de pareils noms à ces pauvres bêtes ! / Monsieur ne pourrait-il point les appeler comme tous les autres : Ric, Médor ou Blanchette ?... / — Non, réponse Paul Léautaud, je tiens à ce que, présentement, ils soient à la page et, par conséquent, portent des noms de tragédies ! » *Sic pour Zaïr.* Clytemnestre n'est en aucun cas le titre d'une tragédie et Paul Léautaud le sait bien.

son anecdote et corsai ma petite lettre d'un mot, que m'avait cité Léautaud à l'appui de sa protestation, et qu'il connaissait, sans doute, pour avoir lu dans l'opuscule intitulé *Grétry en famille ou anecdotes littéraires et musicales relatives à ce célèbre compositeur*<sup>351</sup>, rédigées et publiées — en 1814 — par A. Grétry neveu — qui n'avait pas le génie de celui de Rameau. « Grétry rencontrant le poète Lemierre (*sic*<sup>352</sup>) dans les premiers jours de la Révolution française, lui dit : « Eh bien ! Lemierre, vous ne faites donc plus rien, plus de tragédies ? » « Eh ! pourquoi, répondit le poète, la tragédie court les rues ». Ce mot n'avait pas grand rapport avec ce qu'avait écrit Varenne qui, lui-même avait donné le nom de Zaïre à sa chienne pour ce qu'elle gémissait continûment<sup>353</sup>, et à son chat, qui était noir, celui de Zamore<sup>354</sup>, le négrillon qui dénonça M<sup>me</sup> du Barry, sa maîtresse.

C'était un homme extrêmement fin<sup>355</sup>, fort cultivé, et d'une curiosité insatiable pour ce qui se rapportait à l'art et à la littérature ; il avait l'esprit alerte, l'humour nonchalant, écrivait un excellent français, toutes choses que sa produc-

<sup>351</sup> André Grétry : *Grétry en famille* ou, « Anecdotes littéraires et musicales, relatives à ce célèbre compositeur; précédées de son oraison funèbre par M. Bouilly, rédigées et publiées par A. Grétry, neveu », chez Chaumerot jeune, libraire au Palais-royal, 1814, 211 pages.

<sup>352</sup> On ne comprend pas la raison de ce *sic*, peut-être due au fait que l'on rencontre parfois la graphie *Le Mierre*.

<sup>353</sup> *Journal littéraire* au trente août 1940 : « Tantôt, visite de Pierre Varenne, avec ses deux chiennes : Bagatelle et Zaïre, deux bêtes de petite taille. Il m'a dit comment il a été amené à donner à l'une ce nom de Zaïre. Toute petite, elle ne faisait que pleurer. Ce vers de Zaïre lui est alors venu à la mémoire : *Zaïre, vous pleurez ! Zaïre*, tragédie en cinq actes de Voltaire, Comédie-Française 1732.

<sup>354</sup> Le page Zamor (v 1762 (dans l'actuel Bangladesh)-1820) est arrivé en France par les trafiquants d'esclaves. Il servait d'amusement et de souffre-douleur. Jouissant néanmoins d'une bonne éducation il a rejoint la révolution avant d'être chassé de chez Madame du Barry.

<sup>355</sup> Pierre Varenne.

tion théâtrale laissait à peine soupçonner, comme s'il se fût appliqué, par pudeur, à les dissimuler afin de ne pas déplaire aux spectateurs du Théâtre de l'Empire et de Stravinsky, du Théâtre Michel ou de l'A.B.C. qui n'eussent pas été capables de les apprécier et les goûter<sup>356</sup>. Sorti du Conservatoire, il avait commencé par faire un peu de théâtre, avant de s'établir journaliste parlementaire à l'*Oeuvre*, auteur de revues et d'opérettes, voire de chansons sentimentales, échotier, et, entre autres occupations encore, « nègre » de Willy pour lequel son affectueux dévouement ne se relâcha jamais. Il avait vécu, et bien vécu, même pendant la dernière débâcle, ne se refusant aucun des plaisirs qu'un honnête homme recherche sur cette terre, particulièrement ceux de la table ; gourmand et gourmet, il faisait partie de jurys gastronomiques et humoristiques. De chaque époque qu'il avait traversée, son regard malicieux avait retenu les images les plus cocasses, aussi les plus vives, les plus jolies. Il eût fait un mémorialiste autrement intéressant, varié et véridique que Léautaud.

Un jour qu'il était allé le voir rue de Condé pour le prier de mettre un envoi sur son exemplaire du *Petit Ami*, il lui conta, en ma présence, une historiette dont il avait été témoin ; l'ayant revu un an plus tard, Léautaud la lui resservit en l'attribuant à je ne sais plus qui.

Varenne sourit comme s'il l'eût entendue pour la première fois. Nous sortîmes ensemble et il me dit : « Si c'est ainsi qu'il rapporte ce qu'on lui dit, son journal doit être drôle-

<sup>356</sup> Cette énumération de salles donne un peu l'impression d'un mélange peu homogène. Il ne semble pas qu'un théâtre Stravinsky ait existé à Paris et Auriant évoque peut-être le théâtre des Champs-Elysées. Le théâtre Michel — qui existe encore de nos jours — a peut-être subi une petite baisse de qualité après-guerre mais a toujours proposé une programmation honorable, ce qui est moins vrai pour le théâtre de l'Empire (qui a fini en studio de télévision) ou l'A.B.C. (sur les grands boulevards), plus populaires.

ment tenu. » S'il eût eu le loisir d'écrire ses *Mémoires*, son nom aurait eu chance de survivre à son œuvre qu'il savait périssable. Les nouvelles couches, issues du bouleversement universel, l'avaient écarté des diverses avenues où il s'était implanté avec autant de profit que de succès, ce qui le poignait davantage c'était le changement qui en était résulté pour les mœurs. Il en parlait sans amertume, mais on sentait je ne sais quoi de résigné et de mélancolique sous son indulgence, comme le regret des temps abolis où tout n'était pas encore sophistiqué et la vie offrait quelque agrément. Il s'y reportait les samedis soirs qu'il recevait ses amis dans son appartement de la rue Pétrarque, et parlait de ses souvenirs, tout en caressant Zamore pelotonné sur ses genoux.

Il inséra ma petite note qui « émerveilla » MM. Combelle<sup>357</sup> et Pelorson<sup>358</sup>, je le dis à Léautaud pour la curiosité du fait et qu'ils s'étaient extasiés sur ma mémoire. Il ne fit sur le moment aucune réflexion, mais il en prit de l'humeur, comme si je me fusse paré d'un mérite qui eût dû lui revenir, que le « mot » eût été de lui et que je le lui eusse dérobé. Il mit dans son *Journal obscène*<sup>359</sup> qu'il me dit : « Je pensais justement, ce soir, chez moi, que vous n'avez aucun esprit, aucune facilité ni vivacité de repartie et que vous ne connaissez rien ». Son ressentiment est comique. Il n'y avait

<sup>357</sup> Lucien Combelle (1913-1995), écrivain et journaliste, secrétaire d'André Gide dans les années 1930, est demeuré proche de PL. Membre de l'Action française, Lucien Combelle s'est engagé activement dans la collaboration pendant la guerre. À la Libération, Combelle a été condamné à quinze ans de travaux forcés puis amnistié en 1951 comme une grande partie des collaborateurs. Il a déclaré ne rien renier de son passé. L'essentiel de ses livres d'après-guerre a été consacré à cette époque : *Prisons de l'espérance* (1952), *Péché d'orgueil* (mémoires, 1978), *Liberté à huis-clos* (1983).

<sup>358</sup> Georges Pelorson (1909-2008), normalien journaliste, éditeur et traducteur de l'anglais. À la Libération, Georges Pelorson a pris le pseudonyme de Georges Belmont.

<sup>359</sup> *Journal littéraire* au deux octobre 1940.

pas grand mal à ignorer l'auteur d'*Hypermnestre*<sup>360</sup>, d'*Idoménée*, de *Céramis*, de *Barneveldt*, de la *Veuve du Malabar* — je me suis renseigné depuis — toutes tragédies qui, à en croire son apologiste René Périn<sup>361</sup> « récupéreront toujours une place distinguée parmi ceux des auteurs du second ordre ; et si, malgré la difficulté que la conservation des manuscrits éprouvait avant l'invention de l'imprimerie, les écrits de Sénèque le tragique, de Claudio, de Stace, de Lucain et de quelques autres sont parvenus jusqu'à nous, ceux de M. Le Mierre doivent franchir plusieurs siècles ». Ils ne franchirent même pas celui qui les vit naître et aussitôt mourir ; il ne reste d'Antoine-Marin Le Mierre que ce mot sauvé de l'oubli par Grétry neveu et repêché comme beaucoup d'autres, par Léautaud, dans le Dictionnaire des anecdotes de Guérard<sup>362</sup>.

S'il m'avait réellement tenu le propos qu'il rapporte, je lui eusse administré la preuve qu'à défaut d'esprit, j'avais du moins cette facilité et cette vivacité de repartie qu'il me refusait également, en lui faisant remarquer qu'on était excusable d'ignorer Le Mierre, dont lui-même ne connaissait qu'un « mot », mais qu'on était impardonnable, quand on se posait en critique dramatique averti, d'écrire que M<sup>me</sup> Octave Mirbeau, plus avantageusement connue dans les théâtres secondaires et les maisons de rendez-vous, non du second Empire mais de la III<sup>e</sup> République, était la sœur de

<sup>360</sup> Corrigé d'*Hypermestre*. Auriant évoque toujours Antoine-Marin Lemierre, objet de la note 352.

<sup>361</sup> René Périn (1774-1858) a réuni pour la première fois, en 1810, les sept tragédies d'Antoine Marin Lemierre chez Maugeret fils, Bertrand et Delaunay.

<sup>362</sup> Edmond Guérard, *Dictionnaire encyclopédique d'anecdotes modernes, anciennes, françaises et étrangères*, Didot, 1872, deux volumes, 1 131 pages. Ce livre est cité une seule fois dans le *Journal littéraire* au six décembre 1922 parmi les livres que Paul Léautaud possède chez lui.

M<sup>lle</sup> Bartet<sup>363</sup>, de la Comédie-Française<sup>364</sup>, que si M<sup>lle</sup> Bartet était née Regnault (Jeanne-Julia), la cocotte-actrice qui avait épousé Octave-Marie-Henry Mirbeau, n'était pas née Regnault, qu'il eut aussi bien pu la donner pour sœur à l'auteur de *Mon amie Nane* et des *Tendres Ménages*<sup>365</sup>, avec qui elle n'avait rien de commun, bien qu'elle fût née Toulet (Augustine-Alexandrine), non plus qu'avec celui de *Poil de Carotte* et *L'Écornifleur*, quoique veuve d'un M. Jules Renard<sup>366</sup>; qu'il était plus grave encore et moins impardonnable de se tromper aussi grossièrement qu'il l'avait fait sur la condition de Tartufe, et pour lui rafraîchir la mémoire, je lui aurais rappelé ce soir du 3 février 1939 où il m'avait donné rendez-vous pour assister à la première représentation de l'adaptation scénique de *Manon Lescaut* par M<sup>me</sup> Maurette. À neuf heures et demie, pendant l'entracte, je le vis descendre d'un taxi, très « smart », comme eût dit Fagus, sa bardine sous le bras, un chapeau quadrillé sur la tête, enveloppé d'un manteau-houppelande, les yeux brillants, apparemment à la suite d'une « séance » chez une « certaine personne », ce qui avait motivé son retard. Chacun se retournait sur lui, non qu'on eût reconnu l'illustre Maurice Boissard, mais

<sup>363</sup> Octave Mirbeau (1848-1917), auteur célèbre et populaire mais également reconnu par les avant-gardes littéraires et artistiques, a épousé discrètement à Londres en mai 1887 Alexandrine Toulet (1849-1931), plus connue sous le nom d'Alice Regnault, comédienne quelconque et courtisane avisée. Cette union interroge encore aujourd'hui. De cette singulière union, Sacha Guitry a écrit une comédie en quatre acte *Un sujet de roman*, représentée au théâtre Edouard VII en janvier 1923.

<sup>364</sup> *Journal littéraire* au 19 février 1917, à l'occasion de la mort d'Octave Mirbeau mort le seize.

<sup>365</sup> L'auteur de ces deux romans est Paul-Jean Toulet — nom de naissance de Madame Mirbeau, qui n'a pas plus de lien avec lui qu'elle en a avec Julia Bartet, née Regnault.

<sup>366</sup> En effet Madame Mirbeau avait épousé en 1865 un Jules Renard mort en 1868, fabricant d'outils,

parce qu'il raccrochait l'attention par sa mise et son allure excentriques ; il eût été agacé d'être le point de mire de la curiosité générale, s'il n'eût eu, par ailleurs, sujet d'être grandement mortifié ayant, le matin même, reçu une lettre d'une lectrice de la *Nouvelle Revue française*, qui lui signalait la gaffe monumentale qu'il avait commise dans sa dernière chronique, prenant Tartufe pour ce qu'il ne fut jamais : un ecclésiastique.

« Le Tartufe est un prêtre dévoyé, avait-il écrit<sup>367</sup>, un peu en marge de l'Église, qui a déjà fourni une carrière, qui a eu des histoires sous un nom d'emprunt (l'exempt le lui rappelle quand il l'arrête), un prêtre pauvre, assez vulgaire, commun d'aspect et peu soigné ».

C'était évidemment fâcheux. Un écolier n'eût pas ignoré que le Tartufe n'était pas un prêtre. Il s'étonnait de n'y avoir pas pensé. Le fait seul que ce personnage avait dessein de prendre femme eût dû, disait-il, le mettre en garde et lui éviter sa bêtue. S'il l'eût relevée sous ma plume ou sous la plume d'un de ses confrères, il n'eût pas eu assez de sarcasmes pour stigmatiser notre ignorance crasse et nous coller au sottisier du Mercure de France, ce qui lui eût rapporté trente deniers<sup>368</sup>. S'agissant de lui, il était enclin à l'indulgence, traitait d'étourderie de taille sa méprise, s'évertuait à se justifier, s'enferrait davantage, alléguait qu'il avait toujours vu ainsi Tartufe, habillé en prêtre, rejettait sa confusion sur une historiette que Berthellemey lui avait con-

<sup>367</sup> Dans la chronique dramatique du premier février 1939. Bien entendu un rectificatif est paru dans le numéro suivant sous le titre « Étourderie d'un critique dramatique. » Paul Léautaud y évoque cette lettre comme étant celle d'*un lecteur*.

<sup>368</sup> Auriant est cruel, cette somme de trente deniers est celle que toucha Judas : « Alors l'un des douze, appelé Judas Iscariot, alla vers les principaux sacrificeurs, / et dit : Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? Et ils lui payèrent trente pièces d'argent. » Mattieu 26, 13/14.

tée : Lucien Guitry et ce bookmaker voyageant dans le Midi et s'étant arrêtés à Orgon, — le hasard, ou plutôt Berthellemey, était facétieux — dans une auberge de cette bourgade ils avaient trouvé attablé un curé de campagne, gros et gras, tout congestionné d'avoir bâfré. « Voilà bien mon Tartufe ! », se serait écrié Guitry, comme si, lui aussi, eût été persuadé que le Tartufe était un prêtre. S'approchant du curé : « Eh bien, Monsieur le Curé, ça s'est bien passé, ce déjeuner ? », et le curé, avec un terrible accent auvergnat : « Mais oui, chai très bien mangé ». De cette rencontre inattendue était issue la création du Tartufe par Guitry, assailli sonné d'accent auvergnat, et, par ricochet, « l'étourderie » de Léautaud.

Berthellemey lui faisait des contes qu'il gobait comme des histoires vraies et notait comme telles. Le Tartufe n'a rien, dans son allure, d'un curé de campagne débraillé et gros mangeur, et, dans le Midi, les gens n'ont pas l'accent auvergnat — il est vrai que le père de Léautaud l'avait très prononcé, bien qu'il fût natif des Basses-Alpes, mais l'exception ne fait point la règle.

J'aurais pu rétorquer à Léautaud bien d'autres « étourderies » qui prouvaient son manque de culture, mais il eût fallu avoir sous les yeux son *Journal obscène*, qui en fourmille. Cela n'eût servi de rien, d'autant plus, qu'ayant perdu le peu de qualités qu'il voulait bien me reconnaître naguère, je cessai d'être un « garçon intelligent ».

Cette opinion, quand je l'ai vue dans son *Journal obscène*, loin de me mortifier, m'a réjoui.

Léautaud, qui découvrait, de temps à autre, des Amériques, découvrit dans je ne sais quel bouquin que la Révolution française, qu'il déclarait abominer, avait été marquée par des scènes d'une sauvagerie sanglante, qui n'étaient pas sans lui rappeler celles qui suivirent la Libération. Il découvrit, dans le même temps et dans un bouquin sur les empe-

reurs romains, que les mêmes horreurs, délations, persécutions, assassinats, s'étaient vus aussi à Rome. Commentant ces deux découvertes, il me dit :

« Et Valéry qui prétendait que l'histoire ne se répète pas. C'était un sot. Il n'était pas intelligent<sup>369</sup>. Il n'avait de curiosité que littéraire. Je l'ai beaucoup connu. Il ignorait tout. Jamais il n'a parlé d'un écrivain d'avant le XIX<sup>e</sup> siècle. C'était toujours Poë, Mallarmé, Rimbaud, Balzac. Il connaissait bien Balzac. »

Être traité d'ignorant et partager ce compliment avec Valéry, je ne vois là rien que d'honorables. Sa constatation de mon défaut d'intelligence, il ne la fit pas tout seul. C'est à M. Combelle qu'il la doit. J'ai manqué, je le confesse, d'intelligence, en me rendant compte, dès qu'Hitler eût renoncé à son projet de descente en Angleterre, que la partie était irrémédiablement perdue pour lui, comme elle le fut jadis pour Napoléon. La lecture d'un essai posthume et prophétique de Proudhon sur ce dernier me confirma dans ma conviction : le destin de ces deux hommes était parallèle. La foi de M. Combelle n'avait pas été ébranlée : il misait sur la victoire de l'adversaire. Il était intelligent. Il est vrai qu'il avait été à une excellente école, celle de Léautaud, et qu'il avait docilement suivi l'espèce de guide-âne que celui-ci avait rédigé à son intention :

« On doit trouver son maître en soi-même.

« N'ayez pour règle que votre plaisir.

« Soyez jusqu'à la fin en état de mécontentement, de vituperation, d'agression contre tout<sup>370</sup>. »

<sup>369</sup> Paul Léautaud avait de l'intelligence une définition particulière, assez plastique en même temps que peu préhensible. C'est ce qui lui a permis de souvent affirmer que Valéry n'était pas intelligent.

<sup>370</sup> Lettre à Lucien Combelle datée du 18 mars 1937. On peut se demander comment cette lettre est arrivée sous les yeux d'Auriant.

Il réalisa, dans la *Révolution nationale*, le beau programme que lui avait tracé son maître, écrivant selon son esprit, son sentiment, sa raison — et, bien entendu, ses intérêts du moment.

Léautaud commençait donc, ou finissait, par croire, provisoirement, que je n'étais pas intelligent. Jusqu'alors, il avait loué mes articles en général et quelques-uns en particulier. Tout d'un coup, il fit cette autre découverte — qui découlait de la précédente — que les uns et les autres ne valaient absolument rien.

« Il n'a jamais dans tout ce qu'il écrit la moindre idée d'ordre général, note-t-il. Il est incapable d'écrire tout seul une lettre. Sorti des découpages documentaires dont il fait récolte dans de vieux journaux, il est perdu, et sa littérature ne va pas plus loin que la mise en œuvre de ces papiers. Comme il ajoute à cela l'indiscrétion, le manque de tact, sa façon de s'installer partout comme chez lui, il ne tarde pas à déplaire solidement<sup>371</sup>. »

Je ne serais, en somme, qu'un rat de bibliothèque qui grignote les vieilles gazettes. La façon dont Léautaud le laisse entendre autorise à supposer que toute mon originalité a consisté à compiler d'antiques anecdotes. De celles-ci, en vérité, je me suis moins soucié que des chroniques qui relataient les faits et gestes des hommes et des femmes du second Empire et de la III<sup>e</sup> République, qui en fut le prolongement, tout au moins jusqu'en 1880. Qu'elles portent la signature de Jules Lecomte, de Nestor Roqueplan, de Monselet, d'Henry de Pène, de Théodore de Banville, de Vallès, de Fervacques ou de Jules Claretie, elles ont plus d'agrément et d'intérêt que les commérages et les cancans de Léautaud. Ce n'était là, du reste, qu'une infime partie des documents qu'il me fallait retrouver et exhumer pour ressusciter d'entre les morts dames galantes, aventuriers et hommes de lettres, et

---

<sup>371</sup> *Journal littéraire* au dix avril 1941.

cela tout seul, sans l'aide de personne, car ainsi que je l'ai dit, en matière d'histoire, « on ne fait jamais rien de bien que par soi-même, secondé par l'intuition, l'esprit critique toujours en éveil guidant les recherches, confrontant les témoignages, écartant ceux qui paraissent suspects, rejetant les fables grossières ou subtiles et les anecdotes qui ne sont que des "nouvelles à la main" ». Je ne sais pas de travail plus passionnant que celui qui consiste à se mettre ainsi à la poursuite d'un personnage, homme ou femme, mort depuis un siècle ou un demi-siècle et qui, célèbre de son vivant, n'a pas laissé, dans le souvenir des générations suivantes, plus de traces qu'il n'y en a, de sa personne matérielle, dans sa tombe, au Père-Lachaise ou dans quelque autre cimetière de Paris ou de province. La postérité a aussi ses vers qui rongent les renommées les plus solidement établies, même celles que des hagiographes ont embaumées ».

« Il faut être un Dieu pour ressusciter les morts », disait M<sup>me</sup> Rachilde.

Léautaud, qui n'a jamais rien créé et s'acharnait à tout détruire, ne pouvait s'imaginer qu'il est plus difficile de faire concurrence au Créateur qu'à l'état civil, comme faisait Balzac.

Je compte quelques réussites à mon actif, quelques jolies trouvailles aussi. J'ai identifié et fait revivre la jeune femme dont s'inspira Daudet pour composer *Sapho*. J'ai prouvé que M<sup>me</sup> Bovary était née Colet<sup>372</sup>, autrement dit que Flaubert avait étudié cette héroïne sur le vif et sur la personne de l'épouse adultère de M. Hippolyte Colet. C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout. Je me suis attaqué aux légendes, c'est même par là qu'a commencé ma petite réputation. J'ai réduit à néant la prétendue mission dont Napoléon aurait chargé M. de Lascaris en Orient. Je le croyais du moins, en ayant

---

<sup>372</sup> Voir le *Mercure de France* du premier août 1936 page 632 « Madame Bovary née Collet » et ici note 384.

fourni les preuves décisives dans un article du *Mercure de France*, puis dans un volume, mais j'ai pu constater, ces temps derniers, le bien-fondé de la remarque de M. Vallette à ce propos, à savoir que les légendes ont la vie dure, qu'on n'en vient jamais à bout, quoi qu'on fasse. Une demoiselle Claire-Eliane Engel a resservi aux abonnés d'« élite » de certaine revue française, comme un fait historique, le fabuleux récit de l'imposteur alépin qui mystifia M. de Lamartine. Je continue aujourd'hui en sapant la légende de Paul Léautaud, grand écrivain, mémorialiste intègre, moraliste « à rebours », qu'une autre demoiselle Engel, dans cinquante ans d'ici, se fiant à ce que André Rouveyre, M. Billy, quelques autres et moi-même avons écrit au temps où nous nous étions laissés mystifier, vulgarisera à l'intention de l'« élite », toujours aussi godiche.

Curieux de ma nature, j'aime la variété. J'avais obtenu de Jacques Bernard, au Mercure de France, trois rubriques, dont deux avaient été jadis — avant 1914 — illustrées par Guillaume Apollinaire et Jean de Tinan. Je signai de mon nom la *Petite Histoire Littéraire*<sup>373</sup> et celle des *Cirques, Cabarets, Concerts* de celui de *Le Petit*<sup>374</sup>. Je pris cet autre pseudonyme afin que les confrères ne me reprochassent pas d'accaparer le *Mercure*. Rouveyre et M. Jean Paulhan ne me reconnurent pas moins, au rebours de M. André Rousseaux<sup>375</sup> qui, par dévotion à M. Maurois, en ce temps-là un des potentats du *Figaro*, ne me portait pas dans son cœur (d'artichaut, Maurras et l'*Action française* en ont fait l'épreuve) ; il cita avec de grands éloges un article de Skender Abdel Malek, dans l'ignorance où il était que le titulaire

<sup>373</sup> 26 articles entre avril 1938 et juin 1939.

<sup>374</sup> Douze articles entre juin 1939 et juin 1940.

<sup>375</sup> André Rousseaux (1896-1973), journaliste, critique littéraire et essayiste.

des Lettres orientales n'était autre que l'auteur scandaleux d'*Un écrivain original*<sup>376</sup>. Il faut croire que ce Skender Abdel Malek n'était pas dénué de talent, et même, bien qu'africain d'origine, qu'il écrivait un assez bon français, puisqu'à son deuxième article une abonnée de la revue, M<sup>lle</sup> Sonnier, d'Etampes, s'adressa rue de Condé pour demander quelles étaient ses œuvres et où on pouvait se les procurer.

Plus malin que son confrère Rousseaux, M. Henri Clouard<sup>377</sup> n'eut pas de peine à m'identifier avec Lorenzo

<sup>376</sup> Dans le *Mercure* du premier mars 1928, pages 298-323, Auriant a écrit « Un écrivain original, M. André Maurois », l'accusant de plagiat. André Maurois a répondu par une lettre parue dans le *Mercure* du premier avril, page 55. Auriant a réitéré dans le *Mercure* du 15 avril page 452 avant que le *Mercure* reçoive une nouvelle lettre d'André Maurois publiée dans le numéro du premier mai, page 716 : « Monsieur le directeur, / Vous avez publié, dans votre numéro du mars, un article qui portait contre moi une accusation absurde, mais précise. [...] / J'ai, dans votre numéro du 1<sup>er</sup> avril, publié une minutieuse réfutation que tous nos confrères français et anglais ont jugée écrasante pour votre collaborateur, et à laquelle celui-ci ne répond rien parce qu'il n'a rien à répondre... »

<sup>377</sup> Henri Clouard (1889-1974), journaliste et critique littéraire. Mau- rassien convaincu, Clouard acquiert rapidement une forte influence au sein de la *Revue critique des idées et des livres*, fondée en avril 1909, six mois avant *La NRF* qui subira parfois son influence. Henri Clouard participe à *La Phalange* et de nombreuses autres revues de cette tendance. Henri Clouard collabore parfois au *Mercure de France*, comme en janvier 1909 par le texte *Maurice de Guérin et le sentiment de la nature* (onze pages et demie). Indépendamment de ses idées politiques un peu surannées, son *Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours*, deux forts volumes de 669 et 701 pages parus chez Albin Michel en 1947 et 1949 doivent être à portée de main de tout amateur, quoiqu'en dise Auriant.

Vendramin<sup>378</sup> qui publia dans *Quo Vadis* un petit article où il se trouvait pris à partie à propos d'un insignifiant et insipide bouquin de feu Carco sur Gérard de Nerval.

Jusqu'en 1949, M. Clouard se régalaît de mes écrits. Au tome II<sup>e</sup> de ce qu'il appelle *Histoire de la littérature française : du Symbolisme à nos jours* et qui tient de l'annuaire du téléphone, par le nombre infini des noms cités, et des palmarès scolaires par l'ample distribution des prix et accés-sits, au paragraphe des « Sourciers », p. 651, il m'avait littéralement couvert de compliments, assortis d'adjectifs super-laudatifs :

« Le narrateur admiratif d'*Aventuriers et Originaux*<sup>379</sup> (1933), hommes aux destinées aussi invraisemblables qu'authentiques, le peintre émoustillé des *Lionnes du second Empire* (1935), l'explorateur heureux des sources d'Alphonse

<sup>378</sup> Lorenzo Vendramin est le narrateur de *La Nichina*, roman d'Hugues Rebell (1867-1905) paru au Mercure de France du temps de la rue de l'Échaudé en 1897, qui ouvre son livre par un prologue : « J'ai formé le dessein de vous conter la vie de Madame Nichina, qui fut belle autrefois et qui est maintenant vertueuse [...] / Gentil-homme, descendant de l'illustre Vendramin, je n'eusse point songé à écrire l'histoire d'une courtisane, même repentie, et le monde eût ignoré jusqu'au nom d'une femme qui a laissé de ses grâces tant de souvenirs aux Vénitiens sans un malheur qui m'arriva aux dernières fêtes de Pâques. » Auriant a donc repris ce nom de Lorenzo Vendramin, dont nous retrouvons aussi la signature dans le *Mercure de France* d'octobre 1948.

<sup>379</sup> Auriant, *Aventuriers et originaux*, Gallimard 1933, 224 pages. « L'auteur de ce livre s'est amusé à évoquer quelques figures caractéristiques d'aventuriers et d'originaux qui vécurent au Caire de 1798 à 1860. » (Prière d'insérer).

Daudet<sup>380</sup>, l'astucieux éditeur d'Hugues Rebell, l'érudit qui signe Auriant a multiplié les trouvailles anecdotiques sur les lettres et les mœurs hors série... »

Deux pages plus loin, « on rêve, écrivait-il, d'une bibliothèque dans quelque pavillon au centre d'un parc, pour que la lecture puisse se prolonger en promenades et entretiens, un Pontigny tout littéraire. Elle aurait été assemblée par Abel Lefranc, Paul Crouzet, Maurice Allem, Auriant, Gérard Gailly et chacun d'eux la conserverait à tour de rôle. »

C'était me faire trop d'honneur, mais bien mal me connaître. Je n'ai rien d'un fonctionnaire, même bénévole, j'ai toujours fui comme la peste les palabres littéraires, et je ne me sens aucun goût pour la bonne compagnie, surtout du genre de celle où il avait plu à M. Clouard de me fourrer.

Lorenzo Vendramin était loin de professer pour M. Clouard la haute sympathie que celui-ci témoignait à Auriant, lequel, n'ayant nul besoin de casse, et n'en ayant point demandé, ne s'estimait nullement tenu de passer du séné<sup>381</sup> à son prôneur. C'est de l'absinthe amère, comme la vérité —

<sup>380</sup> Auriant, *Quatre héros d'Alphonse Daudet* (Sapho, Flamant, Alice Doré, Tartarin). Suivi de 14 essais consacrés à Xavier de Montépin, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Ronsard, Feydeau, Gobineau, Charles Coligny, Mallarmé, Courbet, Aristophane, Villiers de l'Isle-Adam, Henry Becque, Harri Halis, Maupassant, Zola, Georges Moore, Paul Alexis, Lorrain, Alfred Vallette. Mercure de France 1948, 311 pages. En 1980 les éditions À l'écart publieront d'Auriant *Le double visage d'Alphonse Daudet*, 71 pages, qu'Henry Clouard n'a évidemment pu connaître.

<sup>381</sup> Allusion à l'expression « Je vous passe la casse, passez-moi le séné », qui sont deux plantes purgatives : « Avec un peu de temps, en louvoyant, nous arriverons. Pour réussir, il faut attendre le moment où l'on me demandera quelque service à moi. Je pourrai dire alors : Je vous passe la casse, passez-moi le séné... » Balzac, *La Cousine Bette*, pléiade 1977 (*La Comédie humaine* volume VII), page 285.

qu'il lui servit<sup>382</sup>. M. Clouard fit la grimace. Du jour au lendemain je perdis à ses yeux tous les mérites, toutes les qualités, tous les agréments que, la veille encore, il me reconnaissait spontanément et si généreusement. Je cessai d'exister non seulement pour lui, mais encore pour la littérature dont il s'était improvisé l'historiographe. Il purgea la deuxième édition de son panorama de tout le bien qu'il pensait et avait écrit de moi, treize ans auparavant, dans la première, faisant disparaître jusqu'à mon nom. Cette suppression en a entraîné une autre, celle du « Pontigny » dont il rêvait, qui n'était plus possible dès lors, apparemment que son plus bel ornement en était exclu.

M. Henri Clouard ne me croira certes pas, mais je puis l'assurer que sa volte-face, dont il eut dû, honnêtement, donner les raisons à ses lecteurs, m'a ravi : d'abord pour ce qu'elle m'a appris de sa façon d'entendre et d'exercer la critique, et puis, parce que, venant de lui, qui les dispense à un tas d'hommes de lettres, ses louanges n'avaient pour moi rien que de désobligeant.

Les deux ou trois livres et les articles que j'avais publiés n'étaient que bagatelles, qui, cependant, avaient fini par jeter un certain lustre sur mon nom. J'en étais fort aise, ce surcroît de notoriété devant me permettre d'améliorer ma position et m'épargner l'insolence de certains directeurs. J'en ai connu un de particulièrement goujat que le commanditaire d'un hebdomadaire avait connu à bord d'un transatlantique, où il était coiffeur ; tout en le rasant il lui avait recommandé un savon dont il avait été si satisfait qu'il avait pris le coiffeur à son service, comme homme de confiance et à tout faire. Il lui fournissait de la drogue et des petites femmes et avait pris un tel ascendant sur l'esprit de son patron que celui-ci l'imposa comme directeur de

---

<sup>382</sup> Note d'Auriant : « Voyez — *Deux Ames Sœurs* ; *Francis et Gérard — Quo Vadis*, juillet-septembre 1953, pp. 94-96. »

l'hebdomadaire. Il affichait le plus profond mépris pour la littérature, qu'il traitait comme une affaire, et pour les écrivains qu'il se complaisait à humilier. Je n'eus, par contre, qu'à me louer d'André Foucault<sup>383</sup>, qui était un romancier, aujourd'hui et pour toujours, je le crains, oublié, qui m'avait fort aimablement accueilli aux *Œuvres libres* et m'avait commandé pour les éditions Tallandier une vie de Madame Colet<sup>384</sup>. Tout allait donc pour le mieux, je pouvais envisager l'avenir avec confiance. Débarrassé des soucis matériels qui avaient empoisonné mon existence et entravé mon élan, je pouvais, désormais, me consacrer aux œuvres plus importantes que je portais en moi depuis des années et que Léautaud n'eût pas manqué de dénigrer de façon ou d'autre si elles avaient paru. J'avais conçu, et je ne suis pas encore parvenu à en accoucher, une vie de Méhémet Ali<sup>385</sup>, qui eût montré sous son vrai jour la figure de cet homme extraordinaire ; une chronique, en contraste, du pachalik<sup>386</sup> d'Égypte sous le second Empire, un second livre, — comme pour celui de *la Jungle*, de Kipling — des *Lionnes*, une vie d'Hugues Rebell, qui eût forcé les plus rétifs et les plus indifférents à reconnaître la haute valeur et le talent, à la fois viril et plaisant, de ce romancier méconnu, etc... etc... et pour couronner le tout, mes *Souvenirs*.

<sup>383</sup> André Foucault (André Chaignon, 1880-1941), journaliste, romancier et auteur dramatique. *Journal littéraire* au cinq mai 1927 : « Auriant a été aux *Œuvres libres*, porter son étude sur Louise Colet. Il a été reçu par un M. Foucault. »

<sup>384</sup> Louise Colet (Louise Révoil de Servannes, 1810-1876), poétesse, sera la maîtresse d'un jeune Flaubert de 25 ans et le modèle de *Madame Bovary*.

<sup>385</sup> Voir le *Mercure de France* du quinze juin 1930, page 576 : « Charles X, Méhémet-Ali et la conquête d'Alger », par Auriant.

<sup>386</sup> Le pachalik est au pacha ce que le comté est au comte, à la fois une dignité, une charge et un territoire.

Je ne me pressais pas. J'ai toujours eu le souci du travail bien fait. L'à-peu-près ne m'a jamais contenté. La perfection fut mon tourment. Je savais pourtant, par expérience, que le lecteur n'est point si exigeant. J'avais écrit pour le Mercure de France un essai sur Harry Alis<sup>387</sup>, un écrivain dont j'ai remis le nom en lumière, deux ou trois mois durant, et qui retorna à l'oubli, bien qu'il fût l'auteur de *Petite Ville*<sup>388</sup>, un petit chef-d'œuvre qui eût dû l'en préserver. J'en étais si peu satisfait que, pris d'un subit découragement, je décidai de jeter mon manuscrit au panier, mais je pensai aux quelques deux cents francs qu'il m'eût rapportés et qui me faisaient cruellement défaut. J'eus la faiblesse de le remettre tel quel à Dumur, qui m'en fit compliment et m'autorisa, bien que j'eusse dépassé le nombre de pages qu'il m'avait accordées, à l'allonger et à le compléter. J'en conclus que j'étais un juge trop sévère pour mes écrits, puisque les autres trouvaient bon ce qui me paraissait mauvais, mais je ne me suis pas corrigé. J'ai entrepris beaucoup d'ouvrages, j'en ai commencé quelques-uns, je n'en ai achevé aucun. *Pendent opera interrupta*<sup>389</sup>... La faute est moins à moi qu'aux circonstances et aux hommes nouveaux qu'elles ont suscitées.

La guerre survint qui bouleversa ma taupinière. Vingt-sept ans d'efforts furent annihilés. Tout était à recommencer. Je ne sais quel journaliste, parlant d'Eugène Montfort, attribua sa malchance littéraire au fait qu'il avait appartenu

<sup>387</sup> *Mercure* du premier mai 1931, pages 591-624. Harry Alis (Jules-Hippolyte Percher, 1857-1895), est mort à 38 ans des suites d'un duel, l'année de naissance d'Auriant.

<sup>388</sup> Harry Alis, *Petite ville*, Jules Lévy 1886, 278 pages.

<sup>389</sup> Virgile, *L'Énéide*, IV, 88. « Restent en suspens les travaux interrompus. » Par exemple : « Les grands édifices, comme les grandes montagnes, sont l'ouvrage des siècles. Souvent l'art se transforme qu'ils pendent encore : *pendent opera interrupta* ; ils se continuent paisiblement selon l'art transformé. » Hugo, *Notre dame de Paris*, Pléiade 1975, page 112.

à une génération sacrifiée. Il y en a toujours eu après chaque guerre.

Après celle de 1940, le Mercure de France n'existant plus, et quand on le fit reparaître, ce fut tout comme : ce n'était plus une revue libre. La *France active* avait sombré dans la tourmente.

À trois ou quatre reprises, j'ai tenté de placer ma copie. Je me suis trouvé en présence, quand ils ont daigné se montrer, de freluquets ignorants, quoique diplômés, et diantrement snobs, qui me traitèrent en débutant du haut de leur outrecuidance. Je n'étais pas « à la page », comme ils disent, *du dernier bateau*, comme leurs parents disaient autrefois, je ne m'étais pas mis à leur diapason, je « datais ». Je me suis, en effet, toujours refusé à suivre la mode, ou le goût du jour, pour la raison qu'en donne Voltaire : « Le goût, disait-il, peut être gâté chez une nation, ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de perfection. Les artistes, craignant d'être imitateurs, cherchent les routes écartées, ils s'éloignent de la belle nature que leurs prédecesseurs ont saisie : il y a du mérite dans leurs efforts, ce mérite couvre leurs défauts. Le public, amoureux des nouveautés, court après eux ; il s'en dégoûte, et il en paraît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire ; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers : le goût se perd, on est entouré de nouveautés, qui sont rapidement effacées les unes après les autres ; le public ne sait plus où il est, et il regrette en vain le siècle du bon goût qui ne peut plus revenir ; c'est un dépôt que quelques bons esprits conservent encore loin de la foule<sup>390</sup>. »

Je ne fus pas plus heureux avec certains directeurs, nés à la vie littéraire avant 1940, mais sur lesquels les mœurs nouvelles avaient fâcheusement déteint.

---

<sup>390</sup> Voltaire, *Dictionnaire philosophique* (version de 1770), à l'entrée « Goût », section I.

« Vous avez été tout à fait aimable de m'adresser votre article sur M<sup>me</sup> Colet... m'écrivit le successeur d'André Foucault. Il y a des années que je sais vos œuvres. J'ai lu vos livres. Je lis vos articles du *Mercure*. C'est vous dire qu'une sorte de commerce est noué avec vous depuis longtemps. La qualité n'est pas en cause, le sujet est évidemment un peu trop strictement littéraire (bien que vous ayez su montrer de passionnante façon le drame humain). D'autre part, touchant un énorme public de jeunes, nous devons éviter certains sujets. Je vous retourne donc votre article mais en vous disant mon désir que j'aurais de voir votre nom dans...

« Ce mot me permet de vous dire tout mon intérêt fidèle. »

J'eus tort de m'y fier et de renouveler ma démarche. Je finis par joindre, non sans peine, ce directeur si poli et si bien disposé à mon égard, qui était toujours, quand je le demandais au téléphone, par monts et par vaux, tantôt en Espagne, tantôt en Italie, où l'appelaient sans doute ses fonctions de camérier secret du Pape. Je me trouvai en présence d'un monsieur dissimulé, embarrassé, plus qu'évasif, fuyant. Je compris tout de suite qu'il préférait de beaucoup lire mes écrits que de se compromettre en les éditant. Que ne me l'eût-il plus tôt laissé entendre, je n'eusse pas eu le désagrément de le connaître et je l'eusse au moins estimé pour sa demi-franchise. N'étant pas de ceux à qui on fait faire anti-chambre, je me résignai à une retraite prématurée. Je n'aurais pas ajouté une ligne de plus à ce que j'avais écrit si je n'avais eu la chance inespérée de retrouver dans *Maintenant*<sup>391</sup>, d'Henry Poulaille, *Aesculape*<sup>392</sup>, de J. Avallon, et

---

<sup>391</sup> La revue *Maintenant*, « Cahiers d'art et de littérature » est parue sur dix numéros de novembre 1945 à juin 1948 sous la direction de l'écrivain prolétarien Henry Poulaille.

surtout *Quo Vadis*, l'air vivifiant qu'on respire dans les petites revues. J'avais transformé la dernière citée, du consentement de son directeur, en un petit brûlot qui causa quelque effroi, mais aucun ravage, le feu grégeois<sup>393</sup> lui-même étant impuissant à abîmer les prestiges littéraires cimentés par la camaraderie et bétonnés par la publicité. Je ne saurais donner une meilleure idée de ce regretté — sauf de MM. Billy, Clouard et Mac Orlan — pamphlet trimestriel, qu'en reproduisant la note que je rédigeai pour repousser une perfide attaque :

« Par le truchement de M<sup>lle</sup> La Ganipote<sup>394</sup>, les Lettres françaises ont ainsi présenté à leurs lecteurs notre dernier numéro :

« C'est un plaisir très couru chez les gens de lettres que de se faire injurier dans *Quo Vadis*. Nos confrères s'y croient sans doute chez Bruant et cette revue a ainsi fini par se faire un petit public à qui l'on donne l'outrance verbale et l'anarchie pour l'expression de la liberté.

« Il semble pourtant que le jeu de *Quo Vadis* doive être clair pour tout le monde, lorsque, au dernier numéro une nécrologie trouve le moyen d'insulter Jouvet et de faire à la fois l'apologie de l'antisémitisme et celle de la collaboration.

« Le jeu de *Quo Vadis* est en effet clair. Il est clair comme le jour. Ce n'est pas du "double jeu". Ce n'est pas non plus le

<sup>392</sup> *Aesculape*, « revue mensuelle illustrée des lettres et des arts dans leurs rapports avec les sciences et la médecine, organe officiel de la Société internationale d'histoire de la médecine » est parue par intermittences de janvier 1911 à janvier 1974.

<sup>393</sup> Le feu grégeois est provoqué par un mélange inflammable qui brûle même au contact de l'eau et surtout utilisé lors des combats navals. Les premières utilisations de cette arme redoutable datent de la fin du VII<sup>e</sup> siècle dans l'empire byzantin.

<sup>394</sup> La ganipote, ou galipotte est une créature légendaire et maléfique. On emploie parfois « courir la galipotte » pour désigner le résultat d'un ensorcellement.

jeu d'écrivains "engagés" — au mois ou à l'année, à la façon des larbins. Les rédacteurs de *Quo Vadis*, qui ne se mêlent pas, pour éviter de se dégrader et de se salir, de politique, s'honorent de n'être affiliés à aucune coterie, de ne fréquenter aucune chapelle (café, brasserie, restaurant ou cave) grande ou petite. Ils n'ont de comptes à rendre à personne. Ils sont libres. C'est un luxe qui, en ce demi-siècle, n'est pas à la portée de tout le monde, des *Lettres françaises*<sup>395</sup> en particulier et des primitifs de l'espèce subalterne de M<sup>lle</sup> La Ganipote. Les rédacteurs de *Quo Vadis* n'ont pas le respect des gens en place. Ils ont sifflé, dans ses exercices de pitrerie, M. Queneau qui se croit malin mais qui n'est pas drôle, ils ont disséqué le *Sagouin*<sup>396</sup> de M. François Mauriac, de l'Académie française. Pour la respectueuse M<sup>lle</sup> La Ganipote ce sont là d'abominables injures de cette revue "collaborationniste". Les rédacteurs de *Quo Vadis* ont écrit que feu Jouvet<sup>397</sup> n'était pas un grand acteur. Pour la demoiselle « engagée », ennemie de la violence et de l'outrance, cette lapalissade est une insulte, mais elle connaît si mal le français qu'il faut l'excuser de se tromper sur l'emploi des

<sup>395</sup> Par *Les Lettres françaises*, Auriant ne désigne pas la littérature française dans son ensemble mais le mensuel créé clandestinement en septembre 1942 par Jacques Decour et Jean Paulhan. Jacques Decour, né en 1910, responsable du comité national des Écrivains, a été arrêté en février 1942 par les Allemands et fusillé trois mois plus tard. Son nom à la tête de la revue est évidemment symbolique. La revue a été dirigée par Louis Morgan dès 1942 puis par Louis Aragon de 1953 à 1972 puis par Jean Ristat.

<sup>396</sup> Le Sagouin, de François Mauriac, est d'abord paru en feuilleton à partir de janvier 1951 dans la revue *La Table ronde* avant d'être réuni en volume.

<sup>397</sup> Louis Jouvet (1887-août 1951, à 63 ans) a commencé par plusieurs années d'étude de pharmacie à Toulouse, puis à Paris mais les a vite délaissées pour le théâtre. Il a été refusé plusieurs fois au concours d'entrée au Conservatoire, où il est pourtant devenu professeur. Il a été directeur de plusieurs théâtres.

mots. Parler d'Urbain Gohier, dont Léon Blum (*scripta manent*) admirait la probité, le courage et le talent, et citer à son propos un article littéraire de M. Charles Maurras datant de 1895, c'est pour M<sup>lle</sup> La Ganipote, se livrer à l'apologie de l'antisémitisme et de la collaboration. Cela témoigne simplement de l'éclectisme des rédacteurs de *Quo Vadis*. N'étant ni des partisans mercenaires, ni des sectaires, ni des syndiqués, ni des fanatiques tantôt hurlant, par ordre, à la mort, tantôt roucoulant comme des colombes robotes, mais des écrivains farouchement indépendants, ils continueront d'exalter ou d'abaisser qui bon leur semblera, comme bon leur semblera. Honni soit qui mal y pense ! comme dirait ce bon M. Staline. »

M<sup>lle</sup> La Ganipote et les *Lettres Françaises* le dirent en tout cas et se tinrent coites. Il ne fallait pas trop se frotter à *Quo Vadis* ? Il avait de la défense. Certain Rapin, qui n'est pas apprenti-peintre, mais apprenti-journaliste du *Figaro*, l'apprit à ses dépens et n'a pas fini de s'en mordre les doigts. M. Aubrun m'ayant transmis la lettre effarante que ce petit imprudent venait de lui adresser, je rédigeai cette autre note à son intention :

« À propos de la citation d'un article de M. Charles Maurras datant de 1896 sur Paul Arène, parue dans le dernier numéro de *QUO VADIS*, nous avons reçu une lettre, dont nous extrayons le passage suivant :

« ... Je trouve pour le moins surprenant qu'une revue qui se dit littéraire cite avec complaisance un criminel de droit commun, — que dis-je, cite avec complaisance un FORÇAT. Je parle bien entendu de CHARLES MAURRAS, INDIVIDU QUI A DU SANG SUR LES MAINS oui sans doute direz-vous mais nous citons le poète — *sic* — qu'il a été avant. La belle affaire ! Lacenaire qui était innocent n'était-il poète lui-même et beaucoup plus que cela, poète de talent, ce qui à ma connaissance n'est pas le cas du sieur Maurras. »

« Nous avions jeté cette ordure signée : MAURICE RAPIN à la poubelle. Réflexion faite, nous l'en avons, avec des pin-cettes, retirée. C'eût été dommage de priver la postérité d'un tel spécimen d'imbécillité qui relève des graffiti dont certains maniaques "décorent" les pissotières et les chiottes... C'est dans ces dernières que ce rapin médite, accroupi, sur le génie poétique de Lacenaire. »

J'ai collaboré à *QUO VADIS* sous cinq autres pseudonymes — Lorenzo Vendramin, Georges Randal, Herbert Pri-meraine, Mythophylacte et Skender Abdel Malek resurgi après une longue retraite, — trois bonnes années durant, sans être rétribué, ne voulant pas ajouter aux frais de M. Aubrun. Je doute fort que MM. Duhamel, Billy et consorts, y compris Léautaud, que la question d'argent a toujours préoccupé comme s'il fût juif ou auvergnat, eussent consenti à donner si longtemps leur « copie » pour rien, car la liberté pour eux c'est moins que rien, ne rapportant que des ennuis. Pour moi, je ne saurais la payer trop cher, puisqu'elle est aussi indispensable à mon cerveau que l'oxygène à mes poumons. Les pages que j'ai publiées dans *QUO VADIS* sont parmi celles qui me déplaisent le moins et me contentent le plus. Cela suffit à mon bonheur.

De 1944 à 1950, nous nous revîmes souvent, Léautaud et moi, comme si de rien n'était — c'est-à-dire qu'il ne m'eût jamais soupçonné de voler des livres, qu'il ne m'eût jamais reproché d'être un butor, de manquer de tact, d'esprit, d'intelligence, etc., etc. Nos rapports étaient ce qu'ils avaient toujours été, cordiaux — en apparence du moins, pour sa part. Je ne dirai pas que j'étais remonté dans, son estime, car j'ignore ce qu'il a pensé et écrit de moi, ces années durant, — en aparté — dans son *Journal obscène*. Quant à moi, je commençais à revenir, de loin, sur son compte, et ne pre-tais à ses venimeux racontars qu'une oreille méfiante.

Il ne respectait toujours rien, la mémoire même des martyrs ne lui était pas sacrée. Le mot l'eût fait ricaner, il est le seul pourtant qui convienne à celui que nous appelions, pour son culte de Shakespeare, aussi à cause de son apparence et de la tournure de son esprit, Hamlet, et qui trouvait, lui aussi, en 1940, qu'il y avait quelque chose de pourri dans le royaume, ce que la débâcle devait confirmer. Louis Mandin avait confessé sa foi ; il est mort en déportation<sup>398</sup>. Je fus navré d'apprendre, m'étant rendu un jour au Mercure, que Léautaud colportait à son endroit un ragot, qui eût dû lui paraître suspect, et même, à la réflexion, se retourner contre celui qui l'avait choisi entre tous — connaissant son avidité des médisances et des calomnies — pour le propager. Je lui écrivis aussitôt :

« La “Poularde<sup>399</sup>” me dit que vous avez été fâché d'apprendre que ce pauvre Mandin a (je dirais plutôt : aurait) désigné à ses juges allemands Bernouard<sup>400</sup> comme l'imprimeur de la *Vérité française*. Mandin n'est plus là pour

<sup>398</sup> En septembre 1940, quelques amis de la droite traditionnelle dont Louis Mandin ont fondé le groupe de résistance « La Vérité française », qui est également le titre de leur journal clandestin. Ce groupe s'est spécialisé dans l'exfiltration de prisonniers de guerre évadés. Très rapidement, en août 1941, ce groupe a été infiltré par le Belge Jacques Desoubrie (1922, fusillé en décembre 1949) qui appartenait à la police secrète allemande. Le 25 novembre plus de quatre-vingt personnes ont été arrêtées et certains fusillés. En septembre 1942 Louis Mandin et au moins trois autres de ses camarades ont été déportés au camp de Sonnenburg, réservé aux prisonniers politiques. Louis Mandin y est mort le 28 juin 1943. Madame Mandin, arrêtée en même temps que son mari, déportée dans divers camps de concentration est morte à Bergen-Belsen en avril 1945.

<sup>399</sup> Berthe Battaiellies, employée aux abonnements du *Mercure*.

<sup>400</sup> François Bernouard (1884-1948), typographe, éditeur depuis 1909, poète et auteur dramatique. François Bernouard est surtout connu pour avoir été le premier éditeur des *Oeuvres complètes* de Jules Renard réunies par Jules Bachelin en 1926.

se défendre d'une telle accusation, et le sieur Bernouard a beau jeu<sup>401</sup>. Ne vous semble-t-il pas pour le moins étrange que le dit Bernouard, complice, aux yeux des Allemands, de Mandin et de ses compagnons, s'en soit tiré à si bon compte : trois ans de prison, et qu'au bout de quelques mois ceux qui l'avaient condamné lui aient accordé un congé de deux mois pour aller à Paris se faire soigner d'une prétendue maladie du cœur ? Il me semble qu'un tribunal militaire, surtout allemand, se serait montré plus implacable encore pour celui qui imprimait le journal que pour ceux qui le rédigeaient... »

Il ne fit point de réponse à ma lettre. Il éludait toujours les questions gênantes, reconnaissait rarement ses torts, répugnant à revenir sur ce qu'on lui avait dit, ou qu'il avait inventé, à croire que son *Journal obscène* l'obsédait jusque dans son sommeil et que telles choses qu'il donnait pour vues ou entendues avaient, tout bonnement, été rêvées. M<sup>me</sup> Rachilde, dont l'intuition était surprenante, l'avait parfaitement compris.

— C'est un diffamateur qui diffame même quand il rêve... me dit-elle.

— Quand il rêve... ?

— Ce qu'il vient d'écrire au sujet de sa mère... Pour écrire les saletés qu'il écrit, on n'a pas besoin de style...

Il avait rêvé une autre chose aussi, dans ces « fragments » de son journal auxquels M<sup>me</sup> Rachilde faisait allusion, qui me concernait et qu'il m'était impossible de laisser accréditer.

<sup>401</sup> PL aurait à ce point diffamé Louis Mandin, la chose se serait évidemment sue, notamment par Auriant. Or il se trouve que PL a été invité par Fernand Gregh, élu à l'Académie française en janvier 1953 « à l'inauguration de la plaque qui sera apposée sur l'immeuble du 58 bis, rue d'Assas, le mardi 30 juin 1953 [...] pour célébrer la mémoire de Louis Mandin, poète de *L'Aurore du soir*. » Cette plaque était toujours en place à l'été 2020.

Au mois d'août 1937, j'avais pris, dans trois ou quatre feuillets, la défense d'Émile Bernard. Je quittai peu après Paris pour l'Orne, où M. Gilles Normand, le directeur de *France active*, m'avait invité à prendre un peu de repos dans sa belle propriété, le Moulin du Val. J'y reçus les épreuves de mon petit article, je les retournai aussitôt, corrigées, rue de Condé. Le surlendemain, le facteur m'apporta ce mot :

*Paris, le 20 août 1937,*

## *Mon cher Auriant,*

Je tâcherai de faire passer votre *erratum*, reçu ce matin — bien qu'en principe il soit trop tard d'un jour. Quant au « faux Gauguin », j'ai bien reçu votre épreuve corrigée, mais...

Mais vos attaques de la première page contre l'administration des Beaux-Arts fait rejeter tout l'article, et celui-ci est à la fonte.

*Votre bien dévoué,  
Louis Mandin.*

Mandin n'avait pas besoin de me nommer celui qui avait pris cette décision, il se doutait bien que je le savais.

J'en avisai Émile Bernard qui me répondit par retour du courrier :

*Cher ami,*

Ne vous tourmentez pas pour l'affaire du *Mercure*. Je sens bien qu'il y a là une hostilité. Je ne serais pas étonné qu'elle vienne d'une raison que je vous dirai. Ni vous ni moi n'en sommes la cause. Je regrette que vous ayez pris tant de soins pour rien, mais je vous en sais gré infiniment. Vous placerez votre écrit ailleurs<sup>402</sup>.

<sup>402</sup> Note d'Auriant : « Il parut dans la *France active*. »

On a assez parlé du Gauguin de Bernard. Les choses sont terminées. J'ai eu une bonne lettre de l'administration et j'ai vu M. Labeyrie, qui est un homme fort distingué, collectionneur de goût qui m'a fait écrire au dos de son tableau qu'il voulait « historiquement » conserver avec la fausse signature : « je certifie que ce tableau a été peint par moi à St-Briac en 1888. Émile Bernard. » Je n'ai fait aucune difficulté à terminer la chose ainsi, M. Labeyrie ayant une dizaine de toiles de ma main, qu'il m'a montrées. Je n'ai pas cru devoir informer la presse de ces faits et je m'en suis tenu à la plus stricte tranquillité. Il ne faut pas énerver le journalisme. D'autre part, j'aime trop ma solitude pour recommencer des combats d'opinion. Je laisse désormais chacun penser à sa guise. Je vous renvoie la lettre du bon Mandin. Sans doute vous aviez rudoyé l'administration, aujourd'hui on devient tellement servile partout, que la liberté disparaît...

Amitiés et à bientôt. Merci de votre dévouement pour moi.

Votre

Émile Bernard.

J'ai reproduit cette lettre, remarquable par sa sérénité, parce qu'elle réduit à néant l'affirmation malhonnête de Léautaud et vient à l'appui de cette mise au point que je remis au soi-disant rédacteur en chef du Mercure de France :

*Paris, le 1<sup>er</sup> juillet 1948.*

*Monsieur le Directeur,*

Dans les fragments de son *Journal Littéraire* que M. Paul Léautaud publie dans le *Mercure de France* (I.VII.1948), je lis page 428, à la date du 21 août 1937, ceci qui me concerne personnellement :

« À propos d'Émile Bernard, il a eu récemment une petite histoire. À l'Exposition, un tableau de lui portait la signature de Gauguin. Il a commencé à (sic) protester par une lettre

adressée à l'*Action française*<sup>403</sup>. Puis il a fait remettre au Mercure, par Auriant, un long article (quatre pages de la revue), signé Auriant, qui est, en réalité, de lui-même. Le mot : *scandale*, apparaissant dès les premières pages, Duhamel a dit *non* pour la publication bien que l'article fût déjà composé. Bien que le directeur des Beaux-Arts, Huisman<sup>404</sup>, ne soit pas nommé, il a vu dans cet article une attaque contre lui. « M. Huisman est un fort honnête homme, a-t-il dit à Mandin, et qui fait son devoir. » Il faudra que je tâche d'avoir le texte de cet article pour le mettre dans ce *Journal*. On a rarement fait son propre éloge à ce degré. »

Je n'ai jamais servi de prête-nom à qui que ce soit, pour quoi que ce soit. Je n'ai jamais signé un article écrit par un autre, fût-ce pour obliger un ami, celui-ci fût-il très cher comme l'était pour moi Émile Bernard. Le *Mercure de France* était largement ouvert à Émile Bernard, l'un de ses plus anciens collaborateurs, il y avait publié, de 1894 à 1940<sup>(405)</sup>, de belles, subtiles et savantes études sur l'art et

<sup>403</sup> *L'Action Française* du 21 juillet, bas de la deuxième colonne de une : « À l'exposition des chefs d'œuvre de l'art français / Un tableau signé Gauguin qui est d'Émile Bernard ». Cet article sera suivi d'un autre, dans le même journal, daté du dix août 1937, cinquième colonne de une, plus clair.

<sup>404</sup> Georges Huisman (1889-1957), chartiste, archiviste paléographe en 1910, agrégé d'histoire et géographie en 1912, directeur de cabinet du président du Sénat, Paul Doumer, de 1927 à 1931 puis secrétaire général de l'Élysée une fois Paul Doumer élu président de la République. À la mort de ce dernier, Georges Huisman est nommé directeur du cabinet du président du Sénat puis, en 1934, directeur général des Beaux-Arts. C'est à ce titre qu'il s'est prononcé contre le projet d'Auguste Perret (amant de Marie Dormoy) et en faveur du projet Carlu-Boileau-Azéma pour le nouveau palais de Chaillot inauguré pour l'exposition universelle de 1937.

<sup>405</sup> Le premier texte d'Émile Bernard dans le *Mercure de France* date d'avril 1893 (Vincent Van Gogh) et le dernier du premier août 1938 (Les Merveilles de Venise).

deux romans autobiographiques, *la Danseuse Persane*<sup>406</sup> et l'*Esclave Nue*<sup>407</sup>, absolument remarquables. S'il en avait exprimé le désir, on ne lui eut certes pas refusé la satisfaction de plaider lui-même sa cause, qui était juste, comme il l'avait déjà fait, au *Mercure* même, plus d'une fois. Cette fois-ci, il n'y avait pas songé. Ce fut moi qui, indigné par la façon cavalière dont ce grand peintre s'était vu traiter, m'en étais chargé spontanément. Je le priai de me documenter sur ses rapports avec Gauguin. Il me remit un mémoire à ce sujet. Je m'en inspirai pour écrire ce petit article qui était intitulé : *le cas Émile Bernard*. Contrairement à ce qu'affirme M. Léautaud, Émile Bernard n'y faisait point son propre éloge : c'est moi-même qui profitai de l'occasion pour témoigner publiquement à cet altissime artiste la très grande admiration que j'avais (que j'ai toujours, plus fervente que jamais) pour son très grand talent si injustement méconnu. Le mot : *scandale*, figurait en effet dès les premières lignes de son plaidoyer ; M. Huisman, à qui je n'avais pas un seul instant songé, ni l'administration des Beaux-Arts ne s'y trouvaient pris à partie, mais, vaguement, et tout benoîtement, les organisateurs de l'Exposition des chefs-d'œuvre de l'Art français contemporain qui en ce mois de juillet 1937, refusaient obstinément, contre toute justice, à Émile Bernard la légitime réparation à laquelle il avait droit. Cela, qui était bien anodin en somme, suffit pour effaroucher M. Georges Duhamel, alors directeur de la revue, qui s'opposa à la publi-

<sup>406</sup> « La Danseuse Persane » est paru en cinq parties, du quinze février au quinze avril 1928 avant d'être réuni en volume pour Calmann-Lévy la même année.

<sup>407</sup> « L'*Esclave nue* » est paru en deux parties dans les numéros des premier et quinze janvier 1931. Ce texte a souvent été réuni en un volume en prélude à *La danseuse persane*. Il existe par ailleurs sous ce titre une grande toile d'Émile Bernard (un mètre sur un mètre quarante, assez laide), datée de 1934, cédée 5 500 Euros en 2014.

cation de mon article pour des motifs de convenance personnelle et mondaine, auxquels MM. Vallette et Dumur s'étaient fait une règle et un point d'honneur de toujours rester étrangers. Dans mes *Souvenirs sur Émile Bernard*, parus dans le n° 7 de *Maintenant*, la revue libre d'un homme libre (Henry Poulaine), j'ai conté sans redouter le risque d'être... interdit, cette « petite histoire » assez édifiante que M. Léautaud, fort mal renseigné, a très inexactement rapportée dans son *Journal Littéraire*. Je revendique hautement l'article qu'il a, un peu trop légèrement, attribué à Émile Bernard et qu'il a annexé comme tel dans son susdit journal. Cet article est si bien de moi, et de moi seul, que je l'ai recueilli dans celui de mes livres qui porte le titre de « Fragments ».

Veuillez agréer, etc<sup>408</sup>...

Auriant.

Le rédacteur en chef, par la grâce de M. Duhamel<sup>409</sup>, tiqua tout de suite sur le paragraphe concernant son patron. Une

<sup>408</sup> Dans son *Journal*, Paul Léautaud ne fait aucune mention de la publication de cette lettre d'Auriant dans le *Mercure*. On a pourtant la certitude qu'il l'a lue puisque cette lettre se trouve, dans le *Mercure* d'août 1948, page 767, juste sous une lettre de Georges Duhamel mettant aussi en cause Paul Léautaud, dont nous trouvons la réponse dans la *Correspondance générale*.

<sup>409</sup> Jacques-Antoine Bernard (1880-1952), arrivé au Mercure en 1906 sans qu'on sache vraiment à quel titre, mais sensiblement à la même époque que Paul Léautaud, qui y a effectivement été embauché le premier janvier 1908. Jacques Bernard a été administrateur du Mercure en 1935, à la mort d'Alfred Vallette, sous la direction de Georges Duhamel, puis directeur au départ de celui-ci à la fin de février 1938. Avant cela Paul Léautaud et Bernard se sont plutôt bien entendus. Pendant l'occupation, Bernard se livrera à la collaboration et sera jugé à la Libération pour « Intelligence avec l'ennemi » et condamné à cinq ans de prison (mais laissé en liberté), à la privation de ses biens et à l'Indignité nationale.

discussion s'en suivit, qui traînait en longueur. Pour en finir, je consentis à en atténuer les termes, mais ce subalterne me demanda de remplacer le mot *effaroucher* par celui d'*indisposer*. J'en référai à M. Hartmann<sup>410</sup>, l'éditeur de la rue Cujas, intronisé par le même M. Duhamel directeur du Mercure de France. Il était au courant de l'incident. « Il s'est fait trop de bruit depuis quelques jours autour de votre lettre pour que je l'ignore, me dit-il. Il paraîtrait qu'il y a des taches dans le soleil, aussi tout le monde s'en ressent-il. Rachilde, d'abord, puis Duhamel, qui était aussi agité que vous et qui a décidé de répondre à Léautaud et de le tancer à propos de son rêve incestueux, la revue pouvant tomber sous les yeux d'enfants ou de jeunes gens. » Pour les griefs que je lui faisais dans ma lettre, M. Duhamel imitait l'amnésie de Ponce Pilate, il ne se souvenait plus de rien, mais il trouvait

---

<sup>410</sup> Paul Hartmann (1907-1988), a fondé, à l'âge de 19 ans La Nuée bleue. Cette maison d'édition a publié en mai 1926, *Le Tourment de Jacques Rivière* de François Mauriac (34 pages). En 1931, Paul Hartmann a épousé Madeleine Charléty, la fille du recteur à qui PL a écrit en 1934 dans le but de confier son *Journal* à la bibliothèque Doucet (*JL* au 23 mai 1934). À Paris, La Nuée bleue devient la maison « Paul Hartmann » et publie Paul Valéry, André Maurois, puis Colette. Au début de la guerre, Paul Hartmann rejoint la Résistance à Chambéry grâce à des faux papiers que lui a procurés son ami Georges Duhamel. Il se spécialise dans le renseignement, aidé par Madeleine, qui se spécialise dans la confection de faux papiers. À la Libération, Georges Duhamel revenu naturellement dans les murs — ne serait-ce qu'en tant qu'actionnaire — après un intérim exercé par Marcel Roland (*JL* au neuf juillet 1937) en confie la direction à Paul Hartmann, qui y restera jusqu'à ce que Gallimard reprenne la maison en 1958. Paul Hartmann sera ensuite directeur de fabrication chez Flammarion avant de créer puis diriger le service des éditions de l'École pratique des hautes études jusqu'en 1970, tout en continuant au moins jusqu'en 1967, de diriger sa propre maison d'édition. Source : Agnès Callu, Paul Hartmann : histoire intellectuelle d'un itinéraire éditorial, IMEC.

qu'il n'était pas exact de dire qu'il avait été effarouché, ayant donné assez de preuves qu'il était au-dessus de la crainte.

M. Hartmann me parla très librement de Léautaud, il ne me cacha point qu'il voulait le ménager tout en le bridant. Il tenait à lui parce qu'il était « très demandé », très lu, très suivi et il craignait que Gallimard ou quel qu'autre éditeur ne le lui soufflât... M<sup>me</sup> Rachilde s'en était doutée. « Ils veulent profiter avec, comme disent les Belges », m'avait-elle dit la veille. Ces messieurs étaient pourtant bien pensants, confits en moralité et en dévotion. Mais les affaires sont les affaires, et l'argent, chacun sait ça, n'a pas d'odeur. Vallette avait laissé partir Gide, Claudel, Louÿs, Toulet et d'autres auteurs de bonne vente, ça suffisait. Il retiendrait donc Léautaud, et toutefois, ne publierait rien de lui avant de le lire et épucher — et se prévaudrait de la clause du traité signé de M. Vallette et de Léautaud pour la publication de son « Journal Littéraire » stipulant que les passages concernant la vie privée seraient supprimés. Pour lui, s'il avait lu le fragment où il avait parlé du mouchoir sale de M. Vallette, il le lui aurait fait enlever<sup>411</sup>. Pour qui connaît Léautaud, qui est sale dans toute sa personne, la remarque était bouffonne, observa-t-il. Il ne paraissait pas faire grand cas de son fameux journal, le trouvant très peu littéraire, rempli de ragots et de cancans. Il convint avec moi que tout était voulu, cherché, étudié, composé, artificiel — du chiqué — le style

<sup>411</sup> Il s'agit peut-être du mouchoir sale de Louis Dumur, au trois avril 1933 : « Auriant a demandé à Montfort s'il n'écrira pas quelque chose dans les *Marges sur Dumur*. Montfort a répondu *non*, qu'il le connaissait à peine. Il a raconté qu'il l'a surtout connu durant un voyage en Roumanie, il y a quelques années, Dumur très obligeant pour tout le monde sur le bateau. Quelqu'un s'étant trouvé un peu malade d'une migraine, Dumur s'empressa de chercher dans sa pharmacie. Il ouvrit sa valise, dérangea une chemise sale, un mouchoir sale, et d'une vieille chaussette tira un tube d'aspirine qu'il offrit au camarade mal à l'aise. »

comme l'homme, le « moine » comme l'habit. Il retarde d'un siècle au moins, me dit-il, il se modèle sur Chamfort, mais, le préjugé reprenant le dessus, malgré ce qu'il venait de reconnaître, il ne trouvait pas moins son style admirable et il le tenait lui-même pour un homme intelligent.

« Pour le style, lui dis-je, il y aurait beaucoup à redire : volontairement, ou involontairement, Léautaud écrit mal ; pour intelligent, il ne l'est guère : être intelligent, c'est comprendre, et il n'entend rien à la musique, à la poésie, à la littérature même. » Il admit que c'était de propos délibéré, par calcul, pour ne pas se faire du tort qu'il se refusait à laisser rééditer le *Petit Ami* qui ne valait pas la réputation qu'on lui avait faite. Quant aux femmes, observa M. Hartmann, il s'y entend encore moins, n'ayant connu que des putains. C'est *Coucheries*, non *Amour*, qu'il eût dû appeler sa plaquette.

Après cette digression, il revint à notre affaire, et me pria, à son tour, de remplacer le mot qui effarouchait M. Duhamel par un autre.

— Lequel ?

— Duhamel en a suggéré un : *indisposer*, je crois. Ce n'est pas mal, n'est-ce pas ?

— D'autant que c'est M. Duhamel lui-même qui le propose.

— Justement ; si vous tenez un journal vous raconterez sa démarche. Vous publierez ça dans une trentaine d'années.

— Il n'attendra pas si longtemps.

M. Duhamel est servi.

En prenant congé de M. Hartmann, je lui renouvelai ma décision, que j'avais signifiée à son adjoint, de cesser toute collaboration au Mercure de France et lui demandai qu'on n'y rendît pas compte de mon recueil de mélanges, *Quatre Héros d'Alphonse Daudet*, qui était sur le point de paraître à ses éditions.

Des échos de cet incident ne manquèrent pas de parvenir à Léautaud. Il eut connaissance de ma mise au point. Il eut pu m'envoyer un mot pour regretter son erreur et me promettre de faire disparaître de son *Journal obscène* l'allégation qu'il avait inventée de toutes pièces. Il n'y fit aucune allusion quand le hasard nous remit en présence rue Jacob, le cinq septembre<sup>412</sup>. Il était accoutré comme d'habitude, chapeau quadrillé gris et blanc, passé au noir et au gris, sa badine sous le bras, un bouton avait sauté au haut du gilet crasseux qui bâillait, mal retenu par une épingle « nourrice ». Je le trouvai vieilli. Nous parlâmes du Mercure qui était tombé bien bas. « Autrefois, dit-il, quatre hommes suffisaient à le faire marcher, et bien marcher : Vallette, Dumur, Bernard et Mandin, qui touchaient de modestes appointements. Aujourd'hui, ils sont une douzaine, hommes et femmes, plus incapables les uns que les autres, qui émargent, aux dépens des actionnaires, de gros appointements... ».

Je le mis au courant de mes récents démêlés, pour l'amener à regretter d'en avoir été, par son invention, la cause. Il évita le piège, ne souffla mot de la lettre que j'avais envoyée au directeur du Mercure. Afin de l'éprouver, je lui fis part de mon entretien avec M. Hartmann. Je fus interrompu par une dame qui, traversant la chaussée, nous aborda.

---

<sup>412</sup> Tout ce qu'a écrit Auriant dans ces dernières pages a été causé par la publication d'un extrait du *JL* du 21 août 1937 paru dans le *Mercure* de juillet 1948. Cette rencontre rue Jacob le cinq septembre devrait donc être de l'année 1948. C'était un dimanche et PL est allé faire des courses dans Fontenay, a cherché des timbres. On peut donc penser qu'il n'est pas allé à Paris ce jour-là. De toute façon, le nom d'Auriant n'est écrit en toutes lettres qu'une seule fois dans le *Journal littéraire* entre 1947 et 1956, le trente juin 1947, puis plus jamais.

« Je m'excuse de vous déranger, dit-elle, mais comme je vous connais tous deux... »

Nous la regardions sans pouvoir mettre un nom sur son visage aux yeux bridés, plâtré par l'ocre.

« Vous ne me reconnaissiez pas ?... » demandait-elle. Je la reconnus à sa voix, qui n'avait pas changé depuis treize ans.

« M<sup>me</sup> \*\*\*..., » dis-je.

C'était elle, méconnaissable, mise à la dernière mode, qui la faisait ressembler à quelque cacatoès, tant elle avait rassemblé de couleurs criardes sur sa personne : son chapeau, relevé sur le devant, était vert amande, ses cheveux, que j'avais connus noirs, avaient la teinte de l'acajou, ses souliers cerise, son veston jaune d'œuf et sa jupe grise.

Elle dit à Léautaud qu'elle aurait bien voulu aller le voir là-bas, à Fontenay, mais qu'elle s'était demandé si elle ne tomberait pas mal.

— « Très mal », lui répondit-il en riant, devenu soudain aimable, émoustillé par le corsage de la dame, qui avait pris de l'embonpoint.

— « Et pourquoi donc ?... »

— « C'est que plus je vieillis et plus je deviens aigre, amer, grincheux, hargneux » lui dit-il, en faisant des grâces, puis sur un ton égrillard : « On prétend qu'en vieillissant on éprouve un certain ramollissement, moi, tout au contraire, c'est un raidissement... »

M<sup>me</sup> \*\*\*... ne le laissa pas continuer et prit congé de nous.

Nous reprîmes notre conversation. Ce que je lui appris ne sembla pas l'affecter outre mesure. Je pensais qu'il prendrait la chose à cœur, qu'il s'indignerait qu'on le traitât comme il ne se gênait pas pour traiter les autres, les débinant derrière leur dos ; il se borna à dire :

« Il est toujours intéressant de savoir ce qu'on pense de vous ».

Ce qu'on pensait de lui rue de Condé ne nuisait pas à ses intérêts.

J'étais fixé.

Le vingt-trois avril 1949, je reçus une lettre de lui, par laquelle il m'informait de la visite qu'il venait de faire à M. Raymond Dumay<sup>413</sup> et me pressait de remettre à ce fougueux admirateur du plagiaire et négrier Dumas ma brochure sur M. André Maurois, « en écrivant bien lisiblement, dans un angle, de la part de M. Paul Léautaud. » « Je pense que vous jugerez comme moi, me disait-il, que vous ne paraissiez pas ; moi, c'est différent, le Maurois peut venir me trouver », mais, en cette conjoncture, comme en maintes autres, il se garda de lui en fournir l'occasion. Le Maurois était tabou, il l'avait appris à ses dépens le jour où M<sup>me</sup> Paulhan lui demanda de supprimer cinq lignes désobligeantes à son adresse qu'il avait glissées dans le petit croquis, pour « l'air du mois » de la *Nouvelle Revue française*, de la réception de Charles Maurras à l'Académie française, vue des marches gardées par deux inoffensifs lions de bronze, qui mènent au sanctuaire. Il avait obéi, ce farouche

---

<sup>413</sup> *Journal littéraire* au 23 avril 1949. Auriant tourne un peu en boucle et revient sur cette affaire déjà évoquée en détail au chapitre I de la première partie. Pour Raymond Dumay, note 59.

intransigeant, sans même se cabrer, et s'était honteusement châtré<sup>414</sup>.

« Il était, me disait-il, encore dans cette lettre, resté sous l'impression qu'évidemment ces gens, jeunes, ne connaissaient rien des hauts faits littéraires du Maurois. Raymond Dumay savait bien, vaguement, quelque chose des plagiats, emprunts, démarquages, copies etc..., mais ignorance complète de la visite à Vallette et du marchandage qui est vraiment le plus beau, et dont j'ai été témoin, le seul qui reste aujourd'hui, au point que je pourrais marquer à la craie sur le parquet de la rédaction du Mercure la place où chacun avait ses pieds. »

Ce qui me parut étrange, et dont il eût dû s'étonner, c'est que M. Dumay, une fois instruit et édifié, n'eût pas souhaité que les lecteurs de sa *Gazette des Lettres* le fussent à leur tour et ne l'eût pas prié de lui envoyer par écrit ce qu'il venait de lui révéler et qui était tout le contraire de ce qu'il avait lu dans les *Mémoires* que M. André Maurois, rentré

<sup>414</sup> Journal littéraire au 21 juin 1939 : « Ce matin, épreuves du fragment de mon *Journal* sur la réception académique Maurras, que j'avais donné à Paulhan pour *L'Air du mois* du prochain numéro de la *N.R.F.* Dans un angle du premier feuillet, quelques lignes de M<sup>me</sup> Paulhan me disant que si je voulais enlever le passage sur Maurois, elle en serait contente, que si je ne le veux pas, eh bien ! tant pis. Décidément, ce Maurois est tabou partout, et ici, ce n'est guère flatteur pour la *N.R.F.* / Ledit passage est d'ailleurs dénué de tout esprit. Par-dessus le marché, le relisant sur ces épreuves, tout le morceau me paraît sans intérêt. L'agacement que j'ai de la demande de M<sup>me</sup> Paulhan fait le reste. Je lui ai porté tantôt un mot pour lui dire que je le retire. Je suis enchanté ce soir. C'est vraiment sans intérêt. » Voir aussi note 205.

d'Amérique où il s'était réfugié pendant la guerre, venait de publier<sup>415</sup> :

« Peu de temps après mon retour en France... je me vis soudain l'objet, moi qui, dans ma naïveté provinciale, ne croyais pas avoir d'ennemis, d'une agression brutale, absurde, mais assez machiavéliquement combinée. Qui en était l'auteur ? Un jeune étranger, que rien ne qualifiait pour cette besogne, que je ne connaissais pas, mais qui semblait éprouver à mon égard une haine aussi violente qu'inexpliquée. Que me reprochait-il ? D'avoir, dans *Ariel*<sup>416</sup> et *Disraeli*<sup>417</sup>, plagié des écrivains anglais. Quelles preuves en donnait-il ? Aucune, sinon des textes dont le choix était comique car toutes les fois qu'il trouvait dans mon livre et dans des ouvrages anglais plus anciens l'énoncé d'un fait banal tel que « la petite Ianthe, fille de Shelley, avait les yeux bleus », il triomphait bruyamment. Tout, dans cette attaque, était puéril, mais elle avait été publiée dans une revue qui passait pour sérieuse, et, pour cette raison, fit quelque bruit.

« Fort de ma complète innocence, j'allai voir le directeur de cette revue qui, me disaient plusieurs de mes amis, était honnête homme, et lui reprochai la légèreté avec laquelle il avait accueilli, sans preuves, un article diffamatoire.

<sup>415</sup> Comme d'habitude l'érudit Auriant n'est pas très précis. André Maurois a écrit plusieurs ouvrages qui peuvent être considérés comme des mémoires. Il ne peut évidemment s'agir des *Mémoires 1885-1967*, publiées chez Flammarion à l'automne 1970 (526 pages) (Lire l'article d'Yves Florennes dans *Le Monde* du vingt novembre 1970). Il ne s'agit pas non plus des deux tomes édités en 1942 par la Maison française de New York (*I : Les Années d'apprentissage, II : Les Années de travail*). Il peut donc s'agir des *Mémoires 1885-1939* (Flammarion 1948, présentant vraisemblablement le même texte). Il est de toute façon trop tard pour le *Portrait d'un ami qui s'appelait moi*, publié à Namur en 1959 par Wesmael-Charlier (221 pages).

<sup>416</sup> André Maurois, *Ariel ou la vie de Shelley*, Grasset 1923, 358 pages.

<sup>417</sup> André Maurois, *Vie de Disraëli*, Gallimard 1927, 337 pages.

« Tout cela ne tient pas debout, lui dis-je. Si vous m'aviez communiqué une épreuve, ce qui eut été courtois et décent, je vous aurais montré tout de suite le néant de l'accusation.

« Il me répondit avec une légèreté qui me surprit que la tradition de sa revue était d'accueillir ce genre de "campagnes" et qu'il serait heureux de publier ma réponse, si j'estimais devoir en faire une... »

J'avais fait la connaissance du compère de M. Dumay, M. Paul Guth, alors modeste professeur dans un lycée parisien<sup>418</sup>, au début de 1941. Il m'avait été présenté par son ami Lucien Combelle, qui se proposait d'édition un hebdomadaire littéraire, *Contacts*, dont il eût été, comme moi, sans jeu de mots, un des collaborateurs. Fort heureusement pour l'équipe recrutée par l'intelligent M. Combelle, ces *Contacts* restèrent dans les limbes de la maquette. Entre-temps, M. Combelle m'avait procuré un éditeur pour ma brochure M. J. Kahane, directeur (et propriétaire) des Éditions du Chêne, place Vendôme, lequel s'étant fort opportunément découvert un grand-père maternel auvergnat, prit le nom de Giraudias que depuis lors il conserva.

J'envoyai un exemplaire de ma brochure à M. Guth qui m'écrivit :

*Cher Monsieur Auriant,*

Je vous remercie et je vous félicite pour votre livre étincelant de précisions. J'en ai dégusté avec gourmandise la probité et l'allégresse tonique. C'est une mise au point et une remise de points sur les i, de toute beauté. La France aurait besoin de voir ainsi débroussaillé et remis au net tout son domaine politique, économique et surtout psychologique et intellectuel.

---

<sup>418</sup> La phrase est facile mais un agrégé de lettres enseignant au lycée Janson de Sailly n'est pas un « modeste professeur ».

Cher Monsieur Auriant, encore merci et croyez à ma vive sympathie.

*Paul Guth.*

Cinq ou six ans s'étaient écoulés. Je perdis de vue M. Guth qui avait lâché le professorat pour la bimbeloterie littéraire plus conforme à sa vocation.

Quelque chose ne me paraissait pas très clair dans la visite que Léautaud avait faite au directeur de la *Gazette des Lettres*. M. Guth n'était pas un inconnu pour lui. Il l'avait reçu rue Guérard, croyant avoir affaire à M. Dumay, et M. Guth avait publié dans cette gazette, légèrement poussé à la charge mais assez ressemblant, son portrait-interview souligné de cette légende baroque : *baron de Fontenay-aux-Roses*<sup>419</sup>.

J'adressai copie à Léautaud du remerciement, qui était un petit chef-d'œuvre de cautèle, de M. Guth, et je lui donnai les raisons de mon refus à lui complaire.

« Je ne suis pas assez naïf, lui disais-je, pour croire que cela puisse servir à quelque chose. Vous-même, vous n'imaginez pas, je pense, qu'après avoir porté aux nues Maurois dans leur gazette, ces lascars se soucieraient de le traîner dans la boue quelques semaines plus tard. Ils se refuseraient même, j'en suis sûr, à insérer la lettre que vous pourriez leur écrire pour rappeler la scène qui eut lieu dans le bureau de M. Vallette. Il est bien dommage que vous n'ayez pas donné naguère au Mercure le fragment de votre journal qui concerne l'affaire Maurois. Aujourd'hui, le Mercure est inféodé à Duhamel, asservi à ses intérêts, et on vous refuserait la publication de ces pages qui demeureront longtemps inédites. »

Je ne pensais pas être si bon prophète. Ce fragment, ces fragments plutôt, devaient disparaître du *Journal obscène*.

---

<sup>419</sup> Dans *La Gazette des Lettres* du deux mars 1946. Voir la lettre à Marie Dormoy du neuf mars.

Cette castration ne fut pas consentie, comme telles autres, par Léautaud. On se passa d'autant plus de sa permission, qu'il était mort et pulvérisé.

Le directeur et les administrateurs de la maison d'éditions fondée par M. Vallette, jugèrent « courtois et décent » de soumettre à M. André Maurois les épreuves des feuillets qui le concernaient et de lui demander s'il ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'ils fussent publiés. M. Maurois remercia ces messieurs de leur décence et de leur courtoisie en les prévenant que s'ils s'avaisaient de les divulguer, il poursuivrait la saisie du volume et demanderait 30 000 000 de francs (anciens) de dommages-intérêts. M. Maurois ne se soucie pas de la postérité. Il ne se fait pas d'illusions, il est sûr, d'avance, qu'elle ne se souciera pas de sa polygraphie. Ce qui seul compte, c'est le présent. Après lui, le déluge — ou, pis encore, le cataclysme nucléaire. Il aura bien profité de son passage sur cette terre détraquée et ravagée. La menace produisit son plein effet. On sabra et retira du tome qui allait paraître les passages portant atteinte à la considération du frère de M. Georges Duhamel, mais, en même temps on faisait, à l'insu de l'intéressé, malicieusement hommage des placards raturés (28 à 40) à la bibliothèque de l'Institut de France où les collègues de M. Maurois et tous ceux qui, professeurs ou étudiants, s'intéressent à l'histoire de la littérature française contemporaine, peuvent, sans attendre qu'on l'extraie du boisseau, en l'an 1986<sup>(420)</sup>, consulter à toutes fins utiles, ce document devenu secret de par la souveraine volonté de M. André Maurois. Inscrit sous la cote Réserve 8° N 526313 bis, il porte ce titre manuscrit :

*Journal Littéraire  
de  
Paul Léautaud*

---

<sup>420</sup> De quel chapeau Auriant tire-t-il cette date ? André Maurois est mort le neuf octobre 1967.

*juillet 1927 - juin 1928*

*Le Mercure de France*

1959

*Ces coupures pratiquées sur les placards  
ont été exigées par André Maurois*

Léautaud avait risqué là une démarche aussi vaine qu'inconsidérée. Les deux jeunes gazettiers avaient dû, derrière son dos, bien rire de lui. Au lieu de convenir qu'il avait agi étourdiment, il se chercha, comme toujours lorsqu'il s'était mis dans son tort, des raisons, et ne trouva rien de mieux que de s'approprier les arguments que je lui avais exposés, et de me les servir.

« En vous demandant de déposer un exemplaire de votre brochure Maurois à (sic) Raymond Dumay, directeur de la *Gazette des Lettres*, ce n'était pas du tout dans l'idée qu'elle ferait publier un texte plus ou moins rectificatif. Voyez-vous un directeur de revue se montrant à ses lecteurs ayant offert à leur admiration un auteur qui n'est qu'un... ? Comme je vous l'ai dit, je voulais tout bonnement, le croyant, et Guth également, vu leur jeunesse, ignorants du personnage, les mettre à même de le connaître. Je vois par votre lettre que, au moins pour Paul Guth, la connaissance était faite, et depuis longtemps. Ainsi, ayant cette connaissance, il a écrit et publié l'apothéose qui a paru dans la *Gazette des Lettres*. Il a encensé, célébré, servi la réputation d'un plagiaire éhonté. Il s'en est fait le courtisan, l'apologiste, l'agent de publicité. »

Il s'indignait, comme s'il n'eût pas été un homme de lettres et qu'il n'eût jamais fréquenté les hommes de lettres.

« ... Sa lettre, dont vous me donnez copie, est, dans ses termes, d'une sottise prétentieuse rare, je pense que vous en aurez ri comme moi, de pitié, en lisant ce charabia, — et, en même temps, peut-être, d'une prudence calculée. Maurois

n'y est pas nommé. Il pourrait presque soutenir que ce n'est pas de lui qu'il s'agit.

Il en augurait un bel avenir pour M. Guth dans la carrière qu'il avait choisie.

« Voilà un garçon dont on peut certainement tout attendre.

« Cela n'est pas une découverte pour moi. J'ai eu affaire à ce Paul Guth. Il est tombé un jour chez moi. Pendant une heure et demie, il n'a pas arrêté dans les compliments, presque l'émotion, sur la façon simple, naturelle, cordiale que (*sic*) je le recevais, si différente de celle de tant d'autres, solennelle, importante (*sic*) protectrice, — Duhamel en tête — me demandant la permission de m'amener sa femme, qui serait si heureuse de me connaître. Et le résultat ? Dans la même *Gazette des Lettres*, un article, véritable vilenie et goujaterie, dénigrante au possible. Je ne me suis pas gêné pour mettre au courant son éditeur, quand celui-ci, à la veille de la publication en librairie d'un recueil de ses articles, m'a écrit pour me demander un portrait pour accompagner les pages me concernant. "Paul Guth est un goujat", je le dis en toutes lettres et ne comptez sur rien de ma part pour le volume en question<sup>421</sup>. »

Je le trouvai un peu trop sévère envers M. Guth, et quelque peu injuste ; après tout, qu'avait-il fait en une heure et demie de temps sinon ce que lui-même avait fait sa vie durant, mettant à l'aise et en confiance, afin de mieux provoquer leur confidences, surprendre leurs faiblesses, les gens qui l'accueillaient et qui ne se doutaient pas des vilenies qu'une fois rentré chez lui, après les effusions les plus cordiales de sympathie, il consignait dans son *Journal obscène*.

---

<sup>421</sup> Paul Léautaud a eu l'occasion de dire à Paul Guth ce qu'il pensait de lui lors d'une rencontre chez Florence Gould le 18 décembre 1947.

M. Guth du moins, s'il prenait les gens en traître, ne tenait pas ses impressions secrètes, il les publiait toutes fraîches, sans s'inquiéter de ce qu'on penserait de lui.

Des deux, le goujat, c'était, c'avait toujours été Léautaud.

Quoi qu'il en ait assuré, il ne se montra jamais indifférent à ce qu'on disait ou écrivait de lui, en bien ou en mal. Le croquis à la plume qu'avait tracé de sa personne M. Guth n'était pas flatteur. L'Alceste de Fontenay-aux-Roses et de la rue de Condé, qui ne détestait pas les reporters, s'était ce jour-là — où M. Guth n'était pas tombé chez lui à l'improviste, ayant sollicité et obtenu l'audience — grimé, fardé, soigné, ravalé des pieds à la tête ; il avait soigné la mise en scène, choisi la scène à jouer, et n'eut pas été fâché qu'une fois de plus on lui trouvât une tête à la Chardin, des jeux de phisionomie à la Daumier, des allures de Neveu de Rameau, des pensées à la Chamfort — et, par-dessus tout, l'air et le langage d'un grand écrivain. Il avait tenu, à la perfection, comme à son ordinaire, l'emploi de ce personnage de sa composition et il en avait constaté l'effet sur M. Guth qui le regardait et l'écoutait parler avec ravissement, tout à la fois émerveillé, amusé et attendri, buvant littéralement ses précieuses paroles, attentif à ses moindres gestes, et lui témoignant, par toute son attitude, une admiration mêlée de respect qui le chatouillait fort agréablement. Conquis, séduit, il semblait sous le charme, et le disait à son hôte, qui, de son côté le trouvait naïf mais charmant.

La semaine d'après, lisant la *Gazette des Lettres*, il déchantait, furieux de s'être laissé prendre aux compliments de ce gavroche farceur, qui faisait un pied de nez à ses prétentions.

Le respect avait fichu le camp, l'admiration faisait place à la moquerie.

« Face à moi, le dos tourné à la fenêtre, dans un haut fauteuil comme celui du Malade imaginaire où Molière fut pris

de convulsions, une figure extraordinaire, si lointaine dans le temps, si déchirante, si pitoyable, ressemblant si fidèlement à tant de personnages de notre histoire, et si invraisemblable pour un vivant que, venu avec des visées pittoresques, je n'ai pas du tout l'envie de rire et j'ai soudain presque les larmes aux yeux.

« Une espèce de petit homme accroupi, aux lunettes ovales, cerclées d'acier comme en portent les notaires de Molière, et ce "Monsieur Loyal", huissier à verge, qui eut jadis l'air bien déloyal<sup>422</sup>.

« Un visage enfariné, comme celui de Tabarin ou des farceurs du Pont-Neuf, non toutefois par quelque enduit qui le plâtre, mais par la seule vertu de sa peau de vieux Parisien, séchée par les siècles, blanchie dans l'ombre des vieilles maisons qui n'ont jamais vu le jour. Une tête grimaçante, fine, plissée à mille plis, comme la peau des gants de Suède, selon toutes les mimiques du répertoire.

« De cette bouche d'histrion<sup>423</sup> classique, surmontée d'un nez en trompette, sort une voix de Comédie-Française :

« Asseyez-vous là, là...

« Le geste ample, comme désignant un siège à Cinna, me montre une escabelle couleur de vieille crotte, sur laquelle je m'assieds à reculons.

« Le reste, le décor, les mots, les propos, les anecdotes, à l'avenant et à l'unisson. »

Il avait trouvé son maître. M. Guth s'était montré plus adroit comédien que lui. Il l'avait joué en jouant à s'y méprendre le rôle du petit journaliste ingénue à qui le prestige d'un maître-écrivain impose. D'emblée, il avait trouvé le ton qu'il fallait, et les paroles et les attitudes, pour se concilier,

<sup>422</sup> « Je m'appelle Loyal, natif de Normandie, / Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie. » *Tartuffe*, acte V, scène IV, puis, plus loin : « DORINE : Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal ! »

<sup>423</sup> Le texte original porte *historion*, ce qui ne veut rien dire.

avant de lui enlever sa défroque, les bonnes grâces de ce « miséreux qui possédait toutes les fluidités du style XVIII<sup>e</sup> siècle, comme s'il avait lu sous le pont Diderot ou Voltaire. » Il n'y paraissait guère, à ses propos d'une banalité inouïe, on avait peine à croire qu'ils fussent sortis de cette même bouche édentée qui criait :

« Le XVIII<sup>e</sup> siècle ! Pour moi, c'est l'unique époque : costumes, musique, peinture. »

Prononcée par ce vieillard amoureux de lui-même, au seuil d'un pavillon aussi sale et ruiné que lui, cette profession de foi sonnait faux et semblait une dérision.

« Il me mène jusqu'à la rue, écrivait en terminant M. Guth. En refermant la porte rouillée, il me tend sa grosse patte noire. Je n'ose pas lui dire que j'aurais aimé l'avoir pour grand-père, afin d'apprendre de sa bouche la franchise, l'esprit de pauvreté, le style, me faire maudire par lui et lui pardonner. »

Trois ans après, Léautaud n'en était pas revenu qu'on eût osé le traiter aussi cavalièrement et lui manquer à ce point d'égards. Il avait encore sur le cœur la tartine de M. Guth et ne l'avait pas digérée. Ce n'était toutefois pas pour maudire l'auteur de cette esquisse-interview qu'il tenait pour une odieuse caricature, mais pour lui faire grief, ainsi qu'à son compère Dumay, d'avoir mieux traité M. André Maurois, en peignant et en publiant un portrait de lui, si flatté, si léché et pour tout dire académique qu'il réagissait aussi rageusement. Quel contraste entre sa misérable maison « petite, grise, enfoncée dans l'herbe, à l'escalier poussiéreux, maculé de gouttes blanchâtres, dont on n'eût su dire si c'étaient des crottes de poules ou des taches de peinture sèche », et le magnifique, le majestueux appartement du boulevard Maurice Barrès, à Neuilly, où on accédait par un escalier revêtu d'un tapis lie de vin, retenu par des barres de nickel. « Des murs au crépi apparent avec l'aspect d'un somptueux fromage !

Une porte de bois noir où les noeuds se tordent sous un talc d'ameublement. De chaque côté, deux amours, étreignant un serpent, élèvent un bouquet. Palier de la prospérité, anti-chambre du pontificat. »

Comme la charge du « miséreux, coiffé d'un casque à mèche, en laine brunâtre tricotée, de la teinte la plus pis-seuse, montrant des pantalons à carreaux, rapiécés aux genoux et effilochés du bas, retombant sur les chaussures, et les grosses mains noueuses, noires de charbon, de suie, de poussière, faites pour maudire les enfants ou pour montrer la porte aux servantes d'un index vengeur » servait de repoussoir au portrait du pontife !

« André Maurois m'attend derrière son bureau. La lumière ruisselle sur l'immense table plate et sur les étagères de bois clair où les livres étincellent de dorures neuves. Pas une ombre n'adoucit la vaste pièce, régie par les instruments des bibliothèques : une énorme loupe d'écaille, une échelle roulante, chargée de volumes comme une catapulte chargée de ses boulets.

« André Maurois se lève, se rassied, s'adosse, prend avec le plus grand naturel toutes les poses de la grâce admises par l'équilibre d'un corps élégant... me regarde en renversant la tête. Une statue d'or qui laisse couler ses yeux d'or vert liquide comme ceux d'un calife des *Mille et Une Nuits*. Un teint de bague, niellé<sup>424</sup>, damasquiné<sup>425</sup>, patiné jusqu'au mi-

<sup>424</sup> La nielle est une plante dont les graines vénéneuses, moulues avec celles du blé, altèrent les qualités de la farine. De là on évoque parfois un bijou « orné de nielles » ou de « nieller la poignée d'un sabre ». Source : TLFi. « Luttant contre l'ombre, la clarté de la grosse lampe basanait un morceau de cuir, niellait un poignard de paillettes étincelantes, sur des tableaux qui n'étaient que de mauvaises copies déposait une dorure précieuse comme la patine du passé ou le vernis d'un maître, et faisait enfin de ce taudis où il n'y avait que du toc et des croûtes, un inestimable Rembrandt. » Proust, *Le Côté de Guermantes I*, Pléiade 1988, page 395.

lieu du crâne où les cheveux blancs se disposent à plat, frisés au fer. L'or rebondit en tresse, comme un osier, à son bracelet-montre. Et, en un menu galon, sous sa rosette de la Légion d'Honneur.

« Tout le reste n'a pour but que de rehausser cet or minéral, végétal, animal, lustré le long du corps. La chemise et le col affinent leur plastron et leur liseré cru. La cravate bleue s'étale dans la décence, agrémentée de babioles ornemantales rouges. Le costume gris annonce le printemps et la lumière.

« Mais toute la jeunesse s'est réfugiée dans la voix. »

S'il eût eu l'esprit qu'il se flatte d'avoir, la repartie facile et prompte qu'il me dénie, un peu plus de lettres aussi qu'il n'en avait, au lieu de se déranger pour leur rappeler cette histoire de plagiats dont il se doutait qu'ils n'avaient cure, Léautaud eût mieux servi son dessein, qui était de se venger de la « goujaterie » de M. Guth, en transcrivant à son intention, et à l'intention de M. Dumay, cette page d'un livre célèbre, vieux de 81 ans, mais toujours jeune et actuel :

« Il y a encore du respect sur la terre et dans Paris ; du respect et de la vénération, et de l'amour tremblant et humble. Je viens de m'en convaincre, en lisant un journal à deux sous. O étonnement !... »

Mais il n'avait jamais lu *les Odeurs de Paris*, où Louis Veuillot<sup>425</sup>, qui ne se donnait pas pour le grand écrivain, qu'il était réellement, toutes les fois qu'il lui arrivait de remiser la

<sup>425</sup> Damasquiner : incruster à froid, au marteau, de petits filets (d'argent, d'or, de cuivre) formant décor, dans un autre métal (fer, acier, cuivre). (*TLFi*).

<sup>426</sup> Louis Veuillot, *Les Odeurs de Paris*, chez Palmé « Éditeur des Bollandistes », 25, rue de Grenelle Saint-Germain, 1867. Les Bollandistes (du jésuite belge Jean Bolland, début du XVII<sup>e</sup> siècle) sont des savants, essentiellement jésuites, chargés d'étudier la vie des saints, toujours en activité de nos jours.

bondieuserie, avait préfiguré le premier de ces petits messieurs.

« Cette âme respectueuse est celle d'Eliacin Lpus, juif prussien, chroniqueur boulevardier. Où le respect va-t-il se nicher ? »

Chez M. Paul Guth, qui n'est pas juif, ni prussien, mais qui, bien que le « Boulevard » soit mort depuis longtemps, est un chroniqueur boulevardier et comme la réincarnation d'Eliacin Lpus, alias Albert Wolff<sup>427</sup> que Veuillot flagellait. Tel celui de ce Wolff, le ravissement de M. Guth confinait à l'extase.

« Dès le vestibule, tout en marbre blanc, l'éblouissement commence, Lpus admire et salue tout. Il a l'enchantedement naïf d'un homme qui n'est pas né dans un « berceau doré<sup>428</sup> », et qui n'aurait vu que les splendeurs de l'hôtellerie et du théâtre... Il compte les festons et les astragales, les boiseries en bois d'amarante, les bronzes patinés, les rideaux en vrai drap d'or, les tentures en vrai cuir de Cordoue...

« Voilà comme ils écrivent et comme ils pensent, et c'est ainsi que le chroniqueur Eliacin Lpus, la fleur des délurés, faute d'avoir trouvé dans un berceau doré un nom rayonnant, travaille pour se faire connaître.

« Ma foi, il n'a pas manqué son coup, et j'ose dire à présent que je le connais...

« Il est né respectueux. »

<sup>427</sup> Albert Wolff (Abraham Wolff, 1825 à Cologne-1891 à Paris) a refusé le négoce auquel il était destiné pour se tourner vers l'écriture et le journaliste. Envoyé de Berlin à Paris pour un reportage, il s'y est trouvé bien et y est resté pour devenir quelques mois secrétaire d'Alexandre Dumas, puis travailler au *Gaulois* et au *Figaro*. Le qualificatif de « chroniqueur boulevardier » tient peut-être à l'ouvrage d'Albert Wolff : *Mémoires du boulevard* paru en 1866 à la Librairie centrale (284 pages).

<sup>428</sup> André Maurois n'est pas né pauvre, toutefois.

M. Guth également, qui cependant, peut-être pour avoir, trois ans plus tard, découvert *Les Odeurs de Paris* et s'y être reconnu en Eliacin Lupus, semble avoir pris en dégoût la condition subalterne à laquelle, de complaisance en complaisance, il avait fini par se ravalier. C'est ce qui semblerait ressortir d'une interview qu'il a prise de lui-même, devenu, pour ses amis et connaissances, une personnalité parisienne.

« Aujourd'hui, a déclaré M. Paul Guth à M. Guth, aujourd'hui on ne parle des grands hommes qu'à plat ventre dans la flagornerie ou en leur versant sur le crâne des ordures de scandales. » Dans une époque d'esclavage, il voudrait maintenir « les droits de l'admiration libre, qui ne lèche point les pieds et qui voit la verrue sur le nez de l'idole. »

Un paragraphe de cette lettre singulière de Léautaud me visait plus particulièrement.

« J'ai été surpris, m'écrivait-il, que vous ayez passé sous silence (en vous l'attribuant) que c'est moi qui vous ai fourni ce titre : *Un écrivain original*, etc... etc... quand vous êtes redescendu dans mon bureau après votre entretien avec Dumur et l'affaire de l'article entendue ».

Cette revendication doit être assortie, dans le *Journal obscène*, si elle y figure, de la rengaine de mon manque de tact, d'esprit etc...

Quoi qu'il en soit, je lui donnai satisfaction par retour du courrier.

« C'est vous, j'en conviens volontiers, lui écrivis-je, qui m'avez suggéré le titre de mon petit ouvrage : *Un écrivain original* : *M. André Maurois*, et si je ne l'ai pas mentionné dans mon introduction, c'est uniquement pour ne pas vous mettre trop directement en cause. D'ailleurs, cette introduction, où je fais l'historique de l'affaire, vous l'avez lue, quand elle parut dans la *France active* en 1937 ou 1938, relue en 1941, quand le pamphlet parut aux *Éditions du Chêne*, et

vous ne m'aviez pas alors marqué votre surprise pour cette omission ; mais, puisque vous semblez le regretter, je ne manquerai pas de la réparer dans mes *Souvenirs*. J'ajouterai même, si vous y tenez, que vous avez ça et là collaboré à ce petit livre, comme moi-même, jadis, il y a vingt-cinq ans, j'ai un peu collaboré au *Salon de M<sup>me</sup> de Palladines*, ce que vous avez sûrement noté dans votre journal<sup>429</sup>. »

J'ai toujours déploré, et plus que jamais je déplore, de lui avoir donné à lire, à sa demande, le manuscrit de mes articles sur M. André Maurois et de lui avoir permis d'y faire de menues retouches, qui dépareillaient ma façon d'écrire et que je ne pouvais pas effacer sans le désobliger, après le vif intérêt qu'il y avait pris. Il a récidivé, comme il le rapporte lui-même, à deux ou trois reprises, pour d'autres articles, mais, il en convient, j'ai supprimé ces ajoutés, dont les uns étaient grossièrement scabreux, et les autres des traits perfides qu'il décochait, sous mon couvert, à des confrères qui ne l'estimaient pas comme il s'estimait lui-même.

Le rappel de ma propre collaboration au Salon de M<sup>me</sup> de Palladines n'était pas pour lui plaire — c'est la raison pour laquelle je l'avais fait — et j'étais curieux de sa réaction. Je n'en avais fait la confidence à personne, par discrétion, et si je lui en parlais, vingt-quatre ans après, c'était pour lui montrer qu'il était plus mon obligé que je n'étais le sien.

À la date du 24 avril 1923, il note dans son *Journal obscene* que, ne se sentant pas en train pour écrire la deuxième chronique théâtrale qu'il devait donner aux *Nouvelles Littéraires*, et qui avait pour objet Sacha Guitry et ses dernières pièces, il y renonça pour s'acharner une fois de plus sur sa vieille ennemie, M<sup>me</sup> Aurel.

« J'ai envoyé au diable tout ce que j'écrivais pour me mettre à une autre chronique sur le salon d'Aurel d'après un

---

<sup>429</sup> Oui ; le 23 avril 1923

petit schéma que m'a remis Auriant, qui y est allé un certain jeudi. »

La hargne l'inspirait mieux que l'affection ou la sympathie.

J'ignorais en ce temps-là ce que le *Journal obscène* devait m'apprendre, que l'année précédente M<sup>me</sup> Aurel s'était rendue rue de Condé pour montrer à M. Vallette une lettre à elle adressée au Mercure de France, et que lui avait fait suivre Léautaud. Laquelle lettre, signée André Rouveyre et Maurice Boissard, contenait des « grossièretés » et des dessins obscènes. M. Vallette fit appeler Léautaud qui se défendit comme un beau diable, jurant tous ses dieux, à aucun desquels il ne croyait, qu'il n'avait pas trempé dans cette ordure. Il joua la surprise, l'innocence, l'indignation. M. Vallette n'osait et ne voulait l'en croire capable.

« Il s'est porté garant, dit-il, que je n'étais pas l'auteur de cette lettre, que ce n'était ni mon écriture, ni ma façon, personne n'étant moins grossier que moi, au point qu'on ne m'entend pas dire un gros mot<sup>430</sup>. »

Cette dernière assertion était parfaitement vraie. Tous ceux qui l'ont fréquenté pourront en témoigner ; jamais — sauf dans ses dernières années — il n'usa de gros mots, quand par hasard il en entendait prononcer, il avait un haut-le-corps. Mais, rentré chez lui, le soir, ce qu'il refoulait rue de Condé, il le défoulait copieusement, pour en farcir son journal. Si M. Vallette avait pu y jeter un coup d'œil, il eût eu plus que des soupçons, la certitude que Léautaud était l'un des auteurs de cette lettre ordurière et l'eût chassé comme un malhonnête et un saligaud. Ce qui ne laisse pas que de paraître étrange, c'est qu'il se montre réticent, ne cite pas les « grossièretés », ne décrit pas les dessins obscènes, dont il faisait son régal dans le privé et qui l'eussent fait glousser de

---

<sup>430</sup> *Journal littéraire* au 26 juin 1922.

plaisir. Il les met sur le compte de l'auteur des *Soliloques du Pauvre*<sup>431</sup>.

« Il (M. Vallette) croit que l'auteur de la lettre est Rictus dont c'est à peu près l'écriture et qui, avec le caractère qu'il a, a dû trouver là une farce drôle à faire. »

Rictus est mort et ne peut se défendre de cette imputation, mise sur le compte de M. Vallette. On ne voit pas, au reste, le motif qui l'eût incité à se montrer aussi bassement mufle, tandis que Léautaud était animé par un ressentiment tenace — et il le montra en revenant à la charge — au double sens du mot — de M<sup>me</sup> Aurel.

Il me répliqua par un *post-scriptum* :

« Je suis bien obligé de vous dire que vous exagérez en écrivant dans votre lettre que vous avez collaboré au *Salon de M<sup>me</sup> de Palladines*. Collaborer veut dire écrire ensemble. Vous m'avez fourni le cadre, rien de plus. »

Du point de vue de la langue, son autorité était plus que douteuse, il ignorait souvent le sens exact des mots, ne se reportant jamais, soit paresse, soit suffisance, à un dictionnaire ; parfois même il en détournait l'acception pour leur faire exprimer ce qui était mieux à sa convenance. Ainsi, dans le cas présent, collaborer ne veut pas dire, comme il tentait de le faire accroire, « écrire ensemble », il signifie « travailler avec une ou plusieurs personnes à un travail d'esprit. » Je n'exagérais donc nullement en lui rappelant que j'avais travaillé à la composition — et même à la rédaction — de ce fameux *Salon*, ce qu'il ne niait pas d'ailleurs, reconnaissant que je lui avais fourni non plus un petit schéma, mais le cadre, c'est-à-dire, selon Littré, « le plan et l'arrangement des parties d'un ouvrage », et ce cadre, comme tout tableau ou tableauin de mœurs, comportait le

---

<sup>431</sup> Jehan Rictus (Gabriel Randon, 1867-1933), *Les soliloques du pauvre*, Mercure de France 1897, 208 pages.

décor, les scènes, les personnages, leurs costumes, leurs attitudes, leurs propos, etc...

Je n'étais pas le seul à perdre mes illusions sur Léautaud. Le vieil acteur baissait, il n'était plus aussi maître de lui, sous le personnage comique le vrai Léautaud commençait à percer et à se trahir.

Louis Cario<sup>432</sup>, qui s'était proposé de lui consacrer un petit ouvrage : dans *Le Laboratoire du Dr Faust*, y renonça le jour où le « comédial » trahit sa véritable nature non pour un rappel de solde, comme Francis de Miomandre, dont il s'était tant moqué, pour avoir vendu son pseudonyme, mais pour un rappel de réclame.

Lui ayant demandé quelques précisions bibliographiques pour un article qu'il destinait à une revue de poètes, il reçut, coup sur coup, deux lettres, la seconde de quatre pages, où Léautaud ne dissimulait pas la très haute idée qu'il avait de lui-même, étayée d'articles dithyrambiques.

Cario n'en était pas revenu, ou plutôt il était revenu du bonhomme qui assurait qu'il n'aimait pas qu'on s'occupât de lui.

### **André Rouveyre**

Un autre qui prenait le même chemin, c'était André Rouveyre.

Je l'avais vu de temps en temps au Mercure de France, dans le bureau de Léautaud qui avait fixé sur le mur, derrière son vieux fauteuil, la charge qu'il avait faite de lui et qui semblait la réplique de ces lignes de J. Ernest-Charles,

<sup>432</sup> Louis Cario (1876-1960), docteur en droit en 1904, commissaire répartiteur des contributions directes et homme de lettres et peintre amateur. Louis Cario sera un temps, en 1937, pressenti par PL comme exécuteur testamentaire. Louis Cario a tenu une rubrique « Science financière » au *Mercure*, pour laquelle il a écrit 26 articles entre février 1922 et janvier 1940. Aucune trace de ce « Laboratoire du Dr Faust ».

un des rares critiques à n'avoir pas été dupe de ce que dissimulait la désinvolture de ce Diogène en herbe et, en ce temps-là, sans tonneau : « On devrait lire le *Petit Ami*, fâcheusement caractéristique de la manie des jeunes écrivains d'avoir des prétentions, des affectations et toutes sortes d'impertinences de l'homme de lettres. Il y a à travers tout cet ouvrage un dandinement continu qui agace, une satisfaction trop visible d'avoir et d'exprimer des impressions rares, qui ne sont vraiment pas celles de tout le monde..., qui, en fin de compte diminuent la valeur et l'originalité de ces impressions, car on voit trop que l'auteur se force et ne cède pas exclusivement à sa nature. »

J'avais relevé, sur le faux-titre de *Le Reclus et le Retors*<sup>433</sup> et inséré dans une de mes chroniques de la revue *Latinité*, une autre charge à la plume, et qui n'avait, dans sa facture rien de... « singulier<sup>434</sup> », de Léautaud par Rouveyre,

*Léautaud, c'est ma Muse avecque sa guitare,  
Donnant sous ta fenêtre un languissant accord,  
Afin de réveiller l'esprit de ton dieu lare.  
N'entends-tu pas ce bruit ? et faudra-t-il encor  
Qu'elle joue, la mignonne, et pince avec ses doigts  
Les cordes résonnantes en leur nocturne quête ?  
Tandis que, attentif, en ton logis tu dois  
Être en train d'épucer ta dernière conquête ?*

*Le guitariste sentimental*  
André Rouveyre  
1927

<sup>433</sup> André Rouveyre, *Le Reclus et le Retors*, Gourmont et Gide, Crès 1927, orné d'un frontispice et de seize lithographies hors-texte.

<sup>434</sup> Allusion au roman d'André Rouveyre, *Singulier*, paru au Mercure de France à la fin de 1933 (255 pages).

En 1945, j'étais allé le trouver, 34, rue de Seine, son pied-à-terre parisien, pour le prier de m'autoriser à reproduire celle qu'il avait dessinée de Louis Mandin et que je désirais donner en frontispice à mes souvenirs sur l'infortuné poète d'*Ariel esclave*<sup>435</sup>. La concierge m'avait indiqué son rez-de-chaussée, à droite. L'escalier était sombre, je frottai une allumette. Contre la porte, d'un brun sale, un carton avec ses initiales : A.R. Je frappai, il cria : « Entrez », je poussai la porte, traversai l'entrée et le trouvai allongé dans une espèce d'alcôve d'un bleu pastel passé, éclairée par un réflecteur électrique — il était en train de lire — ; tout près, sur une chaise, son poste de radio. Il avait paru heureux de me revoir, pour ce que je lui rappelais de son récent passé, auquel il était sentimentalement attaché. Il s'était levé pour aller chercher un exemplaire de son ouvrage sur Apollinaire<sup>436</sup> dont il voulait me faire hommage et sur lequel il mit cet envoi :

*À Auriant, à mon ancien camarade du « Mercure »,  
dans le souvenir aussi de nos amis Vallette et Léautaud.*

Il portait un pardessus, entr'ouvert sur son pyjama, et un bonnet jaune dont la pointe lui retombait sur la joue et qui lui donnait une ressemblance avec le Figaro de Beaumarchais, dessiné par Gavarni, et dont il semblait conscient. Il avait réuni quelques belles toiles autour de lui : un grand Laprade<sup>437</sup>, respirant la sérénité des époques heureuses, des

<sup>435</sup> Louis Mandin, *Ariel esclave*, poésies, Mercure 1912, 197 pages

<sup>436</sup> André Rouveyre, *Apollinaire*, Gallimard, novembre 1945, 272 pages.

<sup>437</sup> Pierre Laprade (1875-1931 à Fontenay-aux-Roses).

croquis de Matisse, un beau La Gandara<sup>438</sup>, une jeune femme au corsage blanc, bouffant et ajouré, les jours faisant comme autant de bulles blanches et irisées, une jeune femme pas très jolie mais charmante, coiffée comme les femmes l'étaient environ 1907-1909, d'un petit chapeau à plumes qui se donnait de faux airs de canotier. « C'est ma femme », me dit-il<sup>439</sup>. Il me demanda de penser à lui si jamais, dans mes fouilles chez les bouquinistes des quais ou d'ailleurs, je trouvais une publication d'Antonin Reschal, *la Grisette*<sup>440</sup>, qui avait publié ses premiers dessins.

Je l'avais retrouvé une autre fois, le 24 juillet 1948, dans cette même rue de Seine, à la hauteur de l'Hôtel Constandt où il avait logé au temps de sa jeunesse. Il portait un veston noir et malgré la chaleur un cache-col quadrillé.

— Et Paul, me demanda-t-il, l'avez-vous revu ?  
— Il y a longtemps.

<sup>438</sup> Antonio de La Gandara (1861-1917) a été admis en 1878 — à dix-sept ans — à l'École des Beaux-Arts de Paris avant d'exposer au salon de 1882. En 1885 Antonio de La Gandara a la chance de réaliser un portrait pour Robert de Montesquiou. Ce portrait (de nos jours exposé au musée des Beaux-arts de Tours) plaît au mécène qui présente le peintre à ses amis, entraînant la gloire et la fortune. En 1904, Antonio de La Gandara a réalisé un portrait d'André Rouveyre.

<sup>439</sup> *Journal littéraire* au premier novembre 1946 : « Passé un moment ce soir chez Rouveyre. Dîné chez lui, de pommes de terre et de quelques gâteaux que je suis allé acheter rue de Buci. / Il a chez lui un grand portrait de M<sup>me</sup> Rouveyre, pastel par La Gandara, en toilette, chapeau, probablement à l'époque de leur mariage. Je le regarde souvent, d'autant plus qu'il est dans l'angle de la pièce, tout près de la cheminée, devant laquelle nous nous asseyons pour bavarder. »

<sup>440</sup> Antonin Reschal (Charles Arnaud, 1874-1935) s'est spécialisé dans les ouvrages légers comme *Pierrette en pension* de 1904, voire pornographiques comme *Désirs pervers* de 1901, souvent publiés sous forme de séries. Cette *Grisette* est un mensuel grivois paru dans les années 1894-1895.

Lui aussi, il y avait longtemps qu'il ne l'avait revu.

— J'ai cherché à l'amadouer, vainement...

Je compris qu'ils s'étaient momentanément brouillés.

Je lui contai la façon dont Paul s'était conduit à mon égard et ce qu'il avait écrit dans son journal à propos de mon petit article sur Émile Bernard. Il me dit qu'il lui avait fait le même mauvais coup, avec *l'Approbaniste*, un roman de M. Billy<sup>441</sup>, et il ajouta : « Ce que dit Léautaud ne compte pas. »

Sans doute, pour ceux qui le connaissent, qui ont fini par le connaître — et nous y avons tous mis du temps — mais pour les autres, pour les lecteurs d'aujourd'hui et de demain, qui n'ont aucune raison de suspecter sa véracité, qui ne disposeront d'aucun moyen pour vérifier ce qu'il appelait des anecdotes et qui étaient des calomnies ? N'éprouveraient-ils pas, ceux-là, à l'égard des contemporains qui en sont les victimes, la même impression que Paul Lombard à mon sujet ?

« Je lis Léautaud. Tome VI<sup>(442)</sup> », m'écrivit-il.

« Il n'y est question que de vous, et ce que Léautaud vous reproche est remplacé par des blancs ou des rangées de points.

« Mais qu'avez-vous donc fait ? »

Je n'en savais rien, et n'en saurai probablement rien avant ma mort.

Je priaï Lombard de me dire quelle idée il se faisait de moi d'après ce qu'il avait lu dans le *Journal obscène*.

« Dans le tome précédent, le cinquième si je ne me trompe, me répondit-il, j'avais déjà remarqué l'inutile et cruelle qualification de *pauvre* que Léautaud réservait à un seul, à celui qui peut-être, lui a été fidèle, vous. Non pas

<sup>441</sup> André Billy, *L'Approbaniste*, Flammarion, été 1937, 214 pages.

<sup>442</sup> Le sixième volume du *Journal littéraire*, paru le premier juin 1959, comprend les périodes allant du premier janvier 1927 au 21 juin 1928.

*pauvre* dans le sens opposé à riche, mais dans le sens de *pauvre type*<sup>443</sup>. Il vous met en position de solliciteur, de quémandeur, de tapeur. Un écrivain connu, de talent, d'une parfaite droiture, aimant sa maison comme vous l'aimiez et aimant son métier, n'a pas à acheter les livres. Léautaud n'avait pas à trouver déplacé que vous « sollicitiez » un livre de M. Hirsch, qui doit être un joli saligaud pour aller s'en plaindre à Léautaud, lequel en est un autre en le notant<sup>444</sup>.

« Léautaud, si ulcéré que Vallette l'apostrophât devant un étranger pour une question de service, n'était, tout compte fait, qu'un pauvre con, trouvant déplacé votre ambition de sortir de la poussière, de la sclérose d'une revue de vieux... Moi, je trouve déplacé que Léautaud, en votre absence, aille raconter à M. Bellot, pour en rire d'avance, qu'une déconvenue vous attend. Ce serait drôle, lui dit-il, de le voir revenir avec son article, lui qui en parle tant, qui nous casse la tête

<sup>443</sup> Peut-être en référence à la journée du cinq novembre 1926 : « Ce pauvre Auriant ne se tenait pas d'impatience, tantôt, pour la réponse de Martin du Gard. Il a téléphoné malgré mon avis, à 3 heures ½. Personne. Il a téléphoné à 4 heures ½. Martin du Gard a dit qu'il n'a pas encore vu Jaloux et l'a prié de lui téléphoner lundi. Au fond, Auriant doit commencer à avoir la frousse que son article ne passe pas. Adieu veau, vache, couvée. »

<sup>444</sup> Il ne s'agit pas de Charles-Henry Hirsch mais de Louis-Daniel Hirsch (1891-1974), directeur commercial des éditions Gallimard de 1922 à 1974. Paul Lombard fait référence à la journée du neuf novembre 1926 : « [Auriant] a été aussi à la N.R.F., solliciter une édition originale [du premier volume du *Théâtre de Maurice Boissard*], au titre de l'article qu'il a écrit dans les *Nouvelles*. Il aurait pu au moins attendre que cet article soit paru. S'il ne paraît pas ?... On ne lui a dit ni *oui* ni *non*, du reste. Il faudra qu'il revienne. C'est Hirsch qui m'a raconté cela tantôt. »

avec son article. Ce ne sont pas les paroles, mais j'en garantis le sens<sup>445</sup>. Il vous en veut d'oser faire comme lui.

« Quant au tome VI, on apprend qu'une dame était votre protectrice ! Une marraine, quoi ! Et qu'elle vous a écrit quoi ? Qu'elle vous coupait les vivres. C'est en tout cas ce qu'on a compris.

« On apprend que vous suggérez un feuilleton à Magne dans le désir, insinue Léautaud, qu'il soit parlé de vous<sup>446</sup>.

« Et vous reconnaissiez vos manques de tact par des phrases qu'on n'ose même pas reproduire.

« Et vous calculez ce que vous pouvez retirer de la connaissance des gens.

« Je vous connais. Mais ceux qui ne vous connaissent qu'à travers Léautaud, doivent se faire de vous l'idée d'un ...

« ...censuré... ».

Ceux qui se fieront à Léautaud se feront de Rouveyre une idée tout aussi fâcheuse.

<sup>445</sup> Il s'agit toujours de cette histoire d'article d'Auriant à propos de premier tome du *Théâtre de Maurice Boissard* à paraître dans *Les Nouvelles littéraires* (note 175). Journal littéraire au 29 octobre 1926 : « C'est aujourd'hui, vers 4 heures, qu'Auriant allait porter à Martin du Gard son article sur mon volume de Chroniques. Il était entendu qu'il viendrait ensuite me tenir au courant. Avant qu'il arrive, je dis à Bellot, l'employé qui se trouve dans mon bureau : "Le comique serait que ce pauvre Auriant revienne avec son article, qu'on le lui laisse pour compte. Il en a tant parlé, il en a fait une telle affaire !... Ce serait vraiment drôle..." Eh ! bien, c'est presque cela. »

<sup>446</sup> Journal littéraire au seize avril 1928 : « Un exemple du manque de tact d'Auriant. Il s'est mis à dire à Magne, au cours de la conversation sur Z. « Vous devriez écrire un feuilleton sur tout cela » (Magne a un feuilleton littéraire à *Comœdia*). — Demande visiblement basée sur le désir qu'on parle de lui. Il s'en est si bien rendu compte après coup et si bien rendu compte de l'impression que j'avais dû avoir que, Magne parti, de lui-même il a reconnu son manque de tact, disant lui-même ces mots. »

S'en doutait-il ? Il semblait, à son tour, avoir découvert, un personnage qu'il ne connaissait pas sous l'homme qu'il croyait si bien connaître.

- Il a changé depuis quelque temps, me dit-il.
- Il se prend au sérieux, il se donne de grands airs.
- C'est moi qui en suis la cause.

Il voulait dire qu'il y avait contribué par ses articles, ses croquis, surtout son *Choix de pages*.

— Vous ressemblez à Paulhan, vous inventez de grands écrivains.

- Il faut bien s'amuser un peu.

Il était, de sa nature, porté à la mystification, mais ce n'en était pas une que l'apologie échevelée qu'il avait faite de Léautaud.

Une revue à laquelle je collaborais, *les Visages du Monde*<sup>447</sup>, préparant un numéro sur 1900, je m'avisais de lui demander quelques souvenirs sur la « belle époque », dont il avait été le spectateur, un peu l'un des acteurs, et, dans certaines gazettes polissonnes, l'illustrateur. J'allais le trouver le samedi 31 décembre<sup>448</sup>, vers 5 h 1/2. De la cour, je l'aperçus qui tirait les rideaux sur les fenêtres de sa chambre à coucher qui lui servait aussi de salon.

<sup>447</sup> L'édition papier indique les italiques pour *les*. La revue *Visages du monde*, théoriquement trimestrielle mais à parution aléatoire est parue trois fois en 1948 (numéros 89, 90, 91) et dix-huit fois en 1949. Le « numéro sur 1900 » évoqué par Auriant est le numéro 97, dont la couverture ne porte aucune date. Auriant y a écrit un texte « L'envers et l'endroit ».

<sup>448</sup> Les deux dernières dates avancées par Auriant sont : « En 1945, j'étais allé le [André Rouveyre] trouver, 34, rue de Seine » et « Je l'avais [toujours André Rouveyre] retrouvé une autre fois, le 24 juillet 1948 ». On peut donc imaginer qu'il s'agit du samedi 31 décembre 1949. Le numéro de *Visages du monde* serait donc paru en 1950.

Je poussai la porte, j'entrai sans m'annoncer et je le trouvai assis devant une fenêtre, chaudement vêtu. Il accepta ma proposition. Je lui suggérai d'évoquer ses souvenirs du café Napolitain<sup>449</sup> ou de tout autre coin du Boulevard qu'il voudrait, qu'on illustrerait avec ses croquis du *Sourire*. Il eût préféré qu'on donnât la reproduction d'un portrait qu'avait fait de lui je ne sais quel peintre, vers 1896, ou d'une toile qu'il me montra, de La Gandara, rappelant la manière de Helleu, qui l'avait représenté de profil, à peine esquissé, mais très reconnaissable, penché sur une dame.

Cette affaire réglée — à laquelle il devait renoncer — je lui demandai s'il avait revu Léautaud. Il me dit qu'il avait cessé de le voir à la suite de quelques « crasses » que celui-ci lui avait faites. Il avait beaucoup fait pour sa renommée par la publication de son *Choix de Pages*. En guise de remerciement<sup>450</sup>, Léautaud l'avait diffamé dans un fragment de son journal paru dans la revue *l'Arche*<sup>451</sup> en 1946<sup>(452)</sup>, disant de

<sup>449</sup> Ce café Napolitain, au un, boulevard des Capucines, proche de l'Opéra, était l'un des rares cafés de la rive droite où aimaient se retrouver les gens de lettres.

<sup>450</sup> Paul Léautaud n'a jamais souhaité que paraisse ce *Choix de pages*, qui a été une initiative personnelle d'André Rouveyre. Paul Léautaud a de nombreuses fois déclaré son mécontentement à propos de ce livre. Il ne saurait donc y avoir de remerciement de sa part.

<sup>451</sup> *L'Arche* est une revue bimestrielle (150 pages en moyenne), fondée à Alger en février 1944 par André Gide, Jean Amrouche et Jacques Lassaigne. À la Libération la revue a été publiée à Paris sur 27 numéros (y compris ceux d'Alger) jusqu'en août-septembre 1948.

lui qu'il était « fielleux et envieux, ce qui est assez remarquable chez lui<sup>453</sup> » — mais sans doute était-ce pour lui attester qu'il méritait bien ses compliments, celui-ci en particulier :

« Tel est le mémorialiste charmant et redoutable que son temps a quasiment ignoré, et chez qui l'avenir trouvera l'image vivante de cinquante années de lettres françaises, un rapport sans douceur mais juste, et d'une valeur de fond et de peinture extraordinaire d'originalité à la fois, et de véracité criante, comme on dit<sup>454</sup>. »

Il m'apprit qu'il s'était prêté à une interview à la radio et qu'il avait produit un effet lamentable : sec, brutal, insolent quand il répondait à des questions dont il avait préparé d'avance les réponses, pris de court, déconcerté, quand les questions n'étaient pas prévues, déraillant et bafouillant ; il avait récité des vers et s'était mis à pleurnicher, comme un vieux<sup>455</sup>.

<sup>452</sup> Il s'agit du numéro 26 de *L'Arche*, daté d'avril 1947 mais paru au début du mois de juillet. *Journal littéraire* au premier juillet 1947 : « Je me demande comment Rouveyre et Billy vont prendre les passages les concernant dans mon fragment de *Journal de L'Arche*, surtout Rouveyre, car rien de désagréable pour Billy. Cela m'est du reste parfaitement égal. » Puis le sept août : « Rencontré Rouveyre rue de Seine, se rendant chez celle de ses filles qui habite Paris. Rencontre très cordiale (malgré les deux passages du fragment de *L'Arche* le concernant). Promesse d'aller lui faire visite chez lui. »

<sup>453</sup> Peut-être (parce que le texte n'est pas cité exactement par Auriant, qui semble ne pas l'avoir sous les yeux) la journée du onze juin 1946 : « Ce fut aussitôt la rupture de la part de Rouveyre [avec André Billy], rupture dont il ne démarra pas pendant des années, vindicatif et fielleux, sentiments dans lesquels il est assez remarquable, et je crois bien que c'est sur ce que j'ai écrit un jour à l'un et à l'autre sur cette brouille qu'ils se sont plus ou moins raccommodés. »

<sup>454</sup> André Rouveyre, Préface au *Choix de pages de Paul Léautaud*.

<sup>455</sup> Allusion possible à l'émission d'André Gillois mais PL n'y a pas récité de vers.

— « C'est un cabotin, me dit-il, il va dans le monde, déjeune chez des comtesses. » (*sic*)

— « Diogène restait dans le fond de son tonneau et ne déjeunait pas en ville, il ne fréquentait pas chez Aspasie.»

Ses propos actuels contrastaient étonnamment avec les éloges éperdus qu'il lui avait prodigués naguère dans son introduction au *Choix de Pages*.

« Sorte de Saint-Simon contemporain du monde littéraire, il ne lui a guère ressemblé sur le point d'attacher de l'importance aux tabourets de la Cour ni à vouloir y figurer selon son rang ou selon son incontestable mérite.

« ... Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'intelligent et de sensible aux choses de l'esprit et des lettres, qui n'aurait pas été ému et ravi, et jusqu'au fond de la conscience, à rencontrer un écrivain pareil, un homme tout unique et si séduisant.

«... Charmante figure d'un homme délicieux et fantasque, en même temps que tapi dans la défense et l'exercice délibéré de ses facultés, cœur replié mais exact, exemple sans second d'une telle probité dans le jeu spirituel et dans l'usage de sa pensée et de ses moyens, Léautaud possède une attraction singulière...

« ... La mémoire de cet homme d'exception, lorsqu'il sera passé, connaîtra une renommée certaine, comme ayant été le seul peut-être à ce point, à avoir employé notre langage dans son sens et selon ses moyens les plus fondés, tel qu'il était à ses différentes époques comme à la nôtre, comme à n'importe quel moment qui pourra survenir à notre histoire littéraire, véritable foyer actif composé aux racines et à la tradition, et selon l'originalité personnelle la plus authentique. Originalité qui ne doit rien à l'apparent, au superficiel, ni à aucun artifice, mais trouve sa sève aux structures élémentaires de la langue proprement dite des anciens et fa-

çonnée par Léautaud à son image, exactement selon sa personne. ... »

Et patati, et patata..., et... charabia.

On eût dit qu'il cherchait à rattraper ces hyperboles, non pour leur boursouflure, mais à cause de l'extravagance de ses jugements, et qu'il eût beaucoup donné pour ne les avoir pas écrites ; qu'il s'en voulait d'avoir été si longtemps la dupe de cet écrivain comique et de l'avoir si pompeusement exalté.

Il se leva pour me montrer le portrait que M. Edmond Heuzé<sup>456</sup> avait fait de « cet auteur à la fois comédial et tragique ». Il était masqué par un panneau sur lequel Rouveyre avait fixé une estampe très galante qui figurait une charmante chinoise, blanche d'émoi sous l'assaut de son amant congestionné et rose, tous deux, la jeune femme et le jeune homme savourant le plaisir qu'ils se donnaient en toute innocence. Le panneau retiré, Léautaud surgit, assis sur une chaise, proprement vêtu de bleu, la tête haussée, coiffée du chapeau quadrillé, les lèvres minces et comme pincées, le menton en avancée brutale, le regard légèrement voilé par le reflet de la lumière sur ses lunettes, à la fois hargneux, insolent et ridiculement préoccupé de son importance.

« On dirait un pantin, remarqua Rouveyre, qu'on aurait soulevé avec une ficelle pour le laisser choir sur la chaise ».

C'est presque par surprise que cet étonnant portrait avait été peint l'année précédente. Rouveyre l'avait mené chez

<sup>456</sup> Edmond Heuzé (Amédée-Honoré Letrouvé, 1883-1967) a d'abord exercé de nombreux métiers — dont celui de danseur au Moulin-Rouge avant de diriger en 1918 la galerie Sagot, rue Laffitte. En 1948, Edmond Heuzé est élu membre de l'Académie des Beaux-Arts puis, en 1951, professeur à l'école des Beaux-Arts. Voir le *Journal littéraire* aux 26 mai 1948. Le portrait de Paul Léautaud a été réalisé fin mai 1948 ; dernière séance le 29 mai pour le compte de Florence Gould, qui l'a remis à l'état en 1962. Paul Léautaud, un peu crispé, est assis sur un fauteuil (en non une chaise). (Collection Beaubourg).

M. Heuzé, sous prétexte de lui montrer deux ou trois toiles qui l'intéresseraient, — bien qu'il le sut incapable de distinguer un chef-d'œuvre d'avec une croûte.

— Asseyez-vous là, sur cette chaise, lui dit M. Heuzé, heureux de retrouver une vieille connaissance : un pitre Auguste.

Et Léautaud ne bougea pas les deux heures que dura la pose.

M. Heuzé en fit un autre portrait. Léautaud cette fois s'était poudré le museau pour se donner l'air dandy.

« De la poudre sur un crapaud », dit Rouveyre. Il dit encore :

« Vous l'avez vu, le Napoléon des vaches ! », et il remit le panneau sur lui.

« Je le tiens prisonnier ainsi ».

Il y avait là une malice que je ne saisis pas alors, ignorant les dégoûtantes pratiques solitaires auxquelles, même à un âge très avancé, il se livrait, et dont il a fait étalage dans son *Journal obscene*. Mieux renseigné que moi à cet égard, Rouveyre l'avait condamné à cette pose de voyeur, et l'imaginait se manuellisant, comme on disait en ce dix-huitième siècle qu'il aimait tant sans assez le connaître.

« Au reste, me dit Rouveyre, ce n'est guère réjouissant d'avoir sa tête sans cesse sous les yeux. »

C'était bien mon sentiment et je l'assurai que, quant à moi, j'aimais mieux le manège des deux jeunes émules de M<sup>lle</sup> Raucourt<sup>457</sup>, découvrant leurs seins et comparant leurs grâces secrètes afin de mieux s'exciter au plaisir qu'elles se proposaient de prendre dans les bras l'une de l'autre.

Il alla se rasseoir et se prit aussitôt à tousser ; « C'est ainsi chaque fois que je me lève », me dit-il ; il me désigna une

---

<sup>457</sup> Françoise Raucourt (Françoise Saucerotte, 1756-1815) a débuté à la Comédie-Française en 1772 où elle excellait dans les rôles de princesses, n'hésitant pas à afficher son homosexualité.

coquille sur un meuble : « L'avez-vous vue ? Elle est étonnante ! On dirait un c... Prenez-la, placez le trou sous la lampe et regardez dedans. Ne dirait-on pas la douceur, le velouté d'un c... ». Je lui dis qu'en tout cas c'était l'impression qu'en avait eu Mallarmé<sup>458</sup> dont Rebell avait cité le vers — qui était une image. Il l'attribuait à Verlaine, peut-être parce qu'il n'aimait pas Mallarmé, mais il se trompait. Dans une note au bas de la page 55 de sa merveilleuse *Nichina*, Rebell écrivait : « On sait qu'en italien *Nichio* signifie coquillage. On emploie aussi *Nichio* dans la langue érotique par une métaphore naturelle :

*Pâle et rose comme un coquillage marin,*

a dit M. Stéphane Mallarmé de cette tendre chair que désigne parfois le mot italien. »

Un an plus tard, je le rencontrais au carrefour de Buci emmitouflé dans une espèce de limousine couleur de brique claire, calotte assortie. Il se rendait à la librairie Bosse<sup>459</sup>, dans l'espoir de se procurer les *Diables Bleus*, de Louis Thomas<sup>460</sup>, dont l'attitude devant la vie et les hommes, qui était d'un aventurier et d'un franc cynique, ne lui déplaissait pas. Il me proposa de l'accompagner au cinéma Danton, mais j'avais mieux à faire. Je lui demandai des nouvelles de Léautaud.

— Il prépare ses entretiens à la radio, comme Gide, me dit-il.

<sup>458</sup> Stéphane Mallarmé : *Une négresse...*, Poésies du Parnasse satyrique, Pléiade 1945 pages 31-32. Il s'agit du denier vers du dernier quatrain : « Et, dans ses jambes où la victime se couche, / Levant une peau noire ouverte sous le crin, / Avance le palais de cette étrange bouche / Pâle et rose comme un coquillage marin. »

<sup>459</sup> La librairie de Charles Bosse se trouvait au 46, rue Lafayette.

<sup>460</sup> Louis Thomas(1885-1962), *Les diables bleus pendant la guerre de délivrance 1914/1916*, Librairie Académique Perrin 1917, 408 pages.

- Avec Robert Mallet.
- Comment le savez-vous ?
- Par beaucoup de personnes, à commencer par lui-même.
- Je vous croyais brouillé avec lui.
- Est-ce qu'on se brouille avec un chien qui vous a pissé sur le pied ?

En guise de préambule, avant que le rideau fût levé et que les fameux entretiens fussent commencés, il accepta de prononcer quelques mots sur Léautaud. Du trio<sup>461</sup>, convoqué pour cette cérémonie intime et publique, il fut le plus intéressant, parce que le plus hardi. Il le traita de roué, de sauvage apprivoisé, de Diogène transportant son tonneau dans le monde, rudoya ce soi-disant misanthrope, ce petit bourgeois qui se donnait des airs d'aristocrate et qui ne se faisait pas prier pour entretenir de sa personne la foule, la racaille pour laquelle, dans ses conversations et ses écrits, il affichait un si écrasant dédain.

Je le croisai de nouveau, vers la mi-mai 1951, comme il sortait du Crédit municipal, qui est à l'angle de la rue de Rennes et du boulevard Raspail. Il était revêtu d'un imperméable verdâtre qui l'encapuchonnait et d'où dépassait un pantalon couleur de bure. Les traits tirés, il paraissait soucieux. Il me dit :

- Vous voyez d'où je sors<sup>462</sup> ?

<sup>461</sup> Ce trio d'intervenants, interrogés tour à tour par Robert Mallet était constitué, dans l'ordre, d'André Billy, de Marie Dormoy et d'André Rouveyre. L'entretien avec André Rouveyre commence par ces mots : « Monsieur Rouveyre, votre amitié avec Paul Léautaud date de 1907, n'est-ce pas ? / Oui, de 1907. / A-t-elle été sans nuages ? / Oui, sans nuages. Il faut prendre Léautaud — et l'aimer — comme il est. » Ce « préambule » a été diffusé pour la première fois le quatre décembre 1950.

<sup>462</sup> André Rouveyre, qui avait été riche suite à un beau mariage, n'était pas très doué pour les affaires et avait tout perdu.

— Vous en êtes là ?

Il me rassura. Le Crédit municipal était aussi une manière de banque. Il y avait déposé son argent.

Nous reparlâmes, naturellement, de Léautaud. Je trouvai Rouveyre retourné, revenu à ses premiers sentiments. Le « comédial » une fois de plus s'était joué de lui. Dans le premier entretien de la seconde série, il s'était extasié sur son style, plus précisément sur l'écriture de son panégyriste.

« Remarquable ! avait-il dit à M. Mallet. Le grand mérite du style de Rouveyre, c'est que c'est lui. Rouveyre écrit à sa ressemblance... Vous avez lu l'introduction du Choix de Pages ? Vous avouerez que c'est remarquable, n'est-ce pas, remarquable... C'est vraiment très bien, tout ce qu'il a écrit sur Gourmont, Apollinaire, Gide et MOI<sup>463</sup>. »

Et il avait rabroué Miomandre qui reprochait, à juste titre, à l'auteur de *Singulier* et de *Silence*<sup>464</sup>, de mal écrire,

<sup>463</sup> Auriant, toujours aussi léger, se réfère à l'édition papier, qui n'a que peu de chose à voir avec ce qui a effectivement été prononcé et entendu à la radio. Paul Léautaud n'a absolument pas participé à cette édition de librairie et s'y est même opposé. Le texte exact prononcé par Paul Léautaud à la radio est (CD 08 plage une, vers onze minutes) : « Et moi je dis que tous les écrivains sur lesquels Rouveyre a écrit, si ces écrivains laissent un nom quelconque, on ne pourra pas s'occuper d'eux sans se reporter à ce que Rouveyre a écrit sur eux ! Apollinaire... » Là, Paul Léautaud est interrompu par Robert Mallet qui cite à bon escient *Le reclus et le retors*. S'en suivent quelques courtes phrases à ce propos puis PL reprends le cours de sa pensée : « Mais, enfin, tout ce qu'il a écrit sur Gourmont, sur Apollinaire, sur Gide... Vous savez que... il a été mobilisé, pendant la guerre de 14-18 » Puis Paul Léautaud évoque la maladie d'André Rouveyre pendant cette guerre et Robert Mallet enchaîne sur Marie Laurencin. Jamais PL ne dit ni ne pense ce qu'Auriant tente de lui faire dire. Nous avons ici un exemple des distorsions qu'il présente tout au long de son ouvrage.

<sup>464</sup> André Rouveyre, *Silence*, Mercure de France, octobre 1937, 190 pages. Pour *Singulier*, note 434.

Je ne m'étonnai pas des propos que Rouveyre me tenait à présent, qui contrastaient avec ceux que je lui avais entendu exprimer quelques mois auparavant.

« Tout ce que dit Léautaud, ça ne compte pas... » Tout dépendait, évidemment, de la façon dont c'était dit ; il y avait, là aussi, un choix à faire.

Comme s'il s'en souvenait soudain lui-même, il se reprit, me répéta qu'il ne fallait pas prendre Léautaud au sérieux : Il était rigolo, un clown ! Il avait donné à M. Mallet une esquisse qu'il avait faite de son partenaire, avec ces mots : *Portrait de M. Auguste à M. Loyal, avec mes applaudissements*.

Pendant ce temps, peut-être même au moment où Rouveyre me parlait de Léautaud, Léautaud parlait de Rouveyre à M. Christian Millau<sup>465</sup>, venu le visiter pour le compte de l'hebdomadaire *Opéra*, et c'était pour s'en gausser :

« Figurez-vous qu'à la suite de l'émission où je parlais de lui, il m'a écrit une lettre, mais une lettre... De l'émotion, du délire... »

Rouveyre, en lisant cela, dut penser que le « Napoléon des vaches » n'avait décidément pas changé.

Il n'avait pas changé, mais il était devenu la proie des feuilles publiques, relevant désormais au même titre que Gilbert Bécaud et Aznavour, Brigitte Bardot, Soraya, Grace Kelly, de la badouderie parisienne. Eût-il vécu cinq ou six ans de plus qu'il eût été l'« idole » des turbulents « copains » qui l'eussent acclamé — yé ! yé ! — et porté en triomphe

<sup>465</sup> Christian Millau (1928-2017) est surtout connu pour être le co-auteur du guide gastronomique Gault et Millau. On retrouve Christian Millau en 1949 au service politique du *Monde*, avant d'intégrer la rédaction de l'hebdomadaire *Opéra*, de Roger Nimier. Quelques-uns des entretiens réalisés par Christian Millau pour ce magazine, dont celui avec Paul Léautaud, ont été réunis en un volume : *Au galop des hussards, Dans le tourbillon littéraire des années 50* (de Fallois, 1999, 381 pages).

place de la Nation, où il eût détrôné la Bulgare Sylvie Vartan, l'Anglaise Petula Clark, le Belge Johnny Hallyday et autres fantoches éphémères. Le téléphone sonnait sans répit rue Guérard. C'étaient les journalistes qui sollicitaient du maître la faveur et l'honneur d'être reçus et de recueillir sa précieuse parole — c'était, en effet, de la bonne « copie », bien payée. Ils n'étaient jamais refusés, au contraire. Leurs papiers alléchèrent les lecteurs. Ils affluèrent dans le sillage de ces messieurs. L'ermitage de Fontenay-aux-Roses devint un lieu de pèlerinage, plus vulgairement d'excursion.

Un soir du mois de juin 1951, sur les 6 heures, la fantaisie prit à M<sup>me</sup> Altariba<sup>466</sup> d'aller voir le nouveau-né de l'actualité qui défrayait tous les caquets de la capitale, depuis la loge des concierges jusqu'au salon des mondaines. Elle sauta dans son auto et démarra en direction de la porte d'Orléans et de la banlieue ouest. Tout Fontenay connaissait maintenant M. Léautaud, qu'il avait jusque-là méconnu. On lui indiqua sa demeure. Elle poussa la grille, traversa le jardin, commença de monter l'escalier crotté et puant, quand elle entendit une voix qui grondait : Non, non, non ! C'était celle de Léautaud qui, se doutant d'une de ces visites d'inconnus que lui valait sa brusque et récente popularité et dont il feignait d'être excédé, surgit sur le palier et, défendant sa porte : « Non, Madame, non », dit-il à M<sup>me</sup> Altariba, de qui, le nom comme le visage lui étaient inconnus, « je ne vous recevrai pas ». Mais elle, sans se démonter, avec son plus gracieux sourire : « Vous me recevrez moi. Je suis la fille d'Émile Bernard. Je voudrais revoir le portrait que mon père a fait de vous ». Il changea aussitôt de ton et de manières, se donna celles qu'il imaginait du XVIII<sup>e</sup> siècle, de sa voix la plus aimable la pria d'entrer dans une pièce qui était d'une saleté inouïe. Des sacs à charbon pendaient aux fenêtres, en

---

<sup>466</sup> La comédienne Béatrice Altariba, née en 1939, est la petite-fille d'Émile Bernard (note 291) et la petite-nièce de Paul Fort.

guise de rideaux, le plafond disparaissait sous les toiles d'araignées, vieille de quelques jours de l'urine achevait de mariner dans un vase de nuit. La vedette qu'elle avait dérangée dans son dîner, posa un journal sur son assiette, et alla ouvrir la porte de sa chambre à coucher. Pendue au mur, M<sup>me</sup> Altariba aperçut la photo du sexe d'une femme, mais qui était celle du chef-d'œuvre de Courbet, improprement appelé, comme le faisait remarquer E. Bernard, *L'Origine du Monde*, que le maître-peintre d'Ornans avait peint pour Khalil Bey, et dont Léautaud, qui était obsédé par cet organe, avait demandé une copie à Charles Léger. Au-dessus du lit, trônait son portrait peint par Bernard. Une photo de ce portrait était posée sur ce qui lui servait de table de travail. M<sup>me</sup> Altariba en conclut que ce vieil homme barbon, dont elle n'avait pas lu une page, mais qu'elle appelait maître avec toutes les apparences du respect, était excessivement épris de lui-même. Il lui avoua que ce portrait lui plaisait beaucoup, et qu'il se demandait avec inquiétude dans quelles mains il tomberait à sa mort. Il se lança dans un grand éloge d'Émile Bernard, rappela la visite qu'il lui avait faite, quai de Bourbon, d'où devait résulter cette image avantageuse de sa personne. Il ne se fit pas faute de se raconter, dit, pour s'excuser du mauvais accueil qu'il lui avait fait, ne sachant à qui il avait affaire, qu'il s'était juré de consigner sa porte aux journalistes, n'ayant guère eu à se louer de ces gens-là qui tous avaient écrit de lui et sur lui des choses fausses ; il dit aussi que, chaque jour, il trouvait dans son courrier des lettres venues des quatre coins du monde, que les éditeurs sollicitaient l'honneur de publier de ses ouvrages et, pour qu'il se laissât tenter, le couvraient d'or...

Il n'eût pas arrêté de parler si, au bout d'une heure, sa curiosité satisfaite, M<sup>me</sup> Altariba, que ses radotages assommaient, ne s'était levée pour prendre congé de lui. Il paraissait ravi de sa visite.

« Ce soir, lui dit-il en minaudant, je mettrai sur mon journal que la fille d'Émile Bernard est venue me voir<sup>467</sup>. »

Peut-être y mit-il autre chose, qui lui avait traversé sa cervelle d'érotomane, mais dont il s'abstint de lui en parler, car la jolie femme était accompagnée. Il la reconduisit jusqu'à son auto, la salua très bas et elle s'empressa de fuir ce pavillon, qui lui avait produit l'impression macabre d'une maison à l'abandon, au décès de ses occupants, hantée par un spectre.

Serment de Léautaud, serment d'ivrogne. La grille rouillée du 24 de la rue Guérard demeura entrouverte en permanence. Et voici le jeune Parinaud<sup>468</sup> qui se glisse à son tour dans le jardin, monte l'escalier qui mène à la « turne ». Il est attendu. Il a pris soin d'annoncer, par téléphone, sa visite et l'objet de cette visite : « interroger un certain nombre de personnalités qui, depuis un demi-siècle, ont connu plusieurs révolutions picturales... en faisant appel aux jugements ou aux confidences de l'amateur d'art, du critique, du philosophe, du peintre, du simple spectateur... présenter quelques formes extrêmes de la sensibilité d'une génération de témoins ».

C'est un peu tarabiscoté, mais peu importe, en clair et en bref cela revient à dire que le jeune Parinaud voudrait connaître ce que le grand écrivain Léautaud pense des peintres et de la peinture. Il n'en pense rien, ne s'y étant jamais intéressé, mais il n'a pas envoyé promener le jeune Parinaud — il

<sup>467</sup> Cela n'a pas été fait, ou pas conservé. Les deux dernières fois que le nom d'Émile Bernard apparaît dans le *Journal littéraire* sont les 27 août 1946 et dix décembre 1948, donc bien avant les *Entretiens*. Le nom de Béatrice Altariba n'y figure pas. Bien entendu, Auriant ne cite pas sa source.

<sup>468</sup> André Parinaud (1924-2006) a choisi le journalisme plutôt que la politique. Il a été rédacteur en chef du prestigieux hebdomadaire *Arts de Georges Wildenstein* en 1959. Les anciens auditeurs de France-Culture se souviennent bien de son nom.

l'a autorisé à venir lui poser ses questions à Fontenay-aux-Roses, car, à défaut d'autre chose, il se pique d'être philosophe, et puis, il est une personnalité, la preuve c'est que les journalistes sollicitent son opinion à propos de n'importe quoi. Une personnalité peut tout se permettre, elle peut hardiment parler de ce qu'elle ignore et dire des conneries. Il ne s'en est pas privé.

« C'est un sinistre con », se fût écrié le cher Adolphe Basler<sup>469</sup>.

Il en a dit d'énormes, l'air bourru, il a porté, sur un ton cassant, qui n'admettait pas de réplique, des jugements insensés, mais péremptoires, sans appel, que le jeune Parinaud nota pieusement — mais aussi malicieusement — pour la gazette de M. Wildenstein<sup>470</sup> et pour la postérité<sup>471</sup>. Il parla avec mépris des « barbouillages nommés peintures » et des « abstractions conçues par des barbouilleurs ». Du charabia, du charabia. Il ne voulait connaître que le Picasso du temps d'Apollinaire. « Ça, c'était quelque chose ! », mais on ne savait quoi, parce qu'il ne savait pas lui-même. « Dubuffet ? Intelligent, très intelligent » — c'était ce qu'il avait entendu dire à M. Jean Paulhan, l'inventeur de ce Dubuffet, mais il ne lui trouvait pas « assez de tripes ». Rembrandt ne lui disait rien qui vaille : tous ses trucs, ses jeux de lumière et d'ombre, pouah ! Seuls quelques peintres du XVIII<sup>e</sup> siècle trouvaient grâce à ses yeux :

<sup>469</sup> Adolphe Basler (1876-1951), franco-polonais né à Cracovie critique et historien de l'art et galeriste, bien connu d'Auriant.

<sup>470</sup> Georges Wildenstein (1892-1963), collectionneur, galeriste au 21, rue La Boétie et marchand d'art, historien d'art. Georges Wildenstein dirige la *Gazette des beaux-arts*, et a fondé la revue *Arts*.

<sup>471</sup> Il se trouve que cet article a déplu à Paul Léautaud davantage encore qu'à Auriant. Ainsi nous pouvons lire, dans le Journal littéraire au quinze octobre 1951 : « Ce soir, téléphone de Marie Dor-moy, au sujet de ma lettre de protestation à Jean [pour Louis] Pau-wels, rédacteur en chef de *Arts*, pour l'article de Parinaud. »

« Ah ! parlez-moi de l'Indifférent<sup>472</sup>, de Fragonard, de Watteau, de Chardin. J'exige un bon sujet, hors de ça... »

Il n'y avait rien pour lui, sauf la cochonnerie. Il entraîna M. Parinaud dans sa chambre à coucher afin de lui montrer, à la lumière d'une lampe électrique, un « Renoir », qui était peut-être un faux (qui l'était sûrement s'il provenait de la générosité du bookmaker Berthelemy) et que M. Parinaud se garda de décrire.

— « Voilà de la peinture, hein ! Vous ne le trouverez pas dans les expositions celui-là ! C'est un Roumain qui a fait peindre sa maîtresse dans cette position. Jolie pose. L'érotisme est un sujet... »

Qui l'obséda toujours mais ne lui inspira jamais quelque production libertine de la profondeur et de la qualité de *Gamiani*<sup>473</sup>, ce chef-d'œuvre d'entre les chefs-d'œuvre, non seulement de la littérature française, qui n'ose pas l'avouer, mais de la littérature de tous les pays et de tous les temps.

Il tint encore à M. Parinaud, effaré par une si prodigieuse bêtise, jointe à une si énorme fatuité, bien d'autres insanes propos ; tremplant sa plume d'oie dans l'encrier, il poussa même la complaisance jusqu'à les résumer.

Il était grand temps de rappeler, par des sifflets et des huées, à la décence, le pitre du jour qui se pavannait en bavassant, sur le tréteau, qu'il prenait pour un pavois, où la publicité l'avait hissé. Je lui décochai mon premier article dans *Quo Vadis* en septembre 1951. Il fut suivi d'un second, qui avait trait à son partenaire, puis de deux autres, qu'on a lus au début de cet ouvrage, plus quelques échos. Près de deux ans durant, seul de toute la presse, tant journalière qu'hebdomadaire ou mensuelle, qui presse, en effet, et com-

<sup>472</sup> Cet invraisemblable *Indifférent* de Watteau (1777, peinture sur bois), visible au Louvre, a souvent été évoqué par Paul Léautaud.

<sup>473</sup> Alfred de Musset, *Gamiani ou Deux nuits d'excès*, édité à Paris et à Bruxelles en 1833, une histoire de triolisme.

presse et réduit en informe bouillie la cervelle de ses infortunés lecteurs, *Quo Vadis* osa dire la vérité sur le petit retraité littéraire de Fontenay-aux-Roses, montrant et démontrant qu'il n'était qu'un faux cynique, un faux je-m'en fouteiste, un faux polisson, un faux « grand » écrivain et que, s'il était vraiment quelque chose, c'était un faux bonhomme. Mais tel était l'engouement des chers auditeurs de la radio, des lecteurs des feuilles publiques et des snobs des salons, qu'on n'en voulait pas démordre. On pensait qu'en dégonflant de quelques coups de plume cette baudruche, *Quo Vadis* cherchait à se singulariser des centaines de milliers d'imbéciles qui avaient sacré vedette et consacré grand homme et grand écrivain ce personnage comique et radiophonique. Peu à peu cependant les moins idiots de ces auditeurs et de ces lecteurs, ceux qui avaient conservé, en dépit des journaux qui leur bourraient le crâne, un soupçon de goût littéraire et le sentiment de la mesure, et que les « speakers », « speakerines », conférenciers et conférencières en tous genres de la Radiodiffusion nationale n'avaient pas réussi à transformer tout à fait en robots et qui étaient encore capables de penser un peu par eux-mêmes, réagirent à la longue contre cette vogue insensée.

Je ne me donnerai pas le ridicule d'assurer que mes articles contribuèrent à ce revirement. Malgré le silence qu'on fit sur eux, j'ai tout lieu de croire qu'ils ne passèrent pas inaperçus. Deux lecteurs seulement tinrent à m'exprimer leur approbation, l'un avec circonspection, l'autre sans détours.

Rouveyre m'écrivit le 22 avril 1952 :

« *Cher Ami,*

« Vous me feriez plaisir si vous pouviez m'envoyer le *Quo Vadis* paru en mars et où est votre article. Je n'ai eu connaissance que du début. J'aimerais l'avoir.

« Je voudrais vous dire que vers fin janvier ou début février, j'ai vu M. Tahon, l'éditeur du *Choix de Pages*. Au cours

du café, soudain il s'est mis à me parler de vous spontanément, sans que rien l'y eût amené. Il a beaucoup d'admiration pour vous, m'a-t-il dit. Votre façon d'écrire l'enchanté, et votre esprit. Et comme il insistait, je lui ai dit : « Eh bien, vous savez, moi, à votre place, je lui demanderais un *Léautaud*. Voilà quelque chose, par lui, qui aurait grand succès. Je ne lui parlais plus de la qualité puisqu'il en était déjà tout pénétré de vos talents. Je crois que si ça vous intéressait — cela ou autre chose — il serait bien enchanté de vous connaître et peut-être d'échafauder.

« Votre bien cordialement, cher Auriant,

*André Rouveyre.* »

Cette lettre, à laquelle j'étais loin de m'attendre, ne me mit pas en confiance. Je lui trouvai je ne sais quoi d'ambigu, de réticent, de retors. Je concevais bien qu'ayant changé d'opinion sur l'homme qui l'avait envoûté, Rouveyre éprouvât le besoin de s'en libérer, de l'expulser de son souvenir, de s'exorciser, de confesser publiquement son erreur et regretter d'y avoir induit ses lecteurs, mettant en garde ceux-ci contre l'apologie effrénée qu'il avait faite de Léautaud, les priant de considérer comme nulles et non avenues toutes les divagations que lui avaient inspirées l'auteur du *Petit Ami* et du *Théâtre de Maurice Boissard* et de ne tenir pour seul véridique que le livre que, les yeux tardivement dessillés, il se proposait de lui consacrer. L'imposteur avait deux faces, longtemps il n'en avait connu qu'une, celle qu'il avait gravée dans l'introduction à son *Choix de Pages*, l'autre, qu'il avait découverte depuis, il l'eût burinée comme au revers de la médaille : le portrait du Janus eut été complet.

Il me parut étrange qu'il s'en remît à moi. Quoi qu'il en soit, je rencontrais M. Tahon, ne fus nullement enchanté de le connaître — et rien ne fut « échafaudé ».

Un mois plus tard, je reçus cette autre lettre, datée du 25 mai :

« Je viens de lire coup sur coup deux numéros d'une petite revue, *Quo Vadis*, où j'ai trouvé des textes et études de vous, plus même, je crois, que n'en avoue votre signature officielle. Laissez-moi vous dire le plaisir que j'ai eu de vous lire. Ce ton, cette liberté, cette santé de jugement m'ont fait retrouver bien des réflexions que je fais souvent pour moi seul, trop paresseux que je suis pour rédiger. Puis, n'ai-je pas raison, puisque je les retrouve sous votre plume, élucidées et mieux rédigées que je ne saurais le faire ? Vous êtes courageux. Je vous croyais ami et un peu disciple de Léautaud. Il apparaît que vous n'acceptez aucune attitude de cet affreux monde des lettres, d'où je me suis éloigné pour me conserver à la littérature que je crois aimer comme vous l'aimez vous-même. Je le répète : "Vous êtes courageux" : au point de paraître mécontent de presque tout, puisqu'hélas ! il y a lieu de l'être en l'an 1952 du triomphe des commerçants, des petits, des pauvres d'esprit exaltés par l'hypocrisie judéo-chrétienne. Je ne sais si j'oserais, quant à moi, prendre votre position de critique. Toutes vos critiques sont justes, en quelque point, mais vos victimes diront c'est un boudeur, un aigri, un mauvais coucheur. Et cependant, vous avez souvent raison. C'est une grande audace que d'avoir souvent raison.

« Reconnaissions tout de même à Léautaud — dans ses écrits anciens — un intérêt soutenu — et à Muselli, plus de science (au moins) verbale que ne lui accorde M<sup>me</sup> de la Mantega (?)<sup>474</sup>. Quant à Paulhan, c'est « tout de même » un excellent humoriste. Certes, il n'égale pas A. Allais, mais pour l'instant, il est le seul qui le remplace. Oui, Moréas et Hugues Rebell sont et demeurent de grands écrivains que l'imbécillité ambiante a bien raison d'ignorer. Citons notre auteur, car dans cette citation, je me retrouve un peu — il

---

<sup>474</sup> Anne de la Mantéga (avec un é) qui a écrit des « Badinages » dans le *Quo Vadis* d'avril-mai-juin 1958.

vaut mieux être inconnu que loué par les commis voyageurs contemporains. Mais je bavarde et vous fais perdre votre temps. Je serais bien content de vous revoir. Si vous avez un moment, venez donc prendre le thé ou dîner avec moi. Un simple coup de téléphone pour prendre rendez-vous (Anjou 30.06 le matin avant dix heures) ou écrivez-moi.

« Je vous envoie, cher ami d'autrefois, mes pensées les plus amicales.

*Henry Charpen-tier<sup>475</sup>*

*43, rue du Faubourg  
Saint-Honoré, VIII<sup>e</sup>  
(tout près de la place  
Beauveau.) »*

Je n'ai pas répondu à cette lettre et n'ai point donné de coup de téléphone. Quelques semaines plus tard, Henry Charpentier se tua dans un accident d'automobile. Poète néo-classique, il était en même temps gérant d'immeubles et quelque peu loup-cervier<sup>476</sup>. Mais en fait de belles-lettres, il avait le goût très pur et très fin.

Un jour que nous flânions du côté de l'Odéon, Léautaud tomba en arrêt devant la vitrine de la librairie Flammarion

<sup>475</sup> Henry Charpentier (1889-1952), poète et critique littéraire, exécuteur testamentaire à la suite du docteur Bonniot, pour tout ce qui concerne l'œuvre de Stéphane Mallarmé.

<sup>476</sup> Le loup-cervier est une sorte de lynx. « Quand Birotteau se fut expliqué, Adolphe, le plus fin des deux frères, un vrai loup-cervier, à l'œil aigu, aux lèvres minces, au teint aigre, jeta sur Birotteau, par-dessus ses lunettes et en baissant la tête, un regard qu'il faut appeler le regard du banquier, et qui tient de celui des vautours et des avoués : il est avide et indifférent, clair et obscur, éclatant et sombre. » Balzac, *César Birotteau*, Pléiade 1977, pages 212-213.

où était exposée la photo d'Octave Aubry<sup>477</sup>, mort la veille du jour où il allait être consacré immortel. Il émit l'avis que MM. Paulhan et Jules Romains seraient élus le jeudi suivant.

— Peut-être bien, lui dis-je, ils sont devenus académiques.

« Dans un pays comme celui-ci, qui est en train de se dis-soudre, il est bon qu'il y ait une Académie comme un château au milieu des ruines », me répondit-il.

Cela ne faisait qu'une ruine de plus. Je crus qu'il plaisantait. Il parlait très sérieusement. Quelques jours plus tard, il revenait sur cette question, qui semblait l'intéresser personnellement. Il n'était pas hostile à l'Académie, au contraire, il était partisan de son maintien.

« Pour moi, l'Académie, c'est comme les châteaux qui rappellent le passé. Quelque chose comme Versailles. Pourquoi ne détruirait-on pas alors Versailles ? »

Je ne saisissais pas le rapport entre Versailles et l'Académie — Versailles n'est hantée que par des fantômes — Versailles-aux-Fantômes, c'est le titre qu'un romancier qu'il détestait, Marcel Batilliat<sup>478</sup>, avait donné à un de ses romans. L'Académie rappelle plutôt les Invalides.

Léautaud qui, à tous égards, « littérairement et sexuellement », en était un, se sentait vivement attiré par la vieille dame du quai de Conti, comme on appelait l'Académie du temps de l'Immortel d'Alphonse Daudet. En attendant d'être

<sup>477</sup> Octave Aubry (1881-1946), historien et romancier. Octave Aubry a été élu à l'académie en même temps que quatre autres candidats le 14 février 1946 mais il est mort le 27 mars, la veille du jour où il devait soumettre son discours de réception à la commission de lecture (et non la veille de sa réception, dont la date n'avait pas encore été décidée). Édouard Herriot lui a succédé et a donc du prononcer, avant l'éloge d'Octave Aubry, l'éloge du prédécesseur de ce dernier, Alfred Baudrillart.

<sup>478</sup> Marcel Batilliat Versailles-aux-Fantômes, Mercure 1902, 221 pages. Marcel Batilliat (1871-1941), vice-président de la Société des gens de lettres, proche d'Émile Zola.

reçu chez elle, il chercha à s'y faufiler, afin d'avoir un avant-goût de la cérémonie. Sa tentative ne fut pas heureuse, elle lui valut certain désagrément qui défraya la presse à images<sup>479</sup>. J'y fis écho dans *Quo Vadis* :

« Voilà M. Fernand Gregh parvenu au comble de ses vœux. À force de patience, d'endurance, de sollicitations diverses, il vient de faire tambour battant (aux champs) son entrée dans la vieille citadelle de Richelieu, dont il avait entrepris le siège il y a trente-six ans. Plus heureux que son coréligionnaire Eugène Manuel, devenu légendaire comme candidat perpétuel, depuis le 4 juin M. Gregh est « immortel » pour le restant de sa verte vieillesse. Après, c'est une autre question. Il est probable, il est même certain qu'il partagera le sort, peu digne d'envie, d'une foule de poètes que l'Académie française, depuis sa fondation, accueillit « dans son sein » flétris et dont nul n'a retenu le nom jadis ou naguère glorieux. Déjà bien peu parmi ses contemporains seraient capables de réciter une pièce de vers du poète qui, après avoir prononcé l'éloge de M. de Chambrun, s'est assis dans le fauteuil de ce diplomate défunt. Il en est une pourtant qui est restée sinon dans toutes les mémoires, du moins dans celle de quelques lettrés :

*La tristesse des menuets  
Fait chanter mes désirs muets  
Et je pleure  
D'entendre frémir cette voix  
Qui vient de si loin, d'autrefois  
Et qui pleure.*

<sup>479</sup> Lors de la réception de Fernand Gregh (1873-1960) à l'Académie, le quatre juin 1953, par Jules Romains, Paul Léautaud, qui connaissait Fernand Gregh depuis bien longtemps, tenta d'assister à la cérémonie et se fit éconduire. La presse, qui attenait la sortie des académiciens put facilement photographier la scène, qui valut une page dans le *Paris-Match* daté du treize juin.

« Cette voix qui se lamente si harmonieusement, c'est celle de Verlaine que M. Gregh imita si bien qu'un critique de l'ancien *Temps*, feu Gaston Deschamps<sup>480</sup>, qui était notoirement une ganache, s'y trompa, attribua le sonnet au chantre des *Romances sans paroles*, des *Amies* et de *Sagesse* et le recueillit dans un article sur Verlaine qui venait de mourir<sup>481</sup>. M. Gregh s'empressa de revendiquer un bien, qui n'était pas tout à fait le sien. La veille obscur, il connut une petite et éphémère célébrité qu'aucun de ses autres ouvrages, vers ou prose, ne lui valut depuis. En recevant M. Gregh l'illustre compagnie aura honoré Verlaine dont elle n'eût voulu à aucun prix de son vivant, parce qu'il était un vrai, un grand poète, et aussi parce qu'il n'avait pas une tenue décente.

« L'Académie française est, en effet, très sensible à ce détail. Elle l'a fait sentir à M. Paul Léautaud, qui a l'âge de M. Gregh et nourrit lui aussi l'ambition de faire partie des Quarante depuis que la radio (le progrès mécanique, dont il a tant médit, a décidément du bon) l'a extrait de son tonneau de Diogène pour l'exhiber, comme un phénomène de foire, aux populations amusées par sa faconde ou scandalisées par son cynisme. En ce jour mémorable — pour M. Gregh — du

<sup>480</sup> Gaston Deschamps (1861-1931), normalien, membre de l'École française d'Athènes en 1885. Rédacteur, puis secrétaire de la rédaction du *Journal des Débats*, Gaston Deschamps a succédé à Anatole France comme critique littéraire du *Temps*. Professeur au Collège de France, il a collaboré à la *Revue Bleue*, à la *Revue des deux Mondes*, à la *Revue de Paris*, au *Figaro*. Gaston Deschamps a publié des poèmes et des ouvrages critiques. Il a aussi publié une biographie de Marivaux et une autre de Pierre Waldeck-Rousseau. Député des Deux-Sèvres de 1919 à 1924. Gaston Deschamps fut président de la commission des Beaux-Arts.

<sup>481</sup> Ce *Menuet* a été reproduit page 63 des *Poètes d'aujourd'hui* de l'édition de 1900. Dans cet ouvrage, quelques lignes de la notice de Fernand Gregh, écrite par Paul Léautaud, décrivent précisément cette affaire.

4 juin, M. Léautaud avait tenu à s'introduire dans l'enceinte sacrée pour voir et noter dans son journal « littéraire » comment cette cérémonie se déroule. Sitôt qu'il se présenta, les huissiers le toisèrent d'un regard empreint de mépris et de défiance. Sans même s'enquérir s'il était ou non muni d'une carte d'invitation, ils lui barrèrent le passage. À l'Académie, comme dans les lieux publics, l'accès de la salle est refusé à toute personne de mise négligée. Celle de l'auteur du *Petit Ami* était pourtant de gala, mais avec sa cape de bure, son chapeau à carreaux, son foulard jaune et son stick, avec sa face imberbe, ridée et enfarinée de poudre de riz, il avait une bille de clown. Bien que son image, largement diffusée depuis deux ans soit devenue aussi populaire que celle de Mistinguett, les larbins de la Maison ne reconnaissent point le partenaire de M. Robert Mallet. M. Léautaud insistant pour entrer, ils prirent l'avis du Commissaire de police détaché à l'occasion de la réception de M. Gregh, qui leur donna raison et refoula sans ménagements l'indésirable. Sa mésaventure a valu à M. Léautaud un succès de scandale bien plus grand que celui qu'il eût obtenu si on lui avait permis d'aller s'asseoir à côté de MM. Robert Kemp, Paul Vialar, Maurice Druon et quelques autres futurs "immortels" au milieu d'un parterre de perruches. Les journalistes, les photographes, peut-être même les cinéastes ne manquèrent pas d'exploiter ce fait divers et de le transformer en un événement bien parisien. M. Léautaud répondit d'un ton bourru mais de la meilleure grâce du monde à leurs questions aussi saugrenues qu'impromptues et non moins complaisamment se laissa photographier dans la rue et même chez lui, à Fontenay-aux-Roses, où ces petits messieurs le relancèrent, en train de se déchausser et d'enlever sa livrée d'original d'où venait tout le mal. Pour l'en dédommager l'Académie ouvrira sans doute ses portes à celui que les snobs et les ignorants tiennent pour un grand écrivain. Coiffé du bicorne, revêtu de

l'habit aux revers palmés, l'épée aux côtés, il passera fièrement devant ces mêmes huissiers penauds et contrits de leur déplorable méprise — et ce sera — hihih — bien drôle — ouhouhou ! »

Le hasard, je ne sais où, peut-être chez mon coiffeur, pendant que j'attendais mon tour, fit tomber sous mes yeux, dans la première quinzaine de janvier 1954<sup>(482)</sup> un numéro de *Paris-Match*, qui venait de consacrer un article « au misanthrope dont la radio avait fait une vedette. » Le texte en était insignifiant, mais les photographies qui l'illustraient étaient un document extraordinaire. Même aux trois quarts gâteux, Léautaud jouait encore son personnage, se prêtait docilement, avec la meilleure grâce du monde, aux fantaisies et aux exigences des reporters, qui le manœuvraient à leur guise, se laissait mettre un bougeoir dans la main droite, levait, comme on le lui demandait, la gauche, affectait l'humeur bourrue du grand homme qu'on vient déranger au moment où il s'apprête à aller faire dodo ; puis, toujours manipulé par les « chasseurs d'images », il s'asseyait dans son fauteuil, déroulait une bande de feuillets blancs collés les uns aux autres et censés représenter le manuscrit de son *Journal obscène*, à l'instar des bouteilles factices exposées à la montre des épiciers, et feignait de les relire avec le plus grand soin, un vieux chat rouquin pelotonné à ses pieds, chaussé de douillettes pantoufles, il changeait de couvre-chef, se coiffait d'une calotte à pompon rouge tricotée, prenait dans ses bras un chat gris, qui visiblement, eût préféré être ailleurs, posait sa joue contre sa tête, lui souriait d'un air câlin, en lui gratouillant le cou ; un bonnet de nuit sur le crâne, il passait dans son cabinet de travail, se plaçait devant sa table couverte de ses « chefs-d'œuvre », et, la plume entre

---

<sup>482</sup> *Paris-Match* numéro 250, du neuf janvier 1954. Neuf pages sont réservées à Paul Léautaud dont la double page centrale comprenant des photographies en couleurs d'Izis et un texte de Georges Reyer.

les doigts, la tête penchée sur la poitrine, singeait l'assouplissement : un quarteron de matous, savamment dispersés autour de lui, tout aussi abrutis, et manquant de naturel, semblaient poser comme si, au contact de leur maître, ils eussent fini par devenir cabots<sup>483</sup>.

Je ne reconnaissais pas les lieux que j'avais visités, et qui, d'après la description que m'en avait faite M<sup>me</sup> Altariba, étaient, il y avait seulement trois ans, restés dans l'état où je les avais vus en 1928 et M. Guth en 1946. On les avait décrassés, lavés à grandes eaux, on avait repeint les boiseries vermoulues, enlevé les toiles d'araignées, balayé les ordures, rechampi les murs, frotté le carrelage, ordonné le désordre — et remisé les gravures obscènes.

Ces messieurs ne l'avaient pas tenu quitte. Dans la journée, ils combinèrent un scénario qui devait le montrer sous d'autres aspects familiers. Ils lui passèrent au bras un cabas neuf et le prièrent de faire semblant d'aller aux provisions, seul dans la rue déserte, la tête légèrement baissée vers le pavé, absorbé dans sa méditation ; ils le menèrent ensuite dans le jardin, à l'endroit où il avait enfoui ses chiens et ses chats, et toujours sur commande, il simula l'émotion congrue ; ils lui demandèrent enfin de leur livrer six échantillons de ce que son visage savait exprimer, et il fit, comme pour une bande de lanterne magique, six grimaces : étonné, attendri, sceptique, sardonique, méfiant et diabolique,

<sup>483</sup> Il s'agit des photos d'Izis dont certaines ont été reproduites pages 48 et 52-53 du livre de photos édité par Marie Dormoy pour le Mercure de France en 1969. Izis (Israël Bidermanas, 1911-1980), photographe à *Paris-Match* dès le premier numéro. La visite de ce photographe n'a pas été notée dans le *Journal littéraire*. On ne confondra pas cette séance de photographie avec celle ayant eu lieu à la Vallée-aux-Loups — avec le même photographe — au début de 1956, quelques semaines avant la mort de Paul Léautaud, dont certaines illustrent le début de cette édition de l'Ambassade du livre de *Vipère Lubrique*.

La vedette avait 84 ans, elle était retombée en enfance. C'était pitoyable à force d'être grotesque. M. Henri Petit<sup>484</sup> l'a fort bien senti et excellement exprimé. Une revue qui s'intitulait *Le Point* ayant consacré au vieux cabot de lettres tout un numéro composé des photographies que cet affamé de publicité collectionnait dès sa plus tendre enfance<sup>485-486</sup>, « c'est un massacre et déjà une sorte de châtiment écrivait M. Petit<sup>487</sup> : l'œuvre de Léautaud est mise en accusation par son propre visage, le plus renseigné de ses ennemis ; une photo sur deux, au moins, décrie ses textes. Ce n'est plus un auteur, férus de son indépendance, ombrageux, séparé ; c'est un vieil acteur pétri de suffisance, ravalant ses mines, ses sourires, un bouffon triomphal. S'il y avait un « Oscar » de la photographie, attribué au plus grand mime de l'année, Léautaud l'obtiendrait à tous les coups. » Il y avait quelque chose de plus lamentable encore et de plus grotesque dans ce précieux numéro de *Paris-Match*, c'était la page en couleurs qui le montrait trônant au foyer de la Comédie-Française. Cette scène-là avait été aussi convenue d'avance, étudiée, réglée, répétée, minutieusement mise au point par son Égérie-Barnum<sup>488</sup>. Elle lui avait fait prendre un bain, décrassé les

<sup>484</sup> Peut-être Henri Petit (1900-1978), journaliste et homme de lettres.

<sup>485</sup> Note d'Auriant « "Je possède encore quelques photographies de ce temps-là, où je me vois dans les bras de ma nourrice, l'air très éveillé avec un petit martinet dans les mains, a-t-il écrit. Ce sont certainement les premières que le public aura de moi, quand la gloire me sera venue et que les journaux publieront mon portrait" La "gloire" ne lui échut, que lorsqu'il fut retombé en enfance, et le martinet pouvait toujours servir, comme jadis, à lui donner une bonne fesse. »

<sup>486</sup> *Le Point*, revue artistique et littéraire paraissant quatre fois par an. Numéro d'avril 1953 : « Paul Léautaud — pages de journal », 48 pages.

<sup>487</sup> Note d'Auriant : « Dans un remarquable article : *Pitié pour M. Léautaud*, paru dans *Le Parisien libéré* du 11 août 1953. »

<sup>488</sup> Marie Dormoy.

ongles, l'avait fait raser de près, puis pomponné, peut-être parfumé, avant de l'habiller de neuf et de bleu de la tête aux pieds, et lui nouant un foulard blanc autour du cou, l'avait mené place du Palais-Royal. Seulement, elle n'avait pas pensé à tout et cette apothéose postiche clocha par le choix du spectacle. Ce n'est pas le *Misanthrope* que les Comédiens français interprétaient ce soir-là, c'était *Le Menteur*, une pièce de circonstance. Le hasard, qui a de ces malices, semblait avoir voulu venger Corneille de celui qui l'avait « blagué » et qui était bêtement fier d'avoir fait ce « mot » : *bête comme un héros de Corneille*. Par la bouche de ses héros, Corneille le soufflait de son hautain mépris. Par-dessus la tête de Dorante, leurs répliques allaient le trouver dans le fauteuil où il se prélassait, et tombaient dru sur sa cabochette comme des traits acérés.

CLITON

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON

Mais on éclaircira bientôt toute l'histoire.

DORANTE

Eh ! mon père, écoutez !

GERONTE

Quoi ? des contes en l'air et sur l'heure inventés ?

DORANTE

Non, la vérité pure.

GERONTE

En est-il dans votre bouche ?

CLITON

Quoi ? même en disant vrai, vous mentiez en effet !

DORANTE

Quoi ? mon combat te semble un conte imaginaire ?

CLITON

Je croirai tout, Monsieur, pour ne pas vous déplaire ; Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux, Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, et bons yeux More, juif ou chrétien, vous n'épargnez personne.

Vous savez donc l'hébreu ?

DORANTE

L'hébreu ? parfaitement.

J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON

Vous auriez bien besoin de dix des plus nourries,  
Pour fournir tour à tour tant de menteries,  
Vous les hachez menu comme chair à pâtés,  
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,  
Il n'en sort jamais une<sup>489</sup>.

Mais il n'entendait pas la voix de Corneille — qui sera celle de la postérité. Il sentait tous les regards fixés sur lui — et il se rengorgeait. Comme gala pour grand homme, il y avait mieux, il y avait celui de Voltaire, sur cette même scène, Voltaire était mort, et c'était sous Louis XV, — et on était en République. Tout de même, cela lui faisait bien plaisir, de se voir ainsi fêté, célébré...

C'est ce que suggérait la photo prise à l'entr'acte où, après le spectacle, on le mena au foyer. Sous le regard indigné de Talma, de Jeanne Samary et de quelques autres défunts et défuntes sociétaires, qu'il avait tant vilipendés, on le fit assoir dans un beau fauteuil, il se croisa les jambes, et prit la pose. Souriantes et gracieuses en leurs atours de scène Clalice et Lucrèce, vinrent encadrer Dorante et former un éton-

---

<sup>489</sup> Comme on peut s'y attendre chez Auriant il s'agit ici d'un pot-pourri non signalé de plusieurs passages de la pièce : Acte III, scène V ; Acte V, scène III, puis scène IV ; acte IV, scène III (avant et après la ligne de points).

nant tableau où l'époque Louis XV et celle de Louis-Philippe mêlaient leur style. Nul n'eût reconnu Maurice Boissard tant il s'était donné l'air de M. de Chateaubriand. Plus convaincu que jamais de son génie, il affectait la gravité qui sied à un grand moraliste, à un grand mémorialiste et que sait se donner, à s'y méprendre, un grand comédien et un grand mime. Mesdames Eliane Bertrand et Marie Sabouret, ses très humbles servantes<sup>490</sup>, s'employaient de leur mieux à parfaire l'illusion, faisant mine, bien qu'il restât muet, de boire ses paroles augustes.

Un « flash » jaillit, tel qu'en lui-même l'insigne Menteur, fut fixé sur la pellicule.

Aussitôt on l'enleva de son fauteuil et manœuvré par sa Barnum, le « grand » écrivain, redevenu enfançon, revint sur le plateau, alla s'engouffrer dans le trou du souffleur où il s'assit à la place qu'il occupait à côté de son brave homme de papa, qu'il a tant noirci et abîmé.

Je devais le rencontrer pour la dernière fois le jeudi 22 juillet 1954, sur le quai de Conti, face à l'Institut de France, dont l'entrée lui avait été refusée, et sous la Coupole duquel il avait rêvé, revêtu de l'habit à palmes, vieux macaque sous le bicorné, d'annoncer son remerciement, où il eût fait son propre éloge. Je sortais justement de l'Institut, peu après la fermeture de la bibliothèque, vers les 6 heures, et l'aperçus, appuyé sur le couvercle d'une boîte de bouquiniste, qui parlait à un jeune homme, un confrère de MM. Guth, Millau, Parinaud, etc. D'une voix qu'il cherchait à affermir et qui était cassée, éteinte, je l'entendis qui disait : « ...à Fontenay-aux-Roses... vous n'avez qu'à... » Il indiquait

<sup>490</sup> Les deux comédiennes figurant sur la photographie, selon la légende de *Paris-Match*. La précision des détails — tous parfaitement réels — fournis par Auriant n'est pas celle d'un client de salon de coiffure feuilletant distraitemment un magazine mais celle d'un observateur attentif ayant le numéro sous les yeux.

le chemin de son pavillon, toujours avide de publicité, jamais rassasié.

Le reporter l'ayant quitté, après avoir griffonné l'itinéraire sur un bout de papier, il continua de longer les quais, tête baissée, la démarche incertaine. Il était coiffé d'un panama, comme en portent les jardiniers banlieusards, la nuque recouverte d'un serre-tête noir, vêtu d'un complet dépenaillé et délavé. Son cabas dans la main gauche, son stick dans la main droite, il faisait irrésistiblement penser à un vieux clochard qui eût bu un coup de trop. Il titubait, déporté tantôt à droite tantôt à gauche, avançant lentement, précautionneusement, presque à tâtons, se servant de son stick comme les aveugles de leur canne blanche.

Je me suis arrêté pour le regarder, et le laissai passer, me demandant pourquoi il se risquait à sortir dans cet état<sup>491</sup> et, pensant à la peine qu'il aurait à parvenir jusqu'à la gare du Luxembourg, pour y prendre le train qui le ramènerait à Fontenay. Comment pourrait-il traverser les chaussées balayées par la ruée des voitures dévalant en trombe, incapable qu'il devait être de distinguer les feux rouges et les feux verts ? Il devait s'ennuyer mortellement là-bas, dans son trou, et quoiqu'il en eût vanté les charmes, la solitude devait non seulement lui peser, mais encore lui paraître sinistre. L'air empesté de Paris lui manquait et aussi les êtres, certains du moins, et les choses qui le rattachaient à son passé. D'où venait-il ? De chez dame Jay-Gould ? De la N.R.F. ? Il

<sup>491</sup> *Journal littéraire* au jeudi 22-vendredi 23 juillet 1955 : « Été tantôt à Paris pour aller à la Civette faire provision de tabac. » Depuis au moins le neuf février 1911, Paul Léautaud était familier du trajet effectué ce jour-là : « Après être allé à l'Institut m'informer, pour le Mercure, du résultat de l'élection académique [d'Henri de Régnier], j'étais allé à la Civette. » Il s'agit de la boutique La Civette du Palais royal, fondée en 1716, qui se revendique être l'un des plus anciens débits de tabac de Paris, que l'on trouve encore de nos jours au 157, rue Saint-Honoré, face à la Comédie-Française.

avait des amis cossus, ici et là-bas, disposant d'une auto, qui eussent pu le reconduire chez lui<sup>492</sup>.

La pitoyable vision de sa décrépitude me serra le cœur. J'avais, malgré tout, conservé de mes relations avec lui, avant qu'il se fût démolì lui-même par son cabotinage devant le micro, de bons souvenirs qui me rappelaient ma jeunesse et ces années heureuses, inoubliables, du Mercure de France, de M. Vallette et de Dumur.

Après le tam-tam nègre (ou américain) de la radio, Paris, cette ville badaude, frivole, snob et féroce, avait fait joujou avec lui une saison durant, et puis l'avait laissé tomber, l'indifférence avait succédé à l'engouement : l'étoile de Minou Drouet se levait déjà à l'horizon.

---

<sup>492</sup> Une voiture a reconduit Paul Léautaud chez lui, celle d'un « Docteur Aboulker, ayant son cabinet rue Saint-André-des-Arts. » ce médecin a vu Paul Léautaud tomber, se relever puis continuer sa route d'un pas trop incertain et l'a raccompagné en voiture rue Guérard. *Journal littéraire* au jeudi 22-vendredi 23 juillet 1955.

**Table des matières**

Introduction .....	3
Première partie .....	9
I .....	9
II .....	37
Les <i>Entretiens</i> au livre et les fautes de français ....	37
III .....	66
Le <i>Journal littéraire</i> .....	72
Gustave Geffroy .....	76
La rencontre de Paul Léautaud .....	86
Maurice Martin du Gard .....	89
Jean Royère .....	97
Madame Aurel et Alfred Mortier .....	101
Deuxième partie .....	119
Fernand Fleuret.....	142
Émile Bernard .....	155
Léon-Paul Fargue .....	162
Éloge des maisons closes .....	181
Pierre Varenne.....	188
André Rouveyre .....	242
Table des matières .....	280

IMPRIME EN BELGIQUE  
sur les presses des Éditions « Les Archers »  
à Nivelles